This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 012 590 584

Ott 3216.3

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE BEQUEST OF

THOMAS WREN WARD

Treasurer of Harvard College
1830–1842

MÉMOIRES

SUR

LA GRÈCE ET L'ALBANIE.

ALI-PACHA.

Peint d'après Nature.

MÉMOIRES

SUR

LA GRÈCE ET L'ALBANIE,

PENDANT LE GOUVERNEMENT D'ALI-PACHA;

PAR IBRAHIM-MANZOUR-EFENDI,
commandant du génie, au service de ce visir,

OUVRAGE POUVANT SERVIR DE COMPLÉMENT A CELUI DE M. DE POUQUEVILLE.

Sous les pieds d'un visir, tu languis enchaînée
entre le sabre et le *cordeau*.
VOLTAIRE.

Seconde Édition.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N° 7.

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, VIS-A-VIS LE CAFÉ DE LA RÉGENCE, A LA CIVETTE, RUE S.-HONORÉ, N. 210.

1828.

Cb 3213.3

HARVARD COLLEGE
OCT 3 1901
LIBRARY

Ward fund

NOTICE

SUR

L'AUTEUR DE CES MÉMOIRES.

Je me trouvais en garnison à Paris, pendant l'hiver de 1798 à 1799, avec le 2e régiment de hussards, dans lequel je servais. J'appris que M. le prince de Talleyrand-Périgord, alors ministre des affaires étrangères, cherchait quelqu'un de sûr, pour lui confier des dépêches importantes pour le général en chef de l'armée française en Egypte. Cette mission était extrêmement dangereuse à cette époque, attendu que la France était en guerre avec toutes les puissances de l'Europe; guerre que l'on faisait avec plus d'animosité que jamais, à cause du massacre des plénipotentiaires français au congrès de Rastadt. Mais, à l'exception de l'Espagne, nous avions toutes les puissances maritimes contre nous; et ce qu'il y avait de plus périlleux pour moi, c'étaient les flottes des Turcs et celles des régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli, qui toutes étaient déchaînées contre nous, à cause de l'Égypte où étaient les troupes françaises. Ces Musulmans, irrités, massacraient souvent les prisonniers français qui tom-

baient entre leurs mains, mais plus fréquemment ils les laissaient vivre pour leur réserver un sort plus affreux, l'esclavage! Or, il me fallait traverser toute la mer Méditerannée pour me rendre en Egypte, sans trouver pendant tout ce long trajet, un seul port ami qui pût me servir de refuge en cas de besoin. Outre les flottes ottomanes et les nombreux corsaires barbaresques, il y avait à cette époque, dans la Méditerrannée, trois escadrés anglaises, l'une commandée par le commodore Sidney-Smith, la seconde par le fameux et cruel Nelson (dont j'ai éprouvé la dureté), et la troisième par l'amiral Dockworth; de plus, une flotte russe, sous les ordres de l'amiral Ouschakorff; une flotille de bâtimens légers autrichiens, une napolitaine, et enfin une division de la marine de Malte, qui abandonna cette île lors de sa reddition aux Français. Rien de tout cela ne pouvait ralentir l'ardent désir que j'avais de prendre part à la gloire dont se couvraient nos braves compatriotes en Orient. J'offris donc mes services au ministre des affaires étrangères, qui les accepta d'autant plus volontiers que je ne demandais aucune récompense pécuniaire pour une entreprise aussi dangereuse, en lui observant que de pareilles choses ne devaient point se faire pour de l'argent; mais je tins à ce que le grade de capitaine me fût accordé à dater du jour où je débarquerais en Égypte. Je reçus, pour cet effet, une lettre

adressée à Bonaparte, qui lui ordonnait de m'employer dans ce grade. On me donna aussi une lettre pour M. Belleville, consul de France à Gênes, d'où l'aviso de l'Etat, nommé l'*Isis*, devait me prendre à bord et me transporter en Egypte. J'avais demandé à être autorisé à me faire accompagner par mon frère, afin que si je mourrais en voyage, les dépêches ne fussent point perdues ou soustraites par des mains étrangères, ce qui me fut accordé. J'avais reçu l'ordre de jeter mes dépêches à la mer, dans le cas où je serais prêt à être pris par les ennemis de la France. Je partis donc de Paris, dans les premiers jours de mars 1799, avec la ferme résolution de périr ou de réussir. Je traversai le Piémont et la Ligurie, dans une circonstance fort critique; car sous le commandement de Schérer, nos troupes évacuaient l'Italie, dont les Russes et les Autrichiens, conduits par le maréchal Souwarow s'emparaient, et les Italiens, excités par les moines, assassinaient autant de Français qu'ils pouvaient. J'avais surtout beaucoup à craindre de la part des barbets, pendant mon passage du Piémont en Ligurie. J'arrivai cependant heureusement à Gênes, la veille de Pâques, et j'y trouvai mon aviso qui m'attendait : c'était un pinque (navire à voiles latines), armé seulement de deux canons, douze fusils, autant de sabres, six paires de pistolets et douze haches. Il était commandé par deux officiers, et manœu-

vré par douze matelots. C'est avec ces faibles moyens que je devais traverser les flottes de l'Europe combinées; mais rien ne fut capable de refroidir mon zèle. Nous sortîmes de Gênes quelques jours après mon arrivée; mais le capitaine Joseph-Paul Espanet, de la Ciotat, qui commandait notre aviso, avait une peur incroyable des ennemis, qu'on ne voyait pourtant pas; de sorte qu'il nous fit naviguer le long de la côte, nommée *rivière du ponent de Gênes*, en relâchant à Vado, Savone, Albenga, Lenguillia, Nice, et enfin dans le golfe Juan, près de Cannes, en Provence. Pendant notre séjour à Nice, je lus dans deux gazettes, que j'avais été pris par les Anglais. Enfin dans le golfe Juan, le capitaine n'avait plus de prétexte de différer notre départ des côtes, parce que le brave lieutenant, M. Barthélemi, de Toulon, lui soutint en ma présence qu'aucun motif ne pouvait nous empêcher d'appareiller. J'eus une scène très-violente avec le capitaine, au point que, mettant le pistolet à la main, je le menaçai de lui brûler la cervelle, s'il ne donnait aussitôt l'ordre de lever l'ancre. Sa lâcheté fit qu'il se laissa dicter des lois à son bord par quelqu'un qui n'était pas même marin! Mais au moins nous partîmes. Nous étions déjà à la vue de l'île de Galita, près des côtes de Barbarie, lorsque vers sept heures du matin, nous aperçûmes quatre gros vaisseaux de ligne, vers l'ouest, venant

sur nous à pleines voiles, avec un vent assez fort et très-favorable ; mais s'il l'était pour eux, il l'était également pour nous, qui, sans nous déranger de notre route, pouvions espérer de leur échapper, ayant sur eux une avance d'environ deux lieues. Notre aviso était excellent voilier et, vu sa petitesse, il était probable qu'on ne nous avait pas aperçu des vaisseaux qui, par leur grosseur, n'avait pu échapper à la vigie que nous avions au haut du mât. Mais le capitaine, qui avait déjà servi chez les Anglais, sur un cutter nommé *Fox*, après qu'ils eurent été chassés de Toulon, d'où il partit *volontairement* avec eux, en qualité de pilote ; le capitaine, dis-je, avait résolu de nous livrer à ses anciens maîtres les Anglais, pour se faire un mérite auprès d'eux, et se mettre à l'abri de tous les dangers dont la suite de cette navigation nous menaçait ; car nous étions dans des eaux où les bâtimens turcs et barbaresques fourmillaient, et les marins de ces nations n'eussent tenu aucun compte au capitaine Espanet, d'avoir trahi indignement son pays en faveur de l'Angleterre : il eût été massacré ou réduit en esclavage comme nous, qui n'avions rien à nous reprocher du côté de l'honneur. Pour parvenir à ses fins, le capitaine soutint que c'était une division de la flotte française sortie de Brest, sous les ordres de l'amiral Bruix, alors ministre de la marine. Nous savions effectivement

qu'il devait conduire cette flotte dans la Méditerrannée, et même avant mon départ de Paris, il avait déjà quitté la capitale, et M. de Talleyrand-Périgord, ministre des relations extérieures avait le porte-feuille de la marine *par intérim*. Mais ce que nous ne savions pas, parce que c'était effectivement une chose inventée par le capitaine, c'est qu'il prétendait avoir reçu l'ordre de se mettre sous la protection de cette flotte dès qu'il la verrait. C'était une chose impossible ; l'escadre française étant destinée pour les côtes de Gênes, où elle vint effectivement, tandis que notre route était précisément à l'opposé, car nous quittions ces parages. Après avoir fait cette réflexion, j'exigeai qu'il exhibât cet ordre qui contrariait si positivement ses instructions et les miennes, qui nous ordonnait précisément de nous méfier de tous les pavillons, même français, pour éviter toute ruse de la part de l'ennemi. Le capitaine jura, sur sa parole d'honneur, qu'il avait reçu cet ordre verbalement, pendant notre relâche à Nice. Je lui déclarai que je ne reconnaissais point d'ordre verbal transmis par lui, ni à la parole d'honneur d'un être méprisable et pusillanime tel que lui. Ayant ordonné à mon frère de contenir le capitaine, en lui tenant un pistolet à deux coups sur la poitrine, je m'élance sur le tillac, et faisant rassembler l'équipage, je leur racontai, en peu de mots, la conduite perfide du capitaine, dont les matelots

voyaient la preuve convaincante, puisqu'il avait fait carguer la plus grande partie de nos voiles, afin de donner le temps aux vaisseaux de s'approcher de nous. Je leur proposai de mettre le capitaine aux fers, à fond de cale, et de donner le commandement à M. Barthélemi, le lieutenant, dont tous connaissaient la bravoure, le talent et la loyauté. Une partie de l'équipage accéda à ma proposition; mais une autre partie, gagnée de longue main par le capitaine, s'y opposa fortement. Je vis le moment où nous allions en venir aux mains entre nous, lorsque le sage lieutenant trouva le moyen de pacifier l'équipage, en disant qu'il refusait le commandement, mais qu'il ordonnait de déployer toutes nos voiles à l'instant. Les matelots obéirent, mais c'était trop tard; les vaisseaux en faisant leur route, qui était la même que la nôtre, nous avaient enfin aperçu, et forcèrent de voiles pour nous rejoindre. Nous fuyâmes devant eux tant que nous pûmes; mais un des quatre vaisseaux se détacha en mettant toutes ses voiles dehors, et nous tira un coup de canon, en arborant pavillon français. Le capitaine, que mon frère avait laissé libre après l'arrangement pris par le lieutenant, nous fit les plus fortes menaces, sur ce qu'il appelait notre révolte, en m'assurant que je serais fusillé dès qu'il aurait parlé au commandant de cette division; mais M. Barthélemi m'assura que c'étaient des Anglais,

et que le capitaine cherchait à nous trahir. Le vaisseau tirait toujours des coups de canon, de sorte que nous fûmes forcés d'arborer notre pavillon, que nous assurâmes d'un coup de canon; aussitôt le vaisseau baissa le pavillon français, et hissa le pavillon anglais, en nous tirant un coup de canon, dont le boulet passa dans notre grément, et il approcha si près qu'ils purent nous héler par le porte-voix, en bon français, de nous rendre, si non il nous mettrait sa proue dessus et nous coulerait bas. Le capitaine de notre aviso ordonna aussitôt de baisser notre pavillon; mais tous ceux qui se trouvaient à bord, même les matelots qui étaient de son parti, s'y opposèrent, en assurant que les Anglais ne seraient pas assez fous de couler un navire qui ne pouvait leur échapper; ainsi que notre honneur exigeait de nous rendre le plus tard possible. Aux sommations des Anglais, nous répondîmes donc par des cris de *Vive la République!* (conformément à l'usage du temps dont je parle) Ils ripostèrent par des coups de fusils, mais ils s'abstinrent de tirer davantage leurs canons, dans la crainte d'endommager notre navire qu'ils considéraient comme leur appartenant (c'est ce qu'ils m'ont dit depuis). Mon frère, qui était alors un jeune homme de dix-huit ans, furieux contre les Anglais, mit le feu à un de nos canons, et comme nous étions à une petite portée de fusil seulement du vaisseau ennemi, qui était in-

finiment plus élevé que notre petit pinque, il n'eut pas besoin de viser pour faire entrer le boulet dans le bois du vaisseau qui nous présentait le flanc; aussitôt une fusillade bien nourrie des Anglais, nous remercia de cette politesse. Le capitaine de notre aviso fut tellement effrayé qu'il se jetta par terre, et fit signe avec son mouchoir, vers les Anglais, qui cessèrent leur feu; alors il se releva, prit le porte-voix : un grand silence se fit sur leur vaisseau et le nôtre; ce traître en profita pour crier, *en anglais,* qu'il ne demandait pas mieux que de se rendre; qu'il avait attendu, à cet effet, les vaisseaux de S. M. Britannique, qu'il reconnaissait pour son souverain; mais que tous les autres qui se trouvaient à son bord, surtout les militaires de terre, s'y opposaient tellement que sa vie était en danger, et qu'il avertissait le capitaine anglais qu'il y avait sur son navire des dépêches très-importantes destinées pour l'Egypte. Je comprends l'anglais, c'est ce que le traître ignorait, et je me tus exprès, afin de connaître ce qui se tramait contre nous; mais emporté par l'indignation, je n'attendis point la réponse du capitaine anglais; lâcher un coup de pistolet contre le traître, le manquer dans la colère, instruire l'équipage de la manière dont il nous trahissait, l'animer de mon feu, et faire jeter le capitaine à la mer, fut l'affaire de cinq minutes tout au plus. Les chaloupes du vaisseau anglais étaient à la mer, il nagea vers elles,

et elles voguèrent vers lui, de sorte qu'elles le tirèrent de l'eau, pendant qu'on nous fusillait fortement du haut du vaisseau. Enfin voyant qu'il allait effectivement nous mettre sa proue dessus, je jetai mes dépêches à la mer, dans des sacs de toile cirée, ayant des boulets de canon au fond, ensuite nous baissâmes notre pavillon, les quatre vaisseaux étant réunis près de nous. Celui auquel nous venions de nous rendre, était le *Northumberland*, de soixante-quatorze canons, le même qui depuis a transporté Bonaparte à Sainte-Hélène. Il était commandé par le capitaine Martin, homme estimable, humain, généreux, instruit et aimable; il parlait parfaitement le français. Les autres vaisseaux étaient : le *Foudroyant*, de quatre-vingt-quatre canons, commandé par le capitaine Brown; le *Majestic*, de soixante-quatorze, et le *Léviathan*, aussi de soixante-quatorze. Cette escadre était sous les ordres de l'amiral Dockworth, et venait du blocus de Cadix, pour se rendre à Palerme, où le roi de Naples était retiré, à cause de l'occupation du royaume de Naples par les troupes françaises. Il est bon d'observer que le capitaine Espanet n'avait jamais eu l'honneur de faire partie de la marine militaire de France, avant l'époque dont je parle.

A Palerme, où nous fûmes mis sur un vaisseau de transport, nous eûmes beaucoup à souffrir de l'inhumanité et de la haine que l'amiral Nelson portait aux

Français ; mais j'y éprouvais des consolations de la part des émigrés français qui vivaient en grand nombre dans une petite ville nommée Mont-Réal, à trois lieues de Palerme, car il ne leur était pas permis d'habiter la capitale de la Sicile !

Lorsque ces bons compatriotes apprirent notre arrivée à Palerme, ils vinrent nous trouver en grand nombre, même les dames, principalement la famille du marquis ou comte Giraud, de la Provence. Ces excellens Français nous comblèrent de témoignages d'affection, quoique le sort nous retînt sous deux bannières différentes ; mais l'amour de la patrie est au fond le plus grand mobile du vrai Français, et les opinions s'évanouissent devant ce sentiment sublime. Les émigrés nous invitèrent à venir à Mont-Réal ; mon frère et moi y fûmes souvent, et toujours nous reçûmes l'accueil le plus touchant.

La feue reine de Naples (la mère de S. A. R. madame la duchesse d'Orléans) eut la bonté de s'intéresser en faveur de mon frère et de moi, pour nous faire obtenir la permission de nous rendre à Lisbonne, d'où il eût été facile de rentrer en France, en traversant l'Espagne, seule puissance qui ne fût pas en guerre avec nous. Nous avions obtenu la protection de la reine, par l'entremise de son confesseur, un capucin nommé le père Diu, né en Allemagne, mais qui, avant la ré-

volution, avait séjourné plusieurs années à Strasbourg, dans un couvent de son ordre, ensuite devint aumônier d'un régiment suisse au service de Naples, et enfin confesseur de la reine. Ce bon religieux avait connu mon père, et dès qu'il apprit qu'il y avait deux jeunes gens de Strasbourg parmi les prisonniers français, il nous envoya un religieux augustin, bavarrois de nation, pour nous prier de lui faire savoir nos noms en nous offrant ses services; mais dès qu'il sut qui nous étions, il nous écrivit par le même religieux pour nous inviter à déjeûner, en nous prévenant de ne pas venir en uniforme. Il logeait au palais du roi dit Cassaro. Lorsqu'il connut nos opinions politiques, notre attachement à l'auguste famille des Bourbons, il s'intéressa vivement à nous. Il me permit même de copier les portraits de tous les membres de la famille royale de Naples, qu'il avait faits lui-même, et où tous les princes et princesses étaient représentés les uns en costumes de jardiniers, et les autres en costumes de bergers. Ce religieux, plein de zèle pour faire le bien, parla de nous à la reine, qui daigna nous accorder sa protection; mais le fier et dur Nelson n'eut pas la complaisance d'accorder cette faveur à deux prisonniers français, quoiqu'elle lui eût été demandée par une reine!

Je n'ai pu me retenir de relater ici ces détails, puisque c'est la première occasion qui se soit présentée à

moi, depuis ce long laps de temps, de pouvoir donner un témoignage de ma reconnaissance à la mémoire de la reine de Naples et à celle de son confesseur, qui, après avoir été élevé à l'épiscopat, a également été recevoir dans un meilleur monde, la récompense des vertus qu'il a pratiquées dans celui-ci. Enfin nous fûmes embarqués, avec tous les autres prisonniers, sur un brick anglais parlementaire, qui devait nous conduire à Toulon. Le capitaine, qui nous avait livrés aux Anglais, et qui ne reçut de leur part que des témoignages du plus profond mépris, au point qu'en mer il ne fut pas admis à la table des officiers, tandis que le lieutenant, M. Barthélemi, ainsi que nous, n'en avions point d'autre. A Palerme, il fut séparé des autres prisonniers, et lors de notre départ pour revenir en France, craignant les suites de sa conduite infame, il jugea à propos de rester avec les ennemis de son pays. Je me fais un devoir de répéter ici que Joseph-Paul Espanet n'avait jamais eu l'honneur de faire partie de la marine militaire de France. Il avait obtenu le commandement de notre aviso, de la pitié de M. Belleville, consul de France à Gênes, qui voyait cet homme expatrié (car il n'osait mettre le pied sur le territoire français, à cause de sa conduite à Toulon), et ne trouvant personne pour commander notre navire, il proposa à ce scélérat, dont il ne connaissait point le caractère perfide, de

se charger de cette commission, qui lui vaudrait son pardon et un grade dans notre marine. M. Barthélemi se trouvait dans le même cas, mais avec des intentions bien différentes ; car il revint en France, et commanda depuis un corsaire, avec lequel il fit beaucoup de prises sur les Anglais, tandis que l'infame Espanet ne partit qu'avec le projet de nous livrer, et resta ensuite avec les Anglais. Nous fîmes notre déposition à Toulon, pardevant l'amiral Vence, qui était chef de l'amirauté de ce port, à l'époque de notre retour en France. L'on nous soumit à une stricte quarantaine dans le lazaret de Toulon ; et pendant les premiers jours de cette espèce de captivité, Bonaparte revint d'Égypte, débarqua à Fréjus, et partit de suite pour Paris, tandis que nous, qui n'arrivions que de Palerme, nous fûmes obligés de subir quarante jours complets de détention au lazaret, après avoir souffert quatre mois de captivité chez les Anglais.

Je ne revins à Paris qu'après le 18 brumaire ; alors je trouvai Bonaparte à la tête du gouvernement. Tant que la république exista, les horreurs qui accompagnaient la révolution, les événemens épouvantables qui se succédaient avec rapidité, et surtout ma grande jeunesse, m'empêchèrent de réfléchir beaucoup : mais à cette époque, je venais d'atteindre ma vingt-deuxième année. Le gouvernement d'un seul ramena mes pensées

vers l'auguste famille de nos rois légitimes, à laquelle la mienne avait toujours été dévouée; les principes que l'on m'avait inculqués dans mon enfance réveillèrent fortement en moi des idées monarchiques. J'éprouvais un chagrin plus violent qu'on n'en ressent ordinairement à l'âge que j'avais alors; je gémissais de voir la place de mon roi occupée par un autre. L'amour de la patrie, sans le moindre mélange d'aucun intérêt personnel, brûlant avec toute la pureté et toute la vivacité dont un cœur est capable à l'âge que j'avais, ne me laissa plus de repos. L'amour, les sciences, les plaisirs et les distractions dont la jeunesse est si avide, n'avaient plus de charmes pour moi, j'étais concentré dans mon chagrin. Mon tourment fut augmenté par la translation du séjour de Bonaparte du palais du Luxembourg à celui des Tuileries. J'étais indigné de cette audace que le directoire même n'avait pas osé se permettre. Enfin, ma tête finit par s'exalter au point que, dans les premiers jours de septembre de l'année 1800, j'écrivis une lettre fort longue à Bonaparte, par laquelle je lui reprochais son usurpation, et lui déclarais que je ne reconnaîtrais jamais d'autre gouvernement en France que celui des Bourbons; je lui notifiais en outre que, loin de me soumettre jamais à son autorité usurpée, je me joindrais à quelque parti que ce fût, pourvu qu'il s'élevât contre lui, les armes à la main. J'envoyai cette

lettre aux Tuileries, par mon domestique, vers midi ; et le lendemain, à six heures du matin, je fus arrêté, dans mon lit, par une demi-douzaine d'alguasils de la police. Ils me firent monter dans un fiacre, et me conduisirent à l'hôtel du ministre Fouché, où l'on m'enferma dans une chambre, avec un factionnaire chargé de me garder à vue. Le secrétaire-général du ministère de la police, M. Desmarets, vint me parler; et je n'ai qu'à me louer de ses bons procédés, de sa politesse et de son humanité. Je fus reconduit chez moi pour être présent à la saisie de mes papiers; ensuite on me ramena chez le ministre de la police, qui, m'ayant fait venir dans son cabinet, causa long-temps avec moi, et donna une tournure polie à son interrogatoire. En sortant du cabinet du ministre, je fus conduit dans une autre pièce, où je trouvai un homme qui me déclara être le juge de paix de la section de la Halle-aux-Blés; que, conformément à la loi, j'étais tenu de répondre cathégoriquement à toutes les questions qu'il allait m'adresser. Il me montra la lettre que j'avais adressée à Bonaparte, en me demandant si elle était écrite par moi; je lui répondis affirmativement. Il insista beaucoup pour que je lui nommasse mes complices; et comme je n'en avais point, je me fis un plaisir malin de lui laisser entrevoir que j'en avais un grand nombre, mais que je ne les indiquais pas. Je confirmai verbalement ce que j'a-

vais écrit la veille, et je signai le procès-verbal qu'il avait dressé de mon interrogatoire. Fouché me fit rappeler dans son cabinet; et, pour rendre hommage à la vérité, je dois avouer que je n'eus qu'à me louer des procédés de ce ministre qui a fait trembler la France. J'étais tellement touché de ses politesses, que je lui déclarai franchement que je n'avais point de complices, et qu'il était absurde même d'en supposer dans une affaire où il ne s'agissait que d'une lettre qui exprimait franchement une opinion. Enfin, le soir je fus conduit au *Temple*, qui servait de *prison d'État*. L'ordre était donné de me mettre au secret, par conséquent, on me logea dans la tour, au haut de la plate-forme, en face de la tour de l'escalier. Le ministre de la police m'avait fait remettre, par M. Desmarrets, son secrétaire-général, une lettre pour M. Fauconnier, concierge du Temple, par laquelle on lui recommandait d'avoir des égards pour moi, et je dis avec la plus sensible reconnaissance que M. Fauconnier a acquis mon estime et des droits éternels à ma gratitude, par sa douceur, sa complaisance et ses procédés pleins d'humanité et de délicatesse.

Pendant environ six semaines que je restai au secret, on fit l'impossible pour me porter à écrire une lettre de soumission à Bonaparte. Le général Lemarrois, qui à cette époque était un de ses aides-de-camp, et qui

avait été mon ami plusieurs années auparavant, vint me trouver deux fois dans ma tour. La police avait découvert une liaison de cœur que j'avais avec une dame lors de mon arrestation; bien loin de l'inquiéter, on lui permit de me visiter dans ma prison, afin de m'engager à écrire à Bonaparte une lettre d'excuses. M. Fauconnier, qui avait su obtenir toute ma confiance, me pressait de son côté pour me faire écrire dans le sens que le désirait le premier Consul. Je n'ai jamais pu m'imaginer quelle importance, Bonaparte, au comble de la puissance et de la gloire, pouvait attacher à une *feuille de papier* de ma part, qui n'étais qu'un point imperceptible à côté de sa grandeur. Je dis une *feuille de papier*, car il pouvait bien savoir que, si j'écrivais cette lettre, mon cœur ne serait pas d'accord avec ma plume. Il suffisait que je m'aperçusse qu'il y attachait de l'importance pour que je refusasse obstinément. Je tins ferme dans ma résolution, et ma main n'écrivit point ce que ma conscience blâmait. J'avoue que j'ai été la victime de mes sentimens, et que beaucoup d'autres, moins délicats, ont joué tous les rôles pour parvenir à la fortune qu'ils étalent aux yeux de leurs concitoyens; mais je n'échangerais pas ma conscience contre leurs décorations, leurs titres et leurs richesses.

Au bout de six semaines de secret, on eut besoin de ma tour pour quelqu'autre prisonnier; on fut donc

obligé de me lâcher dans l'enceinte avec les autres détenus. M. Fauconnier avait la délicatesse de loger ensemble les personnes qui étaient de la même opinion, et que leur éducation rapprochait dans leur manière de vivre ; il eut donc la bonté de m'assigner mon logement dans la partie du Temple qu'on nommait l'Infirmerie : c'est l'appartement qu'avait occupé l'infortunée et vertueuse princesse, madame Élisabeth. Deux pièces composaient ce corps de logis, une grande chambre carrée et une petite pièce ronde, boisée et lambrissée, à la suite de la première. Les personnes qui habitaient cette prison étaient une société fort agréable pour moi. C'étaient MM. *Fierrard* (ancien émigré), *de Heille* (un de mes compatriotes, alsacien), *de Milleville*, *Morgan de Béthune* et M. *de Toustain*. Ce dernier, dont le fils venait d'être fusillé, n'habitait pas le même appartement que nous, car étant bon peintre en miniature, il avait obtenu une petite tourelle à lui tout seul ; mais il était de notre société.

Un soir, mon oncle, auquel je suis redevable d'un grand nombre de démarches faites pour obtenir ma liberté, vint me dire que, dans le jour qui venait de s'écouler, l'ordre de ma déportation aux îles Séchelles avait été expédié au ministre de la marine ; mais que, grâce à Dieu et aux pressantes démarches de mes parens et des personnes qu'ils avaient intéressées en ma

faveur, cet ordre avait été révoqué à quatre heures après midi.

Enfin, après l'explosion de la fameuse machine infernale, un nombre extraordinaire d'arrestations ayant été faites, on avait besoin de place au Temple, cela fut cause que j'obtins ma sortie de cette prison, mais avec l'injonction de me rendre directement, et sans m'arrêter dans Paris, à Saint-Maur-lès-Fossés, près Vincennes, où mon père avait une maison de campagne. Je fus mis sous la surveillance de la municipalité de ce village, étant tenu de me présenter tous les soirs au maire ou à un membre de la municipalité. Il m'était défendu d'entrer à Paris ni dans aucune autre commune. A la fin, après bien des sollicitations et des démarches pénibles et coûteuses, ma famille obtint pour moi, en octobre 1801, c'est-à-dire, plus d'une année après mon arrestation, la permission de me rendre à Strasbourg, auprès de ma mère. J'y passai l'hiver de 1801 à 1802, avec le désagrément de m'apercevoir que j'étais surveillé, et d'être de temps en temps appelé chez M. Shée, qui était alors préfet du département du Bas-Rhin, pour entendre une espèce de sermon entremêlé de menaces. Dans la vue de me délivrer de cette position désagréable, je profitai de la paix d'Amiens, pour me rendre à Constantinople, où j'arrivai le 1^er^ janvier 1803, et je pris du service en qualité

de *binc-bachi* (colonel), attaché à l'état-major des troupes réglées, appelées *Nisami-dgeddid*, qui se formaient alors par ordre du sultan Sélim. Le maréchal Brune était à cette époque ambassadeur de France près la Porte Ottomane, et M. Kieffer, orientaliste, aujourd'hui vivant à Paris, occupait la charge de secrétaire-interprète de la légation française à Constantinople, où il m'a comblé de politesses, attendu qu'il est Alsacien, et que depuis plusieurs années il n'en avait point vu. Il peut attester la vérité de ce que j'avance, relativement à mon service militaire dans les nisami-dgeddid. M. Kieffer a même jeté innocemment l'alarme dans ma famille, en leur disant, lors de son retour en France, que j'avais été décapité par les Turcs, pendant une campagne que j'avais faite avec eux contre un rebelle nommé *Cara-Feïz*, entre Constantinople et Andrinople; mais c'était un officier polonais qui l'avait été, et le bruit avait couru à Péra que c'était moi.

Dès les premiers troubles qui eurent lieu entre les *Nisami-dgeddid* et les *Janissaires*, je me dégoûtai du service ottoman, où j'avais éprouvé mille désagrémens. Comme j'avais embrassé l'islamisme, que de plus j'étais militaire, d'un grade supérieur, et marié avec une femme turque, d'une famille distinguée, car son père avait été ambassadeur à Vienne, et son premier mari *tchorbadgi* (colonel) de janissaires, il y avait donc

beaucoup d'obstacles qui s'opposaient à mon retour en Europe ; cependant, à force de persévérance, je parvins à surmonter une foule de dangers de la part des Turcs et des Grecs, ainsi que de celle des Anglais, avec lesquels nous étions de rechef en guerre. J'arrivai heureusement à Trieste. Je me sentais une grande répugnance à rentrer en France, à cause de Bonaparte. Effectivement, je ne revis mon pays qu'en mars 1809, que j'arrivai à Strasbourg. Mais quoique que je me tinsse dans la plus parfaite tranquillité, sans me permettre même de parler de la guerre, aussi injuste que désastreuse, dont Bonaparte désolait l'Espagne à cette époque, je n'en fus pas moins harcelé par la police impériale. Un matin, au moment où j'y pensais le moins, un commissaire de police se présenta devant mon lit, et m'annonça très-honnêtement qu'il avait ordre de s'emparer de tous mes papiers, et me pria de me rendre chez lui dans la matinée, attendu qu'il avait ordre de me faire subir un interrogatoire. Il emporta mes papiers, dans lesquels il ne trouva pas la moindre chose qui pût m'inculper ; mon interogatoire me fut également favorable ; de sorte qu'à moins de vouloir commettre une injustice trop criante, il fallait me laisser en paix pour cette fois. Cependant cette dernière vexation que je venais d'éprouver, me fit prendre la résolution de quitter ma patrie, avec la détermination

de ne pas y rentrer tant qu'elle gémirait sous le joug de l'usurpateur : j'exécutai ponctuellement ce que j'avais résolu.

Je me rendis donc à Saint-Pétersbourg, où j'arrivai en septembre 1810. J'avais un espoir bien fondé pour espérer d'y obtenir un rang distingué dans l'armée russe ; mais lorsque j'appris qu'il fallait pour cela renoncer totalement à mon pays natal, et devenir Russe pour la vie, je ne balançai pas un instant entre ma belle patrie et un pays qui ne peut lui être comparé sous aucun rapport. Je partis pour la Suède : à Stockholm, j'eus une audience du Prince royal, aujourd'hui roi de Suède ; il me dit qu'il se voyait dans l'impossibilité d'admettre des Français au service de Suède. (Français lui-même, il avait des ménagemens à garder vis-à-vis les Suédois.) Je partis donc pour Copenhague, où le roi de Danemarck, aujourd'hui régnant, m'accorda une audience qui dura trois quarts d'heure ; mais il y avait trop d'officiers danois à la suite pour permettre de placer un étranger. Enfin à Cassel, alors capitale de l'ex-royaume de Westphalie, où j'arrivai en 1811, je trouvai des parens qui y étaient venus depuis que ce pays se trouvait au pouvoir des Français. Ces parens assez puissans, et ayant une grande influence, me firent obtenir un emploi au ministère des relations extérieures du royaume de Westphalie. Cette

place, aussi honorable que pleine d'attraits pour moi, me retint à Cassel jusqu'en mai 1813; mais afin d'y pouvoir rester paisiblement, j'avais été obligé de changer mon nom et d'adopter celui de Medelseim, d'une terre de mon aïeul, car je craignais que la police de Bonaparte ne me fît encore éprouver des vexations, ce qui serait infailliblement arrivé sous mon vrai nom.

Lorsque les Russes et les Prussiens commencèrent à menacer le royaume de Westphalie, je racontai un jour, en dînant chez M. Duviquet, qui était directeur-général des poudres et salpêtres, qu'on emballait les archives du ministère des affaires étrangères, dont je faisais partie, et qu'on les chargeait sur deux fourgons qui se trouvaient dans la cour de l'hôtel. Cette opération ne se faisait pas secrètement, puisque la porte cochère était ouverte pendant toute la journée, et que les passans, ainsi que les domestiques du ministre, étaient à portée de voir tout ce que l'on faisait; ainsi je ne croyais point commettre d'indiscrétion, d'autant moins qu'on ne m'avait point recommandé le secret au ministère, ainsi qu'on avait fait dans quelques autres occasions. Parmi les convives qui se trouvaient à table, était le général Alix (qui depuis a acquis beaucoup de célébrité par ses malheurs): il commandait l'artillerie westphalienne. Il trouva apparemment la manière d'agir au ministère une mesure alarmante pour le pu-

blic, et en militaire franc et loyal, il en parla à Jérôme Bonaparte, alors roi de Westphalie; celui-ci blâma son ministre, qui fit retomber sa colère sur moi, et me fit annoncer par le secrétaire-général, M. Hugot (aujourd'hui consul de France à Boukarest, en Valachie), qu'à dater de ce jour je cessais de faire partie du ministère. Une année auparavant, cette disgrâce m'eût beaucoup affligé; mais nous étions arrivés à une époque où l'homme le moins clairvoyant était en état de prédire que l'existence du royaume de Westphalie tirait vers sa fin : c'était au mois de mai 1813; le territoire westphalien était déjà envahi par des corps russes et prussiens. Je me consolai donc, avec la certitude que sous peu le ministre et son roi ne tarderaient pas à me suivre hors du royaume, que je quittai promptement pour me rendre à Francfort. Je ne pouvais rentrer en France, conformément à la résolution que j'avais prise de n'y pas aller tant que Bonaparte régnerait. Ne sachant pas trop de quel côté tourner, je me rendis à tout hasard à Vienne, en Autriche; j'avais fait une partie de la route par terre, et une partie sur le Danube. J'arrivai dans la capitale de l'Autriche, le 1^er^ juin 1813, le même jour que l'empereur en partait pour se rendre à Prague, où il devait avoir une entrevue avec son gendre Bonaparte, auprès de qui les négociations diplomatiques furent infructueuses : aussi l'Autriche se prépara à

une nouvelle guerre. Je voyais que M. le général de Narbonne faisait les préparatifs de son départ; il me semblait donc urgent de quitter l'Autriche, où ma qualité de Français devait infailliblement m'attirer les plus grands désagrémens. Je m'embarquai donc à Vienne, dans un petit bateau que j'avais loué pour moi seul, avec deux bateliers; je descendis le Danube jusqu'à *Presbourg*, et de là à *Pesth*. Je pris la poste, et, traversant rapidement le reste de la *Hongrie* et de l'*Esclavonie*, j'arrivai à *Brod*, sur les bords de la *Sava*, avant que la déclaration de guerre contre la France ait été publiée, quoique je rencontrasse journellement des troupes qui se rendaient à marches forcées vers le théâtre de la guerre. Le lendemain de mon arrivée à Brod, je fis viser mon passe-port chez le général autrichien: je tremblais qu'il n'eût déjà reçu l'ordre d'arrêter tous les Français; mais il me dit lui-même qu'il me conseillait de me hâter de traverser la rivière qui sépare en cet endroit l'Esclavonie de la Turquie; car il ne me garantissait pas que d'un moment à l'autre la déclaration de guerre ne lui parvînt, et qu'alors il ne dépendrait plus de lui de me laisser en liberté. Dès le même soir, je couchai sur la terre ottomane, à *Brod-Turc*, dans la province de *Bosnie*. Je ne laissai pas d'être un peu inquiet de ce qu'ayant été Musulman, j'osais reparaître parmi ces fanatiques avec l'habit européen, ce qu'ils regardent

comme un crime irrémissible, et je risquais d'être reconnu par quelqu'un qui pouvait m'avoir vu à Constantinople ou à l'armée qui agissait contre les rebelles. Néanmoins je me confiai aveuglément à la divine Providence, dont j'avais éprouvé les secours efficaces dans trop de circonstances dangereuses, pour oser craindre un seul instant d'en être abandonné. Je savais parler, lire et écrire le turc, l'ayant étudié à Paris dans mon adolescence, sous un professeur nommé M. Ortis, ancien aumônier de la légation française à Constantinople, où il avait demeuré pendant un espace de trente années. Je m'étais perfectionné dans cette langue pendant mon premier séjour en Turquie; mais je ne voulais pas me montrer trop instruit, dans la crainte d'exciter des soupçons. Dans le han (auberge), où je logeais cette première nuit, arriva, un peu après moi, le *cadi* de ce district, qui faisait sa tournée : je fus le trouver dans sa chambre, et lui déclarai que je voulais être Musulman. Il loua Dieu; et, jetant aussitôt mon chapeau par la fenêtre, il détacha le schall qui lui servait de ceinture pour m'en envelopper la tête en guise de turban. Il me donna une lettre pour le *caïmacan* (lieutenant-général du pacha), gouverneur de la Bosnie à *Travnik*, car le pacha lui-même se trouvait en *Servie*, où il commandait un corps d'armée contre les rebelles. Le lendemain, je louai des chevaux, et je partis pour

Trawnik, capitale de la Bosnie; je fis ma route, habillé à l'européenne, mais coiffé du turban que m'avait donné le cadi. Le *caïmacan*, qui était de Trawnik même, me reçut parfaitement bien, et me fit faire connaissance avec les principaux habitans de la ville, qui me prirent en amitié, surtout le *moukabeledgi-effendi* (commissaire-général de Spahis de toute la province de Bosnie), qui était frère du caïmacan. Il y avait alors deux consuls européens à Trawnik; l'un, Français, était M. Pierre David, qui occupe aujourd'hui le consulat de France à Smyrne; l'autre était M. le colonel Paulich, qui était consul autrichien. Comme le transit des cotons se faisait alors uniquement par la *Bosnie*, à cause des Anglais, et que la correspondance du Levant avait lieu par la même voie, le consul de France à Trawnik jouait un très-grand rôle, et se voyait tout puissant, à force d'adresse, de fermeté, d'argent, et surtout de la peur qu'inspirait le voisinage du gouvernement de Bonaparte, maître des provinces illyriennes qui confinent à la Bosnie. Le consul d'Autriche se trouvait tellement éclipsé par celui de France, qu'il prit le parti de se séquestrer dans sa maison, plutôt que de se voir humilier en public. Je n'avais fait de visite à aucun des deux consuls; la prudence me dictait cette réserve, dont j'étais d'autant plus peiné que c'étaient les seuls Européens qui se

trouvaient dans ce pays barbare, et en même temps les seules personnes dont j'aurais pu savoir quelques nouvelles des affaires de France. Mais M. Pierre David ayant appris qu'un Français qui venait d'embrasser l'islamisme, se trouvait dans la ville, et admis dans l'intimité des personnages marquans, dut naturellement désirer savoir quel était cet homme, et par quel motif il avait fait cette démarche. Il s'y prit si bien, qu'il mit le *cadi de Travnik* dans ses intérêts; ce qui lui fut aisé, car j'avais imprudemment négligé d'entrer en liaison avec ce juge : aussi fus-je tout surpris un jour de recevoir un message de ce personnage important, par lequel il m'invitait à me rendre chez lui dans la journée. J'y fus sur-le-champ : il me fit un accueil poli, mais froid; et après les phrases d'usage, et la petite tasse de café bue, il me demanda mon nom et mon pays. Je lui dis que je me nommais *Ismaël* (car j'avais commencé par adopter ce nom, et je dirai plus bas pourquoi je le changeai pour celui d'Ibrahim); quant à ma patrie, je lui dis simplement que j'étais né en France. Il me fit observer que je devais avoir un autre nom avant d'être Musulman, et que la France contenant un grand nombre de villes et de villages, il désirait savoir dans quel endroit j'avais vu le jour. Pendant qu'il parlait, je réfléchis que ces demandes devaient être suggérées par le consul de France, car je connaissais assez

les Turcs pour être persuadé que le cadi n'avait pas le plus léger intérêt à être instruit de toutes ces choses. D'après cette persuasion, je pris mon parti sur-le-champ, et lui dis que je devais désormais faire tous mes efforts pour oublier tout ce qui concernait le Frenkistan (pays des chrétiens), et que j'étais fort surpris de ce que lui, cadi, un des soutiens de l'islamisme, cherchait à me rappeler des choses qui pourraient peut-être faire vaciller ma foi, en réveillant en moi les souvenirs de mon pays et de mes parens. Il ne put disconvenir de la solidité de mon objection; mais il m'assura que c'était pour mon propre bien qu'il me faisait cette question; il prit le ton caressant pour m'engager à lui dire ce qu'il désirait savoir. Cela commençait à m'ennuyer; et, pour couper court, je lui déclarai que m'étant fait Musulman entre les mains du caïmacan, qui, dans l'absence du pacha, représentait le Sultan, personne n'avait plus le droit de m'inquiéter, tant que je ne léserais pas la religion et les lois; et que, ne me sentant coupable d'aucun délit qui pût me soumettre à une enquête de la justice, j'allais me retirer. Il me représenta que ce n'était point comme *cadi* qu'il m'interrogeait; car dans ce cas il faudrait, selon la loi, me tenir debout en face de lui, que cette loi était commune à tous les hommes, que le Sultan même n'en serait pas exempt; mais que me trouvant assis à côté de

lui, en fumant la pipe, je ne pouvais me considérer comme un accusé. Là-dessus je lui demandai à quel titre donc il prétendait me questionner et réveiller en moi des idées pénibles? Il me répéta que c'était dans l'intention de m'être utile. Je le remerciai de sa bienveillance, et l'assurai que je n'avais besoin de rien; que j'étais résolu de ne dire à qui que ce fût, ni mon nom européen, ni l'endroit où j'étais né, pour ne pas faire de chagrin à ma mère, qui se désolerait si elle apprenait que j'avais embrassé la religion mahométane, et aussi pour que Bonaparte ne pût pas inquiéter ma famille en France, en apprenant, par le rapport du consul, que je m'étais soustrait à son pouvoir. J'appuyai sur cette dernière partie de mon discours, de manière à lui faire voir que je n'étais pas sa dupe. Il me demanda si je le croyais capable de me trahir en faveur du consul qui était chrétien; je lui répondis que si j'avais cru cela, je me serais fait un plaisir de les tromper tous deux en leur donnant un nom inventé, et en me disant né dans une ville où je n'avais jamais été; mais qu'étant fermement résolu à me taire sur ces deux points, je n'avais pas balancé à lui manifester ma détermination pour le prier de ne plus toucher cette corde; ce qu'il me promit, et il me tint parole. Cette entrevue m'acquit son amitié, et depuis ce jour il se montra toujours mon ami.

Néanmoins, craignant le pouvoir sans bornes du consul de France, j'allai à *Scopia*, à huit lieues de Trawnik, demander asile à la famille de *Suleïman-Pacha*. Ce seigneur était à cette époque à la tête d'un corps d'armée contre les Serviens révoltés; mais trois de ses fils faisaient les honneurs de son palais, qui est un grand édifice isolé, au bord d'un ruisseau qui le sépare du harem. La situation romantique de ce château, fortifié du côté du harem, ayant même du canon, sa proximité de la ville de Scopia, qui n'en est qu'à deux lieues, mais surtout la bonne réception que me fit *Moustapha-Bey* (peu de temps après il obtint le rang de miri-miran, c'est-à-dire, pacha à deux queues), fils aîné de Suleïman-Pacha, qui me conjura de rester avec lui, me décida à passer l'hiver dans cet endroit. Les deux autres fils du pacha arrivèrent bientôt après moi. L'un s'appelait *Ibrahim-Bey;* il était revêtu de la charge d'*alaï-bey* (colonel-général) des *spahis* (cavaliers feudataires) de la Bosnie, et en même temps il était *áyán* (gouverneur) de *Khlevno*, ville située aux confins de la Dalmatie. L'autre s'appelait *Mohammed-Bey*, *áyán* de *Doubno*, ville également située aux frontières de la Dalmatie. Il se trouvait aussi un des principaux officiers des janissaires de la province. *Moustapha-Bey* m'avait donné pour logement l'appartement de son frère *Mohammed-Bey*, et celui-ci

ne voulut jamais consentir à me déplacer pour reprendre son appartement. Il partagea celui de son frère, Ibrahim-Bey, tandis qu'on lui en bâtissait un autre. J'aimais beaucoup ces trois frères, mais surtout le second, Ibrahim-Bey. Son caractère franc, loyal, sa bonté, sa complaisance, la réputation de bravoure dont il jouissait parmi les braves eux-mêmes (car les habitans de la Bosnie sont, sans contredit, les plus valeureux de tous ceux de l'empire ottoman), la délicatesse de sa conduite envers moi, l'affection extraordinaire que je voyais que lui portaient tous ceux qui l'entouraient, sa dextérité à manier un cheval et les armes, sa piété sincère et sans ostentation, et en même temps sa tolérance envers ceux qui n'étaient pas Musulmans, tout cela m'avait porté à chérir cet homme estimable, qui n'avait que six ans de moins que moi, alors âgé de trente-cinq ans. Notre amitié s'accrut au point qu'il me pria de changer le nom d'*Ismael* que je portais, en celui d'*Ibrahim*, qui était le sien, et il donna à son fils, âgé de trois ans, le nom d'*Ismael*, au lieu d'*Ali*, qu'il portait jusqu'alors. Ils avaient souvent écrit à leur père, relativement à moi; je lui avais écrit moi-même pour lui demander sa protection contre le consul de France, en cas qu'il me suscitât des chagrins; les allans et venans de Scopia à l'armée, *et vice versa*, lui parlèrent aussi beaucoup à mon avantage; de sorte

qu'un jour il m'écrivit pour m'inviter à venir le joindre à l'armée, et faire la campagne d'hiver avec lui. Il avait ordonné à son fils, *Moustapha-Bey*, de me laisser choisir deux chevaux de guerre parmi les siens, et de me laisser prendre, dans la salle d'armes, toutes les armes que je voudrais, de me fournir, outre cela, deux chevaux pour mes domestiques et trois pour mes bagages. A toutes ces munificences, mon frère (car nous nous appelions par ce nom), Ibrahim-Bey, joignit une jument, gris-pommelée, de toute beauté. C'était sa monture favorite; elle était née dans ses haras de *Klamotz*, d'où sort une excellente race; le père était arabe, de race noble, et la mère la plus belle poulinière du haras. Ibrahim-Bey, qui passait pour le meilleur cavalier de la Bosnie, avait élevé et dressé lui-même cet animal, et l'avait monté dans tous les combats qui s'étaient livrés pendant le cours de la campagne précédente (en 1812) contre les Serviens. Cette jument m'a sauvé de bien des dangers dans celle que j'allais commencer. Moustapha-Bey me donna un de ses domestiques, homme expérimenté, car les miens n'avaient pas encore été à l'armée, et fournit le cheval pour le monter. Mohammed-Bey vint exprès de Doubno, à deux journées de distance, pour me faire ses adieux, et me força de prendre les pistolets, richement garnis en or, qu'il portait habituellement à sa ceinture. La mère et les épouses de

mes trois amis m'avaient envoyé un grand nombre de mouchoirs et de serviettes brodées en or, selon l'usage turc, un beau cachemire pour turban, et une si grande quantité de sucreries et de confitures, que je ne savais où les mettre. Au moment de monter à cheval, mon frère, *Ibrahim-Bey*, me présenta son sabre de bataille, en me disant qu'il voulait l'échanger contre le mien, parce qu'il était persuadé qu'il me porterait bonheur. J'avais été chargé de la conduite de quatre cent soixante-huit hommes de troupes que Moustapha-Bey envoyait pour son contingent à son père, pour le renforcer, et remplacer ceux qui avaient péris dans les combats. On avait joint à ce petit corps quatre-vingt-dix paysans chrétiens, armés de pelles et de pioches, pour servir en qualité de pionniers, et remplacer ceux que les boulets de l'ennemi avaient mis hors d'état de remuer la terre.

A *Recheptcha*, petite ville de Bosnie qui se trouvait sur mon passage, on mit sous mon escorte un convoi de farine, d'orge, de fruits secs et quelques centaines de fusils, et ma troupe fut grossie par cent seize hommes. J'arrivai enfin à l'armée occupée à faire le siége de *Lochenitza*. Suleïman-Pacha me reçut de la manière la plus affable, et me dit qu'il s'estimait heureux de voir sa famille augmentée d'un fils tel que moi. Il m'assigna mon logement dans le quartier d'*Osman-Bey*, le plus jeune de ses fils, qui l'avait accompagné à l'armée, où

il se distinguait tous les jours par sa valeur vraiment extraordinaire. Ce jeune homme, âgé de dix-huit ans, me reçut comme un frère, et me dit qu'il me donnerait toujours ce titre, puisque j'étais le fils de son père et le frère de ses frères. Comme en Bosnie, et sur toute la route, j'avais entendu vanter la bravoure d'*Osman-Bey*, et d'un autre jeune homme, nommé *Mourad-Capitan*, parent de Suleïman-Pacha, je voulus, le lendemain de mon arrivée au camp, les accompagner, lorsqu'ils en sortirent pour aller contre l'ennemi, afin de contenter ma curiosité relativement aux prodiges que j'avais entendu raconter; mais *Suleïman-Pacha* ne voulut pas me le permettre, en me disant que, venant de faire une route longue et fatigante, je devais me reposer, et passer la journée avec lui. Nous l'employâmes tout entière à causer sur la guerre que l'on faisait, et sur les événemens politiques en général. Je m'attachai d'autant plus facilement à ce bon pacha, que je l'aimais avant de l'avoir vu, d'après tout le bien que j'en avais entendu dire en Bosnie, et par reconnaissance pour les bontés qu'il m'avait témoignées avant de me connaître; aussi pris-je intérieurement la résolution de me dévouer entièrement à ce brave et digne pacha. Son kyahyah, nommé *Imchir-Pacha*, qui était en même temps son beau-frère, était le meilleur homme du monde; meilleur encore que Suleïman lui-

même : c'est tout dire. Cet estimable kyahyah était un beau vieillard, grand, bien fait, à barbe blanche, de l'aspect le plus vénérable, et d'une bravoure à toute épreuve. Il était de l'Herzegowine, qui est une annexe de la Bosnie du côté de la Dalmatie. Suleïman-Pacha avait épousé la sœur de ce brave guerrier, et n'a jamais eu d'autre épouse ni concubine, contre l'usage des gens riches de la Turquie. Le pauvre kyahyah Imchir-Pacha fut tué par les Serviens, quelques mois après la prise de Belgrade.

J'eus le bonheur de faire agréer mes conseils à Suleïman-Pacha et à son kyahyah, et de leur rendre quelques services qu'ils estimèrent beaucoup. Je contribuai à la prise de *Lochenitza*, à celle de *Chabtza* et à la reddition de Belgrade. Nous faisions une campagne d'hiver, et je puis assurer que j'eus beaucoup à souffrir du froid. Lorsque nous fûmes maîtres de Belgrade, Suleïman-Pacha voulut récompenser les services qu'il prétendit que j'avais rendus, en me donnant une très-belle maison, qui avait été celle du frère de *Czerni-Georges*, chef des Serviens; il y ajouta une terre qui avait appartenu au même, située à cinq lieues au sud-est de Belgrade, et qui rapportait, à ce qu'on m'assurait, environ dix mille francs. Il me donna aussi deux belles et jeunes esclaves serviennes, six esclaves mâles de la même nation, un troupeau de vaches et de bœufs, de soixante

têtes de bétail, douze buffles et cent vingt moutons. Il est vrai que tout cela ne lui coûtait rien, car les moindres soldats envoyaient chez eux des douzaines de bœufs et de moutons; il est vraiment incroyable l'immense quantité de bêtes à cornes et à laine que possédaient les Serviens et dont nous les dépouillâmes. Toutes les routes de la Bosnie étaient obstruées de troupeaux et d'esclaves serviens qu'on conduisait en Bosnie. Suleïman-Pacha me donna, outre cela, deux beaux chevaux des siens, douze bourses (quatre mille cinq cents francs), et me fit revêtir de la *pelisse d'honneur* en grande cérémonie.

Pendant que je passais mon temps paisiblement à Belgrade, dont mon père adoptif, Suleïman-Pacha, était gouverneur, ainsi que de toute la Servie, il y vint, par la Hongrie, un jeune officier de cavalerie au service de Prusse, le comte de *Taxis:* il était décoré de l'ordre du Mérite militaire de Prusse. Il se fit Musulman, et prit le nom de *Suleïman-Bey,* à cause de son protecteur le pacha qui portait ce nom. Le gouverneur autrichien de *Semlin* (ville de Hongrie, située en face de Belgrade, dont elle n'est séparée que par le Danube), fit réclamer fortement ce jeune homme, et les démarches réitérées du commandant autrichien ayant fini par donner de l'humeur au pacha, il fit dire à l'Autrichien que s'il n'était pas content il n'avait qu'à lui faire tirer le

canon de *Semlin*, qu'il y répondrait par celui de *Belgrade*. Le comte de Taxis, ou Suleïman-Bey, était un jeune homme de vingt-huit ans, fort instruit, d'un excellent caractère, et ayant des manières qui annonçaient une éducation distinguée. Il me confia que le ministre prussien *Stein* avait la plus forte haine contre lui, pour des motifs de politique, et qu'étant exposé à tous les dangers, par les persécutions de cet homme puissant, il avait pris le parti de se réfugier chez les Turcs, et de s'assurer leur protection en embrassant leur religion et prenant du service militaire. La conformité de nos disgrâces, de leurs causes et du parti que nous avons pris, celle de nos goûts, de notre carrière antérieure et de notre position actuelle, forma bientôt entre nous une liaison qui devint intime. Je lui donnai des leçons de langue turque, et le mis au fait des usages ainsi que du caractère du pacha et des principaux personnages de sa cour. Le pacha voyait avec plaisir notre liaison, car le comte n'avait personne pour rendre ce qu'il voulait dire, qu'un domestique esclavon qui naturellement parlait l'illyrien, sa langue maternelle et que tous les Bosniens savent aussi, et jargonnait un peu d'allemand. Un soir le comte de Taxis et moi revenions vers la ville, d'une promenade à cheval que nous avions faite, hors de la porte dite Porte de Constantinople; nous n'étions suivis chacun que d'un domestique servien esclave, ce

qui était, il est vrai, une grande imprudence de notre part, attendu le caractère cruel et perfide de cette nation et leur haine contre les Turcs, surtout après qu'ils venaient de ravager leur pays et d'en massacrer un grand nombre, pour les punir de leur révolte qui dura treize ans. Nous avions l'usage de nous détourner toujours de la grande route de ce côté, pour éviter l'horrible spectacle de quelques centaines de cadavres, pendus ou empalés, et d'autres hachés en morceaux, dont les chiens dévoraient les restes, c'est ce qui était cause que nous nous écartions chaque fois d'un bon quart de lieue; il en fallait autant pour éviter l'odeur infecte qu'exhalaient ces cadavres. Nos domestiques avaient observé cela depuis quelque temps; aussi le jour dont je parle, nous trouvant ainsi isolés de tout endroit fréquenté, nous fûmes salués tout-à-coup de quelques coups de fusil, sortis des broussailles à notre droite, et en même temps cinq hommes parurent, à pied, armés de carabines et de yataggans, et nous attaquèrent. Nous ne fûmes heureusement pas blessés par la première décharge de ces bandits, qui n'avaient point de bayonnettes; nous ne balançâmes pas à les charger vigoureurement, de manière qu'ils n'eurent pas le temps de recharger, Le comte de Taxis en abattit un du premier coup de sabre, car les Serviens ne se couvrent la tête que d'une petite calotte rouge, sans turban; aussi rien

n'amortit un coup de sabre sur une pareille tête. Je m'obstinais après un autre qui me couchait en joue, et je le blessai à l'épaule d'un coup de pistolet; mais tandis que nous étions occupés à disperser ces malheureux, nos domestiques, qui s'étaient secrètement pourvus de pistolets, firent feu sur nous. Le comte fut blessé dans la hanche gauche, et pour ma part je n'eus d'autre mal qu'un trou dans le troussequin de ma selle, qui étant à la mamelouke avait le troussequin très-élevé, et c'est ce qui me préserva de recevoir la balle dans les reins. J'ignorais aussi que le comte fût blessé, car nous étions assez éloignés l'un de l'autre au moment où nos domestiques tirèrent sur nous. Je me retournai vers le mien, qui fuyait déjà à toute bride, et je le poursuivais de même; les domestiques et les hommes à pied qui nous avaient attaqués se parlaient à haute voix, tout en fuyant; mais nous ne pouvions rien comprendre, parce qu'ils se servaient de leur langue (la servienne), que nous ne comprenions pas. Le comte me criait qu'il était blessé; et nos ennemis à pied, au nombre de quatre (car le comte en avait tué un), se jetèrent dans les broussailles, firent de nouveau feu sur nous, et nos domestiques, en même temps, firent volte-face. Je me trouvai auprès du comte dans cet instant, pour m'informer de sa blessure, et lui demander ce que nous devions faire. La décharge de ces coquins fracassa le petit doigt de la main

gauche du comte, pendant qu'il m'indiquait sa blessure à la hanche. Que l'on juge de ma situation : un ami avec deux blessures, et six ennemis acharnés, dont deux (les domestiques) à cheval, et passablement bien montés! Mon parti fut bientôt pris; je demandai au comte s'il se sentait la force de se tenir à cheval et de le conduire; il me dit qu'il croyait pouvoir tenir quelque temps : Fuyons donc, lui dis-je. Mais pendant que nous parlions, nos domestiques avaient rechargé leurs pistolets, et au moment où nous commencions à fuir, ils tirèrent sur nous, mais la distance était beaucoup trop grande pour que leurs balles pussent nous atteindre; ils se mirent à notre poursuite, mais étant beaucoup mieux montés qu'eux, ils ne purent pas nous approcher. Les assassins à pied firent une nouvelle décharge sur nous, mais elle ne nous fit aucun mal. Je ne sais pourtant comment cette scène désagréable se serait terminée, si le hasard n'eût amené sur ce théâtre d'horreur un de nos amis, nommé *Bekir-Aga,* qui commandait à Belgrade, le contingent de son frère *Rédcheb-Aga,* gouverneur d'*Orsova* et de *Fétislam. Bekir-Aga* se promenait aussi à cheval, accompagné d'une trentaine de ses gens; les premiers coups de feu que les assassins tirèrent sur nous le rendirent attentif, et il ordonna à un de ses domestiques d'aller voir ce qui en était la cause. Mais les coups de pistolet tirés par nous et par

nos assassins, portèrent le brave Bekir-Aga, à accourir à toute bride vers l'endroit où l'on tirait, sans attendre le retour de son domestique ; et prenant la ligne droite, en franchissant tous les obstacles, il se présenta à notre vue avec tout son monde. Dès que nos domestiques l'aperçurent, ils se mirent à fuir ; mais il détacha quelques hommes après eux, qui leur coupèrent le passage et les arrêtèrent après avoir blessé le mien d'un coup de pistolet dans le dos. Les broussailles furent si bien visitées qu'on trouva les trois assassins bien portans, et le quatrième que j'avais blessé à l'épaule et qui avait déjà sa blessure pansée. Nous rentrâmes à Belgrade avec nos prisonniers, qui furent aussitôt mis à la torture pour leur faire avouer les motifs de leur crime. Ils dirent que c'était par haine contre les Musulmans, et surtout contre le comte et moi qui avions embrassé de notre pleine volonté cette religion qu'ils détestaient. Ils désignèrent leurs complices, au nombre de huit, dont deux *papas* (prêtres du rit grec), qui étaient les instigateurs de cette atrocité. Ils furent condamnés à être empalés, même le cadavre de celui que le comte avait tué le fut aussi, et dans la nuit même, à la lueur des torches ; les autres complices subirent leur jugement quelques jours après, dès qu'ils eurent été pris. J'avais la sœur de mon domestique parmi mes esclaves, et c'était à la prière de ce traître que je l'avais rachetée d'un

soldat bosnien. Cette fille n'avait que quatorze ans, mais elle m'inspira une telle horreur, dès le moment que je connus son frère pour assassin, que je résolus de ne pas passer la nuit chez moi; je me fis donner un lit chez Osman-Bey, fils du pacha, et le lendemain je priai le moufti de Belgrade d'accepter cette esclave, dont je lui fis présent.

Le comte et moi avions fait tout ce qui dépendait de nous pour obtenir du pacha la grâce de nos domestiques et des autres assassins. Le comte, malgré ses deux blessures (pas bien graves à la vérité, la ceinture de cachemire et les vêtemens avaient amorti le coup qu'il reçut dans la hanche), se rendit avec moi, dans la nuit, chez le pacha, pour solliciter en faveur des coupables; nous fûmes même importuns au point que le pacha en prit de l'humeur, et finit par dire qu'il savait comme il devait gouverner, et que si le Sultan avait cru qu'un de nous deux (le comte et moi) en fussions plus capables, il nous aurait confié le gouvernement de cette province; mais puisqu'il le lui avait donné, il prétendait agir sans que nous lui dictassions des lois. Malgré tous nos efforts, on répandit méchamment à *Semlin*, ville appartenant à l'Autriche, sise en face de Belgrade, que le comte et moi avions imaginé une conspiration contre nos personnes, afin de nous rendre plus intéressans aux yeux des Turcs, et que,

pour y parvenir, nous avions sacrifié ce grand nombre de victimes. J'appris bientôt cette infame calomnie, mais je n'en voulus rien dire au comte de Taxis, dans la crainte que le chagrin d'être accusé d'une telle atrocité n'influât sur la guérison de ses blessures. Je me contentai donc de faire une relation détaillée, en langue allemande, de toute cette affaire, et de l'accompagner d'une lettre pour le commandant autrichien de Semlin. Comme la prudence exigeait que je n'entretins aucune correspondance de l'autre côté du Danube, à l'insu du pacha, je le mis au fait des motifs qui m'avaient porté à faire cette démarche; il m'offrit d'y joindre un certificat muni de sa signature et de son sceau. J'acceptai avec reconnaissance, et le paquet partit pour Semlin, sans que je reçusse aucune réponse. Au bout d'une semaine, les blessures du comte étant en bon état, et n'ayant plus de danger à craindre, car il se promenait déjà dans son jardin, je lui racontai les calomnies qu'on se permettait de débiter sur notre compte à Semlin, et les démarches que j'avais faites, tant en son nom qu'au mien. Son indignation le porta à me dire que notre honneur exigeait que nous proposions à nos détracteurs de leur soutenir, les armes à la main, qu'ils étaient d'infames menteurs, et de les sommer de se rendre dans une des îles du Danube, pour nous donner satisfaction. Le comte écrivit le cartel que nous

signâmes tous deux de nos noms turcs, et je l'expédiai à son adresse, avec l'agrément du pacha, qui me dit qu'il voulait être présent au combat. Aucune réponse ne vint à notre cartel; dès ce jour nous leur écrivions régulièrement deux lettres injurieuses, lui en allemand et moi en français : c'était tout ce que nous pouvions faire, car nous ne pouvions pas aller à Semlin, à cause des lois de la quarantaine; il aurait fallu rester au parloir du lazaret, et le comte de Taxis ne pouvait pas même risquer d'aller à cet endroit, d'après toutes les démarches de la part des Autrichiens, pour le faire venir sur leur territoire. Cependant ces Autrichiens, qui m'accusaient de tant de barbarie, savaient bien que j'avais sauvé du supplice du pal deux canonniers allemands que nous avions trouvés à Belgrade, au service des Serviens; je les renvoyai à *Semlin*, avec une lettre pour le commandant.

Pour ma part, j'avais rendu assez de services aux Turcs pour pouvoir me flatter d'en être estimé sans être obligé d'avoir recours à des moyens infames. Je venais d'être revêtu de la pelisse d'honneur et comblé de bienfaits, à titre de récompense pour mes services. Le pacha y avait ajouté une distinction des plus honorables. Comme je n'avais point de nom de famille ou surnom, dont un grand nombre de Turcs se passent, mais que beaucoup d'autres portent, Suleïman-Pacha

ajouta à mon nom d'*Ibrahim* celui de *Manzour*, mot arabe qui signifie *victorieux*, et que j'ai toujours continué à porter. Je ne signai plus autrement qu'*Ibrahim-Manzour*, et le pacha me fit graver un cachet portant ces deux noms, qui depuis m'a toujours servi de sceau, selon l'usage oriental. Les *firmans* et *bouyourdis*, que l'on m'a donné depuis dans toute la Turquie, même chez Ali-Pacha, en Syrie et en Égypte, ne m'ont jamais désigné autrement que sous ces deux noms acollés ensemble. J'étais aimé de toute l'armée, et si les convenances ne m'empêchaient de taire ici les obligations que les Turcs avaient contractées envers moi pendant le courant de la campagne contre les Serviens, je prouverais aisément que je n'avais pas besoin de chimères pour obtenir leur bienveillance. Je me bornerai à dire que depuis dix ans on faisait chaque année la guerre contre les Serviens, et toujours sans succès et sans prendre aucune ville, et que cette campagne fut tellement décisive, que nous soumîmes toute la province, qui l'est encore maintenant.

Je recevais exactement à Belgrade les gazettes autrichiennes, et j'eus la satisfaction de lire l'abdication de Bonaparte et le retour de mon roi légitime et de son auguste famille. Dès-lors mes vœux se tournèrent vers ma patrie, et je résolus d'y retourner au plus tôt. Je ne pouvais, par deux motifs graves, prendre ma route par

la Hongrie et l'Allemagne ; 1° le pacha se serait opposé à mon retour en France, qu'il aurait deviné s'il m'avait vu prendre la route d'Allemagne ; 2° je ne me fiais pas aux Autrichiens de Semlin, d'après les brouilleries que j'avais eu avec eux à cause des assassins. Je pris donc le parti de feindre le désir de faire le pélérinage de la Mecque, chose à laquelle j'étais sûr de ne pas trouver d'opposition. Je vendis mes propriétés, à l'exception de la maison que je possède encore à Belgrade : je mis mes esclaves en liberté ; je donnai une partie de mes chevaux, entre autres un au comte de Taxis, qui resta à Belgrade en grande faveur auprès du pacha ; je ne menai avec moi que deux domestiques. Le pacha me donna un *boyourdi* pour avoir le logement et la nourriture en route ; il me donna aussi plusieurs lettres de recommandation pour divers personnages de la plus haute distinction, tant à Constantiuople que dans les provinces, entre autres une pour le pacha de Saint-Jean-d'Acre en Syrie, qui m'a été très-utile plusieurs années après (en 1819) ; il me chargea aussi d'une dépêche pour le grand-visir, et d'une commission importante pour les pachas de *Widin* et de *Roustchouk*. Je partis de Belgrade en bateau, et, descendant le Danube, j'arrivai à Widin, où je m'acquittai de ma commission auprès de *Hafouz-Ali-Pacha*, qui y commandait ; je partis de là pour *Roustchouk*, où ma com-

mission me retint assez long-temps auprès de l'aimable *Méhémed-Pacha*, frère de celui qui commandait à Widin. Il exigea absolument que je logeasse dans son palais, et que je n'eusse d'autre table que la sienne ; ses chevaux étaient à ma disposition, et il m'offrit même sa bourse, dans le cas que j'en eusse voulu profiter. Pendant mon séjour à *Roustchouk*, j'eus la curiosité de voir *Boukarest*, capitale de la *Walakie*, qui n'en est éloignée que d'une quinzaine de lieues. Le pacha de Roustchouk me donna une lettre pour l'hospodar de Walakie, qui me fit un accueil plein de politesse, à la *Fanariote* (Grecs d'un quartier de Constantinople, où demeurent les familles des princes de Walakie et de Moldavie). Je fis une visite à M. *Ledoux*, qui était consul de France à Boukarest, et j'eus le plaisir de dîner avec ce compatriote et de lire les journaux français. Je retournai à Roustchouk au bout de quelques jours, et huit jours après je partis pour Constantinople. Je fis la route par terre, seul avec mes deux domestiques, afin d'éviter l'ennui des voyages avec les caravanes ; et quoique cette route soit toujours infestée de voleurs de grands chemins, je n'eus heureusement aucune mauvaise rencontre, et j'arrivai à Constantinople, dans les premiers jours de juillet de l'année 1814. Comme je connaissais cette ville, je ne songeai qu'à en partir le plus tôt possible, pour retourner en France. Par les in-

formations que je pris, je renonçai au projet que j'avais depuis Belgrade, de m'embarquer directement pour Marseille; car les Algériens n'avaient pas encore reconnu le pavillon du Roi, et en profitaient pour capturer des vaisseaux français : je crus donc convenable de prendre par Odessa. Ainsi, tout en m'acquittant des commissions dont Suléiman-Pacha m'avait chargé, je pensai aussi à mes affaires; et sachant par expérience à quel point l'on est sévère pour les passe-ports en Russie, je crus qu'il était prudent d'en prendre un chez l'ambassadeur de Russie, quoique je n'en eusse pas eu besoin si j'avais voulu voyager comme Turc; mais ma sincérité me fut fatale.

Je me rendis donc à Buyukdéré, où se trouve la maison de campagne de l'ambassadeur de Russie, qui, à cette époque, était M. *Italinski*. Je lui dis avec toute la franchise possible tout ce qui me concernait : il eut l'air de louer beaucoup mon attachement à la famille des Bourbons, et m'accorda sans difficulté un passe-port pour *Odessa*. Il m'avait reçu dans son jardin, à cause de la peste dont ces messieurs ont toujours l'air d'avoir peur : il me dit qu'à cause de cette même crainte, il me priait de voir dorénavant M. *Fonton*, son secrétaire ou conseiller de légation (je ne me rappelle pas exactement lequel de ces deux titres appartenait à M. Fonton). Celui-ci, avec la politesse la plus re-

cherchée, m'amadoua si bien, que je ne fis point de difficulté de consentir à partir sur un navire qu'il me recommanda. Il naviguait sous pavillon russe, depuis neuf ans qu'il était commandé par le capitaine *Biaggio Luppi* de *Raguse*, qui ne faisait d'autres voyages que de Constantinople à Odessa, et retour. Nous sortîmes du port, et entrâmes dans la *mer noire*, dans la première semaine du mois d'août 1814; nous eûmes des coups de vent terribles dans cette mer dangereuse, et un jour que nous fûmes obligés de relâcher à *Kavarna*, port turc, le bon capitaine Luppi me dit qu'il avait une dépêche que l'ambassadeur russe lui avait donné à Constantinople, le jour même de notre départ, avec ordre de la remettre au commandant russe d'*Odessa*, ou de quelque autre port de la *Crimée*, où nous pourrions être forcés de relâcher; mais de le faire tenir à l'autorité avant que je pusse descendre à terre, ou avoir la moindre communication avec qui que ce fût. Le capitaine Luppi m'apprit en outre que M. Fonton l'avait engagé à me retenir à bord pendant tout le temps que nous serions obligés de rester dans le port de Constantinople ou dans le Bosphore, et que pour cela il devait m'amuser en se conformant à toutes mes fantaisies. J'avais dit à M. Fonton qu'une des plus grandes privations que j'avais éprouvé pendant mon séjour parmi les Turcs, provenait du manque de livres, attendu que

je n'en avais apporté que fort peu avec moi, et que tous ne traitaient que de ce qui est relatif à l'art militaire, à l'exception d'un dictionnaire géographique. Il eut l'attention d'envoyer à bord une grosse caisse contenant des livres français, que le chancelier lui-même accompagna et m'offrit de la part de S. Ex. l'ambassadeur, afin de charmer mes loisirs; et le capitaine eut ordre de reporter avec lui les livres à son retour à Constantinople. J'avais été sensiblement touché d'une marque d'attention aussi délicate; mais j'appris ce jour, par l'honnête *capitaine Luppi*, que tout cela n'avait été exécuté que pour me retenir plus facilement sur le navire, qu'effectivement je quittai tout au plus une heure par jour. Le capitaine m'exhorta à débarquer à *Kavarna*, en me faisant observer que cela ne pourrait le compromettre, attendu que, nous trouvant dans un port turc, il ne pouvait me retenir par force, et dirait que le mauvais temps que nous avions éprouvé m'avait dégoûté de la Mer Noire, et que je lui avais dit que je voulais continuer ma route par terre: et une fois arrivé à terre, je savais bien ce qui me resterait à faire; mais qu'il me conseillait de ne pas venir sur le territoire russe. Comme je me sentais la conscience pure, je ne pus croire que la dépêche me concernât, et je m'obstinai à prendre les politesses de la légation russe pour un effet de philantropie et de civilisation perfection-

née. Dans cette persuasion, je remerciai le capitaine Luppi pour les sages avis que me donnait sa prudence, mais je refusai d'en profiter : enfin, après bien des dangers et des souffrances par le manque d'eau, nous arrivâmes à *Odessa*. Je fis une quarantaine à *Spolio*, qui ne dure que quinze jours; mais elle est sujette à tant de désagrémens, qu'il fallait être stimulé de l'ardent désir de revoir son pays pour se soumettre à voir tous ses équipages gâtés. Je conseille à celui de mes lecteurs qui se trouverait dans le cas d'opter entre cette quarantaine et celle qui dure quarante jours, de choisir plutôt cette dernière, quoiqu'elle soit la plus longue.

Je sortis du lazaret dans le milieu de septembre 1814, et, après m'être procuré un logement, je me rendis chez le *duc de Richelieu*, gouverneur d'Odessa, de la petite Tartarie, où cette ville est située, et de la Crimée. Il se trouvait dans cette dernière province, et quelques jours après il en revint avec son parent, M. le marquis de Rochechouart, qui arrivait de France, et qui devait y retourner sous peu de jours avec le duc de Richelieu, dont j'obtins une audience fort longue et fort gracieuse. Le résultat en fut que je devais attendre mon passe-port de Pétersbourg; qu'il me recommanderait à son successeur provisoire, M. le *général Cobley*, qui, quoique Anglais de naissance, n'en savait pas moins estimer les Français (ce qui était vrai, car je

n'ai qu'à me louer de lui). Le *duc de Richelieu* ne me parla point de l'écrit de l'ambassadeur Italinski; ainsi je fus totalement persuadé que le capitaine Luppi s'était trompé. Mon erreur était d'autant plus naturelle, que pendant le peu de temps que le duc passa encore à Odessa, en attendant son départ pour la France, j'étais toujours fort bien reçu chez lui : c'est ce que peuvent attester MM. *le marquis de Rochechouart*, *Sicard* (j'ai des raisons pour croire que c'est le même qui a figuré dans le procès de M. Ouvrard), *Renaud*, *Aubert* et *Decorio* : ces quatre derniers sont des négocians français qui étaient alors établis à Odessa, et M. *Sicard* jouissait de la liaison la plus intime avec *le duc de Richelieu*. Ces messieurs me comblaient de politesses et m'invitaient souvent à dîner; par conséquent, ni eux ni moi ne soupçonnions que j'étais suspect au gouvernement russe. Le duc de Richelieu me présenta lui-même au général Cobley, qui se trouvait chez lui la veille de son départ pour la France, et me recommanda fortement à sa sollicitude; mais les semaines et les mois se passèrent sans que mon passe-port de Pétersbourg arrivât. Le général Cobley cherchait toujours à calmer mon impatience; enfin le 2 février 1815, un officier, accompagné d'un sergent, vint me signifier que je devais être conduit à la forteresse, par ordre de l'empereur Alexandre. Je lui observai que cela était impossible, puisque

son empereur ne savait pas seulement que j'étais au monde; alors il me montra un grand papier écrit en russe, que je refusais de reconnaître, étant écrit dans une langue que je ne comprenais pas. L'officier lui-même ne parlait que sa langue, et c'était le maître de la maison où je logeais, Hongrois de nation, qui m'interprétait en allemand tout ce que l'officier russe me disait. On chercha un juif, nommé Landaw, interprête-juré du gouvernement, qui m'expliqua le contenu de la pancarte que me présentait l'officier russe : je vis qu'il fallait me soumettre; deux traîneaux m'attendaient à la porte de la maison, on posa mes équipages sur l'un et le sergent se hucha dessus, et l'officier monta dans l'autre avec moi; nous traversâmes ainsi toute la ville, en plein jour (il était onze heures du matin), et arrivant à la forteresse, on me conduisit dans une chambre où l'on enferma avec moi un soldat russe, chargé de me garder à vue, et qui resta avec moi pendant tout le temps que dura ma détention. Un factionnaire, qu'on relevait toutes les deux heures, fut posé à la porte de ma chambre, en dehors. Je ne pouvais me figurer la cause de ma captivité et de toutes les précautions que l'on prenait à mon égard, et je restai ainsi prisonnier d'état, sans savoir pourquoi, jusqu'au 18 février, qu'un officier d'état-major vint m'annoncer que je pouvais sortir de ma prison, mais qu'on me conduirait sur la frontière de Turquie.

Je lui déclarai que je ne sortirais pas, s'il ne me disait pour quel motif on m'avait privé de ma liberté. Il alla prendre les ordres du général *Cobley,* qui, pour toute réponse, eut la complaisance de se transporter lui-même dans ma prison, où il m'apprit que c'était le rapport de l'ambassadeur de Russie à Constantinople qui m'avait valu ce désagrément. Cette excellence s'était plue à voir en moi un agent de Bonaparte, qui, de concert avec le gouvernement ottoman, m'avait expédié pour soulever les Tartares de la Crimée (qui sont Musulmans), en profitant de l'absence de l'armée russe qui était en France. Que la dépêche avait été envoyée par le duc de Richelieu à l'empereur de Russie, qui se trouvait hors de ses états, et que sa décision, transmise au ministère, à Pétersbourg, d'où elle parvint à Odessa, avait causé toutes les longueurs dont je m'étais plaint. Que l'ambassadeur, dans sa lettre adressée au duc de Richelieu, avait requis ma mise en arrestation dès ma sortie de la quarantaine; mais que le duc, loyal et humain, avait pris sur lui de me laisser jouir de ma liberté, dans une heureuse ignorance de l'orage qui me menaçait; qu'il l'avait engagé, lui (Cobley), d'en agir de même, à mon égard, après son départ, et que ses sentimens se trouvaient trop d'accord avec la considération qu'il devait à la recommandation du duc de Richelieu, pour ne pas conserver les mêmes ménagemens pour moi. Il m'assura

que, sans la recommandation que le duc de Richelieu eut soin de faire en ma faveur, auprès de l'empereur Alexandre, *j'aurais été infailliblement envoyé en Sibérie.* Il ajouta que l'ordre avait été donné pour que je fusse conduit jusqu'aux frontières de la Turquie ; qu'il dépendait de lui de me retenir en prison jusqu'à ce que la navigation fût libre, pour m'envoyer par mer à Constantinople, mais que la *Moldavie* étant aussi une province de l'empire ottoman, il me ferait conduire jusques là, d'où je pourrais continuer mon voyage en liberté. Il me témoigna ses regrets de ne pas pouvoir me permettre de faire mes adieux aux nombreuses connaissances que j'avais eu le temps de faire à Odessa, pendant quatre mois et demi que j'avais été forcé de rester dans cette ville, mais il voulut bien se charger de me rappeler à leur souvenir. Je partis donc d'Odessa, en traîneau, accompagné d'un officier, nommé *Krilienko,* de la politesse et de l'amabilité duquel je ne puis assez me louer ; il se conduisit envers moi avec toute la délicatesse imaginable, jusqu'au point d'exiger que je misse mes pistolets à ma ceinture (car je les avais mis dans ma valise) ; en un mot il s'y prit de manière que l'on ne put s'apercevoir que j'étais prisonnier. Un second traîneau, sur lequel se trouvait un sergent et mes équipages, me suivait ; le domestique polonais que j'avais pris à mon service en arrivant à Odessa, ne voulut pas me suivre. Nous tra-

versâmes les *steppes* de la *Petite Tartarie,* ne nous arrêtant que pour changer de chevaux, pour prendre nos repas et pour dormir la nuit. Nous passâmes par les villes de *Terispol*, *Bender* (célèbre dans l'histoire de Charles XII, roi de Suède) et *Kichenowe.* Dans cette dernière ville, où nous restâmes un jour et demi, le général *Engelhard,* qui y commandait, me combla d'honnêtetés, et l'aimable officier Krilienko me quitta pour retourner à Odessa. Le général *Engelhard* me fit accompagner par un autre officier qui eut les mêmes égards pour moi, dans le court espace qui nous restait à parcourir jusqu'au *Pruth,* qui sépare la *Bessarabie* (où nous nous trouvions) de la *Moldavie.* Nous arrivâmes enfin au bord du *Pruth,* où je croyais qu'on me laisserait, mais je fus très-surpris de voir nos traîneaux se lancer sur la rivière même qui était gelée, et lorsque nous en eûmes atteint le milieu, le sergent, aidé des deux postillons, déchargea mes équipages et les mit sur la glace de la rivière ; l'officier me souhaita un bon voyage, et ils partirent en me laissant seul sur *le Pruth gelé.* Un village moldave se voyait peu éloigné du bord opposé ; à force de crier et de tirer des coups de pistolet (car je n'osais m'éloigner de mes effets, dans la crainte des voleurs), j'attirai quelques Juifs moldaves, habitans de ce village ; ils transportèrent mes équipages dans la maison du *capitan* (maire), où je dînai pendant qu'on préparait

des traîneaux qui me conduisirent encore avant la nuit à *Yassi*, capitale de la *Moldavie*, dont ce village n'est éloigné que de trois lieues. Le lendemain je me présentai chez M. Fornetty, consul de France à Yassi, qui me reçut avec cette politesse et cette affabilité que mettent dans leurs manières presque tous nos consuls à l'étranger, où ils font honneur à la nation. M. Fornetty et moi nous nous félicitâmes d'être Français, et par conséquent à l'abri, dans notre pays, favorisé du ciel, de ces actes arbitraires dont je venais d'être la victime, et dont l'issue aurait pu être bien plus funeste pour moi qu'elle ne l'avait été. Je me munis chez ce consul d'un passe-port français, le premier que j'aie eu avec des fleurs de lys. Comme mon cœur battait en le lisant! Il faut avoir été dans des situations pareilles aux miennes, pour éprouver les sensations délicieuses qui, dans ce moment, compensaient toutes les peines que j'avais souffertes.

Désirant vivement jouir promptement de revoir ma chère France sous le gouvernement de son roi légitime, je ne m'arrêtai que trois jours à *Yassi*, et traversant, en poste, avec toute la rapidité possible, la *Moldavie*, la *Boukovine*, la *Pologne autrichienne*, nommée *Gallicie*, je ne me permis que quelques jours de repos à *Lemberg*, capitale de cette province. Ensuite je continuai mon voyage, sans m'arrêter, que pour mes repas; je traversai le reste de la *Gallicie*, la *Silésie autrichienne* et

la ville de *Teschen*, la *Moravie*, avec les villes d'*Olmutz* et de *Brünn*. J'appris, à quelques postes de *Vienne en Autriche*, que Bonaparte avait quitté l'île d'Elbe, et était débarqué en France : je ne pouvais me résoudre à ajouter foi à une nouvelle aussi désagréable. Dès que je fus arrivé à *Vienne*, mon aubergiste me l'ayant confirmée, je me rendis à la légation française, où je n'appris que trop la vérité de ce que je redoutais tant. La police de Vienne, qui est connue pour être la plus ridicule, la plus minutieuse et la plus vexatoire de toutes les polices du monde, ne tarda pas à me harceler ; car je l'offusquais d'autant plus que j'avais conservé mon habillement turc ; ce qui, en ma qualité de Français, ne servait pas peu à me rendre suspect. Ils refusèrent de me laisser passer outre, vu la guerre qui était sur le point d'éclater contre la France, et ils ne voulaient pas non plus me permettre de rester dans les états autrichiens. Ils me poussèrent tellement à bout que, dans mon désespoir, je leur proposai de me fournir un ballon aérostatique et de m'indiquer le chemin de la lune : je n'avais d'autre réponse à faire à des imbécilles qui ne voulaient ni me laisser partir, ni me laisser à Vienne. Enfin, j'engageai la légation française dans mes intérêts : c'était pendant que le fameux congrès de Vienne était assemblé, et j'obtins un passe-port pour *Tunis* en *Barbarie*, car je pensai que les *côtes de Barbarie* étant en grande relation

avec Marseille, j'aurais facilement des nouvelles de ce qui se passerait en France. Je partis donc de *Vienne* pour *Trieste*, conformément à la teneur de mon passe-port. Le lendemain de mon arrivée dans ce port, la police fit une descente dans mon logement et s'empara de tous mes papiers, avec l'invitation de me rendre chez le directeur de cette aimable administration, pour être présent à l'examen de toutes ces pièces, qu'ils supposaient contenir des choses très-importantes. Cette opération, qui dura cinq jours, à trois heures par jour, me procura ma tranquillité, et le chef ou directeur, qui fut toujours très-poli envers moi, finit par me déclarer que, bien loin d'être suspect, je pouvais compter sur sa protection, puisqu'il avait trouvé divers passages de mon journal de voyage qui prouvaient mon attachement aux Bourbons. Cependant il me déclara qu'il avait ordre de me dire de profiter du premier vaisseau qui partirait pour *Tunis*. Or, il n'y avait alors à Trieste qu'un seul vaisseau destiné pour la *Barbarie;* mais son départ était encore éloigné de deux mois. On me conseilla de me rendre à *Malte;* mais ne voulant avoir aucune affaire avec les Anglais, je me décidai à m'embarquer sur un gros navire sicilien qui était prêt à partir pour *Messine*. Lorsque je vins chez le consul sicilien, résidant à Trieste, afin de faire viser mon passe-port, il me reconnut pour m'avoir vu long-temps au-

paravant dans cette même ville, lorsqu'elle était occupée la première fois par nos troupes victorieuses. Je ne cherchai point à lui cacher cette circonstance, qui, bien loin de me paraître blâmable, me semblait alors, et encore aujourd'hui, honorable. Cet homme astucieux ne me témoigna aucun soupçon contre moi; mais il imita la conduite de l'ambassadeur russe Italinski à Constantinople, car il donna au capitaine de mon navire, une lettre pour le gouverneur de Messine, qui n'était pas en ma faveur, comme l'on verra tout-à-l'heure. Nous arrivâmes à Messine dans le mois d'avril 1815, et nous fûmes soumis à une quarantaine de quinze jours. A notre entrée en ville, il fallut se présenter à la police, dès la sortie du bureau de santé; tous les passagers furent expédiés de suite, excepté moi, infortuné, qui étais destiné à souffrir encore pour Bonaparte, moi qui n'étais expatrié que par ses persécutions! Le *capitaine Salomon*, chef de la police de Messine, vieillard bon, doux, humain et respectable sous tous les rapports, qui me rendit de grands services dans la suite, ainsi que je raconterai plus bas; ce chef de la police donc me signifia qu'il fallait me rendre sur-le-champ chez le prince de la Scaletta, gouverneur de Messine, que l'ordre en était donné ainsi, et il ordonna à un soldat de la police (espèce de gendarme) de m'y accompagner. Je lui déclarai

que je n'irais pas avec cet homme, car venant de débarquer, je ne voulais pas débuter par donner mauvaise opinion de moi, ce qui ne manquerait pas si l'on me voyait conduit à travers la ville par un pareil alguasil. Ce bon capitaine se persuada de ma raison, et me demanda si je n'avais point de difficulté d'aller avec son lieutenant, ce à quoi je consentis.

Le prince de la Scaletta me reçut d'abord du haut de sa grandeur, me disant que le consul sicilien à Trieste lui avait écrit que j'avais servi Napoléon, que j'étais un *jacobin*, et que, par conséquent, il ne pouvait pas me permettre de rester à Messine. Je lui répondis que je n'avais jamais servi ni Napoléon, ni aucun autre homme, parce que je n'ai jamais été dans la classe des domestiques; mais que j'avais servi ma patrie comme lui servait la sienne; que le consul sicilien à Trieste était un sot en se donnant le mérite d'avoir découvert une chose que je ne cachais point, et dont, au contraire, je me glorifiais; et quant au jacobinisme dont il m'accusait, ce mot odieux était oublié depuis long-temps en France; que j'étais trop jeune à l'époque où ces monstres bouleversaient ma patrie, pour avoir pu être des leurs, et que, pendant mon séjour à Trieste avec l'armée, je n'avais pas daigné admettre dans mon intimité un être aussi insignifiant que l'était ce consul, ainsi il était impossible qu'il pût connaître mes opi-

nions politiques; quant au séjour de *Messine*, il était aisé de se convaincre par mon passe-port, qui était pour Tunis, que je n'avais jamais eu l'intention de m'arrêter à Messine plus de temps qu'il m'en fallait pour trouver un passage pour la Barbarie. Le prince de la Scaletta, voyant que ses airs de hauteur ne faisaient aucune impression sur moi, s'humanisa et me parla comme un homme; mais il voulait d'abord que je restasse sur le navire avec lequel j'étais arrivé à Messine, jusqu'à ce qu'il s'en trouvât un pour la Barbarie. Je lui représentai l'impossibité de cette mesure, attendu que d'abord notre navire allait décharger ses marchandises, ce qui le mettrait tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre, ce qui serait une position insupportable pour moi. Ensuite, on devait calfater et radouber ce bâtiment; alors il serait tout-à-fait couché sur le côté, et la fumée du goudron me suffoquerait. Enfin, après bien des *si* et des *mais*, il consentit à me permettre de loger à l'auberge du Lion d'or, qui est la meilleure de Messine, mais située tout près du port et de la police, et il m'était enjoint de me présenter une fois dans les vingt-quatre heures à la police, et toute entrée dans les rues m'était interdite, le prince ne me laissant que le rivage de la mer pour promenade. Tout ceci n'aurait été rien en comparaison de l'article essentiel de notre *traité*, car il stipulait qu'un soldat de po-

lice, qui serait relevé toutes les vingt-quatre heures, serait chargé de ne pas me perdre de vue ; de coucher devant la porte de ma chambre, et de me suivre lorsque j'irais à la police ou à la promenade. Ce gardien devait m'empêcher d'entrer dans aucun café, ni boutique, ni de parler à qui que ce fût, excepté aux employés de la police ; et tout ce que je voulais acheter, je devais le faire faire par un garçon de l'auberge où je logerais. J'étais trop heureux de souscrire à des conditions aussi dures, et, dès ce moment, toutes nos conventions furent mises en exécution. Mes papiers durent passer à l'examen de la police, qui me les remit avec des témoignages d'estime, au bout de quelques jours. Ne pouvant jouir d'aucune autre société que de celle des employés de la police, pour lesquels je me sentais, dans les commencemens, une aversion très-grande, il fallut cependant m'en contenter faute d'autre, et je n'y perdis rien, car le chef, son lieutenant, ainsi que les secrétaires, étaient tous des personnes très-respectables, tant par leurs sentimens que par leurs mœurs : je n'aurais jamais supposé autant d'hommes vertueux dans une administration de police. Mais une chose à laquelle je ne pouvais m'accoutumer, c'était à la société de ce *sbire*, qui me suivait comme mon ombre. Le feu roi de Naples arriva de Palerme à Messine, pour aller à Naples reprendre possession de

son royaume. Tout Messine était dans la joie, des fêtes continuelles égayaient la ville; moi seul, malheureux proscrit, j'errais sur le rivage, obligé de fuir tout le monde, et très-souvent j'eus la mortification d'entendre autour de moi le mot *spia*, espion! d'autres me disaient des injures comme Turc, car j'avais toujours conservé mon habillement oriental et ma barbe; mais comme les insultes qu'on m'adressait à titre de Turc ne regardaient que mon habit, je n'en tins aucun compte; mais le mot d'espion m'irrita tellement, que je résolus de risquer tout pour m'y soustraire. Après avoir bien réfléchi, je pensai que le moyen le plus court était d'implorer la protection du Roi; mais la difficulté était de l'approcher, puisque je ne pouvais entrer dans aucune rue. Je m'informai, comme par simple curiosité, auprès des employés, où le Roi logeait, et j'appris que c'était au Prieuré de Malte, pas loin de la marine (le port). Quand je connus bien la topographie du terrain sur lequel je voulais manœuvrer, je me promenai d'abord sur le rivage le plus proche, et je priai mon gardien d'aller me chercher du tabac à priser; je fis semblant de marcher tout doucement pour l'attendre; mais à peine était-il dans la boutique, que je m'élançai dans la rue adjacente, et tout en courant j'arrivai bientôt devant la demeure du Roi. Mon soldat. courait bien après moi, mais j'avais trop d'avance sur

lui pour qu'il pût me rejoindre avant d'être à la porte du Roi, où je criais de toutes mes forces que je voulais parler à sa Majesté. Un homme, en habit brodé, de sa suite, vint demander ce que c'était que ce bruit que je faisais, et me dit que je manquais du respect qu'on doit à une tête couronnée. Je lui observai, toujours en criant, afin que le Roi m'entendît, que c'était, au contraire, de la confiance que je montrais dans la justice de sa Majesté, en venant lui demander sa protection. Pendant que nous parlions, et que je me débattais contre mon sbire, qui voulait m'emmener, un second homme descendit l'escalier, en me disant de ne pas faire tant de bruit, et de lui dire ce que je voulais du Roi. Je lui demandais sa parole d'honneur de rapporter à sa Majesté tout ce que je lui dirais; il me la donna, et je lui fis mon récit, et le priai d'ordonner au gendarme de me laisser en paix jusqu'à ce qu'il rapportât la décision du Roi. Il le fit, et revint bientôt me dire d'attendre que le prince de la Scaletta, que le Roi venait de faire appeler, fût arrivé. Celui-ci fut très-surpris de me voir dans le vestibule, et le soldat lui dit, en tremblant, que j'étais là malgré lui; et moi en même temps parlant plus haut que le soldat, je lui appris que j'attendais par ordre du Roi. Il était trop pressé pour entrer en explication avec moi, mais il rendit un témoignage tellement en ma faveur, qu'on

vint me dire de monter. Je parus devant le Roi, qui s'entretint avec moi en italien, et rit beaucoup de ce que j'étais vêtu à la turque. Je lui racontai, par son ordre, en substance, les événemens qui m'avaient conduit dans ses états, et je finis par lui dire qu'étant un fidèle sujet du roi de France, chef de la famille des Bourbons, il me paraissait naturel de jouir de la protection de sa Majesté, qui était aussi un Bourbon. *Vous avez raison*, me dit le Roi, qui eut la bonté de m'assurer que je pouvais aller et venir dans ses états, et m'y établir comme ses propres sujets. Il ordonna, en ma présence, au prince de la Scaletta, de me laisser jouir de toute ma liberté, ce qui eut lieu dès cet instant. J'en profitai pour voir Messine et ses environs délicieux, où je vis un ermitage appelé *San Nicolo* et aussi *San Nicolicchio*, dont la situation enchanteresse me plut infiniment. Je pensai, autant par prudence que par goût, me retirer dans cet endroit, et le chef de la police, mon ami, arrangea cette affaire avec le supérieur de cet ermitage, au gré de mes désirs. Je fus donc m'y établir avec *Ali*, un domestique que je pris à mon service à Messine, et dont il est question dans ces Mémoires, page 315. Je me croyais désormais bien tranquille, à l'abri de tout soupçon, hors de la ville où je venais rarement. Je pensais retourner en France sous peu de semaines, mais ma destinée en avait ordonné autre-

ment. Pour éclaircir le fait qui va suivre, il est bon de savoir que les Anglais avaient une garnison nombreuse dans la citadelle de Messine, et une *police anglaise*, indépendante de la police sicilienne. Un Corse, nommé *Odoardo*, officier au service des Anglais, se trouvait à la tête de leur police, et cet homme était aussi méchant que le chef de la police sicilienne était bon. Tous les habitans de Messine le haïssaient, mais le craignaient encore davantage; quant à moi je n'avais rien à démêler avec cet être méprisable (à ce que je croyais), et je ne le connaissais pas même de vue. Un jour un soldat de la police sicilienne, vint m'apporter un billet du bon *capitaine Salomon*, son chef, par lequel il m'invitait à me rendre sur-le-champ chez lui. J'appréhendais un nouveau malheur, et je ne me trompais point. Le *capitaine Salomon* me dit que la police anglaise prétendait avoir reçu des renseignemens incontestables sur mon compte, desquels il résultait que j'étais un général français au service de *Murat*, ex-roi de Naples, et que mon domestique Ali, que je faisais passer pour tel, était mon aide-de-camp; qu'en conséquence il fallait nous livrer entre les mains des Anglais, puisque la police sicilienne s'était laissée tromper par moi, et que je devais être conduit, la nuit prochaine, dans la citadelle, où une cour martiale anglaise (conseil de guerre) ne tarderait pas à me faire fusiller, ainsi que mon aide-de-camp. Il ajouta

que ses efforts, ainsi que ceux du *prince de la Scaletta*, avaient été infructueux auprès d'*Odoardo*, et qu'il me conseillait de me rendre, de suite, avec lui, chez le prince, pour nous concerter sur ce que nous devions faire. Nous y fûmes, et le résultat de notre consultation fut que le capitaine Salomon ferait appeler le capitaine d'un navire d'*Hydra*, qui avait relâché dans le port la veille, et le chargerait de m'embarquer. Pendant ce temps, mon domestique courut chez moi, avec deux hommes de la police, pour transporter mes effets au bureau de la santé, afin d'être embarqués de suite. Le *capitaine hydriote* ne fit aucune difficulté, et nous nous embarquâmes le même soir ; le navire étant en quarantaine, je n'avais aucune crainte d'être trahi par quelqu'un de l'équipage, et le surlendemain nous mîmes à la voile et arrivâmes heureusement à *Hydra*. Ce fut un bonheur pour moi d'avoir conservé mon costume oriental, et par conséquent ma barbe, sans quoi je n'aurais pu reparaître en Turquie sans courir les plus grands dangers. Je ne puis assez me louer des bons procédés du capitaine *Lazzaro-Brousko*, qui commandait le navire *hydriote*, de ses officiers et de tout son équipage, au nombre de quatre-vingt-six hommes ; le vaisseau portait vingt pièces de canon. Il ne voulut jamais recevoir de moi le paiement de mon passage et de ma nourriture; car les navires hydriotes étaient dans l'usage de ne

point prendre de passagers, et il ne s'était prêté à me conduire que pour m'obliger. Je me logeai à *Hydra*, dans un café sur le port, chez un nommé *Lazzaro-Franko*, qui louait des chambres. Je restai deux mois dans cette île, dans l'espoir de trouver un navire qui me conduirait à Marseille. Le capitaine *Manoli-Tombasi* (le même qui, depuis l'insurrection des Grecs, a été gouverneur de Candie) devait faire ce voyage, et m'avait promis de me prendre avec lui, car nous avions lié une amitié intime; cet homme aimable parlait fort bien le français et était fort instruit. Je fis aussi la connaissance de *Condriotti* et de *Miaoulis*, pendant mon séjour à *Hydra*. Enfin voyant que je ne trouverais pas de sitôt le moyen de me rendre en France, directectement de cette île, je louai un bateau qui me conduisit à l'île de *Spezzia*, où n'ayant pas trouvé de navire pour Marseille, je me rendis à *Napoli-de-Romanie, en Morée*, dans l'intention de passer à *Patras*, port très-fréquenté. Le lendemain de mon arrivée à *Napoli-de-Romanie*, on voulait monter à la citadelle un mortier à bombes d'un calibre énorme, qui était arrivé quelques semaines auparavant de Constantinople. On avait rassemblé, pour cet effet, tous les Grecs des environs, au nombre de trois cents individus, qui furent attelés avec des cordes; le mortier était par terre, et des *tchaouches* de Raghib-Pacha, commandant de *Napoli*, étaient à cheval le long

des rangs de Grecs, qu'ils frappaient avec leurs bâtons, sans pitié, afin de les forcer à tirer ; une foule d'autres Turcs, à pied et à cheval, entouraient aussi ces malheureux Grecs, en les frappant sans miséricorde. La citadelle, appelée *Palamoud-Calaasi*, est située sur une montagne très-élevée ; le chemin qui y conduit est aussi escarpé que raboteux, ainsi la besogne n'avançait pas, et les coups redoublaient sur les malheureux Grecs. La pitié que j'en eus, me porta à m'approcher du commandant de l'artillerie, nommé Mourad-Aga, et de lui représenter que cette manière de traîner le mortier ne pourrait que l'endommager sur un chemin aussi pierreux (je me gardais bien de rien dire en faveur des pauvres Grecs, il fallait seulement exciter son intérêt en faveur du mortier), et je lui offris de lui enseigner un moyen plus aisé. Il fut surpris de cela, et me demanda qui j'étais (car je n'étais encore connu de personne, étant arrivé seulement la veille au soir) ; je le lui dis, et lui montrai mon firman du pacha de Belgrade ; il le porta sur sa tête, et les travaux cessèrent aussitôt. Je fis graisser des poutres cylindriques, posées parallèlement, et le mortier, traîné par quatre chevaux, glissa dessus parfaitement. Ce ne fut que le lendemain que cette opération se fit ; il est vrai que le pays ne fournissait point de chevaux de trait, et que ceux qui devaient traîner le mortier étaient un peu récalcitrans ; mais je fis monter

un homme, de ces casse-cous dont la Turquie fourmille, sur chaque cheval, et le mortier arriva à la citadelle en moins de trois heures. Cette affaire fit grand bruit dans la ville, et attira sur moi l'attention générale. Je fus appelé chez le *nakib*, qui était plus puissant que le pacha, dont l'autorité était nulle. Il me proposa de rester avec eux, d'accepter un *timar* (fief militaire) vacant, rapportant trois bourses (1084 francs) par an; qu'on me laisserait choisir une des maisons vacantes dans la ville, dont le nombre était fort grand, grâces à la peste et aux combats continuels que se livraient les habitans entre eux. Il ajouta à toutes ces offres l'avantage de pouvoir choisir une épouse parmi toutes les femmes disponibles de la ville, de quelque famille qu'elles fussent (il est bon d'observer que les Turcs ne donnent point de dot à leurs filles). Quand même je n'aurais pas été pressé de retourner en France, je n'aurais pas voulu, pour tout au monde, rester à *Napoli-de-Romanie*, car j'en avais assez vu pour être certain du caractère atroce de ses habitans et de l'ennui du séjour dans cette ville; ainsi je remerciai le nakib et les notables du pays rassemblés chez lui pour cette occasion, en leur disant que je n'étais que de passage dans leur ville, que je quitterais le surlendemain. Mais alors on me signifia qu'il ne m'était plus permis de partir; que dans une ville fortifiée comme la leur, il fallait un homme comme moi, et

que puisque Dieu m'y avait envoyé, c'était à eux à ne pas me laisser partir. J'eus beau protester et me dire au service du Sultan, ils me répondirent que je servirais le Sultan aussi bien à *Napoli* qu'ailleurs. Je fus porter mes plaintes à Raghib-Pacha, qui m'apprit que son autorité n'était pas respectée, et que cette ville était à-peu-près comme Alger. Enfin il fallait prendre patience, en attendant que la providence me tirât de cet enfer. J'acceptai donc le *timar* et la maison, et quant à la femme je déclarai vouloir rester quelque temps dans la ville, afin de pouvoir faire tomber mon choix sur une famille qui me conviendrait. On me pressa souvent pour me marier; mais comme je craignais d'avoir un enfant, et que j'étais décidé à quitter ce pays maudit, je trouvai toujours des prétextes pour différer. Mes équipages étaient consignés à la porte de la ville, qui n'en a qu'une, dont la garde était confiée aux janissaires du 42e régiment (*orta*) qui, de la garnison de *Candie*, avait été exilé, moitié à *Napoli-de-Romanie* et moitié à *Lépante*, pour des rixes qui avaient troublé *Candie*. Or, en Turquie, les gardes d'un poste quelconque sont toujours les mêmes; je fis donc tous mes efforts pour me lier avec les officiers des janissaires, surtout avec le gros *baïractar* qui était de garde à la porte de la ville. Je m'étais assuré aussi d'un renégat napolitain qui demeurait à *Argos* (à deux lieues de *Napoli-de-Ro-*

nanie). Cet homme venait me voir tous les jours, et emportait sur son cheval, à chaque voyage, quelques-uns de mes effets. Enfin, après plus de trois mois de séjour forcé à *Napoli-de-Romanie*, je sortis de cette ville à pied, les janissaires de garde à la porte firent semblant de ne pas me voir. Mon domestique et le Napolitain m'attendaient avec des chevaux, à un quart de lieue de la ville; je me rendis au grand galop à *Argos*, où je passai la nuit, dans la maison d'une négresse qui était amoureuse du Napolitain. Il me procura des chevaux avec lesquels je me rendis le lendemain à *Corinthe*, où *Kidmil-Bey*, qui y commandait, me reçut parfaitement; je restai quelques jours dans cette ville, d'où je partis pour *Lépante*, et l'on pourra voir, *page 104 et suivantes de ces Mémoires*, de quelle manière je tombai entre les mains d'Ali-Pacha.

Comme cette Notice, sur ce qui me concerne, n'a été écrite dans d'autre but que celui de faire connaître la cause qui m'a conduit à Janina, j'épargne à mes lecteurs l'ennui de la narration de tout ce qui m'arriva dans la suite, après avoir eu le bonheur de me sauver de chez Ali-Pacha, et les longs voyages que j'ai faits, après mon départ de Janina, en Asie, en Afrique et en Amérique.

Il ne me reste qu'à solliciter l'indulgence de ceux qui voudront bien me lire, en les priant de remarquer que je n'ai aucune prétention au titre d'auteur; que j'ai été

trop long-temps absent de la France, pour être en état d'écrire, non-seulement avec éloquence, mais même avec pureté. Je n'ai voulu qu'offrir des faits narrés avec la plus *exacte véracité, et je me soumets, sur ce point, à la critique la plus sévère;* mais je déclare d'avance que je ne répondrai à aucune critique relativement au style et à la composition de ces Mémoires.

FIN DE LA NOTICE SUR L'AUTEUR.

NOTICE GÉOGRAPHIQUE

SUR

L'ALBANIE

ET SUR

LES MŒURS DE SES HABITANS.

Quoique ces Mémoires soient également relatifs à la *Grèce* et à l'*Albanie*, puisque la plus grande partie de ces deux pays ont gémi ensemble sous la verge de fer du tyran Ali-Pacha, je pense néanmoins qu'il serait superflu de donner ici des notices géographiques sur la *Grèce*, et une description des mœurs de ses habitans, attendu qu'il existe sur ce pays une grande quantité d'ouvrages, dont quelques-uns ne laissent rien à désirer à ceux qui cherchent à le connaître, autant qu'on peut connaître, *de loin*, un pays et ses habitans. Mais il n'en est pas de même à l'égard de l'*Albanie*, car cette contrée et ses farouches habitans sont peu connus dans l'Europe civilisée, quoique, de toutes les provinces dont se compose l'empire ottoman, c'est l'*Albanie* qui soit la plus rapprochée de l'Europe chrétienne. Les dangers qui menaçaient l'étranger, sur-

tout l'Européen, en voyageant au milieu des barbares Albanais; l'anarchie qui désolait continuellement ce pays, où la puissance du Sultan était presque méconnue; la grande difficulté des mauvais chemins, aussi dangereux que désagréables, toujours à travers des rochers et des précipices; le manque de ponts sur la majeure partie des rivières; les nombreuses bandes de brigands; la tyrannie et la cruauté de la foule de *beys* qui désolaient le pays d'un bout à l'autre; le penchant naturel de la grande majorité des *Albanais* à la rapine, la violence, la perfidie et le meurtre; la grossièreté, la férocité et l'excessive malpropreté de toute la nation; les difficultés d'une langue rebutante et barbare, qui ne peut s'apprendre que par routine, puisqu'elle n'a point de lettres; le manque d'industrie et la pauvreté qui en résulte, offrant peu de profits pour le commerce, sont les motifs qui en ont tenu éloignés les curieux et les négocians. Parmi ceux qui ont voyagé en Albanie, pendant les dix dernières années du règne d'Ali-Pacha, époque à laquelle on pouvait la parcourir presque avec sécurité, il y en a eu bien peu qui fussent en état d'observer le pays et ses habitans, qui, étant les hommes du monde les plus soupçonneux, les plus méfians, les plus grossiers et les plus orgueilleux, et haïssant en même temps tout ce qui n'est pas Albanais, ne sont, par conséquent, nullement sociables ou communicatifs. Parmi

le petit nombre d'écrits qui existent sur l'*Albanie*, je ne connais que l'excellent ouvrage de M. de Pouqueville qui satisfasse complétement l'envie de celui qui cherche à s'instruire de tout ce qui concerne cette nation et le pays qu'elle habite; mais les détails circonstanciés que fournit ce savant et habile observateur, ont exigé naturellement un nombre de volumes (il y en a cinq), ce qui élève son ouvrage à un prix qui n'en permet pas l'acquisition à tous ceux qui le désireraient. Je ferai, en même temps, la remarque que je suis arrivé auprès d'Ali-Pacha, précisément peu de mois après le départ de M. de Pouqueville, en sorte que j'ai été témoin oculaire des événemens qui se sont passés depuis cette époque, et que je suis en état de publier des particularités qui, vu ma position auprès d'Ali-Pacha, ne pouvaient être connues que de moi seul. Je ne me dissimule pas qu'il y a de la témérité de ma part d'oser glaner après la moisson de M. de Pouqueville; mais je réclame l'indulgence de mon lecteur, en m'appuyant sur un adage oriental qui dit : *Faut-il, parce qu'on a joui de l'éclat du soleil, dédaigner la faible lumière d'une lampe?*

Il me semble donc, d'après toutes les raisons que je viens d'exposer, qu'un court précis sur la position géographique de l'*Albanie* et sur les mœurs de ses habitans, ne sera point déplacé en tête de ses Mémoires.

L'*Albanie*, nommée en turc *Arnaoudlik*, et en albanais

Chkiperi, est bornée, au nord, par le *Montenegro*, la *Bosnie* et la *Servie;* à l'est, par la *Macédoine;* au sud, par les *districts de Janina* et de l'*Arta;* à l'ouest, par la *Mer Ionienne* et la *Mer Adriatique*. Elle s'étend du nord au sud, depuis le 42^me^ degré 20 minutes de latitude, jusqu'au 39^me^ degré 12 minutes; et en longitude, d'ouest à l'est, depuis le 16^me^ degré 15 minutes à l'orient du méridien de Paris, jusque vers le 18^me^ degré 25 minutes. Je n'entends parler ici que de l'Albanie seule, sans y comprendre les parties de la Macédoine et de la Grèce qui étaient soumises à Ali-Pacha, et dont je ferai l'énumération plus bas, en parlant de la population. Je reviens donc à l'Albanie. Ce pays est couvert de montagnes, dont la principale chaîne s'étend du nord au sud, dans une direction parallèle aux côtes maritimes, se trouvant à la distance d'environ quarante minutes en longitude, des bords de la mer. Un grand nombre de branches, composées, en partie, de montagnes aussi élevées que la chaîne principale, partent de celle-ci et s'étendent, en diverses ramifications, sur toute la superficie du sol qu'elles couvrent presque totalement, ne laissant que des vallées dans leurs intervalles, mais point de plaines proprement dites, à l'exception de celle qui se trouve vers l'embouchure de la rivière d'*Ergénth*, vers le 40^me^ degré 55 minutes de latitude. Quoique la direction des ramifications soit en général de l'*est* vers l'*ouest*, il s'en

trouve néanmoins qui se dirigent du *nord* au *sud*, et d'autres branches secondaires lient entre elles les premières, de manière que toute la surface de l'*Albanie* présente un aspect hérissé de montagnes de la manière la plus irrégulière, au premier coup-d'œil. Les côtes même sont montueuses, et dans plusieurs parties les hautes montagnes finissent brusquement aux bords de la mer, comme des murs perpendiculaires, ayant leur base dans l'eau. Aucun sommet n'atteint à la hauteur des *Alpes*, mais dans divers endroits les montagnes de l'*Albanie* égalent l'élévation des Pyrénées, et surpassent presque partout celles des Apennins et du Jura. Un grand nombre de rivières et beaucoup plus de torrens descendent de ces hauteurs et arrosent les vallées qui se trouvent entre elles. D'après ce que je viens de dire relativement à la direction des principales masses de montagnes, il est aisé de comprendre que le cours des eaux doit être, en général, dans la direction de l'*est* vers l'*ouest*, où se trouve la mer. C'est ce qui a lieu effectivement, avec la seule variation dans le plus ou moins de déclinaison vers le *nord-ouest* ou vers le *sud-ouest*. J'ai remarqué que, depuis la partie la plus méridionale de l'Albanie (qui est l'*Epire* proprement dite), jusqu'au 40^{e} degré de latitude, le cours des eaux se dirige, sans aucune exception, du *nord-est* au *sud-ouest*, tandis que depuis le 40^{e} degré de latitude elles coulent

du *sud-est* vers le *nord-ouest*, excepté les deux rivières qui ont leurs embouchures dans la partie la plus septentrionale de l'Albanie, savoir : la *Boïanâ* et le *Drine*. La première, dont le cours n'est que de sept lieues, sort du lac de *Zentha*, près de Chkodra (Scutari), et se dirige du *nord* vers le *sud-quart sud-ouest*; la seconde, sort du lac d'*Okhirda*, coule pendant les deux tiers de son cours du *sud* au *nord*; ensuite d'*est* à l'*ouest*, et enfin, du *nord* au *sud*. L'*Albanie* contient plusieurs lacs, dont quelques-uns très-considérables.

Les principales villes de l'Albanie, qui n'étaient pas soumises à Ali-Pacha, sont situées dans la partie septentrionale, et se nomment : Chkodra (Scutari), Durazzo, Dulcigno, Antivari, Croya, Haut-Dibra et Bas-Dibra. Il possédait, au reste, les villes de Tiranna (dont il s'est emparé pendant mon séjour auprès de lui), Elbassan, Bérath, Avlôna, Doukâtéz, Klissôura, Tépéléni (lieu de la naissance d'Ali-Pacha), Prémitti, Lexôviko, Konitza, Argyro-Castro, Libokhovo (résidence de la sœur d'Ali-Pacha), Delvino, Filâtez, Konispol, Paramithia, Margariti, et Parga (que les Anglais lui vendirent pendant que j'étais avec lui).

L'Albanie ne peut pas être considérée comme un pays riche en productions territoriales; ses principales sont : le maïz, l'orge, du riz rouge qu'on consomme dans le pays, de l'excellent tabac en poudre, très-re-

cherché dans toute la Turquie, même en Syrie et en Egypte ; du lin, du chanvre et du bois de construction pour la marine. Dans la partie la plus méridionale, vers les côtes, le territoire produit des oranges, des citrons, des grenades, des figues et du raisin délicieux. La qualité du sol, dans le reste du pays, étant plus favorable pour l'éducation des bêtes à laine et des chèvres, on y nourrit des troupeaux innombrables, dont les toisons se consomment en grande partie dans le pays même, et l'excédant s'exporte avec assez d'avantages pour les habitans. Il en est de même à l'égard des peaux de moutons et de chèvres : le port qui sert principalement à ce commerce d'exportation, est celui d'*Avlóna*, entre les 39e et 40e degrés de latitude. La mer fournit du corail, le long des côtes, et il semble que la pêche en est lucrative, puisque des pêcheurs de corail napolitains venaient chaque année passer un bail avec Ali-Pacha, en vertu duquel ils payaient soixante mille francs pour avoir le privilége exclusif de cette pêche, en laissant, outre cela au visir, la faculté de choisir gratis cinquante branches de celles qui lui convenaient.

Le climat de l'Albanie varie selon les localités. Vers le voisinage de la mer, surtout dans la partie méridionale, il fait très-chaud en été, tandis que l'hiver y est exempt des rigueurs qui l'accompagnent en France, et

l'on peut comparer ce climat à celui du royaume de Naples, qui est situé sous le même parallèle. Mais dans l'intérieur du pays la température devient plus froide, à mesure qu'on s'éloigne des côtes, au point qu'à environ quinze ou vingt lieues de la mer, le climat ne diffère en rien de celui de la *Savoie*, c'est-à-dire, que l'hiver y est rude et long, et l'été chaud, mais court. Pendant l'hiver la neige tombe en abondance, et les lacs ainsi que les rivières gèlent. Il y a des endroits dans les plus hautes montagnes, où la neige ne fond jamais totalement, même pendant la canicule. Je m'en suis assuré de mes propres yeux, sur une montagne (où j'ai gravi exprès), qui se trouve entre *Dibra* et *Elbassan*, à deux lieues, sur la droite de ce qu'on appelle en Albanie, *grande route*.

On trouve, en Albanie, plusieurs villages peuplés d'étrangers, qui sont un peu moins sauvages que les indigènes. Chacun de ces endroits n'est habité que par des individus d'une même nation; c'est ainsi qu'on trouve des villages Illyriens, Serviens, Wallakes, Bulgares, Grecs et Turcs. Chacune de ces diverses espèces de colonies conserve son idiôme originaire, et même une partie de son costume et de ses usages primitifs. Les hommes qui les composent apprennent ordinairement la langue albanaise, par la fréquentation et le besoin du commerce, mais les femmes ne parlent que

leur langue maternelle, selon les pays d'où leur colonie est arrivée. Pour peu que l'on ait séjourné dans ce pays, et que l'on se soit occupé à observer les physionomies nationales, on pourra distinguer aisément un Illyrien, un Bulgare, un Wallak ou un Grec, d'avec un Albanais de race, car ceux-ci ont des particularités caractéristiques dans leur physique qui empêchent de s'y méprendre. Leurs têtes sont petites et forment un ovale plus retréci vers le bas, que ne l'exige l'idée que nous avons de la beauté ; ils ont le front étroit et plat ; les sourcils minces et bien dessinés ; les yeux bleus ou gris, petits, regardant d'une manière fixe, mais perçante droit devant eux ; le nez mince effilé et légèrement aquilain ; les lèvres minces ; le menton pointu et les pommettes des joues saillantes ; leurs cheveux sont châtains ou blonds. Dès leur enfance on leur rétrécit le ventre par des ligamens et des ceintures, usage qu'ils continuent jusqu'à leur mort, de sorte que toutes les chairs prennent leur croissance sur l'estomac, ce qui est vraiment hideux lorsqu'on les voit dans les *hamames* (bains publics), où l'on ne porte pour tout vêtement qu'un *péchetimal*, c'est-à-dire, une étoffe nouée autour des reins qui descend jusqu'aux genoux. La démarche des Albanais, principalement de ceux qui se croient des hommes importans, est extrêmement ridicule : ils tiennent le haut du corps penché sur un flanc,

et poussent le bas des reins en arrière : cette attitude leur devient naturelle à force d'habitude, et en marchant ils croient se donner un air de grandeur en jouant des hanches, qu'ils jettent à droite, et à gauche en sens inverse du pied qu'ils avancent à chaque pas qu'ils font. Plus le personnage est élevé en dignité et plus il se tortille ainsi en marchant ; et ceux du plus haut rang, tels que *Moukhtar-Pacha*, fils aîné d'Ali-Pacha ; *Omer-Bey-Vrioni*, qui depuis est devenu pacha et commandant un corps d'armée contre les Grecs insurgés ; *Taher-Abbass*, chef de la police d'Ali-Pacha, faisaient les mêmes contorsions lorsqu'ils étaient à cheval.

La nation albanaise est divisée en quatre tribus principales et distinctes, dont chacune est subdivisée en *farés*, mot arabe qui signifie section, séparation. Le singulier de ce mot est *fara*. Je ne parlerai ici que des quatre grandes tribus :

1° Les *Guégués*, qui habitent la partie la plus septentrionale de l'Albanie, dans les districts de *Scutari* (Chkodra), *Dulcigno*, *Durazzo*, *Elbassan*, *Tiranna*, *Croya* et *Dibra*. Les individus de cette tribu sont moins mal-propres que le reste des Albanais, dont ils se distinguent aussi par la forme et la couleur de leurs vêtemens, qui sont, à fort peu d'exceptions près, toujours de couleur cramoisie, dont la forme est comme

celle d'une *djubbé* turque, c'est-à-dire, une espèce de redingotte, sans collet ni boutons, ni boutonnières, qui ne croise point par-devant; la différence qui existe entre celles des Turcs et des Guégués, est que ces derniers ont les manches qui boutonnent avec des boutons ronds, au-dessus des poignets, tandis que le reste des manches, jusqu'en haut, reste ouvert, quoiqu'elles soient garnies de boutons et de gances (qui servent de boutonnières) dans toute leur longueur; fort souvent, principalement en été, les Guégués laissent flotter ces manches, sans y passer le bras, où ils les boutonnent derrière leur dos. En opposition des Turcs, ils serrent toujours ce vêtement au corps, en ceignant une ceinture par-dessus, qui leur sert en même temps pour porter les pistolets et le coutelas, ainsi que la petite giberne. Au-dessous de ce vêtement ils ont le gilet à la turque, nommé *yéllek* (comme en turc), qui serre le corps depuis le bas du cou jusqu'à la ceinture, et boutonne pardevant du hant en bas; mais ceux de Guégués sont galonnés ou brodés en soie ou en or, toujours en drap cramoisi ou vert. Sous ce gilet ils portent la chemise albanaise, qui est la véritable marque distinctive de la nation albanaise et à laquelle tous tiennent de la manière la plus forte. Cette chemise joue un grand rôle parmi eux, car, non-seulement elle les fait reconnaître pour Albanais, ce dont

ils sont très-fiers, mais elle leur sert aussi à différens usages, comme serviette, essuie-mains, mouchoir de poche, etc. Elle n'est jamais faite en soie et coton, comme celles des Turcs, mais toujours en toile de lin ou de chanvre; la chemise doit être beaucoup plus large vers le bas que vers le haut; aussi depuis la ceinture jusqu'aux genoux où elle finit, elle est composée de bandes de toiles triangulaires, dont les sommets se trouvent à la ceinture et les bases à la fin de la chemise; les longs côtés de ces triangles sont posés les uns sur les autres et cousus de façon que l'on puisse distinguer les coutures à vingt pas de distance. Ces chemises, ainsi que toutes celles des Orientaux, n'ont point de cols, et ressemblent absolument, depuis le haut jusqu'à leur moitié, aux chemises des femmes en France; les manches de celles des Albanais ne sont pas, à beaucoup près, aussi larges que celles des Turcs. Ils portent la chemise toujours par-dessus leurs caleçons de toile, qui forment le seul vêtement dont ils se couvrent les cuisses, ne faisant aucun usage du *tchakchir* ni du *chalvar* (larges pantalons) des Turcs. Je suis entré dans des détails sur les chemises des Albanais, parce qu'elle est leur véritable costume national dont ils n'aiment point à départir. Ali-Pacha lui-même la portait ainsi, mais en toile de Hollande très-fine. Il est très-rare qu'un Albanais adopte un autre costume que celui de sa nation, et

lorsqu'il arrive qu'un individu de cette nation s'habille à la turque, il est extrêmement rare de pouvoir le persuader à cacher le devant de sa chemise. Il y en a plusieurs que je plaisantais sur cet usage aussi ridicule qu'indécent, qui m'ont assuré qu'ils préféreraient avoir le nez et les oreilles coupés (châtiment usité en Orient), plutôt que de porter leur chemise dans leurs culottes; ils ne peuvent alléguer aucune raison pour justifier ce goût bizarre auquel ils attachent la plus grande importance.

Les Guégués, ainsi que tous les autres Albanais, se couvrent les jambes d'une espèce de guêtres, toujours en drap; celles des *Guégués* sont de couleur rouge. Ces guêtres prennent depuis le dessous du genou jusqu'à la naissance du pied; elles sont garnies d'agrafes vers le dedans des jambes, à l'opposé des guêtres européennes, et des galons de soie les ornent et les font ressembler aux cothurnes de l'antiquité. La coiffure de toute la nation albanaise, en général, est le *fez* (calotte de drap rouge), et encore sur cet article les Guégués se distinguent, en ce que leurs *fez* sont beaucoup plus grands que ceux des autres Albanais qui n'en couvrent que le sommet de la tête, tandis que les Guégués s'en couvrent même le front. Plusieurs d'entre les Guégués, surtout parmi la haute classe et les marchands, se coiffent du turban, ce qui est fort rare chez les autres tribus.

Lorsqu'il fait froid, les *Guégués* portent par-dessus leurs vêtemens ordinaires une capote (*képé*, en albanais) de laine noire avec un capuchon. Il y a de ces capotes qui descendent jusqu'au gras des jambes, et d'autres qui n'arrivent que jusqu'à la ceinture. Ceux qui en ont les moyens, parmi les Guégués de la religion mahométane, portent ces surtouts en drap cramoisi, garni de fourrures et ornés de galons; mais ceux qui professent la religion chrétienne sont obligés de se contenter modestement de la laine noire.

Les *Guégués* sont les plus braves d'entre les Albanais, et fournissent d'aussi bons cavaliers que d'excellens fantassins, tandis que les autres Albanais ne servent bien qu'à pied. Les individus de cette tribu sont très-zélés musulmans-sunnis, très-cruels et féroces, mais susceptibles d'une espèce de point d'honneur, et infiniment plus sociables et moins grossiers que le reste de la nation; aussi les Turcs les honorent du titre d'*Osmanlus* de l'Albanie, tandis qu'ils méprisent souverainement ceux des autres tribus. Il y a parmi les Guégués beaucoup de chrétiens du rite catholique-romain, qui prennent eux-mêmes et reçoivent aussi de leurs concitoyens musulmans, le nom de *Latine* (Latins). Ils sont peu vexés, ayant su se concilier l'estime des Mahométans, par leur conduite probe, loyale et paisible, et sachant faire respecter leur tranquillité, par

leur valeur. Le district de *Croya*, dépendant du pacha de Chkodra (Scutari), est presqu'entièrement habité par ces chrétiens latins, dont au reste la langue et les usages sont albanais, car ils ne s'appellent Latins qu'à cause de leur religion qui reconnaît le Pape de Rome. Il faut leur rendre la justice, ils sont exempts de la plupart des défauts qui font des Albanais une des nations les plus détestables de la terre. Les *Latines* ou *Mirdites* (c'est encore une dénomination sous laquelle ils sont connus et qu'ils se donnent volontiers) sont, en général, des hommes estimables, qui ne se mêlent que de leur commerce et de la culture de leurs terres, sachant repousser une attaque, mais n'étant jamais agresseurs. Ils sont simples, religieux, mais exempts des superstitions ridicules dont les schismatiques de la religion grecque défigurent le christianisme. Les *Latines* ou *Mirdites* se soutiennent beaucoup entre eux, de sorte que lorsqu'un père de famille a eu des malheurs qui dérangent sa fortune, ses co-religionnaires s'empressent de venir à son secours. Ils s'arment aussi pour la défense de leur pays, comme les Musulmans qui les admettent avec plaisir dans leurs rangs, parce qu'ils savent qu'ils peuvent compter sur leur valeur, et qu'ils sont incapables de s'abaisser à la trahison. Ali-Pacha, qui avait un corps de cavalerie *guégué* à sa solde, avait aussi des *Latines* qui formaient un corps séparé, commandés par

des chefs de leur religion, sous les ordres de celui qui commandait en chef les Guégués en général. Ce corps de *Latines* était, sans contredit, ce qu'il y avait de meilleur dans l'armée d'Ali-Pacha : je me suis fait une occupation particulière d'observer leur conduite dans différentes occasions, et je l'ai toujours trouvée conforme à l'honneur, à la loyauté et à l'humanité.

On trouve un grand nombre de riches négocians parmi les Guégués, tant Musulmans que Latins, qui font un commerce très-étendu. Il y a toujours quelques marchands de cette nation à Trieste, à Venise, et même à Livourne, et l'on m'a assuré qu'ils mettent beaucoup de probité dans leurs opérations commerciales. Les voyages qu'ils font ainsi dans la partie civilisée de l'Europe, sans contribuer à diminuer le fanatisme religieux des Musulmans, ni rabattre rien de leur fierté, et sans corrompre les mœurs simples des Latines, sans affaiblir chez les uns et les autres l'affection qu'ils portent à leur patrie, ne laissent pourtant pas de polir un peu leur rudesse naturelle : ils apprennent un peu à parler l'italien, et rapportent chez eux quelques idées sociales, surtout les *Latines* qui, pendant leur séjour en Italie, fréquentent davantage les maisons des négocians, et principalement la société des prêtres. Il existe quelques couvens dans les districts de *Croya* et d'*Orochere*, ainsi que beaucoup de curés, et je puis assurer que le clergé s'y

conduit d'une manière tout-à-fait édifiante et exemplaire. Tous les membres de ce corps, séculiers et réguliers, ne vivent que du travail de leurs mains, et font part aux pauvres du superflu que leur procure une vie active et laborieuse. Il arrive parfois quelques missionnaires italiens, de l'ordre de Saint-François, parmi les *Mirdites*, et pour rendre justice à la vérité, je dois dire, que d'après les plus exactes informations que j'ai été à même de me procurer, ces religieux ont une conduite irréprochable et digne d'éloges, et qu'ils contribuent à adoucir les mœurs agrestes des Mirdites.

Les Albanais désignent, sous le nom de *Guéguéri*, tous les divers districts habités par les *Guégués*, et qui se trouvent tous sous le gouvernement du pacha de Chkodra (Scutari), à l'exception du district d'Elbassan qui obéissait à Ali-Pacha.

2° Les *Toskas*, dont le pays est composé des districts de *Malacastra*, de *Bérath*, de *Mosakia*, de *Prémitti*, de *Tépéléni*, d'*Argyro-Castro* et de *Klissoûra*, occupent le centre de l'Albanie, et habitent au sud de la tribu des Guégués. Ce pays nommé *Toscari*, par les Albanais, est habité par la race la plus méchante et la plus perfide d'entre les Albanais. Ils sont en même temps les moins braves et les plus grands fanfarons ; leur tribu est la plus nombreuse et occupe autant de territoire que celle des *Guégués*, mais d'une qualité bien infé-

rieure en tout; de même que ses habitans le cèdent aux Guégués pour le moral, le physique et la civilisation.

Une très-grande partie des Musulmans *toskas* suivent la secte d'*Ali*, gendre de *Mahomet*, comme les Persans; cette secte nommée *Chiya* et aussi *Aliyé*, est réputée hérétique par les Musulmans de la secte appelée *Sunni*, de laquelle font partie tous les Mahométans de la Turquie d'Europe et en général de tout l'empire ottoman, la famille régnante en doit suivre aussi les principes. Ces Albanais, sectateurs d'*Ali*, sont regardés avec horreur et mépris par tous les Musulmans de la secte de *Sunnis* qui, à leur tour, sont détestés cordialement par les *Aliites*, lesquels leur donnent l'épithète de *moavia*, à cause du calife de ce nom, qui régna à Damas, et s'opposa avec succès au gendre du prophète. J'ai entendu, des *Toskas*, dans les rues de Janina, appeller les chiens du bazar, pour leur donner du pain, en leur donnant le nom de *moavia*. Ces sectaires *toskas* ont la plus grande vénération pour les derviches, à principes relâchés, et ils sont tous agrégés à l'un des divers ordres de ces vagabonds. Je pourrais beaucoup étendre cette notice, si j'insérais ici les dogmes et la morale de ces derviches, dont il y en a d'étonnans par leur audace et leur témérité : j'ai été à portée de les connaître à fond, m'étant fait agréger en 1817, par curiosité, à l'ordre des derviches appelés *Roufâïi*. Les *Ulémas*, c'est-à-dire, le

corps du clergé et des hommes de loi musulmans, sont en exécration auprès des *Alïtes*. Moukhtar-Pacha, fils aîné d'Ali-Pacha, se déclarait ouvertement pour être de cette secte, et l'on accusait, avec beaucoup de raison, son père de suivre les mêmes principes, quoiqu'il ne l'avouât point, par des motifs de politique. D'ailleurs Ali-Pacha étant né et élevé à Tépéléni, dans la tribu des Toskas, il eût été difficile que dans sa jeunesse il n'eût pas été imbu des maximes dangereuses propagées par les derviches corrupteurs de la morale publique.

Les chrétiens de la *Toskari*, qui y sont en nombre presqu'égal aux Musulmans, suivent tous le rit de l'église grecque, dite schismatique. Ils imitent aussi leurs co-religionnaires grecs dans leur fanatisme et leurs superstitions ridicules, mais leur morale n'en est pas meilleure pour cela, car ils sont les plus méchans et les plus scélérats des habitans du globe. Ils surpassent en infamie et en turpitude leurs concitoyens musulmans, et certainement c'est tout dire! Celui qui, comme moi, s'est occupé à les observer, croira que leur religion n'a d'autre but que celui de leur faire haïr quiconque n'est pas de leur croyance, et de leur interdire l'usage de la viande les mercredis, les vendredis, et pendant leurs longs et nombreux carêmes; car, au reste, on ne trouve chez eux, pas la moindre vertu, ni qualité qui puisse compenser tous les défauts et

tous les vices qui composent leur affreux caractère.

Le territoire occupé par les *Toskas* est tel que le mérite un peuple aussi détestable. Le sol, peu fertile, hérissé de rochers et de hautes montagnes nues et stériles, ne peut suffire à la subsistance des habitans, qui sont obligés de tirer des districts voisins une partie du maïz qui est leur principale nourriture. Au défaut d'agriculture, ils se livrent à l'éducation de leurs troupeaux de moutons et de chèvres dont les toisons servent à les vêtir et le laitage à les nourrir. Le tabac réussit très-bien dans quelques cantons de la *Toskari;* aussi cette production, jointe à la laine de leurs troupeaux, sont les seuls objets d'exportation que ce pays puisse offrir au commerce.

3° Les *Lapes*, qui habitent le territoire nommé *Laperi*, pays montueux compris entre la *Toskari* qui lui reste au nord et à l'est ; la *Tchameri*, qui le borne au sud, et la mer Adriatique à l'ouest. Les individus qui composent cette tribu, sont les plus sales et les plus brutes de la nation albanaise, et certes, ce n'est pas peu dire. Leur ignorance surpasse l'imagination. Ceux d'entre eux qui se reconnaissent pour Mahométans ne connaissent autre chose, en fait de religion, que de dire qu'ils sont *Turco* (Turcs), car ils ne connaissent pas même le mot de *musulman*, ni ne savent faire la profession de foi de l'islamisme, qu'ils estropient en la

prononçant. Ceux qui se prétendent chrétiens se contentent de se déclarer *kâour* (corruption du mot turc : *guyâour*, infidèle), et de faire le signe de croix de droite à gauche, en y employant que trois doigts, conformément au rite de l'église grecque-schismatique. Voilà tout ce que savent de leurs religions respectives ces montagnards sauvages et grossiers; aussi n'y sont-ils aucunement attachés, et il arrive souvent que des familles, même des villages entiers, embrassent l'islamisme, par l'unique motif de se délivrer de l'impôt appelé *haradge* (capitation), que les sujets non Musulmans sont tenus de payer, et pourtant la somme est très-modique, puisqu'elle est fixée à trois piastres et demie pour la classe pauvre, ce qui revient à deux francs soixante-deux centimes par an, pour les mâles parvenus à l'âge d'adolescence : les femmes et les enfans en sont exempts. En 1818, pendant que j'étais à Janina, Ali-Pacha ordonna aux habitans d'un village chrétien de la *Laperi*, de se faire Musulmans : je ne sais quel motif pouvait avoir le tyran en exigeant une démarche aussi contraire à la conscience, mais je sais qu'aucun refus ne fut employé par ces gens qui tous, ayant leur *papas* (curé) à leur tête, ne balancèrent pas à se faire circoncire. Ali-Pacha envoya un *imam* (prêtre mahométan) de Janina, pour leur enseigner l'islamisme, et j'ai vu dans la maison de Méhéméd-Efendi,

kyahyah du pacha, chez lequel je demeurais, le fils de l'ex-curé et les deux fils du chef de ce village, que l'on y avait pris pour les élever dans la religion mahométane, et pour servir d'ôtages de la sincérité de la conversion de leurs pères. Les autres enfans du même village furent distribués, dans les mêmes intentions, chez les principaux Musulmans de Janina.

Un jour je questionnai un *Lape* qui, né chrétien, avait embrassé, ainsi que toute sa famille, le mahométisme. Il me donna pour motif de son changement de religion, que depuis plusieurs années il n'avait éprouvé que des malheurs, tels que la grèle, l'épizootie, les maladies, les *dgérémiés* (amendes), etc. Il s'était recommandé à Jésus, à sa mère, à saint Nicolas, et à quantité d'autres saints, mais tout fut inutile ; il crut, de concert avec sa famille, devoir invoquer l'intercession de *Mahomet*, et cette même année il fut préservé de toute disgrâce ; ils résolurent donc à l'unanimité de passer sous sa protection spéciale, en adoptant sa religion, qui lui procure encore l'avantage de ne pas dépenser son argent en petits cierges que les saints chrétiens exigeaient toujours et qu'ils ne trouvaient jamais assez gros, tandis que lui, pauvre homme, ne pouvait pas leur en présenter de plus beaux, mais que Mahomet le protége *gratis*. C'était du plus grand sérieux, et avec la plus intime conviction, que ce *Lape* me dédui-

sait aussi naïvement ses raisons, et je ne les ai rapportées que pour faire connaître l'ignorance dans laquelle ces peuples croupissent, à l'entrée de l'Europe civilisée.

Les *Lapes* sont universellement méprisés, même par les autres Albanais. Ils sont trop simples pour être aussi méchans que ceux des autres tribus; mais leur excessive grossièreté et leur dégoûtante mal-propreté les rendent incommodes. D'ailleurs ils se rendent coupables d'un meurtre ou d'un viol par stupidité, comme le reste des Albanais le feraient par méchanceté et vice de caractère. Ali-Pacha en a fait pendre et massacrer par centaines, parce qu'ils sont tous voleurs, autant par penchant irrésistible que par leur extrême indigence; mais ces animaux, à figure humaine, ne se sont pas corrigés pour cela, quoiqu'il n'y ait peut-être pas une seule famille *lape* qui n'ait eu quelques-uns de ses membres mis à mort par ordre du terrible Ali-Pacha, en punition de ce crime. L'on m'a assuré qu'il est arrivé maintes fois que des *Lapes* volaient dans la foule, accourue pour assister à l'exécution de leurs proches parens et même de leurs frères. Ils ne peuvent point résister à voler, ce qui est excité en eux par les objets les plus vils.

Le nom de *Lape* est réputé injurieux pour tout Albanais qui n'est point de cette tribu; quant à eux ils sont

absolument insensibles aux outrages, pourvu que l'on ne s'avise point de les battre, et qu'on ne cherche point à séduire leurs femmes. Les mariages entre les Mahométans et Chrétiennes sont très-fréquens dans cette tribu, c'est-à-dire, que les Musulmans épousent des femmes chrétiennes, mais il n'est point permis qu'un Chrétien épouse une femme musulmane.

4° Les *Tchames* occupent la partie sud-sud-ouest de l'Albanie, et leur pays se nomment *Tchameri*. Il touche au nord et au nord-ouest à celui des *Lapes*, à l'est au district de *Janina*, au sud à celui de l'*Arta*, et à l'ouest à la mer. C'est dans ce territoire que se trouvait enclavé le canton de Souli, dont les habitans, nommés Souliotes, tous Chrétiens, non pas Grecs, mais Albanais de langue, de mœurs et d'origine, se sont fait une réputation par leur bravoure et leurs malheurs. La tribu des *Tchames* est composée de Musulmans très-zélés de la secte des Sunnis, et un derviche risquerait sa vie dans la *Tchamari*. Ce sont des hommes sauvages, fanatiques outrés, d'une valeur à toute épreuve, ne respirant que l'indépendance et la liberté, d'un caractère très-énergique, mais portés à l'anarchie, et ce n'est qu'en cela qu'ils font consister la liberté. Ils supportaient avec la plus grande impatience le joug d'Ali-Pacha, qui gardait avec eux plus de ménagemens qu'avec les *Toskas* et les *Lapes*. Leur tribu fournit beaucoup

d'*ulémas* (prêtres et hommes de loi musulmans). Les Tchames sont généralement d'une stature très-élevée, et ont le plus souvent les cheveux noirs.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA NATION ALBANAISE.

Les Albanais prétendent être les descendans de la tribu arabe, nommée *Arnaboude*, expulsée de l'Arabie à l'époque de la guerre civile qui troubla ce pays, pour la cause d'Ali, gendre de Mahomet. Ils fondent cette assertion sur le nom que les Turcs donnent à leur nation, c'est le mot *Arnaoude*; mais cette raison n'est pas admissible, attendu que le nom que les Albanais se donnent dans leur propre langue est celui de *Chkipe*. D'ailleurs, leur physique, leur langue, leurs mœurs et leurs usages n'ont, en aucune chose, la moindre analogie avec les peuples de l'Arabie; aussi n'est-ce que par suite de leur orgueil national, que les Albanais se donnent une pareille origine qui, selon les idées des Musulmans de tous les pays, est la plus noble de la terre, puisque le Prophète, ses disciples, les califes et tous les *evlias* (saints mahométans) ont été Arabes.

La polygamie est rarement mise en pratique par les Albanais mahométans, parce que leur pauvreté ne leur permet point d'entretenir plusieurs femmes; mais la

seule femme dont ils se contentent n'en est pas plus heureuse, tant chez les Musulmans que parmi les Chrétiens, ainsi que chez tous les peuples sauvages : tous les gros ouvrages, toutes les fatigues du ménage et de l'agriculture, sont le partage de ces malheureuses créatures qui pourtant sont généralement fort jolies, ayant des traits fins et délicats et le regard voluptueux ; mais les travaux de la maison et des champs, sous lesquelles elles succombent, flétrissent leurs charmes de bonne heure. Elles portent des chemises brodées en soie ou en laine, bleue et rouge, qui font un très-joli effet ; leur *fez* (calottes rouges) sont garnis de paras (petite monnaie turque) et d'autres pièces, soit en argent soit en or, lorsqu'elles en ont les moyens. Au reste, elles sont aussi mal-propres que les hommes, et tous les individus des deux sexes exalent une odeur fort désagréable, même les principaux personnages de la nation. Cela provient de ce qu'ils changent très-rarement de chemises, et les pauvres la portent même jusqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux, ce qui, vu la grosseur de la toile, n'arrive qu'au bout de deux ou trois ans. Les autres autres pièces de leurs vêtemens servent également tant que les morceaux tiennent les uns après les autres ; leurs calottes, qui originairement sont rouges, finissent par devenir d'un brun marron, à force de sueur et de crasse ; mais ce qui contribue le

plus à les faire sentir mauvais, c'est leur capote qu'ils appellent *képé*. Ce vêtement, dont l'étoffe est fabriquée par les femmes, est un tissu de laine et de longs poils de chèvres qui en garnissent tout l'intérieur. Il y en a de blancs, de bruns et de noirs, selon la couleur des animaux dont on emploie la toison, car la teinture n'y entre pour rien. Cette *képé* leur sert d'habit pendant le jour et de couverture la nuit; au reste, ils couchent tout habillés, n'ôtant que leurs souliers et leurs armes pour dormir. Comme ils s'asseoient également par tout où ils veulent causer, ce vêtement traîne dans la fange, sur le fumier et sur le plancher, car il leur sert de siége, et ne se trouvant que posé sur leurs épaules, il tombe toujours aux moindres mouvemens de ceux qui les portent. Cet habillement est aussi laid qu'il est lourd et incommode. Les *Toskas,* les *Lapes* et les *Tchames* ne font point usage de la *djubbé* rouge de *Guégués*, ni de leurs guêtres. Ils se bornent à un *yellek* (gilet) de toile blanche ou de drap, ordinairement vert, orné de quelques galons; leur chemise par-dessus un caleçon de toile, une ceinture en laine qui fait au moins une douzaine de fois le tour de leur corps; des guêtres en laine blanche garnies de galons de laine rouge, en forme de cothurnes, et le pied chaussé à nu dans des souliers rouges; la coiffure consiste en une petite calotte de drap rouge (*fez*), qui ne couvre que le sommet de la

tête, et il n'y a guère que les *ulémas* de la tribu des *Tchames* qui portent des turbans. Celles des *Toskas* et des *Lapes* ne fournissent point d'*ulémas*. Les Lapes, au lieu de la chaussure dont je viens de faire mention, se servent, pour la plupart, d'un morceau de cuir non tanné, dont ils s'enveloppent les pieds, et qu'ils attachent autour de la jambe, avec des ficelles. Les capotes des individus de cette tribu sont noirs ou bruns, à cause de la toison de leurs troupeaux qui sont de ces couleurs.

Les Albanais se rasent la tête comme les autres Orientaux; mais ils diffèrent de ceux-ci en ce qu'ils laissent les cheveux par derrière, qu'ils ne coupent jamais, et les laissent flotter, dans toute leur longueur, au gré du vent. Il est rare de voir un Albanais avec une barbe; les seuls *ulémas* des Guégués et des Tchames, et ceux qui ont fait le pélerinage de la Mecque, ne se font pas raser le menton; mais les moustaches sont d'un usage général et indispensable, comme dans tout l'Orient. Parmi les *Toskas*, la plus grande partie des derviches sont sans barbe, au grand scandale des derviches du reste de la Turquie. Quant aux *Lapes*, il ne se trouve parmi eux ni *uléma*, ni *derviche*, ni *hadgi* (pélerin de la Mecque).

Les maisons sont aussi mal construites que mal meublées. En hiver, l'on n'y tient point, à cause de la fumée,

qui y tourmente d'autant plus qu'ils n'ont point la précaution de se pourvoir de provision de bois sec pendant l'été ; mais ils coupent leur bois à mesure qu'ils en ont besoin, et, par conséquent, le brûlent tout vert. N'ayant point de cheminées, la fumée n'a d'autre issue que les crevasses qui se trouvent dans les murs des maisons qui ne sont jamais récrépis, et par les jours qu'on voit dans leurs toits mal couverts. Les fenêtres n'ont point de vitres : un volet qui ferme en dedans, ou bien un morceau de papier ou un vieux chiffon collé sur l'ouverture pendant l'hiver, voilà ce qui les remplace. L'état d'anarchie dans lequel ce pays a toujours été, jusqu'à ce que, peu-à-peu, Ali-Pacha parvînt à les soumettre à son pouvoir, a introduit un usage analogue à leurs mœurs barbares dans la manière de construire les maisons. Elles ne sont pas attenantes les unes aux autres, comme ailleurs ; mais chaque maison se trouve dans le plus grand isolement possible des habitations voisines, et située, autant que la localité le permet, sur une élévation qui domine, au moins à la demi-portée de fusil, le terrain qui l'environne. Chaque maison est une espèce de fortin ou redoute garnie de meurtrières qui lui servent en même temps de fenêtres ; mais la plupart sont bouchées, et ne s'ouvrent qu'à l'occasion d'un combat. L'entrée de ces demeures se trouve à douze ou quinze pieds au-dessus du sol, et

l'on n'y pénètre que par une échelle que l'on remonte dans la maison pendant la nuit, et même le jour, lorsqu'il y a un combat. Plusieurs maisons sont crénelées vers le haut, et même il y a des *minaréhs* de mosquées qui le sont également. Tous les villages (si on peut donner ce nom à un ramas de maisons éloignées les unes des autres, sans former rien qui ressemble à une rue) sont, ainsi que les villes situées sur des hauteurs, susceptibles d'être défendus militairement.

Les tristes et sales demeures des Albanais pullulent de vermine de toutes espèces; en un mot, l'on y est tourmenté par tous les genres de désagrémens, sans aucune compensation; et je regardais comme un véritable supplice d'être obligé de loger chez ces gens dans mes courses pour le service; aussi n'était-ce qu'en hiver que, forcé par la rigueur de la saison, je cherchais un abri sous leurs toits; car, en été, je préférais toujours bivouaquer sous des arbres, hors des endroits habités.

Les Albanais se nourrissent d'une manière très-pauvre, et ne mettent aucune variété dans la manière d'apprêter leurs mets, qui consistent en maïs, qu'ils nomment *couroumané*, et en laitage, encore leurs fromages sont-ils détestables et trop salés. Ils font aussi une grande consommation de poireaux, d'aulx et d'oignons. Ce n'est que dans les grandes occasions qu'ils se permettent de manger de la viande, et alors c'est tou-

jours une chèvre ou un mouton rôti, et servi tout entier sur la table, dont ils arrachent des lambeaux avec leurs doigts sales, ne se servant ni de couteaux, ni de fourchettes, ni d'assiettes, ni de nappes. Ils nomment ce rôti *kotche*, et c'est le plus somptueux repas pour eux, surtout lorsqu'on y joint du miel et des œufs au beurre. Dans leur misère, ils n'ont pas même la précieuse ressource des pommes de terre, et c'est la faute de leur incroyable obstination à repousser tout ce qui est innovation. J'avais fait venir de Corfou des pommes de terre pour mon usage : dans l'espoir d'être utile à une nation entière, j'en distribuais à plusieurs individus des diverses tribus ; après leur en avoir fait manger, et qu'ils étaient convenus de la bonté de ces mets, je leur expliquais la grande variété dont la pomme de terre est susceptible en servant de nourriture ; je leur donnais toutes les instructions nécessaires pour la culture ; ils me promirent, me jurèrent même de les planter et d'avoir soin de les cultiver. Eh bien! Musulmans et Chrétiens, Guégués, Toskas, Lapes et Tchames, aucun n'a voulu en profiter! Plusieurs de ceux auxquels j'avais donné de mes pommes de terre, et qui m'avaient paru moins sauvages que leurs compatriotes, croyaient s'excuser des reproches que je leur faisais, en m'alléguant que des Albanais ne devaient pas s'abaisser à manger comme les *Frenks* (Européens), surtout en adoptant

une nourriture qui se cache dans le sein de la terre, comme si leurs poireaux et leurs oignons croissaient sur des arbres!

Les Albanais mangent peu lorsqu'ils prennent leurs repas chez eux ou hors de chez eux, à leurs frais. La chose change quand ils mangent à la table d'un autre ; car alors leur voracité est vraiment surprenante, surtout eu égard à la quantité de viande dont ils se surchargent l'estomac. Ils sont très-sobres relativement à la boisson ; car, quoique tous les Musulmans, *Toskas* et *Lapes*, boivent du vin et de l'eau-de-vie, aussi bien que tous les chrétiens de l'Albanie, il est extrêmement rare de voir un ivrogne ; ce qui est fort heureux chez un peuple naturellement féroce, porté au meurtre, et dont tous les individus mâles, même les enfans, ont continuellement les armes à la ceinture ; car ils ne quittent jamais leurs armes, et les mettent sous la tête, ou à leurs côtés, pour dormir ; il y en a même qui ne les ôtent pas de la ceinture pour se livrer au sommeil.

Tous les Albanais ont des fusils différemment faits que les nôtres. Le canon est long comme une canardière, plusieurs capucines en argent, travaillées en bosse, le lient au bois ; le couvre-bassinet est cannelé, et la crosse, n'ayant qu'une courbe presqu'insensible, est ornée de marqueterie et de nacre de perles. Leurs pistolets sont aussi garnis comme les fusils, et la crosse

n'en est pas plus grosse que le canon, et va en ligne droite, ce qui est cause qu'ils ne peuvent pas tirer juste avec leurs pistolets : je n'en ai jamais vu un seul atteindre le but.

Les Albanais s'estiment la première nation du monde, et méprisent également les Turcs et les Européens ; une de leurs principales jouissances est de maltraiter, de tromper ou d'insulter les étrangers qui viennent dans leur pays. Ils ont des chansons, appelées *boukovalas*, qui ont toujours pour sujet les exploits héroïques de celui qui chante, ou bien de ceux de leurs chefs ; tout cela n'est qu'un tissu de mensonges effrontés et de rodomontades, ou un narré de cruautés, de perfidies et d'injustices dont ils se glorifient et qu'ils exagèrent dans leurs chansons, qui sont d'une monotonie assommante, et une seule espèce de mélodie sert pour toutes les chansons, dont le refrein, à chaque couplet, est le suivant : *ïó, óh, óh,* qu'ils prolongent tant qu'ils peuvent, jusqu'à ce que la nécessité de reprendre haleine les force de cesser. Celui qui voudrait noter leur air (j'emploie le singulier, puisqu'ils n'en ont qu'un seul), n'aurait que cinq notes à employer, dont une dièze, c'est-à-dire, l'air est en *ut-majeur* ou *la-mineur*, et la finale *ïó, óh, óh,* est toujours en *sol-majeur*. Leur manière de chanter est de crier à tue-tête, et fort souvent ils se réunissent un certain nombre qui s'asseoient en rond et

chantent, toujours à l'unisson, de toute la force de leurs poumons, ce qui fait vraiment une musique terrible. Ils pincent aussi une espèce de guitare grossièrement faite, quelquefois en bois, et quelquefois c'est la moitié d'une citrouille vidée, sur laquelle sont tendues une ou plusieurs cordes; mais il ne faut s'attendre à aucune harmonie, car l'instrument est aussi barbare que les musiciens.

Les Albanais sont excellens piétons et gravissent légèrement les montagnes et les rochers, portant leurs fusils en bandoulière. Ils tirent fort juste avec cette arme; mais ils mettent plusieurs minutes pour charger, et autant pour viser. Ils sont tout-à-fait indisciplinables, et font la guerre plutôt avec ruse qu'avec courage. Ils paraissent nés pour une guerre de poste et de montagnes; mais ils n'osent presque point se battre en rase campagne, où leur résistance n'est jamais longue. L'avidité d'argent et l'impossibilité d'en gagner dans leur misérable pays, les porte à en sortir pour se mettre au service militaire de tous les pachas de l'empire ottoman. Il est impossible de compter sur eux, car ils quittent souvent leurs chefs lorsqu'ils en sont mécontens, au moment où l'on s'y attend le moins, et cela pendant le courant d'une campagne, au moment d'une expédition ou à la veille d'une bataille; mais, tels qu'ils sont, les pachas sont encore trop heureux de les avoir, parce

qu'ils coûtent beaucoup moins que des troupes turques, tant pour la solde que pour la nourriture.

L'amour de l'argent est la passion la plus forte chez les Albanais, aux yeux desquels tout moyen est bon pour s'en procurer; aussi ont-ils un proverbe fort usité qui dit: *Celui qui ne sait point s'emparer du bien des autres, ne mérite pas de conserver celui qu'il a déjà. Voler* et *gagner* sont absolument synonymes chez eux.

Le besoin ou la cupidité engagent un grand nombre d'Albanais à se rendre à Constantinople et dans les autres grandes villes de la Turquie d'Europe, où ils exercent les métiers de bouchers, de garçons baigneurs, de maçons et de marchands de tripes pour les chats. Ils vivent, pendant tout le temps de leur expatriation, avec la plus grande lésinerie; et lorsqu'ils ont quelques centaines de francs dans leur ceinture, ils retournent chez eux pour vivre dans l'oisiveté et la fainéantise, n'ayant d'autre occupation que la chasse, ou de se mettre en embuscade afin de guetter un malheureux voyageur pour le tuer en trahison et le dépouiller ensuite, ou bien d'assassiner un de leurs ennemis par surprise.

Leurs passe-temps paisibles sont: fumer la pipe, chanter à tue-tête, dormir au soleil, ou chercher la vermine de toute espèce, dont leurs corps, ainsi que leurs vêtemens, sont toujours remplis.

La misère des Albanais n'a fait qu'augmenter sous le

gouvernement tyrannique d'Ali-Pacha. Il ne leur permettait pas de vendre une propriété immeuble (il en agissait de même à l'égard des Grecs), sans une permission spéciale scellée de son sceau. Cette permission coûtait un droit de dix pour cent du prix de la vente, et on craignait en outre de réveiller la cupidité ou les soupçons du despote duquel on voulait rester ignoré; ainsi le vendeur et l'acheteur risquaient également. Cette crainte était cause qu'on ne vendait que dans le désespoir d'un besoin d'argent très-urgent, tandis que d'un autre côté l'on n'achetait que par l'appât de la modicité du prix; aussi les terres qui, en Grèce et en Albanie, se vendaient, comme dans le reste de la Turquie, au taux de cinq années et même jusqu'à sept de leurs revenus, ne se vendaient sous la domination d'Ali-Pacha, tout au plus pour la somme équivalente à trois années de leur revenu.

La langue albanaise n'a aucune analogie ni avec la turque ni avec la grecque, cependant il s'y est introduit quelques mots de ces deux langues, surtout du turc. Dans l'idiôme des Guégués, il n'y a pas un seul mot grec, et, en général, ces mots étrangers n'ont été adoptés qu'en très-petit nombre. L'albanais se prononce d'un ton nazillard, et traînant la voyelle *a* d'une manière très-désagréable pour l'oreille étrangère. Ainsi, ils disent *Pânchâ* au lieu de *Pacha*, et *Anli* pour *Ali*.

Toutes les dyphtongues de la langue française existent aussi en albanais, et l'*u* français de même. Il y a divers dialectes de cette langue barbare, tellement diversifiés les uns des autres, que les *Guégués*, tribu la plus septentrionale, et les *Tchames*, tribu la plus méridionale, ne s'entendent presque pas.

La langue albanaise n'a point de lettres : les Musulmans font écrire en turc, et les Chrétiens en grec. Il y a des cantons entiers où l'on ne trouve qu'un ou deux prêtres mahométans, et autant de chrétiens, qui sachent écrire. Dans les villes même, il y a bien peu de personnes capables d'écrire une lettre, excepté parmi les Musulmans de la tribu des *Tchames*, où beaucoup de personnes embrassent la carrière d'*ulémas* (ecclésiastique et judiciaire). Chez les *Lapes*, il n'y a pas un individu sachant lire et écrire.

Dans tous les dialectes albanais, leur langue s'appelle *Chkip*, leur pays *Chkiperi*, et les nationaux *Chkipetar*.

Il se trouve, dans cette langue, une assez grande quantité de mots français ou latins, et un bien plus grand nombre encore portent avec eux leur étymologie latine ou française.

PAYS SOUMIS A ALI-PACHA ET A SES FILS.

Les états d'Ali-Pacha commençaient, au nord, vers le 41me degré 15 minutes de latitude, et s'étendaient jusqu'au 38me degré 5 minutes, dans la partie la plus méridionale. Leur direction était du nord-ouest au sud-ouest, depuis le *cap Linguetta*, qui forme la pointe occidentale du golfe d'*Avlona*, qui est situé à 40 degrés 26 minutes de latitude, et vers le 16me degré 54 minutes de longitude orientale du méridien de Paris, jusqu'à l'embouchure du *torrent de Kakossi*, dans le golfe de *Lépante*, au 38me degré 5 minutes de latitude, et vers le 20me degré 47 minutes de longitude orientale de Paris. Ses états, y compris les gouvernemens de ses fils, occupaient une superficie d'environ *trois mille huit cents lieues carrées*, en comptant la lieue à deux mille quatre cents toises.

D'après les recherches les plus exactes et les plus minutieuses, relativement à la population du pays, j'ai obtenu un résultat d'*un million soixante-treize mille cent quatre-vingt-dix* individus. Je puis assurer que ce nombre approche le plus de la vérité.

Les états d'Ali-Pacha étant contigus aux gouvernemens possédés par ses fils, ne faisaient qu'une seule masse, sans aucune interruption, composée de la plus grande

partie de l'Albanie, de l'Epire proprement dite, du sud-ouest de la Macédoine, de la Thessalie, de la Phocide (aujourd'hui Livadie), de l'Etolie et de l'Acarnanie, de l'Ambracie, du pays des Molosses (dans lequel se trouve la ville de Janina, qui servait de capitale à Ali-Pacha), et enfin de la Pélagonie.

FIN DE LA NOTICE SUR L'ALBANIE.

ALI-PACHA,

L'ÉPIRE ET L'ALBANIE.

LIVRE PREMIER.

Au sud de l'*Albanie*, sur la rive occidentale d'un lac magnifique, à l'ouest de collines couvertes de vignes, en présence de la chaîne des *Mitzikelis*, qui va rejoindre le *Pinde*, est située Janina, simple chef-lieu de gouvernement, résidence d'un pacha avant l'élévation d'Ali, et que l'audace de cet homme parvint à faire reconnaître comme la capitale de l'Albanie, dont cependant elle ne fait pas partie.

Six mille maisons composent Janina, trente-six mille âmes l'habitent. Ville moderne, on n'y trouve ni morceaux d'architecture, ni

restes d'antiquités, ni aucun de ces vestiges historiques qui perpétuent la renommée des lieux en consacrant le souvenir de leur célébrité passée. La vive curiosité qu'inspire Janina n'a donc d'autre cause que le règne de son *tyran* (nom que se donnait à lui-même, en ma présence, le farouche Ali-Pacha); et comme on signale une époque ou un lieu par un événement, Janina ne peut être signalée que par l'existence d'Ali.

Dix-neuf mosquées, cinq grandes tekkès, six églises grecques schismatiques, dont une au-dehors de la ville, et deux synagogues, sont ses principaux monumens, après les superbes palais du pacha et de ses deux fils. Le principal quartier de Janina s'étend vers le nord, au-delà du bazar, qui est situé vis-à-vis du *Castro* (ou la forteresse), promontoire dont la pointe s'avance dans le lac. Ce quartier contient un grand nombre de belles maisons, où demeurent des agas et de riches négocians grecs. Entre le bazar et le castro est une petite rue à l'issue de

laquelle se trouve le corps-de-garde de la ville. C'était l'un des théâtres des plus cruelles exécutions commandées par *Ali*. Là des hommes ont été brûlés vifs sur un feu lent, d'autres ont été empalés ou écorchés tout vivans, plusieurs ont eu les pieds et les mains coupées, la peau de la tête écorchée et rejetée sur leur cou, laissés en cet état jusqu'à ce que la mort ait mis fin à leurs souffrances.

J'ai dit l'un des principaux théâtres, car la cour du palais principal appelé *Castro*, était aussi le lieu des exécutions les plus remarquables par leur atrocité. Celles-là servaient aux divertissemens du tyran, qui en était toujours le spectateur.

Maintenant que j'ai fait connaître la résidence du monstre le plus effroyable que la terre ait porté, je vais réunir tous mes souvenirs, et tracer avec la franchise et l'impartialité d'un honnête homme, l'histoire d'un *pachalik* dont les derniers événemens se sont passés sous mes yeux, et dont la durée, trop

longue pour le repos de l'Albanie, s'est prolongée impunément à la faveur des révolutions qui tourmentaient l'Europe.

Ali-Pacha est né à Tépéléni, à treize lieues au nord de Janina, vers l'an 1741. Il disait sa famille originaire de la *Natolie* (Asie mineure), et émigrée en Albanie depuis l'époque où les Turcs en firent la conquête. Le firman qui lui donnait le titre de pacha à trois queues (*utche Touglou Vésir*) pouvait justifier cette prétention, puisqu'il le désignait: *Anadolelu-Ali-Pacha.* Mais, sans en expliquer la cause, qui m'est inconnue, j'affirme que cette opinion d'Ali était mensongère, car il existe une loi positive qui ne permet aux Albanais d'origine que le rang de *pacha à deux queues.*

L'aïeul paternel d'Ali méritait une autre postérité; il était mort glorieusement en 1716. Pendant le siège de *Corfou*, si vaillamment soutenu par le général vénitien *Schulembourg*, cet Ali commandait en sa qualité de pacha à deux queues, une des divisions de l'armée

turque, et il montait intrépidement à l'assaut de la forteresse, lorsqu'un coup de feu le renversa mort. Il laissait trois enfans; le plus jeune d'entre eux, nommé *Véli-Bey*, père d'*Ali-Pacha*, fut chassé par ses deux frères de la maison paternelle: le désespoir en fit un scélérat.

Combien d'hommes n'ont dû leur honte qu'à la fatalité des événemens dont ils sont devenus les victimes! Véli, repoussé par sa famille, réduit à l'indigence, se fit *klefth* (brigand); le pillage lui rendant bientôt au-delà de ce qu'il avait perdu, il revint à Tépéléni, à la tête de sa bande, et porta le fer et le feu dans sa ville natale. Ses deux frères étaient les motifs de sa vengeance; ils s'étaient réfugiés dans une chambre de la maison de leur père; Véli ne voulant pas user de représailles, et les en chasser, il les y brûla vifs.

Les *beys* de Tépéléni se mirent à sa poursuite; la plus grande partie de ses biens lui fut enlevée. Soit douleur de cette perte, soit remords de ses crimes, soit bien plutôt par

l'effet du poison, il ne survécut pas long-temps à la mort de ses frères. Il laissa deux veuves, dont l'une avait un fils, l'autre une fille et un fils. Ce dernier fils, alors âgé de treize ans, c'était Ali-Pacha, sa sœur s'appelait *Chaînitza* et leur mère *Kamco*, fille d'un bey de Conitza. La mère d'Ali, cruelle, vindicative, cupide et intrigante, portait en elle tous les venins qui devaient un jour infecter l'âme dutyran dc l'Albanie. Afin de conserver à son fils les débris de la succession de Véli-Bey, elle empoisonna, avec la mère, l'autre enfant qu'il avait eu, se prostitua à tous les *Klefths* dont elle espérait l'appui, et compagne de toutes leurs entreprises, y conduisit le jeune Ali. La fortune favorisa quelque temps ses hardis projets, Tépéléni tomba en son pouvoir; tous ceux de ses ennemis qu'elle y rencontra, subirent les plus atroces persécutions.

Les enfans de Kamco étaient devenus en état de profiter de ses horribles leçons, et complices de la barbarie de leur mère, ils

pouvaient en être les instrumens. Cette infâme domination devait cependant avoir son terme. Les habitans de *Khormovo* et de *Kardiki* (tous Mahométans) se liguèrent, et profitant d'une époque où Ali s'était absenté pour quelque expédition sanguinaire, ils surprirent Tépéléni à la faveur des ombres de la nuit, s'emparèrent de Kamco et de sa fille, et les conduisirent prisonnières à Kardiki. Cruelle fut l'expiation des crimes commis par ces deux femmes. Plongées l'une et l'autre dans un cachot affreux, elles en sortaient à la chute du jour pour passer dans les bras de l'homme que le sort désignait, chaque nuit, pour les posséder. Après avoir deux mois satisfait à tant d'ignobles voluptés, elles échurent enfin à un bey de Gardiki, dont la pitié les sauva. Échappant à tous les regards, il les reconduisit lui-même, accompagné de quelques amis, jusqu'à Tépéléni. Le lendemain, les geoliers Kardikiotes redemandèrent Chaînitza et Kamco : à la nouvelle de leur évasion, ils ameutèrent le peuple, qui brûla la maison du bey généreux.

Que l'on se représente le jeune Ali se retrouvant entre sa mère et sa sœur. Ces deux femmes flétries par leurs souillures; sensibles, pour la première fois peut-être, à la honte, parce qu'elle autorisait leur vengeance, obsédaient incessamment de leurs cris de rage, de leurs pleurs, de leurs prières, cet Ali, déjà trop porté par sa nature à chercher dans le sang la réparation d'une offense. « Mon fils, s'écriait sa mère, en s'attachant à ses côtés, en fixant sur ses yeux que la fureur égarait, mon fils! mon âme ne jouira de la paix que lorsque Khormovo et Kardiki, anéanties par ton cimeterre, ne seront plus là pour témoigner de mon déshonneur. » Ali tenta aussitôt de réaliser cet espoir ; mais sa première expédition fut malheureuse, il fut battu. L'année suivante, comme il venait d'essuyer un nouvel échec, et se sauvait dans un couvent grec, il y trouva un trésor considérable. Cette découverte devait être un adoucissement à la douleur de sa mère, et une des premières causes de l'élé-

vation d'Ali : il avait alors vingt-cinq ans.

Sa fortune nouvelle, l'avenir que pouvait lui promettre son ambition active, déterminèrent le pacha de *Delvino, Capelan*, résidant à *Argiro-Castro* (1), à lui donner en mariage sa fille *Emineh*. Ali crut ne pouvoir mieux célébrer son union, qu'en attaquant de nouveau, avec les forces imposantes qu'elle lui procurait, les ennemis de sa mère et les siens. Le sort lui fut encore contraire : une défaite non moins humiliante que les autres, le contraignit à s'aller jeter aux pieds de ceux qu'il voulait égorger : car il ne pouvait obtenir son salut qu'au prix de cette démarche, sacrée pour les Turcs, qui ne refusent jamais le pardon au plus grand criminel qui l'implore. Mais l'acte d'humilité d'Ali devait être le gage d'une perfidie plus dangereuse que ses armes. La prompte division

(1) Argiro-Castro, en turc : Erguilé est une des principales villes de l'Albanie, à vingt lieues nord-ouest de Janina. Elle est très-forte, tant par la nature que par l'art. La population est presqu'entièrement mahométane. Cette ville fait un grand commerce de tabac à priser.

entre ses ennemis signala bientôt leur réconciliation avec lui : les plus faibles d'entre eux se lièrent à sa cause, les plus forts n'eurent plus qu'à reconnaître leur impuissance.

C'est vers cette époque, et tandis qu'Ali, dans son gouvernement de *Tricala*, donnait tous ses soins à l'intrigue, que sa mère *Kamco* mourut à Tépéléni, entre les bras de sa fille Chaînitza. Elle était expirée depuis une heure, lorsque son fils, averti par un courrier, se présenta devant sa couche funèbre. Le testament de la défunte fut examiné. Il s'y trouvait deux articles importans pour ses héritiers : l'un, qui leur prescrivait le massacre des habitans de *Kardiki* et de *Khormovo ;* l'autre, qui leur imposait la loi d'envoyer un Bédel (1) à la Mecque, et une offrande au *Kiabé*, ainsi qu'à *Médine*, sur le tombeau de Mahomet.

(1) Les Musulmans sont tenus de faire, une fois dans leur vie, le pélérinage de la Mecque. Ceux qui ont négligé ce devoir, ou qui ne se soucient point de le faire, envoyent, par procuration, soit de leur vivant, ou par une clause de leur testament, un homme à leur place. On choisit, pour cet effet, un dévot pauvre, d'une probité reconnue. On le nomme Bédel.

L'observance de la première de ces deux obligations, fut jurée sur le cadavre de *Kamco;* quant à la seconde, il existait, pour la remplir, une invincible difficulté : l'offrande au nom des morts devait être le fruit d'un argent légitimement acquis ; et malgré les recherches les plus minutieuses, bien qu'il remontât jusqu'à ses aïeux, Ali ne put trouver dans sa famille pour la valeur d'une obole, qui n'eût été extorquée par la fraude, le vol et l'usurpation. Mais s'il était impossible au fils sanguinaire de Kamco, de racheter par une pure offrande les crimes de sa mère, il était du moins dans sa volonté comme dans celle de sa sœur de témoigner par de nouveaux forfaits qu'ils étaient en possession d'un héritage de réprobation.

Les *Klefths* revirent bientôt Ali à leur tête. Les montagnes de Zagora et les districts avoisinant Tépéléni, furent les principaux théâtres des horribles cruautés exercées par cette horde féroce. Elles augmentèrent à un tel point, que *Kourd-Pacha,* qui commandait

alors à *Bérath*, fit marcher des troupes contre les *Klefths*, et s'empara d'Ali. Une mort infâme était le digne prix qui devait être réservé au fils de *Kamco;* mais son âme fausse parvint aisément à déguiser sa rage impuissante, et les dehors d'une profonde humilité et d'un tendre respect pour son vainqueur, trompèrent tellement *Kourd-Pacha*, qu'après avoir traité Ali moins en prisonnier qu'en favori, il le congédia chargé de présens considérables.

Des crimes nouveaux nécessitèrent bientôt de nouvelles répressions. L'ordre arriva de Constantinople au *Dervend-Pacha* d'exterminer la ligue entière des Klefths; mais ce Dervend était le même Kourd-Pacha. Sa première faiblesse ne se démentit pas. Au lieu de combattre, il parlementa; au lieu de lui trancher la tête, il accueillit le chef des brigands, et lui rendit son amitié. Quel lien d'honneur était capable d'en imposer aux passions d'Ali! Admis dans l'intimité de Kourd-Pacha, il tenta de séduire sa fille, mariée à

Ibrahim-Bey d'Avlona. Surpris par le mari lui-même, au moment où il escaladait le mur de son harem, il fut obligé de s'enfuir, pour se soustraire à la colère du Pacha et de son gendre, car en Turquie un attentat à l'honneur d'un époux, est un crime irrémissible. Craignant que Tépéléni ne lui offrît pas un asile assuré, Ali n'y revint qu'après un laps de temps assez considérable, pendant lequel il était entré au service du *pacha de Négrepont.*

Son retour, dans sa ville natale, fut signalé par des brigandages; mais alors ses vues, aggrandies par la satiété de crimes obscurs, se portèrent sur l'envahissement des petites villes voisines de Tépéléni. Une tentative sur *Argiro-Castro*, où régnait la discorde, fut victorieusement repoussée; les partis divisés se réunirent pour le battre. *Libokhovo* et *Khormovo* n'eurent pas le même succès : il est vrai qu'il est peu d'armes à employer contre la perfidie, et c'est par elle qu'Ali se rendit maître de ces deux villes.

Khormovo était habitée par des chrétiens; les cruautés qu'il y exerça sont inouïes; elles portèrent la terreur dans les provinces voisines : le district de *Conitza*, une partie de celui de *Prémèti*, et la vallée de *Caramouratadez*, aimèrent mieux l'avoir pour chef que pour ennemi, et se soumirent à sa domination.

Fortifié ainsi dans sa puissance illégale, Ali fit intriguer à Constantinople, afin d'obtenir la commission d'attaquer le Pacha de Delvino, alors en disgrâce auprès du Sultan. S'offrir pour instrument des vengeances du pouvoir, c'est s'assurer de sa faveur, Ali obtint ce qu'il avait sollicité; mais une attaque franche et à main armée avait ses dangers et ses vicissitudes, il ne voulut pas s'y exposer. Il se rendit, accompagné de peu d'hommes, auprès du Pacha de Delvino, qui l'accueillit comme un proscrit échappé aux rigueurs du firman. Le prix de cette hospitalité fut la mort. Non content de ce lâche assassinat, Ali saisit le fils de sa victime pour l'emmener prisonnier: le peuple indigné prit les armes; on traita d'une

rançon avec le meurtrier, moyennant laquelle il rendit le fils du défunt Pacha et les principaux habitans de Delvino, qu'il avait aussi en son pouvoir.

LIVRE DEUXIÈME

La guerre éclata entre la Porte Ottomane, la Russie et l'Autriche : Ali se présenta à l'armée turque, commandée par le visir, à la tête d'un corps d'Albanais. Sa conduite au camp fut celle d'un brave soldat, et lui valut une bonne réputation militaire. Le titre de pacha à deux queues, la charge de *dervendgi pacha* (grand prévôt des routes), et celle de gouverneur de *Tricala*, ville située à l'est du Pinde, en Thessalie, entre *Larissa* et *Janina*, lui furent alors décernés par le Sultan.

Dès qu'Ali ne jugea plus sa présence nécessaire à l'armée, il se retira dans son gouvernement, où l'appelait, non le désir d'y exercer une autorité équitable et sage, mais le besoin des intrigues dont la ville de Janina

devait être le but. Ayant mûrement combiné toutes les perfidies qui devaient le conduire à la réussite d'un projet que lui avait inspiré son ambition, il franchit le *Pinde* à la tête d'un corps considérable de troupes, et vint poser son camp sous les murs de Janina consternée. Sa volonté n'était pas toutefois de s'emparer par la force de cette ville considérable; l'attitude militaire qu'il avait prise ne devait lui offrir que des moyens secondaires : l'or, le poison et l'imposture les précédaient.

Des partisans grecs qu'Ali entretenait dès long-temps dans Janina, allèrent, par ses instigations, demander pour lui à Constantinople le gouvernement de la ville; mais leur démarche pouvait être infructueuse, car ils furent obligés d'accompagner un firman qui, loin de favoriser Ali, lui ordonnait au contraire de se retirer dans son gouvernement de *Tricala*, et de ne plus se mêler à l'avenir des affaires de Janina. Un Grec prit les devants pour instruire son maître de la nature de l'ordre qui était en route. Ce fidèle serviteur fut

renvoyé vers ses compagnons, et aussitôt arrivé, le porteur du véritable firman mourut empoisonné. Le voyage des députés se continue, ils approchent de Janina; les beys vont selon l'usage au-devant de l'ordre impérial; pleins d'espoir dans la bonté du Sultan, ils se hâtent d'en faire la lecture... Ce n'est pas la garantie de leur délivrance qu'ils y voyent, c'est la sommation de reconnaître sans délai Ali pour gouverneur. Ali-Pacha se présente alors à la tête de ses troupes (c'était au mois d'octobre 1788), et il entre dans la ville qu'abandonne en fugitif un grand nombre d'habitans.

On pouvait croire que le Divan châtierait cette insolente supercherie, mais il savait déjà à quel prix se rachetaient les crimes d'Ali-Pacha; il en fixa, il en reçut le montant, et se crut encore en reste avec la munificence de l'assassin des envoyés du Sultan, puisqu'il ajouta à la confirmation du pachalik de Janina, la charge éminente de dervend-pacha de Roumélie.

C'est vers ce temps que ce même Ibrahim,

alors pacha de Berath, dont Ali avait tenté de séduire la femme, se vit contraint de faire une levée de troupes contre lui, afin de s'opposer aux excursions qu'il ne cessait de diriger sur le territoire de son gouvernement. Le commandement de cette armée fut confié à *Sepher-Bey*, frère d'Ibrahim, qui choisit pour *kiahiah* le gendre de *Chaînitza*. Mais cette guerre, dont le résultat, si elle eût été poursuivie avec vigueur, pouvait être funeste à Ali-Pacha, se termina bientôt par des négociations. Le bon Ibrahim, préférant son repos au plaisir d'écraser un ennemi, cimenta même le traité de paix qu'il conclut avec lui, en unissant sa fille à *Moukhtar-Bey*, fils aîné d'Ali-Pacha.

La pacha de Berath s'aperçut trop tard que l'amitié d'un traître est toujours plus dangereuse que ses armes : c'était peu que la discorde vînt troubler sa famille, son frère chéri, Sepher-Bey, dont la probité courageuse déplaisait à Ali, mourut empoisonné par un médecin grec du Zagori. On commençait à

nommer le cruel instigateur de ce crime, lorsque, dans l'intention de perdre par la calomnie une femme qu'il n'avait pu souiller de son amour, Ali déclara que l'empoisonneur devait avoir été salarié par la femme même d'Ibrahim, jalouse de l'ascendant que Sepher-Bey exerçait sur son mari. Cette grossière imposture fut démasquée aussitôt que publiée ; mais qu'importait à Ali-Pacha une honte de plus; il n'en était pas à ce degré d'enfance en politique, que l'infamie, digne salaire d'un crime, dût troubler sa pensée : c'est par des crimes nouveaux qu'il se chargeait de répondre à ses accusateurs.

Le pachalik d'*Arta* pouvait s'obtenir par une calomnie, il l'obtint. L'Acarnanie, *Klissoura*, *Premethi*, *Konitza* et *Ostanitza*, chefs-lieux de districts en Albanie, furent soumis à ses armes. Ces conquêtes importantes l'ayant une fois rendu maître de l'espace qui le séparait de Tépéléni, il tourna toutes ses vues vers les *Souliotes*, tribu *albanaise* professant la religion grecque, mais ne parlant que la langue

albanaise. Il ne m'a pas paru inutile d'insister sur cette dernière particularité, parce que la vanité des Grecs les a portés souvent à citer les habitans de *Souli* comme leurs compatriotes : prétention dont l'inexactitude est prouvée par les mœurs, le costume, le langage, en tout albanais, des *Souliotes*.

La manière dont furent déclarées les hostilités de cette première guerre est digne du tyran de *Janina*. Il supposa qu'ayant à attaquer ses anciens ennemis d'*Argiro-Castro*, un secours de Souliotes lui était nécessaire. Soixante-dix des guerriers de *Souli* se rendirent aussitôt à son armée. Le nombre en avait été prévu, il n'était pas capable d'en imposer à la lâcheté : mais des braves, les armes à la main, ne calculent pas le nombre de leurs ennemis. Si cette maxime n'était point pratiquée par les soldats d'Ali, du moins ils la connaissaient. Afin donc de satisfaire sans danger la vengeance de leur maître, c'est dans les jeux du camp (1) qu'ils surprirent les

(1) Ces jeux consistent à jeter de grosses pierres au loin, et à lutter.

Souliotes, et les enchaînèrent, à l'exception de trois, dont les deux premiers ayant eu le temps de courir à leurs armes, ne les quittèrent qu'en tombant hachés par morceaux; le troisième avait pu s'enfuir, et porter à *Souli* la nouvelle de cette infâme trahison.

Ali-Pacha croyait surprendre cette ville; il y trouva toute la population en armes. Il voulu négocier, on lui rappela sa perfidie; il ordonna l'attaque : vieillards, enfans, femmes même, ayant à leur tête une amazone, nommée *Mosko*, volèrent, sous la protection de leurs guerriers, à la défense de leur patrie. L'armée d'Ali fut culbutée, laissant quatre mille hommes tués ou prisonniers; lui-même, dans la célérité de sa fuite, creva un cheval. Cette victoire, urgente pour le salut des soixante-sept *Souliotes* prisonniers, fut la cause d'un traité par suite duquel ils furent rendus.

Avant de se préparer à une nouvelle guerre contre ces valeureux ennemis, Ali-Pacha voulut détacher d'eux les auxiliaires qui pou-

vaient soutenir leur cause. Ibrahim-Pacha était l'un d'eux; Ali n'eut pas honte, malgré tant de perfidies dont il avait déjà payé sa bonté, de lui proposer une nouvelle alliance, en lui demandant sa seconde fille pour son second fils, *Véli-Bey*. Le faible Ibrahim y consentit. Un crime, plus atroce encore par les circonstances qui l'environnèrent, que celui commis sur *Sepher-Bey*, le jour des noces de *Moukhtar*, signala cette nouvelle fête.

Il existe en Albanie un usage qui veut que la famille de la mariée choisisse un homme de marque pour remettre la future épouse aux mains de son époux. Ce personnage joue un rôle important dans les solennités de la noce, et devient comme l'allié des deux familles dont les enfans s'unissent. Ibrahim crut ne pouvoir mieux choisir pour cette charge officieuse que le neveu d'Ali, gendre de *Chatnitza*, qui s'était attiré la haine de son oncle, contre lequel il s'était battu en qualité de *kyahyah* de l'infortuné *Sepher-Bey*. Cette circonstance pouvait réunir l'oncle et le ne-

veu ; le bon pacha de Berath s'en flattait. Hélas ! combien de fois devait-il donc être victime d'Ali avant de le connaître ?

C'est pendant l'hiver de 1791 que cette présentation eut lieu à la cour de Janina. Au milieu des fêtes qu'elle occasionna, *Ali* publia tout-à-coup qu'on avait tenté de l'assassiner d'un coup de fusil, et que l'assassin s'était soustrait à toutes les recherches. Cette nouvelle jeta la terreur dans la ville et dans le palais. Chacun tremblait d'être pris pour le coupable. Les sbires paraissaient s'agiter beaucoup pour le trouver ; enfin ils déclarèrent leurs perquisitions inutiles. Mais *Ali* témoigna les plus grandes craintes pour sa vie ; il déclara qu'il ne recevrait plus qu'un individu à-la-fois, et désarmé. Une chambre fut désignée spécialement pour salle d'audience ; elle était située sur une voûte ; la porte, en forme de chausse-trappe, se trouvait au milieu, et une échelle y était appuyée pour y monter.

Cette lâche et stupide invention, que Char-

les IX n'eût pas osé mettre en pratique, même après la Saint-Barthélemy, facilita quatre jours les audiences d'Ali à ses courtisans; le cinquième, il y appela son neveu, afin, lui fit-il dire, de lui offrir les cadeaux de noce. Le gendre de *Chaînitza* crut à la faveur; il se livra à la joie frivole qu'elle inspire. Après avoir reçu les félicitations de ses amis, il remit gaîment ses armes aux Albanais qui l'attendaient près de l'échelle, y monta plein d'espérance.... A peine a-t-il passé la chausse-trappe, qui se referme sur lui, un coup de pistolet part, l'épaule du malheureux jeune homme en est fracassée, il tombe. Après quelques instans de silence, la voix d'Ali retentit, il appelle *au secours!* Les gardes se présentent; il leur crie qu'il vient de tuer son neveu en se défendant contre lui, qui en voulait à ses jours. Il ordonne de fouiller dans les vêtemens du mort: on en retire une lettre où se trouvaient les détails d'une prétendue conspiration; le frère du gendre de *Chaînitza* y était fort inculpé.

En même temps que, sur la dénonciation de cette lettre falsifiée, on entraîne et étrangle en présence d'Ali le malheureux frère du défunt, des *kourbans* (1) sont sacrifiés pour remercier Dieu de la découverte de cette *terrible* conspiration. C'était bien plutôt lui rendre grâce de la réussite d'un horrible assassinat; car lorsque le cadavre de la victime fut livré pour être lavé, on vit que sa tête avait été écrasée et brûlée en plusieurs endroits. Des commissaires furent envoyés pour s'emparer des biens et meubles des deux frères, parce que, disait le décret, il était juste qu'Ali héritât de ses assassins.

(1) Nom donné au sacrifice d'un mouton, dont on distribue les pièces aux assistans. Cet usage existait aussi chez les Israélites et les chrétiens orientaux, mais les missionnaires sont parvenus à l'abolir chez ces derniers.

LIVRE TROISIÈME.

L'ANNÉE suivante, le Sultan ayant eu des preuves positives qu'*Ali-Pacha* était en négociation avec des émissaires d'une puissance européenne pour se rendre indépendant, il envoya un *capidgi-bachi* à Janina, pour éclaircir cette affaire. Le tyran ne crut pas qu'il fût temps de lever le bouclier de la révolte; il prit beaucoup de peine pour se disculper, et parvint, à force de promesses, à trouver un Grec qui, dans l'espoir d'une somme d'argent considérable, consentît à se déclarer en plein *mékémèh* pour l'auteur des papiers, pièces justificatives de l'accusation. Ce Grec dit s'être servi des sceaux du pacha, à son insu, afin de donner plus d'autorité à ses écrits. Cette déclaration terminée, Ali, craignant que sa

dupe ne vînt à se dédire, ou du moins à réclamer l'argent promis, la fit pendre dans la cour du tribunal : il parut ainsi mettre de l'empressement à satistaire la justice du Sultan.

Cependant ce dernier évènement fit comprendre à Ali-Pacha que le moment était venu de donner à sa puissance tous les développemens que la force des armes, la perfidie et le meurtre, pourraient lui faciliter; car la cour ottomane, inquiète déjà sur ses intentions, pourrait s'appliquer à les traverser. Il fallait par de nouvelles conquêtes se mettre en état de braver sa surveillance, et de résister à ses actes de répression.

Afin de constituer son pouvoir politique dans les formes préservatrices, en apparence, du repos public, il fit une guerre cruelle aux *Klefths*, ses anciens compagnons d'armes; mais on peut croire aussi que le motif de cette activité sanguinaire, dans laquelle il entretenait ses Albanais, était de les aguerrir contre des dangers plus réels que ceux que leur présentait la poursuite des Klefths; il

eut bientôt occasion de mettre leur valeur à l'épreuve.

Moustapha, pacha de *Chkodra* (Scudarie), dans la haute Albanie, s'était déclaré en révolte contre son souverain; un firman qui le condamnait à mort était lancé contre lui. Par suite de cet arrêt, tous les pachas relevant du Rouméli-Valissi furent requis de marcher à la tête de leurs troupes contre le rebelle Moustapha. Ali se trouvant compris dans cette réquisition, prévit dans cet appel l'occasion d'agir dans ses intérêts. Il se mit en marche, en effet; mais ayant obtenu du Rouméli la permission d'agir séparément du gros de l'armée combinée, il occupa ses Albanais à la prise de plusieurs places, et finit par se rendre maître de la ville importante d'*Okhrida*. Il fit faire un grand massacre des habitans, imposa pour bey, à ceux qui survivaient, l'un de ses affidés, et lui donna en mariage la veuve du gendre de *Chainitza*.

Les Français venaient de prendre *Corfou*: Ali-Pacha qui, tandis que Napoléon comman-

dait l'armée d'Italie, avait entretenu une correspondance avec lui, obtint facilement la permission de faire passer ses barques armées dans le détroit qui sépare l'Ile de *Corfou* de la côte d'Albanie; ce qu'il n'eût jamais pu faire à l'époque où les *Vénitiens* étaient maîtres des îles *Ioniennes*, attendu qu'il existait un traité entre *Venise* et la *Porte Ottomanne*, en vertu duquel il était défendu, à toute embarcation aux pavillons du Croissant, de traverser le canal de Corfou.

A peine *Ali Pacha* eut-il obtenu cette permission, dont l'importance ne fut pas assez sentie des autorités françaises à Corfou, que ses chaloupes armées naviguèrent dans le canal, abordèrent (le jour de Pâques 1798), à *Aya-Vasili* et *Novitza-Bouba*, deux petites villes d'Albanie situées au bord de la mer, et habitées par des chrétiens. C'était l'heure de l'office divin, la côte était déserte, les Mahométans pénétrèrent à l'improviste dans ces villes, et massacrèrent *six mille personnes*. Après cette expédition, ils se rendirent maîtres

de *Porto-Palermo*, bon port situé plus au nord qu'*Aya-Vasili* et Novitza-Bouba, et se hâtèrent d'y construire un fort. Leur activité dans ces parages était incroyable, car en même temps qu'ils élevaient ce fort, ils s'emparèrent de la pêcherie célèbre nommée *Aya-Zeranda*, (Santi Quaranta), dont le revenu est très-considérable, et qui sert aussi de port.

Le vertueux et justement renommé *Passe-oan-Oglou*, pacha de Widin, était depuis peu de temps en révolte contre le Sultan. Ali Pacha, dans l'intention d'être à propos agréable à son maître, se mit en personne à la tête du corps d'Albanais qu'il fut obligé de fournir, comme contingent, à l'armée du Visir; mais tandis qu'il était sur les bords du Danube, la nouvelle arriva que l'armée française pénétrait en Égypte. Ali obtint du Grand-Visir de retourner dans son gouvernement, à proximité des îles Ioniennes, dont les Français étaient maîtres, et résolut aussitôt de les traiter en ennemis. Cependant si dans des luttes contre les Pachas ses voisins, sa prudence

lui avait inspiré de seconder les armes par la perfidie, ce dernier auxiliaire lui sembla bien plus important lorsqu'il s'agit de s'attaquer à des soldats dont la bravoure et l'expérience militaire intimidaient l'Europe.

Le spoliateur de ses alliés, l'assassin de ses neveux, devait à son nom une nouvelle tache de sang, non recueilli bravement dans un combat, mais sous le poignard des assassins.

L'adjudant-général *Rose* commandait à Corfou. Ali-Pacha lui écrit qu'ayant à l'entretenir sur des intérêts qui les touchait l'un et l'autre, il le priait de se rendre à un lieu de conférence qu'il lui indiquait. Le général n'ayant aucune défiance, traverse le canal, débarque, une voiture le transporte auprès d'Ali-Pacha, qui l'accueille avec les plus grands égards, les marques les plus touchantes d'amitié. Ils dînèrent ensemble, *Ali* paraissait extrêmement gai, *Rose* s'abandonnant à la joie que lui inspirait une telle réception, lui dit qu'il espérait que rien n'altérerait leur

amitié : « Je vais t'en donner une preuve nouvelle, » lui répondit le Pacha, et il ordonna aux Albanais de s'emparer de la personne du général : on se jette sur lui, on le garotte, on l'entraîne dans une pièce voisine, où pendant qu'il dînait, on avait préparé des tortures. Tandis que le malheureux officier français révélait, au milieu des plus horribles supplices, la situation militaire des îles Ioniennes, Ali lui criait : « Tu as parlé d'amitié ? il ne peut y en avoir entre un Musulman comme moi et un chien de chrétien comme toi, que celle dont je te fais éprouver les suites en ce moment. » Après l'avoir fait cruellement torturer, il le fit conduire sous bonne escorte à Constantinople, en dénonçant le général comme un espion qu'il avait surpris ; l'infortuné mourut au bout d'un mois des suites de la torture. Rose n'a pas été vengé par les Français !

Cette infame trahison, présentée au Divan sous la forme d'un acte de justice, fut suivie d'une ligue avec les Russes et les Anglais, con-

sentie par le Sultan, pour enlever aux Français toutes les villes ex-Vénitiennes qui se trouvent situées sur le territoire ottoman, savoir : *Prévésa*, *Parga*, *Vonitza* et *Boutrinto*. Prévésa attira la première les regards d'Ali-Pacha; un évêque grec, son affidé, fut chargé d'y semer l'esprit de discorde et de trahison : un autre scélérat, *Lazaro Botzari*, chef *Souliote*, devint son complice, et commença par persuader à ses compatriotes de liver le passage à l'armée d'Ali qui se dirigeait sur *Prévésa*; au contraire, l'intérêt des Souliotes était qu'ils se joignissent aux Français pour écraser les troupes albanaises: leur ignorance en politique leur fut bien fatale!

Ali-Pacha, favorisé par tant de moyens, se présenta brusquement devant Prévésa: à peine un petit nombre d'habitans eut-il le temps d'envoyer les femmes et les enfans à Corfou et à Sainte-Maure. Le général *Salcette* occupait la ville avec deux cent soixante hommes; il se hâte de faire les préparatifs de défense; un officier de génie qui dirigeait les travaux

de fortifications, mourut empoisonné au bout de quelques jours, n'ayant eu le temps que de faire commencer deux redoutes.

L'attaque et la défense eurent d'une part le caractère de la rage, de l'autre celui du désespoir. Les deux cent soixante Français, après avoir tué onze cents Albanais, sont forcés de capituler; les lignes prévésannes sont enfoncées, et prennent la fuite; les Albanais sont dans Prévésa! deux fois vingt-quatre heures elle fut le théâtre du viol, du pillage, du meurtre et de l'incendie. Ali-Pacha, comme un tigre que la vapeur du sang excite encore au carnage, veut marcher aussitôt sur *Vonitza*, située sur la rive méridionale du golfe de *Prévésa*, près de l'ancien *Actium*. L'évêque grec est envoyé de nouveau auprès de ses co-religionnaires pour les séduire et les tromper; il demande au nom d'Ali les têtes de quatres soldats français, malade dans un hôpital, Logotheti Calichopoulo (Λογοθετι Καλιχοπουλο), primat des Grecs de *Vonitza*, favorisa cette demande, et l'évêque se remit en

route vers son maître, pour lui porter le digne présent des quatre têtes françaises. A la pointe du golfe, il rencontre un grand nombre de Prévésans échappés au massacre, mourant de faim, et qui, à sa vue, invoquèrent le caractère religieux dont il était revêtu, pour leur faire obtenir leur grâce d'Ali-Pacha. L'évêque la leur promit d'avance, servit de guide à cette troupe infortunée, et la livra à l'impitoyable vainqueur.

Ces malheureux, réunis à deux cents hommes de leur nation, furent conduits le lendemain à Salaghora (1), où *un seul* homme fut chargé de leur trancher la tête. L'agonie était prolongée par la lenteur du massacre.

Vonitza s'étant soumise, Ali résolut de s'emparer de *l'île Sainte-Maure*. Il posa son camp sur les hauteurs de *Playa*, et fit menacer la ville du même sort que Prévésa, si elle faisait la moindre résistance. Les habitans consternés allaient se rendre, lorsque l'amiral russe, *Ouchakoff*, qui commandait une

(1) Saraï et douane sur le bord de la mer, dans le golfe d'Arta.

flotte dans la Méditerranée, et venait d'envoyer un vaisseau de ligne pour prendre possession d'Ithaque, où stationnait un petit poste français, fit aborder ce vaisseau sur les côtes de Sainte-Maure. Le capitaine russe arrêta les négociations déjà entamées, et Sainte-Maure fut sauvée. Ali fit faire des propositions d'alliance aux *Parganiotes*, ils les rejetèrent: tournant alors sa rage sur *Boutrinto* et *Gomenitza*, il s'en empara. Quelques soldats français qui se trouvaient à Boutrinto, en firent sauter le fort en l'évacuant.

LIVRE QUATRIÈME.

Le Sultan, pour récompenser ce qu'il croyait être le dévoûment d'Ali-Pacha à sa personne et au prophète, lui envoya le *Kilitche-We-Caftan* (1). Cette nouvelle marque de faveur rehaussa l'ambition d'Ali, et il jugea convenable de paraître s'en rendre digne par quelqu'action d'éclat. Il fit venir à Janina tous les beys et chefs albanais qu'il maintenait sous sa domination, leur fit faire un sermon par un *Cheikh*, roulant sur leur devoir de faire disparaître les chrétiens des terres musulmanes, ou de les convertir. La péroraison de ce discours fût pressante, et lorsqu'Ali s'aperçut qu'elle électrisait l'assemblée, il se leva comme un inspiré, en s'écriant : « Allons, mes frères,

(1) Sabre et pelisse d'honneur.

soyons vrais Musulmans! exterminons ces chrétiens infidèles, ennemis du Prophète et du Sultan. Leurs femmes, leurs enfans, leurs troupeaux, leur or, leurs maisons, leurs terres vous appartiennent, je n'en veux rien pour ma part, me contentant de la récompense que j'obtiendrai dans l'autre monde, du bien que j'aurai fait en celui-ci. Mon unique dessein est de soutenir et d'illustrer notre religion; vous me seconderez dans ce dessein par votre valeur, après quoi je me ferai *hadgi*, j'habiterai une *Tekké* pour y vivre et mourir *derviche*; mais tant qu'il restera des chrétiens sur cette terre, point de repos. Que tous ceux qui aiment Dieu, jurent avec moi sur le Coran, de ne mettre bas les armes qu'après avoir réduit les Souliotes à se faire *Rakjas*, ou à mourir! »

Après qu'il eut parlé, on lui apporta de l'eau, il fit son ablution légale (*abdesth*), prit le Coran des mains du *Cheikh-Jossouf*, et prêta serment. Tous les chefs l'imitèrent(1).

(1) Je tiens ces détails des principaux personnages de cette assemblée.

N'eût-on pas dit, en voyant cette assemblée que haranguait un prêtre, où tout le formulaire religieux était employé, où celui qui la présidait en appelait à l'honneur des hommes, à leur bravoure, à leur fidélité, qu'un noble motif la réunissait, qu'elle levait le sabre pour une noble cause, et que ces sermens ennoblis par le nom d'un Dieu, étaient inspirés par lui? et cependant rien de ce qui doit être sacré pour les hommes, n'était la cause de tant de solennité, le sang innocent allait être versé, et le ciel avait été invoqué!

Dix mille hommes se trouvaient réunis sous la bannière d'Ali-Pacha; ils se mirent en mouvement, mais la ruse éclaira leur marche, en trompant les yeux intéressés à en être avertis.

Des bruits différens circulèrent: — ils vont prendre Corfou; ils se dirigent vers Sainte-Maure; ils vont s'embarquer pour l'Égypte. — Non, ils arrivent devant Souli, dont ils ont déjà surpris et ravagé les premières maisons.

C'est alors que *Lazaro-Botzari*, qui s'est crée un parti dans sa patrie, passe en transfuge avec les siens, dans le camp d'Ali-Pacha. Une défense terrible trompe la rage de l'attaque; des deux côtés la valeur est égale, mais la fortune n'a pas encore abandonné la bonne cause : un des premiers généraux d'Ali est tué; les plus braves d'entre les Albanais laissent leur vie dans les défilés; partout où l'on combat, les Souliotes sont vainqueurs. La perfidie, et de tous les moyens légitimés par la guerre, le plus atroce et le plus lâche, la famine, pourront seules réduire ces immortels défenseurs de la liberté.

Ali partage son armée en cinq corps pour occuper les principaux défilés des montagnes, et intercepter les communications avec la côte; il fait construire des tours qu'il garnit d'hommes et de canon. Au milieu des soins que nécessite ce blocus, il dénonce Souli à la cour de Constantinople, obtient du Sultan le droit de réclamer un contingent de tous les beys d'Albanie, et voyant que la faim pressait

les malheureux Souliotes, il leur propose une trève (*moutariké*), moyennant qu'ils livreront vingt-quatre ôtages. Les assiégés qui espèrent un moment de repos et des vivres, donnent leurs ôtages ; à peine sont-ils arrivés dans le camp, qu'ils sont enchaînés. Ali fait dire aux Souliotes qu'ils aient à se rendre, si non que leurs ôtages vont être égorgés. Les Souliotes répondent que vingt-quatre individus ne décideront pas du sort de la nation, qu'ils ne se rendront jamais.

Ce repos, ces vivres qu'ils n'avaient pu obtenir à cause de l'impossibilité d'une trève, le rappel d'Ali-Pacha dans les rangs de l'armée du grand-visir, les leur procura. La Porte combattait de nouveau le célèbre pacha de Widin. Mais la campagne ne fut pas de longue durée, et bientôt les Albanais revinrent aux portes de Souli.

L'or du pacha de Janina avait séduit deux nouveaux traîtres parmi les Souliotes, *Koutchoniko* et *Kitcho-Botzari*, frère de *Lazaro*. Les deux premiers agirent sur l'esprit de leurs

concitoyens, et à force d'instances, de perfides représentations, obtinrent le bannissement du premier défenseur de Souli, *Foto-Tchavella*. Il était le fils de cette *Mosko*, qui plus d'une fois avait combattu vaillamment pour son pays. Il se soumit avec résignation à l'injuste et aveugle décision des Souliotes, dédaigna de se justifier devant eux, ne leur parla que du danger qu'ils couraient, s'ils venaient à se fier aux promesses de l'ennemi, et prenant une torche, il incendia sa maison disant qu'il préférait la voir brûler, à la honte de la savoir un jour souillée par un Musulman.

Des prêtres grecs, gagnés par Ali, et exerçant beaucoup d'ascendant sur l'âme religieuse de *Foto-Tchavella*, lui persuadèrent de se rendre auprès du tyran, qui ne désirait de lui qu'une seule entrevue. Ali-Pacha fit tout au monde pour l'attirer dans son parti, n'ayant pu y réussir, il le jeta dans un cachot horrible.

Les hostilités recommencèrent. Les assiégeans étaient alors au nombre de vingt mille hommes; Véli-Pacha, second fils d'Ali, les

commandait. Le sang coulait, mais la victoire restait encore aux Souliotes. Ces intrépides montagnards parvinrent à brûler, avec sa garnison albanaise, une forteresse construite dans les défilés; chaque rencontre avec l'ennemi leur offrait un triomphe..., et la dernière de leurs palmes devait être celle du martyre!

La vertueuse femme d'Ali-Pacha, *Emineh*, mère de *Moukhtar* et de *Véli*, prévoyait les horreurs qu'entraînerait après soi la défaite des Souliotes. Femme, mère, épouse, elle frissonnait à l'idée des tortures qui attendaient les femmes de Souli, et comme elle chérissait ses fils, elle comptait dans sa pensée les larmes que chaque mère avait déjà dû verser. Émue par les images sinistres que sa sensibilité lui représente, elle oublie la prudence pour n'écouter que la pitié, elle espère d'ailleurs que ses vertus lui auront mérité une récompense, que ses pleurs et ses prières auront quelqu'empire sur l'âme de son mari. Elle se rend auprès d'Ali-Pacha, se précipite à ses genoux, les presse, les embrasse; expose enfin le sujet

de ses angoisses. Elle avait parlé de générosité, de clémence, Ali l'écoutait incertain; elle nomme les Souliotes..... il saisit un pistolet, le coup part, Eminéh n'est pas atteinte, mais la frayeur la fait chanceler, elle tombe : ses femmes accourent, et la portent dans son appartement.

Pour la première fois, peut-être, Ali reste intimidé devant la crainte d'un meurtre. C'est sa femme, c'est la mère de ses enfans, qu'il vient d'étendre à ses pieds; le remords le tourmente; il veut pendant la nuit revoir sa victime, la porte lui est refusée, il insiste, on refuse d'obéir. Cette résistance à ses ordres lui rend toute sa colère, il mugit, se rue contre la porte, l'enfonce, se précipite dans la chambre en poussant un cri de rage.... A ce tumulte, à ce cri, à la vue de son bourreau, Eminéh croit qu'il vient lui arracher le reste de sa vie, la terreur trouble sa raison, d'horribles convulsions la saisissent, elle expire dans la même nuit.

Un furieux désespoir, inutile gage de ses

remords, s'empara d'Ali, et le livra, dans l'obscurité de la nuit, à d'effroyables visions. Elles lui représentaient sans cesse l'ombre sanglante d'Eminéh. — Ma femme! ma femme! s'écriait-t-il alors, c'est elle! c'est Eminéh, ses yeux me menacent, elle est en colère.... sauvez-moi, miséricorde! — Dix ans après ce meurtre, il n'osait coucher seul dans une chambre.

La nature se venge à l'heure du sommeil.

a dit un poète (1).

Les richesses d'Ali-Pacha creusaient, comme la mine, dans les entrailles de Souli, le gouffre qui devait engloutir sa population malheureuse. Un troisième scélérat, indigne du nom de Souliote, *Pyliogousi* parvint à séduire plusieurs de ses compatriotes, et leur persuada d'introduire dans la ville un corps de deux cents Albanais, commandés par *Cassim-Aga* de Tépéléni. Aussitôt que Véli-Pacha fut instruit de la réussite de cette trahison, il ordonna une attaque générale. Les Souliotes accoururent

(1) M. Jouy. — *Sylla, acte I.*

pour défendre leurs défilés, mais tandis qu'ils combattaient en face, on les attaque par derrière. Surpris, mutilés par deux feux, ils rompent leurs rangs, et se réfugient dans les forteresses de *Kako-Souli* et de *Kounki*; les Turcs étaient maîtres de celle de *Kiatfa*.

La famine et la peur des traîtres accomplirent la défaite que n'aurait jamais décidé la force des armes. Au mois de décembre 1803, les Souliotes capitulèrent. Le traité leur accordait de s'établir partout où ils le jugeraient convenable, excepté dans leurs montagnes. Les infortunés décidèrent de se partager en deux troupes, dont l'une irait à *Prévésa*, l'autre à *Parga*. Les ordres étaient donnés pour les massacrer l'une et l'autre. Elles partent pour cette émigration déplorable..... Les Albanais se présentent à la division de *Parga*; elle allait succomber : l'instinct lui tient lieu d'expérience; elle se forme en bataillon carré, renferme au centre les femmes, les vieillards, les enfans et les troupeaux, et sous la protection de cette manœuvre, éminemment militaire,

fait son entrée dans Parga, aux yeux des égorgeurs qui avaient reçu le prix de son sang.

La division de Prévésa n'eut pas le même bonheur. Soit que la brusquerie de l'attaque, soit que la consternation de se voir attaquée l'ait réduite à l'impossibilité de se défendre, elle s'enfuit, en désordre, dans un couvent grec, nommé Zalongo. Inutile réfuge! les Mahométans en enfoncent la porte, et entourent leurs victimes...; le viol, le meurtre, les horreurs d'un massacre, souillent ces lieux, et anéantissent les débris des malheureux Souliotes.

Cent femmes restaient avec une troupe d'enfans, elles s'étaient trouvé séparées des leurs, et, du haut d'un rocher qu'elles avaient gravi, devenaient les témoins du sort épouvantable de leurs compagnes: il les menace à leur tour! mais une résolution subite leur promet un secours contre l'infamie et la honte du supplice. Elles se saisissent les mains, et sur la plate forme du rocher, commencent une danse dont un héroïsme inouï inspirait les pas, et

dont les angoisses de la mort pressaient la cadence. Des chansons patriotiques l'accompagnaient; leurs refrains allaient retentir aux oreilles des Mahométans..... le ciel sans doute les entendait! au dernier de leurs refrains, les cent femmes poussent un cri perçant et prolongé, dont le son va s'éteindre au fond d'un horrible précipice, où elles ont entraîné avec elles tous les enfans(1).

Dès qu'Ali-Pacha fut informé de la prise de Souli, il quitta Janina pour se rendre sur les lieux, où, pendant une semaine, il signala sa conquête par d'horribles massacres. Les malheureux prisonniers que la mort épargna dans leur patrie, furent conduits à Janina, afin que leur supplice devînt le premier ornement des fêtes données par Ali à son armée. L'imagination de chaque soldat était mise à contribution pour la découverte de nouvelles

(1) Suleiman-Aga, officier albanais, triste témoin de cette mémorable tragédie, m'en a raconté tous les détails. Des larmes mouillaient sa paupière en faisant ce récit : et cependant il était de l'armée d'Ali.

*Note d'*Ibrahim.

tortures, et les plus inventifs jouissaient du privilège d'être eux-mêmes les exécuteurs.

Dois-je donner le détail de cette boucherie? En se rappelant les *flambeaux* de Néron, les *cages* de Louis XI., les *oubliettes* de la sainte inquisition, les *claies* de Charles IX, et les *bûchers* du cardinal de Richelieu, on croira connaître tous les genres de supplices. On se trompera. La scélératesse des compagnons d'armes d'Ali douait leur esprit d'une fécondité d'inventions, d'autant plus remarquable qu'elle ne leur prêtait son secours que pour le mal : ils restaient stupides pour bien faire.

Après avoir coupé le nez et les oreilles à des Souliotes, on les leur faisait manger crus, mais assaisonnés en salade. Un jeune homme eut toute la peau de la tête écorchée, et enlevée de manière à ce qu'elle lui retombât sur les épaules; dans cet état, on le força, à grands coups de fouet appliqués sur son corps nu, de marcher autour de la cour du *Saraï*. Après qu'il eut bien excité le rire du

Pacha, on lui passa une lance au travers du corps, et on mit fin à ses tortures, en le jetant dans un bûcher. Un grand nombre fut porté vivant et sans blessure dans des chaudières exposées au feu ; dès qu'ils s'y trouvèrent, et l'eau étant arrivée insensiblement à ce degré de chaleur qu'elle pût s'évaporer, les corps bouillis furent livrés aux chiens.

La division souliote, réfugiée dans le couvent de *Zalongo*, n'y avait pas été massacrée toute entière. Ses débris s'étaient dirigés vers *Arta;* mais le lendemain, cernés de nouveau par les Musulmans, ils se rendirent prisonniers. Ali-Pacha crut être magnanime en leur laissant la vie, sous la condition qu'ils ne quitteraient pas ses états, et s'établiraient à *Vourgaréli*. C'était une réserve pour satisfaire les premières fureurs d'Ali. L'accès ne se fit pas long-temps attendre : à peine établis dans leurs nouvelles demeures, les Souliotes y furent massacrés.

Les drapeaux du Croissant flottent depuis cette époque dans les montagnes de Souli,

des forts y sont élevés ; le chef-lieu de ces montagnes, *Kako-Souli*, renferme une mosquée.

Le Sultan crut devoir récompenser Ali-Pacha de la destruction d'un peuple qui portait les insignes de la croix. Il nomma *Roumèli-Valessi* (vice-roi de la Roumélie), le bourreau des Souliotes, qui, par cette nouvelle dignité, se trouva élevé au rang de pacha à trois queues. Mais toute charge susceptible d'exposer Ali-Pacha aux regards de la cour ottomane, ne pouvait long-temps lui convenir. Concussionnaire et déprédateur, il fit retentir la Roumélie des plaintes de ses victimes ; une révolte générale allait éclater, le Sultan lui retira sa dignité.

LIVRE CINQUIÈME.

Lorsque les provinces illyriennes passèrent sous la domination française, Ali-Pacha fit sa cour à Napoléon, qui lui fit présent d'un très-riche fusil. Afin même de resserrer davantage les liens d'amitié, M. de *Pouqueville* fut envoyé en 1806, pour résider à Janina en qualité de consul-général de France, son frère en qualité de vice-consul à *Prévésa*. Un colonel de génie, M. *Vaudoncourt*, dirigea quelques fortifications dans ces deux villes, mais l'avarice d'Ali paralysa les talens du colonel. Il eût été permis à Napoléon de croire que l'amitié du Pacha de Janina lui était acquise par toutes les marques d'intérêt dont il l'avait comblé ; l'une des plus remarquables était le pachalik de *Lépante*, qu'il lui avait

fait obtenir, en 1802, pour *Mouktar*, son fils aîné. Mais Ali nourrissait au fond de son cœur une haine mortelle contre les Français; leur valeur, leur prépondérance politique, surtout leur voisinage par la conquête des îles ioniennes et des provinces illyriennes, indisposaient et humiliaient son orgueil. Aussi ne cessa-t-il de maintenir des négociations secrettes avec l'Angleterre, jusqu'à ce que la paix étant conclue entre la Turquie et la Grande-Bretagne, il envoya à Londres (en 1809) Seïd-Ahmed-Effendi. Ce plénipotentiaire fit tant auprès du cabinet anglais, qu'il en obtint un petit parc d'artillerie et six cents fusées à la *Congrève*.

Ali-Pacha fut au comble de la joie en recevant ce présent, que lui offrit un officier de l'artillerie anglaise, chargé d'instruire les Albanais de l'usage des fusées, et d'occuper en même temps à Janina la charge de consul anglais. Comme un enfant, qui possesseur d'un jouet nouveau s'expose à tout pour en jouir, Ali-Pacha (que l'on me pardonne cette com-

paraison, que je ne fais qu'en frémissant) tourmentait sa pensée pour trouver une occasion d'employer son artillerie et ses fusées. Le moindre prétexte pouvait couvrir sa frivolité féroce, il en trouva un dans son amitié subite pour *Omer-Vrioni*. Cet homme, d'abord au service d'Ibrahim, pacha de Bérath, avait été chassé par lui. Réfugié en Égypte, il s'était battu contre les Anglais, avait bientôt trahi Méhemed-Ali-Pacha, et était venu chercher un asile auprès du pacha de Janina (1). Il pria ce nouveau bienfaiteur de lui faire rendre les biens qu'il n'avait pu emporter de Bérath. Ali-Pacha sourit à cette idée, et la guerre fut déclarée à Ibrahim.

L'officier anglais dirigea les batteries et les fusées à la Congrève, dont l'effet terrible, alors inconnu en Turquie, jeta la consternation

(1) *Omer-Bey-Vrioni* portait sur sa figure l'empreinte sinistre d'un orgueil mécontent et d'une perfidie inquiète. J'ai toujours eu pour lui une aversion particulière. *Hassan-Aga*, son neveu, a été mon ami, mais une altercation que nous eûmes à Prévésa, en 1817, nous brouilla pour toujours.

dans Bérath, et réduisit la garnison à capituler. Un des articles de la capitulation donnait à Ibrahim la faculté de se retirer à *Avlona*, avec sa famille, ses domestiques et ses trésors. Ali-Pacha fit son entrée triomphante dans Bérath (en 1810).

Le Sultan connut les projets d'Ali en même temps que leur exécution. Il était sûr du dévoûment et de la probité d'Ibrahim-Pacha, il fut indigné de l'oppression dont il venait d'être la victime; mais pour punir Ali-Pacha, le temps n'était pas opportun. L'empire ottoman, encore tout ébranlé de la secousse que l'insurrection des janissaires lui avait donnée, exigeait la sollicitude entière du souverain, déjà trop détournée par la guerre contre la Russie, et la révolte des Serviens; il était donc impossible au Sultan d'attaquer ouvertement le pacha de Janina, qu'il savait toujours sur ses gardes; mais le seul moyen de l'arracher de son gouvernement, il le prit en lui donnant l'ordre de rejoindre l'armée du grand-visir, qui se tenait en Bulgarie.

Ali, que son esprit de révolte rendait circonspect, n'eut garde de se livrer ainsi au châtiment qui l'attendait; trop adroit aussi pour laisser éclater sa désobéissance, il feignit une maladie grave, partit de Bérath, en litière, ayant un médecin qui l'accompagnait à cheval. Arrivé à Janina, il écrivit au Sultan une lettre plus respectueuse encore que de coutume, où il témoignait le regret (1) « de ne pouvoir verser son sang pour le service du souverain; — qu'il a sacrifié toute sa vie pour la défense de la religion et de l'état; et qu'il vient d'en donner une nouvelle preuve

(1) J'ai lu moi-même la minute de cette lettre, dont je rends ici le sens et quelques phrases originales. Mon intime amitié avec *Selman-Efendi, divan-efendi* (1) d'Ali-Pacha, me procura mes entrées dans la *chancellerie*, où j'avais la liberté de copier tous les firmans, les lettres et les papiers d'état, mêlés en grand désordre dans des sacs de toile pendus autour de la chambre. Je jouissais de la même facilité chez *Mahomet*-Efendi, premier ministre d'Ali, dans la maison duquel j'ai habité deux ans.

*Note d'*Ibrahim.

(2) Chaque pacha a son *Divan-Efendi*, qui est à sa nomination comme toutes les charges de sa cour. Le Divan-Efendi est le chef de la chancellerie du pacha. C'est un des plus importans personnages de sa cour; il a voix délibérative au conseil, et est spécialement chargé de la correspondance du pacha avec le Sultan

en combattant, quoiqu'à regret, son allié, Ibrahim-Pacha, beau-père de ses enfans, qui était un traître, vendu aux Français et aux Russes; — que cette certitude, plus que les fatigues de la guerre, avait miné sa santé, et l'avait ainsi réduit à l'impossibilité de se rendre à l'armée ; qu'outre les vœux qu'il ne cessait d'adresser à Dieu et au Prophète, pour la propagation de l'Islalisme et la prospérité de l'Empereur, il se hâtait d'offrir ses deux fils pour le remplacer, dans cette idée, que deux jeunes guerriers aguerris, pleins de forces, ayant déjà une réputation guerrière, étaient préférables à un vieillard infirme, cassé par de longs services de guerre; — que de plus il offrait à son invincible Empereur la somme de mille cinq cents bourses, fruit de ses épargnes, priant son glorieux maître de croire que cette offrande, qu'il déposait timidement à ses pieds, provenait toute entière des dépouilles des chrétiens vaincus par le sabre, qui avait été confié par le plus glorieux des Sultans à son humble esclave Ali, fils de Véli. »

Le Sultan accepta l'offre des bourses que lui faisait Ali; les services de ses fils furent aussi agréés, mais leur présence à l'armée ne put être d'aucune utilité. Tandis que le visir livrait bataille aux Russes, ils se cachaient dans des trous qu'ils faisaient creuser en terre, et si profondément, qu'on n'apercevait pas même le sommet de leurs turbans. A la fin, étant devenus un objet de dérision pour l'armée ottomane, ils la quittèrent. L'Empereur leur fit témoigner son mécontentement *impérial*, pour la lâcheté qu'ils avaient montrée, et nomma un nouveau *Roumèli-Valici*, ce qui privait Ali-Pacha de la possession tacite qu'il avait d'une partie de la Macédoine occidentale et septentrionale.

Le pacha de Janina, indigné de voir contrarier son orgueil et son ambition, jura de se venger sur le malheureux Ibrahim-Pacha, toujours retiré à *Avlona*, depuis le traité de Bérath. L'infortuné pouvait échapper par mer à son ennemi, Ali obtint d'un *amiral anglais*, dont j'ignore le nom, que tout moyen

Dieu a permis que l'admirateur de votre sagesse, le soumis et dévoué esclave du noble successeur du Prophète, sultan *Mahmoud*, notre seigneur, ait pu, par l'assistance des prières sorties des cœurs musulmans, échauffés par les sermons et les exemples des respectables et sages Ulémas, que vous dirigez avec autant de piété que de sagesse, s'emparer des traîtres et rebelles à la religion, et à notre noble et glorieux Empereur, notre seigneur. Tous les beys de la ville rebelle d'Avlona, qui, depuis long-temps tramaient avec les infidèles chrétiens de l'Europe, pour leur livrer la ville d'Avlona, ont été arrêtés par ma vigilance et mon zèle pour la conservation intacte des frontières du territoire musulman, de nos côtés *Tararafamisdé* (طرارافامزده); les traîtres rebelles se trouvent aujourd'hui dans les chaînes de l'Empereur notre seigneur, vigilamment et fidèlement gardés dans la forteresse impériale de Janina, dans laquelle se trouve la *pauvre* habitation *fakir hané* (فاقیر حانہ) de votre dévoué fils et admirateur,

qui vous supplie de vouloir bien vous charger d'employer une partie des richesses mal acquises des traîtres d'Avlona, pour la propagation de notre noble religion, et le soulagement de nos frères croyans, qui sont pauvres. La somme n'est que de *deux cent cinquante* bourses, parce que je me suis appliqué à faire tomber la punition impériale que sur les riches rebelles, tandis que *j'assiste* les innocens misérables qu'ils voulaient livrer aux ennemis du Prophète et de notre noble et véritable religion. Veuillez prier Dieu pour qu'il me donne la force de défendre les frontières de notre côté, qui sont menacées d'une *triple* ligue (1).... » etc.

Au commencement de l'année 1812, Ali-Pacha fit attaquer la ville d'Argiro-Castro, que jusqu'alors il n'avait pu réduire. Les assiégés n'avaient pour eux que l'avantage du

(1) On n'a pas cru devoir rien changer à la traduction littérale donnée par Ibrahim. Il était essentiel de faire reconnaître que si Ali-Pacha était dénué d'instruction au point de ne savoir pas même écrire, du moins la nature lui avait-elle donné de réunir dans sa dictée toutes les combinaisons astucieuses d'un scélérat adroit.

site et le courage qu'inspire le désespoir. Mais l'armée d'Ali possédait des mortiers, des fusées à la Congrève; de son côté étaient les instrumens les plus meurtriers de la guerre. Argiro-Castro fut prise et devint le théâtre des horreurs, suite ordinaire des conquêtes d'Ali-Pacha.

La ruine de *Kardiki* manquait encore à l'accomplissement du vœu formé par Ali sur le cadavre de sa mère. Cette idée portait le trouble dans l'âme du pacha de Janina : lui, pour qui la foi d'un serment ne fut jamais que l'obligation d'un parjure, éprouvait des scrupules de ne pas tenir sa promesse d'exterminer les Kardikiotes. Il y voyait beaucoup plus qu'un parjure la privation d'un plaisir. Cependant la prise de Kardiki présentait de grandes difficultés. Cette ville était construite en amphithéâtre, sur le haut d'une montagne fort élevée; les maisons, situées séparément sur des quartiers de rochers, construites en pierres de taille, crénelées et entourées de meurtrières, ressemblaient à autant de petits

forts. Les Mahométans les plus braves de l'Albanie les habitaient, et pour ajouter aux moyens de défense, *Moustapha*, pacha de Delvino, ainsi que plusieurs des beys les plus puissans des *Tchammes*, se trouvaient alors à Kardiki.

Ali-Pacha, malgré tous ses trésors, ne put y acheter un traître. Cette circonstance, si importante pour lui, pouvait influer sur ses résolutions et lui faire mettre bas les armes; mais l'espoir du succès lui présentant la certitude d'un massacre, il se décida à attaquer, et fit donner ordre à ses troupes qui revenaient d'Argiro-Castro, de se porter sur Kardiki.

Les premières opérations de ce siége n'eurent aucun résultat décisif. Les différens combats qui se livrèrent, ne procurèrent alternativement aux deux partis que des avantages incertains. La famine devait déterminer la victoire. Après un mois d'un blocus rigoureux, le bas peuple, manquant de fourrages pour ses troupeaux, et privé lui-même d'ali-

mens, commença à redouter les longueurs de la guerre; bientôt, perdant tout espoir d'y résister, il fit entendre des cris de *merci!* Les chefs, intimidés par ce découragement funeste, et ne pouvant rien par eux seuls, se résignèrent à capituler. Ali, dont les vues sur cette cité malheureuse étaient arrêtées dès long-temps, accepta tous les articles demandés. Ils portaient en substance, que *Moustapha*-Pacha et *soixante-douze beys*, tous chefs distingués des plus considérables pharès de l'Albanie, se rendraient armés, et libres, à Janina, où ils seraient reçus avec les honneurs dus à leur rang de grands tenanciers du Sultan : que leurs familles seraient respectées, qu'ils jouiraient de leurs biens, et que les habitans de Kardiki étant tous Musulmans, par conséquent frères d'Ali, seraient traités par lui comme amis, conserveraient leurs propriétés; qu'enfin le présent traité ayant été juré sur le Koran, un quartier de la ville serait livré à l'occupation des troupes victorieuses.

Ali-Pacha fit tous les sermens les plus solennels de maintenir les articles de cette capitulation. Au moment où ses soldats prenaient possession du quartier désigné, un des principaux chefs de Kardiki, nommé *Saléh*-Bey, faisant partie des soixante-douze ôtages destinés pour se rendre à Janina, se tua de sa propre main, son épouse imita son exemple. Ils avaient prévu le sort de ceux qu'une confiance imprudente livrait aux mains d'Ali.

Lui, cependant, accueillit avec toutes les démonstrations de l'amitié les soixante-onze Kardikiotes, à leur arrivée à Janina. Il leur donna pour logement son palais, situé dans la citadelle au bord du lac; toute la ville se répandait en éloges sur sa générosité. Huit jours après une troupe d'assassins se porte la nuit dans le palais des ôtages; ils se défendent, mettent en fuite les lâches assaillans, et le lendemain, au lever du jour, envoient leur plainte au pacha. Ali désavoua, par de nouveaux sermens, cet attentat honteux; il accusa doucement les Kardikiotes de méprise,

et leur assura que les hommes qu'ils avaient crus être des malfaiteurs n'étaient que des ivrognes poursuivis par des agens de police, et qui avaient tenté de trouver un asile dans leur habitation. Il ajouta que les coups de fusils qu'ils avaient tirés ayant épouvanté un grand nombre d'habitans, principalement les femmes du harem, il les priait de rendre leurs armes, le soin de leur sûreté lui appartenant à lui seul. Cette prière était un ordre, les infortunés ôtages s'y conformèrent : aussitôt on les enchaîna, et ils furent transportés dans un couvent grec appelé *Sotiras*, situé dans l'ile du lac, en face et à une demi-lieue de distance de Janina.

Comme le jour de la grande exécution des Kardikiotes n'était pas encore arrivé, Ali-Pacha prit la peine de donner pour motif de l'arrestation des ôtages, leur prétendue tentative d'évasion. La curiosité populaire était satisfaite par ce prétexte, et aucun doute de la bonne foi d'Ali ne se manifesta lorsqu'il dit qu'il allait à Kardiki, y installer

un *mékémé*, une police, et donner les garanties de la protection promise à ses habitans. Une grande quantité de troupe l'accompagna; mais c'était son usage, on n'eut pas lieu de s'en étonner. Il était en route depuis trois jours, lorsqu'il arriva à *Libokhovo*, où résidait sa sœur Chaînitza. Leur entrevue fut très-amicale, un repas somptueux et tous les divertissemens usités en Orient la rendirent solennelle. Aussitôt après le repas, Ali quitta sa sœur et fut coucher à *Chenderia*, château-situé au sommet d'un rocher, d'où l'on voyait la ville de Kardiki.

Le lendemain, au point du jour, un *tchâouche* (huissier à verge) vint signifier aux Kardikiotes qu'ils eussent à se rendre, les femmes exceptées, devant Chenderia, pour y recevoir le pardon du visir Ali-Pacha et les assurances de son amitié.

Cette fatale injonction présageait un grand malheur; les Kardikiotes le prévirent. La ville entière retentit des cris, des gémissemens des femmes et des enfans. Les hommes se rendi-

rent tous dans les mosquées, implorèrent le secours céleste, et après avoir embrassé leur famille, ils partirent sans armes, au nombre de six cent soixante-dix, pour Chenderia, voyant grossir à chaque instant l'escorte d'Albanais, dont la ligne se prolongeait sur toute la route.

Arrivés en présence d'Ali-Pacha, ils le trouvèrent entouré de différens corps de troupes, formant un massif de plusieurs milliers d'hommes. Un tel appareil pouvait-il manquer d'intimider des malheureux désarmés, livrés à la merci d'un ennemi sanguinaire, et laissant derrière eux sans défense leurs mères, leurs sœurs, leurs épouses et leurs plus jeunes enfans. Ils se prosternèrent devant Ali, et avec la ferveur qu'inspire l'épouvante d'un grand danger, le supplièrent de leur accorder un pardon généreux.

Ali savoura le plaisir de voir dans la poussière les fronts de ses plus anciens ennemis. Il les fit relever, les rassura, leur prodigua les noms sacrés de *frères*, de fils, de *favoris*

de son cœur, distingua parmi eux ses plus anciennes connaissances, les appela auprès de lui, leur parla familièrement des temps de leur jeunesse, de leurs jeux, de leurs premières affections, et ajouta les larmes aux yeux, en voyant les nouveaux nés de ces familles : — « La discorde qui nous a divisés tant d'années, a laissé le temps de devenir hommes à des enfans qui n'étaient pas nés à l'époque où nous avons cessé de nous fréquenter. Cela m'a privé de la jouissance de voir croître les enfans de mes voisins, des anciens amis de ma jeunesse. Cela m'a privé du bonheur de répandre sur eux mes bienfaits; mais en peu de temps je réparerai l'effet de nos tristes démêlés. » Alors il fit à tous de séduisantes promesses; et terminant cette affreuse comédie, en leur disant qu'il était désolé de se séparer d'eux pour quelques instans; que le site de Chenderia étant exposé à une température trop froide pour la saison (on était alors à la fin de mars 1812), il les engageait à descendre au khan prochain, et à l'attendre dans son enceinte.

Lorsque l'apparence du danger que l'on avait le plus redouté, paraît s'évanouir, la crainte de ce danger ne semble qu'une chimère ; et plus elle inspirait de défiance, plus, lorsqu'elle vient à disparaître, on se livre à la sécurité ; la circonstance qui l'éveilla est celle même qui en éteint le souvenir ; on recherche ceux que l'on avait craint, on aime ceux que l'on voulait détester ! Les malheureux Kardikiotes bénissaient Ali-Pacha, s'accusaient les uns les autres d'avoir pu douter de sa foi, et descendaient gaîment dans le khan où ils comptaient le recevoir.

Ali monta en litière en quittant le rocher de Chenderia ; ses courtisans l'escortaient, et donnaient des louanges à sa clémence ; son sourire était la réponse à leurs éloges. Arrivé aux pieds du rocher où l'attendait une calèche européenne, il s'y plaça, et bientôt entouré de ses troupes, se trouva devant le khan des Kardikiotes. Il en fit le tour dans sa calèche, revint vis-à-vis la porte de l'édifice, et d'une voix de tonnerre cria : *Tuez !* en fai-

sant signe à ses *tchohadars* de pénétrer dans le khan.

Les tchohadars, consternés, ne bougèrent pas. Le tyran furieux réitéra son horrible cri; les tchohadars, indignés, jetèrent leurs armes. Ali-Pacha les harangue, les flatte, les menace, ils sont toujours immobiles; et comme la réflexion leur inspire encore plus d'horreur pour une cruelle perfidie, ils osent demander la grâce des Kardikiotes. Ali leur ordonne de se retirer, puis il s'adresse aux *mirtides latines* (chrétiens catholiques du rite romain qui étaient à sa solde), et leur commande le massacre. Des murmures se font entendre dans les rangs; pour les apaiser il laisse, dit-il, la faculté de fixer le prix de ce service. *Andréa*, chef des mirtides, s'avance, et d'une voix assurée : « Ali-Pacha, tes paroles nous font injures; nous ne sommes pas armés pour égorger des hommes désarmés et renfermés. Fais sortir les Kardikiotes, rends-leur leurs armes, qu'ils soient avertis de se défendre, et nous les combat-

trons. Les mirtides et moi nous sommes à ta solde pour être tes soldats, et non pour te servir de bourreau. » — A ce discours, la terreur s'empare d'Ali-Pacha, il se croit trahi, de sourds gémissemens s'échappent de sa poitrine, l'épouvante de son âme va tenir lieu de clémence, les Kardikiotes vont être sauvés..., lorsqu'*Athanase Vaya*, général, bâtard d'Ali, et son favori, élevé dans la religion grecque schismatique, rassemble à la hâte tous les chrétiens de son rite, offre leurs bras à son père, et sur un signe s'avance, le cimeterre au poing, vers le khan des Kardikiotes. Les myrtides s'éloignent de cette horrible scène, vont se ranger auprès des généreux *tchohadars*, et leurs deux troupes se prosternent pour implorer l'éternel en faveur des malheureux Kardikiotes, dont la dernière heure est arrivée.

En un instant la sommité des murailles du khan est couverte d'assassins. Ali-Pacha donne le signal en tirant un coup de carabine contre la porte : une décharge générale y répond.

Des cris épouvantables retentissent dans l'enceinte ; les victimes, mutilées par les balles, se précipitaient les unes sur les autres pour éviter l'atteinte mortelle. Plusieurs osent tenter l'escalade de la muraille pour expirer en étouffant leurs bourreaux ; mais le sabre ou la balle les renversent bientôt. Après une heure de fusillade, il y eut un morne silence dans le khan, le sol n'était plus couvert que de cadavres.

Ali-Pacha défendit, sous peine de mort, qu'on leur donna la sépulture. Il fit placer sur la porte du khan un marbre portant une inscription en lettres d'or, chargée d'apprendre à la postérité que six cents Kardikiotes avaient été immolés en ce lieu aux mânes de *Kamco* (1).

Les cris de désespoir partis du khan, pendant le massacre, purent se confondre avec ceux dont retentissait Kardiki. Les plus féroces d'entre les *toskas* et les *lapés* y étaient

(1) J'ai vu cette inscription en 1819.

entrés, s'étaient répandu dans les maisons, violaient les femmes, les jeunes filles, même celles qui n'étaient pas nubiles, souillaient les jeunes garçons au-dessous de dix ans, égorgeaient les vieillards, les malades; et après avoir comblé la mesure de toutes les abominations, réunissaient en troupeau toutes les femmes et les filles de Kardiki, pour les conduire à *Libokhovo*.

La marche des infortunées captives fut déplorable. A chaque halte elles étaient déshonorées de nouveau par leur escorte, qui se grossissait de tous les maraudeurs du corps de l'armée. En arrivant à *Libokhovo*, la furieuse Chaînitza les fit mettre nues, les livra aux insultes impudiques de ses soldats, et après qu'on eut rempli un matelas de tafetas cramoisi des cheveux des femmes de Kardiki, elle les fit revenir en sa présence, les outragea de toutes les manières, cracha au visage des plus jolies, leur apprit, avec des transports de joie, le massacre de leurs frères, de leurs époux, de leurs fils, et fit publier dans

la ville par les *tellals* (crieurs publics), *la défense de donner aux femmes, aux filles, aux jeunes enfans de Kardiki, ni logement ni vêtemens, ni pain, ni eau, puisqu'elles devaient errer nues dans les forêts, y mourir de faim, et être dévorées par les bêtes féroces.* Chaînitza termina cette journée en ouvrant de sa main, avec un rasoir, le ventre d'une Kardikiote, qu'elle supposait enceinte.

Ali-Pacha en décida cependant autrement que sa sœur sur l'avenir de ces femmes infortunées : il les fit transporter à Lepante, à Missolonghi, à Anatolico, à Vrachori et à Dragomestre (1).

Les soixante-onze ôtages furent mis à mort, à l'exception de *Moustapha pacha de Delvino*, qui peut-être eût survécu à tant d'horreurs, si le gouvernement ottoman n'eût causé sa mort en voulant au contraire rendre hommage à son caractère. Ali voulait être pacha

(1) J'ai vu en 1816 et 1817 les restes malheureux des Kardikiotes, vivant d'aumônes, languissant dans une profonde misère.

de Delvino, la *Porte* renomma Moustapha à cette dignité, bien qu'il fut prisonnier; Ali jura de donner au Divan un funeste démenti: Moustapha resta par ses ordres trois jours sans boire ni manger, et la nuit qui suivit le troisième jour, comme il était exténué par le besoin, et hors d'état de faire usage de ses membres, il vit entrer Ali-Pacha dans son cachot; le monstre qui ne craignait aucune résistance, joua comme un tigre avec le corps languissant de sa victime, et après avoir épuisé sur lui tous les raffinemens de la cruauté, il l'étrangla de ses propres mains. (En octobre 1812.)

Le *Tevdgihath* qui renommait Moustapha au Pachalik de Delvino, désignait Ibrahim pacha au Pachalik de Bérath et à la dignité de visir; Ali n'osa pas verser le sang de ce dernier, mais il le fit transporter, ainsi que son fils, dans un cachot souterrain; l'Albanie entière s'intéressait au sort de ces deux captifs, une lettre anonyme parvint au *tyran*, où on le suppliait de rendre la liberté au beau-père

de ses fils, à l'innocent et vertueux Ibrahim. Ali fit publier dans Janina que l'auteur de la lettre eût à se rendre auprès de lui pour recevoir la récompense qu'il méritait, on doit s'imaginer que personne ne se montra.

Le lendemain même de cette publication, une scène extrêmement remarquable se passa au palais : *Cheikh Joussouf*, *Disdar* (commandant de la forteresse) du *Kalaéh* de Janina, que sa bonté fait chérir des Musulmans, que ses vertus et sa piété font regarder comme un saint, se présenta pour la première fois dans la somptueuse demeure d'Ali-Pacha. Les gardes, à la vue du vieillard anachorète, restent stupéfaits : les uns se prosternent, d'autres courent apprendre sa venue au tyran ; la plus grande rumeur règne dans le *Saraï*, c'est le prophète Élie dans le palais d'*Achab*. Pour Joussouf, point d'antichambres, aucun de ces retardemens qu'ont à subir les habitués de la cour, supérieur aux formalités de l'étiquette, il traverse, sans introducteur, tous les appartemens, et pénètre bientôt dans celui dupacha;

Ali se lève avec empressement de dessus ses coussins, et vient au devant du septuagénaire vieillard que suit en silence et d'un air recueilli la foule des courtisans; il l'aborde avec les dehors de l'humilité, veut lui prendre la main et la lui baiser, le *Cheikh* la retire vivement, la cache sous son manteau, de l'autre fait signe à Ali de s'asseoir : le *satrape* obéit, et comme placé sous l'influence d'un charme puissant, attend dans une morne attitude qu'il plaise au saint homme de faire connaître le motif de sa visite.

Joussouf, après avoir ordonné à Ali de lui prêter attention, lui reprocha dans des termes déchirans, avec une force et une éloquence extraordinaires, ses cruautés, ses injustices, ses rapines et ses perfidies (1); enfin, dans l'intention sans doute de porter un coup plus sensible à l'inflexible pacha, il lui retraça la mort d'Éminéh, dont il l'accusa d'être

(1) Mouharrem-Bey, témoin oculaire de cette scène, et qui m'en a donné les détails, m'a affirmé que tous les assistans pleuraient, même le visir.

l'auteur. Au nom de sa femme, Ali étendit ses mains vers le cheikh et lui cria d'une voix effrayée : « *O mon père ! quel nom venez-vous de prononcer ? priez pour moi, ou du moins ne me poussez pas dans l'abîme, par votre malédiction !*

Joussouf lui lança un regard plus terrible que la malédiction elle-même, et sans dire un seul mot sortit de l'appartement ; mais ce qui mit le comble à la terreur qui régnait déjà dans le palais, c'est qu'arrivé sur le seuil, il secoua contre la muraille la poussière de sa chaussure. Cette circonstance fut rapportée à Ali, qui devint pâle, ôta son bonnet et resta tête nue, immobile, pendant près d'une demi-heure ; tout-à-coup, ayant l'air de quelqu'un qui s'éveille il s'écria : « *Miséricorde, ô mon Dieu ! (amân ya Rabbi).* » Ensuite il fit chercher son *hasnadar* (1), auquel il ordonna de lui apporter mille *Founduks* (2) ; il les compta lui-même, les enferma dans une grande bourse

(1) Trésorier particulier.

(2) Pièce d'or turque, valant onze grouches.

de satin blanc, monta à cheval, et accompagné d'un seul valet de pied, se rendit sous le portique de la *mosquée* où se trouve la *cellule* du *cheikh* Joussouf.

On n'eut d'autre connaissance du résultat de cet entretien que la certitude du refus de sa bourse par le cheikh, puisqu'elle fut replacée dans le trésor; Ali-Pacha fut pendant plusieurs jours d'une humeur fort triste. Enfin l'impression de cette scène venant à s'affaiblir, il témoigna ressentir moins de honte des reproches d'Joussouf, que de l'inaction où ils avaient tenu son esprit; et le premier dédommagement qu'il voulut y trouver, fut le viol de la femme de son *fils* Véli.

Environ trois mois après, il maria la jeune *Aïcha*, fille aînée de Véli pacha, à *Moustapha* pacha de Chkodra. Ce mariage, comme toutes les alliances contractées dans la famille d'Ali, eut pour suite des crimes et des meurtres.

Moustapha avait chargé *Joussouf, bey de Dibra*, d'aller chercher sa jeune épouse à

Janina; mais comme le vieux bey était un ancien ennemi d'Ali, il vint à la tête de huit cents hommes d'élite, de cavalerie *Guègue*, et, malgré les plus vives instances, refusa obstinément d'entrer dans la ville. Envain les fêtes de noces se firent-elles avec beaucoup de splendeur, la tristesse qui y régnait offrait un contraste bizarre avec la pompe et la variété des plaisirs; toute la famille d'Ali songeait à l'infortuné prisonnier Ibrahim-Pacha, grand-père de la mariée. Elle partit tristement pour Chkodra, emportant dans son âme le pressentiment des malheurs qui l'attendaient : ils devaient lui venir de la main de son aïeul!

Ali-Pacha, irrité de la défiance du bey de Dibra, dont depuis long-temps il redoutait le courage, trouva le moyen de le faire mourir par une invention infernale digne de son génie. Le capitaine *Nicolo* de *Gênes* prépara une longue vue, remplie de poudre fulminante, qu'un *Tchaouche* porta à Joussouf-bey comme un cadeau d'Ali. La première fois

que le bey de Dibra s'en servit, il tomba mort. La mère de Moustapha ayant soupçonné injustement la jeune *Aïcha* d'avoir voulu faire partager le même sort à son époux, la fit mourir : elle était enceinte !

L'envahissement de la *Tchamérie*, et la prise de *Margarithi*, sont les seuls évènemens politiques qui aient signalé la conduite d'Ali pendant l'année 1813. Quant à ses crimes obscurs, ils étaient comme l'aliment obligé de son imagination féroce ; il répugne à l'historien d'y attacher sa pensée, et dans le nombre il ne doit retracer que ceux qui serviront à compléter les grands traits du personnage historique. Aussi ne citerai-je le fait suivant, que pour donner une idée de la forme d'impôt dont Ali-Pacha se servait pour l'accroissement de ses richesses : Un matin de l'été de 1813, les marchands grecs habitant la rue de la *métropole* (une des principales rues de Janina), virent un homme pendu au-dessus de la porte de chaque maison. Ali-Pacha leur fit dire que pour obtenir la permission

de faire décrocher ces morts, ils auraient à payer une somme de *douze mille piastres*. Les Grecs marchandèrent pendant deux jours, mais les cadavres tombant en putréfaction, et le pacha ne voulant rien diminuer de sa contribution, ils la payèrent.

LIVRE SIXIÈME.

ALI-PACHA, qui, entre plusieurs motifs de haine contre les Français, regardait comme le plus important leur refus de lui livrer Parga, fut ravi d'apprendre les changemens survenus en Europe. Le génie du mal rattache toujours, par quelqu'endroit, ses intérêts à des bouleversemens. Ali, au mois d'avril 1814, fait partir cinq mille hommes de Janina; Omer-Vrioni les commande, Mouharrem-Bey est sous ses ordres. Ils ont pour instruction la prise et la destruction de Parga. Les jeunes filles, les jeunes garçons seront emmenés en esclavage, tout le reste de la population devra être égorgé.

Mais M. de Pouqueville résidait encore à Janina : cet homme courageux, placé sans cesse

sous le poignard des assassins, surveillait, tout surveillé qu'il était, non-seulement les actions mais la pensée du pacha; la gloire de son pays, l'amour de l'humanité animaient son zèle : il échappe à la vigilance de ses espions, et fait parvenir au colonel Nicole, commandant à Parga, l'avis de la marche des Albanais. Ceux-ci qui comptaient surprendre leurs ennemis, ne prévoyant par conséquent aucune chance de résistance, se livraient en espoir aux jouissances du pillage; ils arrivent devant Parga, pénètrent dans cette ville, soixante Français reçoivent cinq mille hommes sur leurs baïonnetes et les culbutent : cent quinze Albanais sont tués, le reste prend une fuite honteuse. Ali-Pacha, pour se trouver plus près d'un théâtre de désolation, était venu jusqu'à Prévésa; il attendait les têtes des vaincus, il ne vit que des fuyards. Sa rage ne peut se rendre, il se roulait sur ses coussins, arrachait les poils de sa barbe et jurait d'exterminer jusqu'au dernier des Parganiotes.

Le général Donzelot venait de recevoir les

principaux Arkhontes de Parga, et ils se rembarquoient emportant de l'argent, des vivres et des munitions. A la vue de Corfou, leur poupe ornée du pavillon français, ils tournent les voiles vers la flotte anglaise, en croisière dans ces parages, livrent aux Anglais ces vivres, ces munitions, et traitent de la vente de leur ville. Il fut convenu que les Arkhontes rentreraient la nuit dans Parga avec les acheteurs, cette trahison réussit : les Anglais connaissent si bien ce genre de guerre! le colonel Nicole et ses soixante hommes furent surpris, et forcés d'évacuer Parga; ces braves se rendirent à Corfou.

Les Parganiotes reçurent bientôt le prix de leur trahison : les Anglais auxquels ils s'étaient vendus, les revendirent ensuite. Terrible mais salutaire exemple de la justice de Dieu sur les nations!

Comme la suite de l'histoire de Parga est étroitement liée à la vie d'Ali-Pacha, j'en ferai la narration avec toutes les circonstances qui ont accompagné la ruine de cette po-

pulation, dont le nom seul sera une tache éternelle pour l'Angleterre.

Je suis d'autant plus en état de donner des détails relativement à cette catastrophe, que j'en ai été témoin oculaire; j'ai plaint ce peuple malheureux, dont la faute était celle de sa civilisation. Tous les peuples qui l'entouraient, Albanais, Esclavons, Turcs, Grecs du continent, Grecs des îles, même Ioniennes, sont enclins à la perfidie, à la vengeance, au meurtre, à la superstition, au fanatisme, à l'avarice, à la vanité, à l'intolérance religieuse et à la jalousie.

Il semble que la nature ait relégué dans l'espace compris entre les mers Adriatique, Ionienne, Égée, Marmara et Noire, les nations affectées des difformités morales que je viens de signaler; car j'ai observé le même caractère national chez les peuples de la *Bosnie*, de la *Servie*, de la *Bulgarie*, de la *Thrace*, de la *Macédoine*, et de tout le reste de la Grèce et de la Morée. Je pense donc que les Parganiotes, tout coupables qu'ils

puissent être, ne méritaient pas d'être vendus, expatriés, dispersés.

La petite ville de Parga et son territoire, se trouvent sur la côte sud-ouest de l'Épire, vis-à-vis de l'île de *Paxo*; ce petit territoire forme un demi-cercle dont les deux extrémités situées est et ouest sont distantes de cinq lieues l'une de l'autre, et sa profondeur du nord au sud n'est que d'une bonne lieue. Cet espace se trouve entouré par les hauteurs des monts *Pezzovolos* qui le séparent de la frontière turque, et viennent aboutir à la mer, à l'est, par la montagne nommée *Dgégoulaussa*, et à l'ouest par celle d'Aletchi; la partie méridionale est baignée par la mer Ionienne. La ville est située en amphithéâtre sur un rocher dont le pied est baigné de trois côtés par la mer dans laquelle il s'avance, ayant à sa base un contour d'environ 750 à 800 toises.

Le territoire de Parga avait un avant-poste du côté des Turcs, c'était *Aïa*, peuplade des chrétiens Albanais, au nombre d'environ deux mille individus, qui vivaient dans l'indépen-

dance mais aussi dans l'anarchie la plus déplorable, jusqu'à ce qu'Ali-Pacha envahit en 1814, leur territoire et les dispersa. Il fit ensuite construire un petit fort à *Aïa*, dont l'ingénieur était un original de Palerme, en Sicile, nommé *don Santo di Montéléone*. Ce fort menaçait déjà ruine en 1816.

Le sol de Parga, tout montueux qu'il est, présente un petit *Eden*, depuis les bords de la mer jusqu'à la base des montagnes. On voit un amphithéâtre où les groupes d'orangers, de citronniers, de bergamottiers, de cédrats, de rosiers, de jasmins, de lauriers, de *lentisques*, de myrte, d'aubépine et d'oliviers sont si bien variés, que le coup-d'œil en est ravissant et offre un contraste bizarre avec les sommets des montagnes, qui sont hérissés de roches calcaires. Les jardins qui se trouvent dans les faubourgs et aux environs de la ville, sont délicieux et produisent des fruits exquis. Les rues sont inégales, montueuses, mais les maisons assez bien bâties et simples autant que solides. La citadelle, vieille masure, cons-

truite vers le milieu du seizième siècle, occupe le sommet et une partie des flancs d'un rocher isolé qui présente la forme d'un cône tronqué. On ne parvient à cette forteresse que par des marches composées de grosses pierres, mal taillées; au pied du rocher qui porte la citadelle, se trouvent deux ports, l'un situé à l'est et l'autre à l'ouest, mais qui ne peuvent recevoir que des barques employées au cabotage. Quatre mille âmes était le nombre des Parganiotes, dont rien ne semblait pouvoir altérer le bonheur, et dont tous les maux sont dus à eux-mêmes.

Sous le gouvernement des Vénitiens, il existait à Parga douze familles *patriciennes* dont les membres portaient le titre d'*arkhontes*, trente-six familles de propriétaires vivant noblement (dans l'oisiveté), et le reste de la population composait la caste plébéïenne, à l'exception des gens d'église et des patrons de barques qui formaient la bonne bourgeoisie. Le tout était gouverné par un noble vénitien qui, sous le nom de *Proveditore*, représen-

tait la république vénitienne. Ce provéditeur ne laissait pas que d'avoir beaucoup de tracas: sans cesse obligé de se mettre en garde contre les ruses et les fourberies dont ses administrés l'entouraient, il lui fallait discerner une demande raisonnable entre mille dénuées de la moindre justice ni vérité, répondre aux réclamations les plus extravagantes et les moins fondées, et faire très-souvent le personnage de médiateur entre les différens partis, car il est impossible que les Albanais, sous quelque gouvernement qu'ils vivent, n'aient leurs *Farez*, si ce n'est pas de nom, au moins de fait.

A la moindre partie de chasse un peu considérable qui se faisait sur le territoire turc, par les beys et agas de *Margarithi*, ou autres endroits turcs du voisinage, les Parganiotes prétendaient que les Turcs voulaient envahir leur territoire, et sous ce prétexte exigeaient du provéditeur des armes, des munitions de guerre et de bouche, qu'ils ne manquaient jamais de vendre aussitôt à ces mêmes prétendus ennemis, qui étaient d'accord avec

eux pour extorquer tous ces objets aux Vénitiens.

Cet indigne manège finit enfin par lasser la république de Venise, qui, pour obvier à ces vils moyens mis en usage par les Parganiotes, leur proposa de leur donner l'île d'*Antipaxo*, située à six lieues de Parga, et tout-à-fait inhabitée mais susceptible de culture. Ils refusèrent sous le prétexte qu'ils perdaient à l'échange, sous le rapport de la fertilité. On leur proposa donc la même quantité de terrain dans l'ile de Corfou, dont la bonté territoriale est trop prouvée pour trouver la moindre objection à faire à cet égard; mais les Parganiotes furent encore assez adroits pour éluder et traîner en longueur une proposition avantageuse pour le trésor de Saint-Marc et pour cette population inquiète, dont la tranquillité eût été consolidée. Ainsi les Vénitiens, à leur détriment, continuèrent à protéger les Parganiotes, jusqu'à l'anéantissement de leur république aristocratique, qui tombait de vétusté.

Lorsque les iles Ioniennes et leurs annexes de la terre ferme, enclavées dans le domaine ottoman, passèrent sous le pouvoir de la France, les Parganiotes ne cessèrent d'intriguer auprès des gouverneurs à Corfou, dans l'intention de se faire du tort réciproquement, et fatiguaient les autorités françaises à force de leur adresser des dénonciations, des calomnies et des faux avis. Sous la domination russe, de rechef sous celle des Français, et depuis sous la *protection* des Anglais, ils n'ont pas changé de manége. Les tribunaux de Corfou, dont la vénalité était connue, ne cessaient de retentir des procès civils et criminels des Parganiotes, continuellement occupés et acharnés à se nuire mutuellement et à se ruiner.

Ce sont principalement les individus appartenant à la haute classe de Parga qui sont tourmentés de cet esprit d'intrigue et de litige, de ce caractère vindicatif qui les pousse à employer les moyens les plus honteux et les plus illicites, pourvu qu'ils parviennent à assouvir leur vengeance.

Cependant il faut convenir que pendant le petit nombre d'années que les Parganiotes passèrent sous la tutelle française, ils firent des progrès dans la civilisation européenne, à laquelle ils étaient totalement étrangers sous le gouvernement vénitien. Un demi-siècle encore et le bien-être moral des Parganiotes eût été accompli; ils eussent fini par faire une heureuse diversion à leurs divisions intestines, à leurs haines héréditaires dans l'étude des sciences et des beaux-arts, ainsi que dans le commerce des femmes, qui de tout temps furent exclues de la société des hommes à Parga.

Après s'être vendus aux Anglais, les Parganiotes ne doutaient pas que sous l'égide du pavillon britannique ils jouiraient d'un sort tranquille; cependant plusieurs s'étaient laissés gagner par l'or et les promesses d'Ali-Pacha, ils faisaient tous leurs efforts pour livrer leur patrie au tyran. Je les voyais à Janina s'empresser de faire leur cour au destructeur futur de leur peuple. L'un d'eux, vieil-

lard à la figure bien trompeuse, car tous ses traits exprimaient la bienveillance, faillit me faire sa dupe et sa victime (c'était en 1818), en s'efforçant d'arracher à ma bonne foi l'aveu de mes sentimens sur l'état des Parganiotes, mais il se dévoila avant que cet aveu ne me fût échappé, par une protestation de dévouement à Ali, dont la preuve se manifestait, disait-il, dans le *don* qu'il lui avait fait de son fils.

Ali-Pacha poursuivait ses intrigues à Constantinople, à Londres, à Corfou, à Malte, à Janina, à Parga même, dans le but de devenir maître de cette ville qui, depuis quinze ans, était l'unique point qui restât aux chrétiens sur toute cette côte, et par conséquent le plus grand objet de convoitise pour Ali, animé encore par les difficultés qu'il avait devant lui, et l'esprit de vengeance qui l'obsédait. Mais les soins assidus qu'il donnait à cette affaire ne l'empêchaient pas de troubler, par ses cruels caprices, les peuplades déjà soumises à sa domination, et de se livrer à des

actes de concussions qui, dans sa pensée, avaient toute la valeur d'opérations commerciales. L'un de ces actes mérite d'être cité.

Il existe une loi en Turquie, en vertu de laquelle la dixième partie des agneaux qui naissent dans l'empire ottoman appartient au Sultan. Cette loi ajoute un impôt de dix parats sur les chevaux ayant atteint six mois, stipulant que les agneaux âgés d'une année, et rentrant dans le lot de la dîme, devront être livrés en nature, et conduits vivans à Constantinople, sous la conduite des bergers du Sultan, et sous la surveillance des préposés pour le service des cuisines impériales. Ceux qu'on aurait voulu retrancher de la taxe assignée à chaque province, sont remplacés par une indemnité dont le terme moyen est de douze *grouches* par agneau.

C'est cette loi qu'Ali-Pacha fit en sorte d'éluder. La dîme de 1815, pour l'Épire, était de cent quatre-vingt-quinze mille moutons, il en garda vingt mille. La fraude fut découverte; Ali fut condamné à payer, selon *l'ancien* tarif,

trois grouches par tête, et il s'applaudissait d'avoir gagné à cette affaire 180,000 grouches, attendu que la valeur réelle des moutons était de 240,000 grouches, et qu'il n'en avait payé que 60,000.

Vers la même époque, il arriva un événenement bizarre, dont le détail, peu connu, mérite l'attention du lecteur. Un Grec de *Salonique*, nommé Serio, s'avisa de dire à Ali-Pacha qu'il possédait le secret de la *pierre philosophale*. Le tyran, enchanté de vivre *éternellement*, et d'avoir de *l'or* tant qu'il en voudrait, logea Serio dans son palais de *Litéritcha*, à Janina; mais il était prisonnier dans l'appartement qu'il occupait, et ne pouvait communiquer avec qui que ce fût. On avait soin de lui fournir tout ce qu'il demandait; même on fit venir plusieurs choses de l'Italie et de l'Allemagne. Entre autres extravagances, Serio prétendait qu'il avait besoin d'une quantité d'*excrémens* humains, provenant de personnes des deux sexes qui se trouvaient encore en état de *virginité*. Aussitôt le

tyran fit rassembler cent petits garçons, et autant de petites filles; on les enferma séparément dans le palais; leur nourriture était prescrite par l'*alchimiste* Serio : c'était le régime pythagoricien à la rigueur, mais compensé par la quantité. Ces pauvres enfans étaient forcés, à coups de bâton, de faire six repas copieux par jour, qu'ils eussent appétit ou non; chacun était obligé de consommer l'énorme ration, et ceux qui mangeaient davantage recevaient une récompense de *cinq paras* par ration, et de deux paras par demi-ration; aussi plusieurs, surtout parmi les petites filles, sont morts d'indigestion; car ces malheureux enfans n'osaient pas se promener, attendu qu'il leur était défendu de sortir de leurs chambres, dans lesquelles ils étaient enfermés sous clef.

Pour la même opération, il fallait aussi à Serio du sang humain. Le tyran, qui avait double harem, l'un de femmes et l'autre de *ganimèdes*, où se trouvaient au-delà de *quatre cents* individus destinés à ses infames plaisirs,

mit les bras de la plupart des mâles à la disposition du charlatan, qui leur fit de copieuses saignées, dont quelques-uns moururent, et plus de trente furent estropiés pour la vie.

Mais ce qui manqua de devenir sérieux, c'est le caprice de l'alchimiste, d'avoir une grande quantité de cheveux d'hommes. S'il n'eût demandé que des chevelures de femmes, le tyran aurait fait raser les têtes de toutes les belles de ses États ; mais les têtes des hommes sont rasées soigneusement chaque semaine, en Orient ; il était donc impossible de s'en procurer. Les *ganimèdes* ne pouvaient servir à cela, même en laissant croître leurs cheveux, ce qui, d'ailleurs, les eût défigurés aux yeux d'Ali-Pacha, accoutumé à voir des têtes rasées par devant, et une mèche de cheveux flottant par derrière, selon l'usage albanais.

Ali-Pacha prit donc le parti d'ordonner à ses troupes réglées de laisser croître leurs cheveux ; mais cet ordre fut le signal d'un soulèvement terrible : ces hommes ignorans

criaient qu'on finirait par vouloir aussi les faire habiller *à l'européenne*. Ils se réunirent en tumulte dans la cour du palais et sur quelques places; leurs camarades des troupes irrégulières les appuyaient. Le tyran se cacha, et leur fit dire par Cassim-Aga, commandant en chef des troupes réglées, qu'il leur promettait de les faire raser dès que leurs cheveux auraient un doigt de longueur; il leur dit le motif qui avait provoqué cet ordre, et leur promit, de la part du satrape, de grandes largesses pour les récompenser de leur complaisance; mais tout fut inutile; les soldats furent sur le point de massacrer leur chef, et le tyran fut obligé de renoncer aux cheveux pour la composition de la *pierre philosophale*.

Le charlatan Serio continua, toujours enfermé, ses opérations jusqu'en 1818, qu'Ali-Pacha, ennuyé de ne pas voir le résultat de ses promesses, se rendit à un pavillon qu'il avait à l'entrée de la ville. Il fit venir Serio, sous prétexte de lui faire connaître un der-

viche persan, aussi alchimiste, et ne pouvant être admis encore dans la ville, crainte de la peste.

L'infortuné Serio, passant devant le pavillon, vit le tyran assis à une fenêtre, qui se mit à causer avec lui sur le plaisir qu'il devait éprouver de marcher en plein air, et de revoir la campagne, jouissance dont il avait été privé pendant si long-temps. Pendant qu'Ali-Pacha causait ainsi avec sa victime, un de ses secrétaires grecs, nommé *Spiro-Colovo*, *l'intime ami* et le *protecteur* de Serio, était occupé, par l'ordre exprès d'Ali-Pacha, à tracer en gros caractères l'écriteau qui devait être attaché au-dessus de la tête de l'alchimiste, après son exécution. Dès qu'il eut achevé d'écrire, le vieux satrape remit le papier à Cassim-Aga, ci-dessus nommé, qui accompagnait Serio, sous prétexte de surveiller l'observance des lois de la quarantaine. Ils n'eurent pas fait cent pas, que Serio vit la potence à laquelle on le pendit, en dépit de ses réclamations, et l'écriteau, fait par *son ami*, fut attaché, avec un *clou*, sur son front même.

LIVRE SEPTIÈME.

Au commencement de l'année 1816, Ali-Pacha envoya de nouveau en Angleterre le même *Seïd-Ahmed*-Efendi, de Maroc, qu'il y avait député en 1809. Le motif de cette mission était la *traite* de Parga. Le plénipotentiaire revint à Janina au mois de juillet 1816, quelques jours après mon arrivée dans ce fatal pays.

J'avais passé une partie du printemps de cette année à *Napoli de Romanie*, en *Morée*, n'ayant aucune nouvelle de ce qui se passait dans ma patrie, ignorant si les *alliés* s'y trouvaient encore, où l'avaient évacuée, je résolus donc de me rapprocher de *l'Europe chrétienne*. Je vins à *Argos*, et de là à *Corynthe*, d'où je me rendis à *Lépante*, où commandait

Saléh-Pacha, le plus jeune des fils d'Ali-Pacha. Je me présentai à ce petit satrape, alors âgé d'environ dix-sept ans; je lui dis que *j'étais Français*, et que je désirais savoir ce qui se passait dans mon pays. Il m'observa que puisque j'avais le bonheur d'être *Musulman*, la France ne devait plus m'inspirer aucun intérêt; je lui représentai qu'ayant les auteurs de mes jours en France, mes sentimens, d'accord avec les préceptes de l'Islamisme, m'obligeaient à la plus grande sollicitude pour eux. Le jeune fanatique ne pouvait rien m'objecter contre un point décidé de la religion mahométane, qui ordonne d'honorer père et mère, de quelque religion qu'ils puissent être, bien que le fils soit Musulman. Il me dit que les affaires de la chrétienneté ne l'intéressaient nullement; il se voyait hors d'état de satisfaire ma curiosité, il me répéta à cette occasion un proverbe trivial et grossier, fort usité parmi les Turcs, lorsqu'il est question d'une guerre entre deux puissances chrétiennes : « Que le *chien mange le porc, ou que le porc mange le*

chien, que m'importe? Que notre Sultan se porte bien, cela me suffit! » Il m'invita à rester avec lui, et, au bout de quelques jours, je lui demandai la permission d'envoyer quelqu'un à Zante, qui n'en est pas très-loin, afin de me procurer des papiers publics et des nouvelles.

Comme il n'avait pas le pouvoir d'envoyer un émissaire en pays étranger, il me conseilla de me rendre à Janina, auprès de son père, qui, me disait-il, entretenait des agens dans les pays chrétiens, et se trouvait parfaitement au courant de toutes les nouvelles. Il eut la complaisance de mettre à ma disposition un petit navire qui me conduisit à *Prévésa*. Saléh-Pacha m'avait donné deux lettres, l'une pour son père, l'autre pour Omer-Vrioni, aujourd'hui pacha, et à l'époque dont je parle, généralissime des troupes d'Ali-Pacha, et commandant le camp, en avant de Prévésa, à un endroit appelé *mitica*. Ce général me reçut fort bien, et me donna, deux jours après, des chevaux pour me transporter, ainsi que tous

mes équipages et mes domestiques à Janina. Il m'était enjoint de suivre une petite caravane qui faisait la même route, et de ne pas la quitter, à cause de la peste qui ravageait alors la ville d'Arta. Nous arrivâmes à Janina par des chemins détestables, attendu que pour éviter le territoire pestiféré du district d'Arta, nous ne suivîmes pas la grande route. Le lendemain de mon arrivée, je fus appelé auprès d'Ali-Pacha, qui avait été informé de mon arrivée par deux courriers (tartares), l'un expédié par Saléh-Pacha de Lépante, et l'autre par Omer-Vrioni de Prévésa, le jour même de mon arrivée dans cette ville.

Afin de me faire connaître qu'il était informé de tout, le tyran ne me laissa pas le temps de lui dire quel motif m'avait conduit auprès de lui, mais entrant tout de suite en matière, il me fit la même observation que m'avait déja faite son fils, relativement à l'indifférence que je devais désormais avoir pour la France, à cause de ma sublime qualité de Musulman. Je lui fis la réponse qui m'avait

réussi auprès de son fils, et avec le même succès. Il me dit alors, avec le ton de la plus grande vérité, qu'il était impossible, pour le moment, d'aller en France, attendu que la guerre civile la plus terrible y faisait répandre des flots de sang; que la famille de l'ancien roi ainsi que la famille de Bonaparte avaient été égorgées, et qu'outre ces calamités, toutes les nations chrétiennes avaient envahi la France, ravageaient ses provinces, et emmenaient les habitans en esclavage dans leurs pays respectifs. J'osai lui observer que l'usage de l'esclavage n'existait pas en Europe; il me répondit que c'était une *loi de circonstance*, établie pour cette fois seulement, à telles enseignes que la Russie avait eu quatorze millions d'âmes pour sa part, qui allaient être obligées de cultiver les déserts glacés de la Sibérie, et que l'Angleterre avait eu six millions de Français, pour aller dans l'Inde.

Comme tout est possible dans ce monde, je restai anéanti de douleur, et je ne doutai nullement que l'Alsace, où je suis né, ne fût

tombée au pouvoir de l'Autriche, malheur que j'aurais racheté par la mort la plus cruelle. J'ajoutai foi à ce que ce vieux scélérat ne me disait que dans l'intention de me faire entrer à son service, car il avait une haute opinion des militaires français. Il eut l'air de me plaindre, et de chercher à me consoler, et enfin il dit d'un air assez indifférent:

« Mon fils (c'était son expression usitée « envers ceux qu'il cherchait à attirer ou à « tromper), puisque vous avez pris la peine « de venir depuis Lépante auprès de moi, « dans l'espoir de trouver des consolations, « je serais très-peiné si vous sortiez de ma « porte dans l'affliction; je veux vous donner « le conseil d'un père, et vous faire une offre « digne d'être faite par un visir de notre Sul- « tan à un homme tel que vous. Restez auprès « de moi, demandez-moi quels appointemens « il vous plaira de fixer, j'y ajouterai huit ra- « tions de vivres, quatre rations de fourrages « et un bon logement: je vous ferai un des « principaux chefs de mes troupes et un des

« grands de ma cour : dans quelque temps je « vous marierai d'une manière convenable, « et je vous donnerai un bon timar (fief mi- « litaire). Je m'appelle Ali-Pacha, je sais « faire la fortune de ceux qui me servent « avec zèle et fidélité, et vous ne serez pas le « premier que j'ai mis en état d'être envié « par les grands de Constantinople même. »

Ébloui de toutes ces belles promesses, débitées d'un air de bonne foi et de la bouche d'un prince aussi puissant, dont je ne connaissais pas encore la duplicité, je remerciai la divine providence de l'asile qu'elle m'accordait dans un temps où la France était en proie aux plus grands malheurs. Je témoignai toute la reconnaissance que m'inspirait la bienveillance qu'il m'accordait avec tant de générosité, et je lui déclarai que je ne fixerais pas les appointemens, m'en rapportant à lui, et souscrivant d'avance à tout ce qui lui plairait de prescrire à cet égard. Il m'observa, en riant, que j'étais plus désintéressé que les Turcs de naissance, et ajouta : « puisque vous

négligez vos intérêts pécuniaires, c'est donc *à moi de les soigner; je vous accorde une bourse par mois* (une bourse est composée de cinq cents pistoles turques, équivalant, selon le cours de ce temps-là, à *trois cent soixante-quinze francs*) à toucher à la *douane*, afin que vous soyez payé exactement, *ce qui n'aurait pas lieu au trésor. Je n'accorde cette faveur qu'à ceux que j'aime le plus, et vous êtes de ce nombre, dès aujourd'hui.* »

J'ai remarqué effectivement que, sur la liste de ceux qui touchaient leurs traitemens à la douane, il n'y avait que vingt-trois noms, y compris le mien, et c'étaient tous des noms de personnages occupant les hautes charges, ou jouissant de la plus haute faveur.

Mon audience chez Ali-Pacha, dans le palais dit *Litaritche*, avait duré plus d'une heure; c'était le 14 juin 1816: en le quittant, il m'ordonna de revenir dans quatre jours, et d'employer ce temps à voir la beauté de la ville et des environs: ni l'un ni l'autre n'en valaient la peine.

Je commençai par prendre possession de mon logement, qui ne répondait nullement à la manière emphatique dont Ali m'en avait parlé. Après cela, je fus me promener dans le *bazar*, où je vis plusieurs Européens, fort mal vêtus, et portant la misère et la tristesse sur la physionomie. Curieux de savoir quels étaient ces gens, et espérant en tirer quelques nouvelles relativement à la France, j'en accostai deux qui se promenaient ensemble. Ils me dirent qu'ils étaient tous Italiens, excepté un seul qui était Français; qu'ils étaient à Janina depuis plusieurs années, quelques-uns depuis dix ou douze ans. Tous y étaient retenus par force, la plupart sans aucune paie, et ceux qui en avaient une très-chétive, la recevaient d'une manière très-irrégulière. Ces Italiens étant la plupart des gens sans profession, des charlatans, surtout un prêtre du royaume de Naples, nommé *Don Vicenzo Micarelli*, qui vivait à Janina avec deux femmes, *la mère et la fille*, aussi Italiennes, je m'empressai de voir le Français.

C'était un nommé *Michel*, *Parisien*, qui déserta d'un vaisseau sur lequel il était charpentier. Ali-Pacha le retenait depuis vingt ans, l'avait marié, par force, avec une femme grecque, dont il avait déjà plusieurs enfans adolescens, et l'avait placé à la tête des ateliers de menuisiers, charrons, tourneurs, etc. Ce Michel était un homme franc et très-intelligent. Il me mit au fait des affaires du pays, et m'avertit que jamais Ali-Pacha ne me laisserait partir. Cela me paraissait impossible; mais Michel, enchanté de trouver un Français, et de pouvoir parler sa langue, me pria pour dîner avec lui à l'heure turque, qui est vers le coucher du soleil, me promettant de me convaincre par des faits. Effectivement, il m'en raconta tant sur tous les Européens qu'il avait vu passer à Janina depuis le long espace de temps qu'il y languissait, qu'il finit par me convaincre.

Il était presqu'impossible, à ce que m'apprit Michel, de quitter les Etats d'Ali-Pacha, sans la permission expresse du tyran; ce qu'il n'ac-

cordait qu'aux hommes mariés et pères de famille, qui laissaient en ôtages ce qu'ils avaient de plus cher, ou à des négocians célibataires, moyennant une caution qui garantissait leur retour, mais jamais aux femmes, aux enfans, ni surtout aux Européens. J'observai qu'étant Musulman, je pouvais me flatter d'être considéré par Ali comme n'étant pas Européen. Mais Michel, qui le connaissait mieux que moi, m'assura que je serais traité comme les autres, et me prédit exactement ce qui m'arriva depuis.

Inquiet sur mon sort, et désespéré de ne revoir peut-être jamais ma patrie, je voulus connaître comment on pouvait empêcher les gens de voyager d'une province à l'autre, dans l'Empire ottoman, où l'usage des passeports, ni des registres d'auberges n'existe point, et où chacun est absolument libre d'aller et de venir comme bon lui semble; la Morée étant la seule contrée où il faille un permis par écrit du *Mora-Valessi* (pacha, gouverneur de la Morée), pour sortir par terre de cette pro-

vince, en passant l'isthme de Corinthe; car par mer, on est libre comme dans le reste de l'Orient.

Alors Michel m'apprit qu'Ali-Pacha avoit établi un ordre très-différent dans les provinces soumises à son joug de fer; qu'il fallait se munir d'une espèce de passeport, nommé *Feskérré*, qui était écrit en grec, et ne contenait point le signalement du porteur, mais devait être muni du petit sceau du tyran, c'est-à-dire de l'empreinte de la bague qu'il portait au doigt, ainsi que tous les Turcs, et que ce cachet ne s'apposait qu'en sa présence, par un individu qui était uniquement chargé de cette besogne. Les passeports pour ceux qui voyageaient pour le service du pacha, étaient, en outre, munis de la signature d'Ali, qui, au reste, ne savait écrire que *ce seul mot*, encore était-ce en turc, tandis que le passeport était écrit en grec, sur un très-petit chiffon de papier, moins grand qu'un billet de loterie. Toutes les routes étaient garnies de corps-de-garde, à de très-petites distances les

uns des autres; il y en avait même dans les endroits les plus isolés, dès que l'on pouvait soupçonner seulement la possibilité d'y passer. Ceux qui y veillaient demandaient à tous les voyageurs l'exhibition de leurs passeports, et malheur à celui qui n'en avait point : il était aussitôt arrêté, garotté et conduit à Janina, où il devait se justifier auprès du tyran. Si c'était un passeport perdu, le malheureux était accusé de l'avoir vendu à quelqu'un qui voulait se sauver; alors les tortures et les avanies pour en tirer de l'argent étaient mises en pratique, et l'infortuné languissait des années au cachot, avec la chaîne au cou. Mais si l'on avait cherché à tromper la vigilance des gardes pour se soustraire, sans passeport, à l'exécrable tyrannie d'Ali, les genres de mort les plus cruels servaient à assouvir la rage du monstre, et à effrayer pour l'avenir ceux qui pourraient tenter de se sauver. Vers les frontières des autres provinces gouvernées par des pachas indépendans d'Ali, et sur les côtes, la surveillance était encore

bien plus rigoureuse, et les postes plus rapprochés; de sorte que la fuite, si elle n'était pas tout-à-fait impossible, était du moins très-difficile, et entourée des plus grands dangers.

Je fis connaissance avec les principaux personnages de la cour d'Ali-Pacha, qui tous me comblèrent de politesses, et me promettaient l'avenir le plus brillant. Le fanatisme religieux et politique les guidaient également dans leur conduite envers moi; car ils étaient enchantés de ce que je fusse musulman, et se réjouissaient d'avoir un homme de leur religion à produire auprès du pacha, pour contrebalancer la faveur des Grecs, tout-puissans à la cour du tyran, à cause de la connaissance des langues et des usages de l'Europe qu'avaient quelques-uns de ces Grecs. Les grands d'entre les Mahométans me dirent franchement leurs motifs, eurent des entrevues continuelles avec moi, pendant les trois jours qui s'écoulaient avant ma seconde entrevue fixée par Ali. Ils convinrent entre eux,

et avec moi, qu'ils allaient vanter mes talens et mon expérience auprès du pacha, et me préparer une réception et une situation à la cour, telle que jamais homme n'en aurait eues, à condition d'être ennemi des courtisans grecs, et de conserver toujours de la reconnaissance pour les services qu'eux, Musulmans, allaient me rendre. Je vis que j'allais être l'instrument d'une intrigue de cour, ce qui ne me plaisait point, mais il fallait prendre son parti.

Le jour que je revis Ali-Pacha, je m'aperçus bien qu'il avait été prévenu en ma faveur. Il me fit don d'un cheval tout harnaché, d'une pelisse d'honneur, et me donna *la direction du génie*, sans m'empêcher néanmoins de me mêler du service des autres armes, principalement des *toptohis* (canonniers) et des *coumbaradgis* (bombardiers), qui furent mis directement sous mes ordres. Quelques jours après, Ali m'invita pour souper avec lui : c'était pendant le jeûne du *Ramazan* (carême des Mahométans), qui dure

trente jours, et qui prend le nom du mois lunaire où il a lieu. Pendant ce temps, tous les Musulmans font des œuvres pieuses, et des aumônes proportionnées à leurs facultés. Ali-Pacha célébrait le Ramazan, mais de manière à satisfaire son goût pour l'ostentation et la cruauté. L'un des usages qu'il avait établis, et dont je me trouvai être témoin, révolta mon âme. Il faisait, chaque Ramazan, distribuer des aumônes aux femmes qui se présentaient pour la recevoir, de quelque religion qu'elles fussent; mais son génie infernal changeait une œuvre de bienfaisance en une scène déplorable.

Comme il avait plusieurs palais dans sa capitale, tous fort éloignés les uns des autres, il faisait d'abord, chaque jour, indiquer la distribution de l'aumône à la porte d'un de ses palais, et lorsque la foule de femmes avait attendu pendant une heure ou deux, au soleil, à la pluie ou au froid, selon la saison (car les Mahométans comptant par mois lunaires, leurs mois avancent de douze jours,

d'une année à l'autre, de sorte que dans l'espace de trente ans, le Ramazan a fait tout le tour de l'année solaire, à cinq jours près, ainsi on l'a dans toutes les saisons), alors le tyran leur faisait dire que la distribution se ferait dans tel autre palais, situé à l'extrémité opposée de la ville; arrivées là, elles étaient trop heureuses, après avoir attendu encore fort long-temps, de n'être pas renvoyées à un troisième palais, ce qui arrivait souvent. Outre le désagrément d'attendre, ces pauvres femmes perdaient un temps précieux, attendu qu'en Orient, tout le détail du ménage, de la cuisine et du soin des enfans, roule sur les femmes, et les maris exigent impérieusement que tout soit en ordre lorsqu'ils rentrent le soir, un peu avant le coucher du soleil, temps auquel se fait le principal repas, dans toutes les classes de la société.

Il faut ajouter que Janina est toujours en possession de fournir à toute la Turquie, des galons de soie, d'or et d'argent que les habitans, habiles *passementiers*, travaillent parfai-

tement, que cette branche d'industrie est la principale ressource de ces gens, et qu'il n'y a que les maisons opulentes dans lesquelles on ne trouve point de métiers de passementerie; que les femmes s'en occupent autant que les hommes, et gagnent leur vie de cette manière: ainsi la moitié de leurs journées, pendant le mois de Ramazan, se perdant à attendre une chétive aumône, qui ne dépassait jamais dix ou douze paras pour les plus favorisées, mais qui n'était que d'un seul para pour le plus grand nombre (quarante paras équivalaient à quinze sous de France, lors de mon séjour à Janina, depuis 1816 jusqu'à la fin de juillet 1819), ces pauvres malheureuses perdaient donc plus qu'elles ne gagnaient. Les femmes musulmanes souffraient outre cela à cause du jeûne rigoureux, qui ne permet pas de manger, ni boire, pas même une goutte de liquide: les hommes ne peuvent non plus prendre de tabac, et les plus dévots s'abstiennent même de l'odeur des fleurs. Aussi, tous ceux qui peuvent le faire, dorment pendant la plus grande partie

du jour, et ne sortent que vers quatre heures après-midi, pour se rendre aux mosquées, afin d'assister à la troisième prière nommée *Ikindi*, et se répandent ensuite dans les bazars et promenades, afin de se distraire jusque vers le soir; les plus pauvres dorment au moins vers le milieu du jour, car il règne alors une stagnation dans les affaires, les bureaux du gouvernement sont fermés pendant toute la journée, et ne s'ouvrent que la nuit. Mais les pauvres femmes, étant obligées de se rendre dès une heure après-midi à la porte du palais, car elles y faisaient queue et n'étant jamais expédiées avant quatre heures, n'avaient pas le temps de soulager par le sommeil la rigueur du jeûne; elles n'avaient pas non plus le temps de préparer le repas nommé *iftar*, qui est celui par lequel on rompt le jeûne, dès que le soleil a passé sous l'horizon, ce que les crieurs annoncent du haut des *minarèhs* (tourelles élégantes dont les mosquées sont toujours accompagnées), alors, non-seulement elles en souffrent elles-mêmes, mais se voient

exposées à toute la brutalité et la mauvaise humeur de leurs maris.

Mais toutes ces contrariétés ne sont rien en comparaison de se qui se passait pendant la distribution même. C'était toujours un des jeunes ganimèdes d'Ali-Pacha, et toujours de la religion grecque (ordinairement c'était un nommé *Micro-Mantho*, pour le distinguer d'un autre Mantho, qu'on désignait sous le nom de *Mégalo*, qui jouait un grand rôle auprès du tyran, dont il était un des principaux affidés : il a été tué par les Turcs lors de la révolte d'Ali-Pacha) qui était chargé de distribuer l'aumône. Il sortait de la porte du palais, portant son sac dans la main, et toujours escorté par une douzaine de soldats albanais, armés de bâtons. Le distributeur s'adossait aussitôt contre un des piliers de la porte, et les femmes se pressaient le plus qu'elles pouvaient pour en approcher davantage; les plus fortes renversaient les plus faibles; les méchantes déchiraient les voiles et les haillons des autres, et pendant tout ce va-

carme, les soldats albanais frappaient indistinctement sur toutes celles qui pouvaient être atteintes par leurs bâtons; et comme l'usage des Albanais est de frapper sur la tête, il ne se passait point de jour que plusieurs de ces malheureuses ne fussent dangereusement blessées, il y en avait même quelques-unes qui en mouraient chaque année.

J'ai vu des voiles teints du sang de celles dont ils couvraient la tête; des femmes renversées d'un seul coup de bâton appliqué par le bras vigoureux d'un féroce Albanais. J'ai vu une jeune fille, d'une dixaine d'années, tuée sur la place, d'un coup de bâton. Comme le distributeur de l'aumône était de la religion grecque, il favorisait les femmes de sa secte, en leur donnant des poignées de paras, tandis qu'il n'en donnait qu'un ou deux aux Musulmanes et aux Juives. Les Musulmanes qui, naturellement, croyaient y avoir plus de droit que les Grecques, se répandaient en invectives, maltraitaient celles-ci, qui n'osaient leur rendre les coups de poing et d'ongles,

mais elles attiraient par leurs cris perçans les terribles Albanais, qui se faisaient jour à coups de bâton, renversaient toutes celles qui les séparaient des turbulentes; ils marchaient sur celles qu'ils renversaient, soit par leurs coups soit en les heurtant, sans y faire plus d'attention que s'ils foulaient de l'herbe. Le Grec distributeur, voulant toujours garder une somme pour sa peine, finissait toujours par déclarer qu'il n'y avait plus d'argent dans le sac, avant qu'il fût vide, et faisait aussitôt sa retraite sous la protection des bâtons de son escorte, accompagné des malédictions et des vociférations des femmes, dont le nombre se montait toujours à quelques centaines. Les plus timides ou les plus faibles s'en retournaient ordinairement en pleurant, puisqu'elles n'avaient rien reçu.

Pendant que cette scène barbare se passait à la porte du palais, Ali-Pacha, assis à une fenêtre du premier étage, savourait le plaisir que lui procuraient ses Albanais en battant les femmes. Aussi ceux-ci s'efforçaient-ils de

bien mériter de leur maître, en assommant à qui mieux mieux, à tort et à travers.

Confondu à la vue d'une pareille horreur, je me permis, le même soir, d'en parler au tyran. Comme j'avais mangé secrètement, selon mon habitude, pendant le Ramazan, il m'était aisé de feindre de n'avoir point d'appétit, ce que je faisais d'une manière ostensible, afin qu'Ali-Pacha s'informât du motif de ma sobriété, car le maître de la maison doit presser ses convives de manger, et jeter quelques morceaux de viande devant eux. Ma ruse me réussit, et notre amphitrion me demanda pourquoi je ne mangeais pas, et si c'était mon habitude ; alors je lui dis que j'étais au contraire grand mangeur, mais que le spectacle affligeant que j'avais vu une heure auparavant, pendant la distribution de l'aumône, m'avait ôté l'appétit et bouleversé les sens. Il me répliqua, en plaisantant, que c'était un prétexte, et qu'il soupçonnait plutôt que j'avais mangé secrètement. Après le souper, il me fit approcher de lui et me dit tout bas ces

propres mots : « Ibrahim-Efendi, vous êtes « encore trop nouveau à ma cour pour savoir « comment on doit s'y comporter; vous ap- « prendrez la civilisation (*terbieth*, en turc) « avec le temps; mais puisque je vous aime « comme mon fils, je veux vous avertir que « vous ne devez pas vous mêler ici de choses « qui ne vous regardent point, sans quoi le « serpent vous mordra (il vous en arrivera « du malheur). » Je me gardai bien depuis de lui faire de pareilles observations; et puisque les femmes préféraient se faire assommer pour une chetive somme, plutôt que d'en gagner une plus forte en travaillant chez elles, je pensais que ce n'était pas la peine de m'attirer, à cause d'elles, la disgrâce du tyran terrible à la merci duquel je me trouvais.

Quelques jours après cette funeste soirée, je reçus l'ordre d'Ali-Pacha de me rendre, au lever de l'aurore, vers des moulins situés sur le bord du lac, au nord et à deux lieues de Janina. Je devais emmener avec moi *Soleïman-Aga*, vieillard vertueux, commandant

l'artillerie sous mes ordres. Nous partîmes à cheval et sans suite. Le visir arriva en voiture au rendez-vous presqu'en même temps que nous. Il fit asseoir Soleïman et moi à ses côtés, sur un tapis que l'on tendit au bord de l'eau, et entama la conversation sur des sujets insignifians, en fumant et buvant du café apporté par ses domestiques. Soleïman lui représenta que j'étais mal logé. Le pacha dit qu'il me donnait une maison appartenant au fisc, et fit sceller de sa bague le papier contenant la donation. Après deux heures d'entretien, il ordonna au commandant de l'artillerie de me conduire à cette maison; j'y trouvai une femme grecque et ses deux filles; elles fondirent en larmes en apprenant que je venais prendre possession de leur demeure. J'aurais eu trop de regret d'être l'instrument de leur malheur, je renonçai au don de cette maison.

Le soir, comme je faisais part à Ali-Pacha de mon refus: « Si vous ne voulez pas d'une « maison toute faite, me répondit-il en gron-

« dant, je ne vous en ferai par Dieu (*Vallah*)
« pas bâtir une exprès. Vous avez le cœur
« européen, vous avez pitié de ces coquins
« d'infidèles, vous ne les connaissez pas; mais
« vous les connaîtrez. »

Le refus que je fis de cette maison ne diminua cependant pas la bonne harmonie qui existait entre le visir et moi. Quelque temps après il m'envoya à Lépante, par ordre spécial du Sultan, afin de lever le plan de cette forteresse et du château qui se trouve à l'entrée du golfe, en face de celui de la Morée. J'étais en outre chargé de faire l'inspection des bouches à feu, des munitions de guerre de ces places, et d'en apporter l'inventaire au tyran. A mon retour à Janina, je lui présentai le plan levé de la forteresse. Il l'examina à rebours et me dit : « *Je sais aussi écrire ceci.* » Ne sachant ni lire, ni écrire, il prétendait savoir laver un plan! Du moins sut-il tirer parti de mes inventaires; il expédia deux gros navires à Lépante, qui prirent à leur bord, pour les transporter à Prévésa,

toutes les bouches à feu, tous les affûts que j'avais désignés en bon état, ne laissant qu'*une* pièce de canon dans chacune des forteresses.

C'est dans ce même mois qu'eurent lieu les noces de Saléh-Pacha, le plus jeune des fils d'Ali. Il vint de Lépante, où il était gouverneur, à Janina. Tous les villageois, tous les citadins, tous les corps de métiers furent obligés de donner des présens de noces. La ville resta encombrée, pendant un mois, de bestiaux, de mulets et de volailles, offrandes qui devaient monter la maison de Saléh, sans qu'il en coûtât rien à son père. Les femmes des plus pauvres villageois portaient du bois et du miel; elles marchaient en filant leurs quenouilles, village par village, suivies de leurs maris ou de leurs pères, escortées par des soldats albanais, qui les forçaient de chanter, en leur donnant des coups de bâton. Elles entraient dans le harem, pour y déposer leurs présens, et les hommes restaient dans la grande cour du palais.

Deux hommes, *Tchinganés* de secte (ce qu'on appelle en France *Bohémiens* ou *Egyptiens*), nés et établis à Janina, se dévouèrent pour Ali-Pacha et son jeune fils; ils se chargèrent solennellement de tous les malheurs qui pourraient survenir à ces deux illustres personnages, et montèrent, en plein jour, pendant que la cour et le palais étaient remplis de monde, sur une tour, du sommet de laquelle ils se précipitèrent sur le pavé. Chose étonnante, ni l'un ni l'autre ne moururent de leur chute; ils n'en furent pas même blessés. Le plus âgé, qui était un homme d'environ quarante-cinq ans, ne ressentit qu'un peu de mal de tête et mal dans les jambes, sur lesquelles il tomba; le plus jeune, âgé d'à-peu-près vingt-cinq ans, ressentait des douleurs dans la tête et la poitrine; il tomba également sur les jambes, mais il fallut l'emporter. Le premier eut l'honneur d'être présenté sur-le-champ à Ali-Pacha, qui lui fit présent, dans sa munificence, de 20 roubîes (41 francs 25 centimes de la monnaie de

France); il lui assigna aussi une *occa* (environ deux livres et demie) de pain de maïs par jour. Son compagnon eut part aux mêmes bienfaits.

LIVRE HUITIÈME.

Les naturalistes ont remarqué, chez toutes les bêtes féroces, une inégalité dans les mouvemens qui révèle les influences opposées entre elles, de l'instinct qui les fait agir. En rapprochant cette observation de la découverte de l'anatomie comparée sur l'identité des organes cérébraux de l'homme avec ceux de la brute, il ne m'a plus été possible de m'étonner des contradictions bizarres qui signalaient à chaque instant le caractère d'Ali-Pacha, traître envers les Français, ingrat envers Napoléon, qu'il avait flatté, dont il détestait le génie, comme établissant entre eux de trop fortes disproportions, il se complut, après sa chute, à rechercher ses insignes, non pour honorer son malheur, toute pensée noble était étrangère

à l'âme d'Ali, mais pour se faire un mérite insensé de recueillir ce que repoussait alors la raison de tous les gouvernemens.

Étant un jour (1816) dans le palais de Litaritcha, je vis dans la chambre du pacha, sur l'un de ses sophas, un grand écusson portant l'aigle de Napoléon. Ali me demanda en riant, en présence du capitaine Marcellèse, commandant d'une partie de sa marine : « *Si je connaissais cela ?* — Oui, lui répondis-je; mais ces insignes ne sont plus reconnues par aucun gouvernement.—*C'est précisément parce qu'aucun n'en veut plus, que j'en veux, moi.*»

La faveur dont je jouissais dans le commencement, auprès d'Ali-Pacha, donna l'éveil aux courtisans grecs, qui ne cessèrent de me tracasser, et de mettre des entraves dans tout ce que je faisais. Ils s'y prenaient de la manière la plus adroite, et tout en m'accablant de marques du plus profond respect, ils finirent par me faire perdre la faveur du Pacha. Je pourrais faire des volumes, si je voulais noter tous les désagrémens qu'ils me causè-

rent. Comme ils étaient les secrétaires du pacha, et que tous les ordres étaient écrits en grec, que je ne savais pas lire, ils ne manquaient jamais d'omettre ou de changer des objets que leur maître ordonnait de me fournir pour son service. Par exemple, Ali aimait passionnément à faire bâtir des forts, j'en faisais toujours les plans et les devis, les astucieux Grecs ne marquaient sur les bons, que la moitié ou le tiers des matières, comme *chaux, moëllons, pierre, poutres, solives, sable, cloux*, etc. Ils en agissaient de même pour les travailleurs, les bêtes de somme et les outils. Je venais sur les lieux, et mon travail se trouvait arrêté, faute de matériaux et de bras; j'avais souvent cinq à six forts en construction, un ou deux en réparation, et pour tous j'étais obligé d'expédier des hommes à Janina, pour faire demander au visir ce qu'il me fallait. Il se fâchait de ce que je ne l'avais pas dit dès le commencement, la chose traînait en longueur, par l'astuce des Grecs, et quand je revenais de mes tournées à Janina,

j'étais fort mal reçu du pacha qui me grondait de ce que je ne savais pas faire un devis. J'avais beau lui dire que les bons, écrits par ses secrétaires en faisaient foi, qu'il n'avait qu'à les comparer avec mes devis écrits en turc, on ne pouvait jamais retrouver mes pièces. Quelquefois même, les secrétaires soutenaient effrontément m'avoir rendu tel ou tel devis, dès qu'ils m'avaient fait les différens bons. On m'abreuvait de dégoûts, et ils cherchèrent même à me faire tuer par le tyran.

Ils surent gagner le commandant des bombardiers : c'était un Albanais nommé *Self-Aga*, fanatique musulman; mais l'argent est, auprès d'un Albanais, un mobile plus fort que la religion. Cet homme était un de mes adulateurs les plus assidus, et je le méprisais moins que les autres, puisque je lui supposais un motif plus louable : celui d'apprendre quelque chose. Effectivement, je lui enseignai à mesurer la base d'un triangle sur le terrain, à se servir du quart de cercle, etc., toutes choses de routine, qui n'exigent point de con-

naissances géométriques. Je lui avais fait obtenir une augmentation d'appointemens, et fait placer son cousin, comme officier dans les bombardiers. Tout cela ne l'empêcha point de faire à Ali-Pacha la dénonciation la plus absurde et la plus fausse contre moi, qui n'eût pas manqué de me faire périr de la mort la plus cruelle, si la divine providence n'eût pas veillé sur moi. Ce Self-Aga osa dire à son maître, que, furieux de ce qu'il me refusait toujours la permission de quitter ses états, j'avais résolu de me venger en faisant sauter la ville en l'air par le moyen des *souris, aux queues desquelles j'attacherais de l'amadoue allumée, et que je les introduirais dans le magasin à poudre.* Or ce magasin, situé sur les bords du lac, dans la citadelle, à côté du palais habité par Ali-Pacha, n'aurait pas manqué, en sautant, de le faire périr, lui et tous les siens. Heureusement que je n'entrais dans le magasin à poudre, de même que dans les autres magasins militaires, que lorsque le visir me l'ordonnait, pour faire la visite; soit

de l'édifice même, ou des effets qu'il contenait. Le magasin à poudre était, comme tous ceux destinés à cet usage, entouré d'une muraille, à une distance de quelques pas. Le garde-magasin avait les clefs des trois portes qui y conduisaient, il était donc impossible que je pusse y faire entrer des souris, et pourtant, c'est cette absurdité que l'on voulait accréditer. Les Grecs n'osant faire la dénonciation eux-mêmes, choisirent Self-Aga. Ali-Pacha ne crut pas un mot de ce que le calomniateur lui dit. Il me fit appeler et me raconta, en riant aux éclats, cette sottise, en m'observant que je lui étais très-obligé de ce qu'il ne me faisait pas périr. Je profitai encore de cette occasion pour le supplier de me laisser partir. Il me répondit que celui qui a mangé un jour son pain devait toujours rester avec lui. Sur mon observation que la France était tranquille, et que je voulais y faire un tour, il me demanda comment je le savais; je lui dis que j'avais écrit à Corfou, et que la réponse que j'en avais reçue me prouvait qu'il

avait été lui-même mal informé, car je n'osais pas lui dire qu'il avait menti. Ali, furieux, me demanda de quelle autorité j'osais écrire et recevoir des lettres de l'étranger? Je fis l'innocent en lui demandant quel mal il y avait, et que l'ayant fait à Constantinople, en Bosnie, à Belgrade et ailleurs, s'il y aurait du mal à en faire autant à Janina. Alors il me dit que je devais savoir que c'était défendu dans son gouvernement. Je lui demandai s'il m'avait fait cette défense, et s'il ne m'avait pas dit que je n'aurais d'ordres à recevoir que de lui seul? Il convint de la justesse de mon excuse, et me dit en riant que désormais je ne devais plus écrire en pays étranger, qu'il me le pardonnait à cause de l'affection qu'il me portait, et me demanda le recit de ce que l'on me mandait de Corfou. Je le lui racontai. Ensuite il voulait savoir de quelle manière j'avais fait parvenir ma lettre à Corfou, à qui elle était adressée, et comment j'avais reçu la réponse. Sur ma déclaration que jamais je ne compromettrais ceux qui avaient de la con-

fiance en moi, il me demanda si je savais que je parlais à Ali-Pacha, le *lion du Sultan* (*Padichahun arslani*), et que d'un seul mot il pouvait me faire tuer. Je lui répondis que ces mots pouvaient faire impression sur des Albanais et sur des Grecs, mais qu'un Français préférait l'honneur à la vie. Il me dit: « Vous « êtes fous, vous autres Français, mais braves « et fidèles comme des chiens, tandis que « nous autres Turcs nous sommes braves et « magnanimes comme des lions et comme « des aigles. » Je soutenais la prééminence des Français, en citant divers exemples; tout d'un coup il me demanda si je me défendrais, si la fantaisie lui prenait de me faire tuer. « Sans aucun doute repliquai-je, je vendrais ma vie aussi chèrement que je pourrais; et puisque vous m'avez vu tirer au blanc, vous ne pouvez douter que mes coups de pistolets ne fassent effet, tandis que vos Albanais sont très-maladroits à cette arme, qui est toujours sous la main (en frappant sur les pistolets que j'avais à la ceinture, selon l'usage). » Il observa que je

serais capable de tirer sur lui-même. Je lui répondis que je n'étais pas un assassin, mais que je me défendrais contre quiconque m'attaquerait. « *Même contre moi, contre un visir du Sultan?* » Certainement, dis-je. Alors il tâcha de m'expliquer de quelle manière un visir avait, moyennant son firman du Sultan, le droit de faire tuer qui bon lui semblerait, et jusqu'au nombre de sept personnes par jour, sa conscience n'en était pas même chargée. Je lui déclarai que tout cela m'était égal, que je ne connaissais pas toutes ces subtilités, et puisque le Coran n'en faisait aucune mention, j'étais libre de penser et d'agir sur ce point comme bon me semblait. Il me dit de ne pas manifester ces sentimens à âme qui vive, de ne rien craindre de sa part, qu'il estimait ma franchise, mais que je devais supporter ses menaces, attendu que c'était son habitude; cependant que jamais il ne les effectuerait, excepté dans le cas de trahison ou de désertion. Je l'assurai qu'il pouvait être tranquille quant aux trahisons, mais que je ne répon-

dais pas de la désertion. Il chercha à me prouver encore qu'il avait le droit de retenir les gens malgré eux, vu le besoin qu'il en avait, et que tout ce qu'il faisait tournait au profit de l'Islamisme et au détriment des chrétiens. « *Si je commets des crimes, si je suis tyran* (*zalim*) *c'est pour le bien de la religion et de l'empire*, » me dit cet homme endurci dans le despotisme, qu'il envisageait comme un droit naturel.

Entre autres tracasseries que les Grecs suscitèrent contre moi, ils en trouvèrent une qui manqua de m'être funeste. J'avais lu dans un ouvrage intitulé : *Mémoire des officiers d'artillerie*, que la chaux vive, mêlée avec la poudre à canon, en augmentait considérablement la force. Je fis des essais avec des pistolets, en tâtonnant, jusqu'à ce que j'eusse trouvé la dose juste, et l'effet me surprit; on verra plus bas, par les expériences faites en présence d'Ali-Pacha, que j'avais lieu d'être content. Je faisais un secret de mon mélange, mais je dis au visir que je pouvais lui faire

une économie au moins d'un tiers de poudre, et qu'avec la charge à dose ordinaire, l'effet serait trois fois plus fort. Il me fit donner quelques livres de poudre du magasin; je fis mon mélange chez moi, et quelques jours après nous fîmes les expériences suivantes en présence du visir, qui assistait à une fénêtre donnant sur un bastion vide où nous faisions les tirs d'épreuve.

L'on posa quatre planches épaisses contre la muraille: trois drachmes de poudre simple, chargées dans un fusil tiré par Athanase-Vajo, scélérat favori du tyran, ne perçèrent qu'une planche et la balle resta dans la seconde, tandis que trois drachmes de ma poudre aprêtée, tirées par moi avec le même fusil et à la même distance, percèrent les quatre planches, et firent tomber encore du recrépis de la muraille. Une drachme de ma poudre faisait le même effet que trois de la poudre simple. Athanase Vajo prétendit, après quelques coups tirés avec l'une et l'autre poudre, que j'y mettais de la magie, et qu'en tirant il avait observé que je

marmottais des mots pendant que je couchais en joue. J'offris alors de remettre ma poudre entre ses mains, et qu'il ferait tirer qui il voudrait : il exigea que je quittasse le bastion ; j'y consentis. Je n'avais toutes ces complaisances que parce que j'avais fait un marché, avec Ali-Pacha, de lui donner mon secret moyennant une somme de vingt mille piastres (quinze mille francs). Enfin ma poudre fit le même effet hors de ma présence. Ils dirent au pacha qu'elle salissait les fusils et en bouchait les lumières. J'observais qu'on n'avait qu'à épingler; mais que dans le cas qu'il ne la croirait pas bonne pour le fusil, ils ne pouvaient me contester qu'elle était bonne pour les bouches à feu de l'artillerie, vu qu'il fallait dégorger à chaque coup que l'on tirait, et que d'ailleurs elle pouvait encore servir très-avantageusement pour les mines et pour les carrières; car dans ce pays on fait sauter les quartiers de rochers destinés pour fabriquer à l'aide de la poudre. Le visir me dit qu'il m'en parlerait le lendemain. Aussitôt on soumit le reste de

ma poudre à l'examen du prêtre *don Vincenzo Micarelli*, soi-disant chimiste du visir, tandis qu'il était chimiste comme je suis prêtre ; cet homme m'avait beaucoup d'obligations ; car peu de temps après mon arrivée à Janina, il tomba dans la disgrâce d'Ali-Pacha, qui le fit chasser du logement qu'il occupait, et lui ôta ses appointemens qui étaient de deux cents piastres (cent cinquante francs) par mois : je lui prêtai alors de l'argent, qu'il me doit encore. Comme Européen je m'intéressais en sa faveur, et j'obtins qu'on lui rendît sa paye, dont il toucha même l'arriéré de quatre mois. Malgré tout cela, cet intrigant, créature et protégé de l'infame *Spiro Coloco*, un des principaux secrétaires d'Ali-Pacha, déclara qu'après avoir analysé ma poudre, il y avait remarqué des ingrédiens qui ne manqueraient de prendre feu pendant les chaleurs de l'été, qui commençait précisément, et que cela ferait sauter et le visir et la ville ; qu'il y avait longtemps qu'il connaissait cette composition,

mais qu'il ne se serait pas permis de conseiller l'usage d'une chose aussi dangereuse. Comme ma poudre paraissait d'un blanc-grisâtre, ce charlatan prétendit qu'entre autres ingrédiens il y avait de l'*arsenic*, de l'*aimant blanc*, et plusieurs autres drogues, qui d'ailleurs la rendraient beaucoup plus chère que la poudre ordinaire; ainsi, outre le danger, bien loin d'être une économie, cela ne serait qu'un surcroît de dépense. Ali-Pacha me fit appeller le lendemain, et dès que j'entrai dans sa chambre, il me cria: *Vous méritez d'être brûlé vif, et je vous jure que le soleil ne se couchera pas avant que cela ne soit exécuté.* Je lui rappelai la promesse qu'il m'avait faite, mais il me répondit qu'il avait excepté le cas de trahison. Cela me rassura au point que je lui dis que s'il me prouvait une trahison quelconque de ma part, j'allumerais moi-même mon bûcher. Il me fit part alors de la dénonciation, qui m'offensa tellement, que je préferai perdre la somme stipulée, afin de démasquer les calomniateurs et les imposteurs. Je lui décla-

rai donc que j'étais prêt à lui communiquer mon secret, mais qu'il devait faire sortir de la chambre tous ceux qui s'y trouvaient. Le tyran, qui se méfiait de moi ce jour-là, y consentit, mais à condition que je remettrais d'abord mes pistolets à Athanase Vajo, afin qu'il les lui apportât. Je n'y fis aucune difficulté, et il ordonna à tous de sortir. Lorsque nous fûmes seuls, je lui avouai franchement qu'il n'y avait que de la chaux-vive dans ma poudre, et lui dis qu'il pouvait en faire l'expérience. Je lui prouvai la scélératesse de ses Grecs, ainsi que l'infamie et l'ingratitude du prêtre italien. Ali me dit : « Quant à ce chien, je le « ferai pendre tôt ou tard, et une seule petite « raison secrète m'empêche de le faire brûler « ce soir, comme je vous l'aurais promis. »

Je savais cette raison secrète, c'est que le charlatan était occupé à composer un poison très-violent, à ce qu'il prétendait, pour le service du tyran. Ali continua à me parler très-amicalement de cette affaire, me dit que j'avais mérité ce qui venait de m'arriver, par-

ce que j'étais cause qu'il avait rendu la paye au prêtre, et que par conséquent je lui avais fait perdre tout cet argent, mais que dès ce jour il la lui ôtait. Il me rendit lui-même mes pistolets, en me disant que dans trois mois il me permettrait d'en faire usage contre mon calomniateur; mais de tirer sur lui avec ma poudre, et de commencer par les jambes, pour le faire souffrir plus long-temps, me jurant qu'il ne me punirait pas pour cela. Je lui dis que j'étais aussi peu bourreau qu'assassin, mais qu'en sortant de chez lui j'allais donner une volée de coups de bâton à ce coquin. Il me dit en riant: Prenez seulement garde de le tuer, de l'estropier ou de le rendre malade, attendu que j'en ai encore besoin pour quelque temps; mais au reste battez-le bien, et moi je vais ordonner, en votre présence, de lui retrancher de rechef sa paie. Cela fut exécuté à la lettre, et ce scélérat continua de végéter à Janina, existant d'aumônes, où il se trouvait encore à l'époque de mon départ.

Des bruits sourds, qui circulaient depuis

quelques temps, acquirent plus de publicité vers la fin de 1817. On disait hautement que Parga serait donnée à Ali-Pacha, tandis que lui-même disait que ce n'était que pour son souverain, Sultan Mahmoud, qu'il agissait avec le zèle d'un sujet fidèle, et esclave soumis. J'ai entendu ces mots plusieurs fois de sa bouche, en parlant de cette affaire, qui inquiétait et tracassait pour le moins autant Ali-Pacha que les malheureux Parganiotes. Ils se repentaient d'avoir trahi indignement les Français en faveur des Anglais; mais c'étaient des regrets superflus: il était désormais trop tard pour remédier à leurs maux. Le pavillon anglais flottait sur les murs de cette perfide cité, et devait bientôt céder la place au terrible croissant ottoman. Le pavillon français se serait vu plutôt enseveli sous les ruines de Parga, et rougi du sang de ses défenseurs. Les Parganiotes malheureux ne devaient plus inspirer que de la pitié, et c'est ce que généralement on leur accordait. J'ai même vu quelques Anglais, même des Turcs,

qui les plaignaient. Mais que pouvait une pitié impuissante? Des vœux stériles.

Dans le courant du mois de février 1818, Ali-Pacha me proposa de passer à Parga, auprès des Anglais, en qualité de transfuge, et de me laisser conduire même à Corfou, afin d'espionner pour lui, me promettant monts et merveilles, comme à son ordinaire. Je lui observai que c'était une proposition faisable à un Grec ou un Albanais, qui s'en tiendrait fort honoré; mais qu'il devait assez connaître les *Français*, pour savoir qu'une pareille proposition n'en pouvait être considérée que comme une offense sensible. « Mais, m'ob-« serva le satrape, étant *Français*, vous êtes « ennemi né des Anglais, autant que je le suis « des Russes. Vous m'avez fort souvent ma-« nifesté votre aversion pour les Anglais, et « j'ai remarqué que vous ne laissez échapper « aucune occasion pour m'animer contre eux. « Je croyais vous proposer quelque chose « d'agréable, en même temps que je vous « donne une preuve de ma confiance, dont

« le résultat serait la plus haute fortune, et « un des premiers rangs à ma cour. » Je lui répondis que si jamais il déclarait la guerre aux Anglais, il pourrait se convaincre de mes sentimens envers eux; mais que pour le rôle qu'il voulait me faire jouer, je n'y consentirais jamais. « Vous êtes fou, me dit le sa- « trape, ainsi que tous vos compatriotes; je « croyais que, depuis le temps que vous êtes « avec les Musulmans, vous vous seriez dé- « fait de vos idées françaises. Allez, mon fils, « et croyez que l'on doit toujours tâcher de « nuire à ses ennemis de toutes les manières « possibles. »

Quelques jours après cette conversation, il me fit appeler au lever du soleil. Je fus introduit, presque mystérieusement, par *Athanase Vajo*, auquel Ali-Pacha fit signe de sortir. Dès que nous fûmes seuls, il me demanda si ma folie française me permettait de lui traduire verbalement, en turc, quelques papiers anglais. Je lui répondis que, n'étant pas son interprète, je n'étais pas tenu à faire ces

choses; que tant qu'il s'agirait de forteresses, de canons, de batteries et de bombes, c'était mon affaire, et même que j'étais en droit de refuser également le service militaire, puisque depuis *un an* je n'avais point touché mes appointemens, et qu'il refusait ma démission pour laquelle je l'avais sollicité tant de fois. Le tyran, avec les paroles les plus mielleuses, me reprocha doucement de vouloir le quitter, me jura non-seulement de me faire payer mon arriéré, mais de m'enrichir, et de m'élever au-dessus de tous les autres, de me faire épouser la fille d'un bey très-riche, et de me procurer dans la suite un pachalick. Je fis semblant de croire tout cela, dont le plus facile était, non le pachalick, mais le rang de pacha à deux queues, qu'on pouvait se procurer pour la modique somme de quarante bourses (quinze mille francs environ), appuyées d'un peu de protection. Mais ce ne serait qu'un vain titre, très-onéreux en raison de l'état de maison, du luxe, et autres dépenses que ce rang exige. Après toutes ces

belles promesses, dont je savais fort bien qu'il n'aurait pas voulu remplir la moindre partie, le vieux scélérat me dit qu'il ne connaissait que moi d'honnête homme à sa cour, ainsi qu'il me priait de lui dire franchement ce que contenaient les papiers qu'il me remit. Je trouvai, dans les premières pages, quelques phrases insignifiantes relatives à Ali-Pacha; mais ensuite vint une tirade que je me fis un plaisir malin de lui expliquer en turc, sans adoucir la moindre expression. Il y était traité tel qu'il le méritait. Il écoutait tranquillement, si ce n'est qu'il prenait une prise de tabac sur l'autre. Lorsque j'eus achevé, il s'écria d'une voix forte : *Wé la havlé, ve la kouvetté, la ilabillahé el azim!* (exclamation arabe dont les Musulmans se servent dans un grand étonnement, mêlé de colère). Son cri attira quelques-uns de ces pages *ganimèdes*, auxquels il dit brusquement de sortir. Je voulus me retirer aussi; mais d'un air fort doux, il me dit de rester. Comme je m'étais levé, il m'ordonna de reprendre ma place, en me regar-

dant fixement en silence, avec un regard tellement équivoque, que je mis la main sur un de mes pistolets, que je portais habituellement à ma ceinture.

Ce mouvement ne lui échappa point; aussi il me demanda, en riant, si j'avais peur de lui. Après quoi il se répandit en invectives contre les chrétiens en général, et principalement contre les Russes et les Anglais. Les Russes n'étaient pour rien directement dans cette affaire; mais ils étaient l'objet de la haine particulière d'Ali-Pacha, qui les mêlait dans toutes les imprécations que la colère arrachait de sa bouche effroyable. « Croiriez-vous, me « dit-il, que le *kiafir* d'Anglais qui ose s'ex- « primer ainsi sur mon compte, est un porc « que j'ai engraissé de mes bienfaits! Pour- « quoi les chrétiens sont-ils aussi ingrats? Un « Musulman est reconnaissant pour un mor- « ceau de pain, une tasse de café, et même « pour un verre d'eau; mais ces infidèles, ces « Européens, donnez-leur un banquet somp- « tueux, et couvrez-les d'or et de diamans,

« ils n'en deviennent pas plus amis pour « cela. Je ferai voir à ce guïâour d'Anglais « que le bras d'Ali-Pacha atteint plus loin « qu'il ne se l'imagine. Que je sois chrétien « européen et vêtu à l'européenne, si je ne « me venge pas de ce chien, pire même qu'un « chien, car il remue la queue en voyant « celui qui lui a donné un morceau de pain, « tandis que cet infidèle, avec son habit étroit, « a reçu mon sang (argent), et ne craint point « de s'exprimer ainsi sur son bienfaiteur; mais « il verra qu'il a mangé de la m.... » (Expression très-usitée en turc), *bok iédi!*

J'ai rapporté ce discours pour faire connaître de quelles expressions basses et triviales Ali-Pacha se servait, et que lorsqu'un chrétien lui donnait de l'humeur, un retour vers sa religion le poussait jusqu'à l'intolérance, qui, pourtant, n'était point au nombre de ses défauts, lui qui en avait tant.

Depuis ce jour, il me donnait souvent des lettres, des notes diplomatiques et mêmes des gazettes anglaises, pour lui expliquer le con-

tenu, car il n'avait à son service que deux hommes en qualité d'interprêtes, l'un nommé *Spiro Koloco*, et l'autre *Mikhaël Bartzoula;* mais ils ne savaient pas assez d'anglais pour être en état de comprendre des pièces aussi importantes que l'étaient les moindres phrases, relatives à l'affaire de Parga, aux yeux d'Ali-Pacha; ces deux individus étant Grecs de religion et de nation, n'inspiraient point au soupçonneux *despote* assez de confiance dans une circonstance qu'il savait devoir fortement déplaire aux Grecs. Comme il gardait en secret tout ce qui concernait les affaires, en général, et celles qui touchaient Parga surtout, il faisait un mystère même des gazettes qui en parlaient; aussi mes traductions avaient toujours lieu entre lui et moi, à l'exception de son fils, Moukhtar-Pacha, on de son divan efendi, qui se sont présentés quelques fois. Pendant le cours de ces séances, son inquiétude perçait à travers ses jactances; il lui arrivait souvent, surtout dans les premiers mois de l'année 1819, de me demander si je croyais qu'il

aurait Parga? Je lui répondais sincèrement que cela me paraissait tout-à-fait improbable, attendu qu'outre la tache ineffaçable dont l'Angleterre ne voudrait pas se couvrir, la Russie par motif de religion, s'y opposerait. Je mentionnais exprès la Russie, parce que je savais que ce nom le peinait; car il haïssait les Russes au-dessus de toute croyance; aussi chaque fois que ce nom sortait de ma bouche, le tyran s'agitait, jurait, tempêtait et finissait par souhaiter de voir passer la Russie sous le joug ottoman, en disant que tout vieux qu'il était, il voudrait faire cette guerre à la tête de tous les Albanais musulmans, observant qu'ils ne seraient pas réduits à souffrir du froid, comme ont fait les Français, car lui et ses Albanais se chaufferaient aux feux des maisons qu'ils incendiraient et des corps russes enduits de goudron.

Un jour, c'était dans le mois de décembre 1818, il me promit un bien et une maison sur le territoire de Parga, dès qu'il en serait possesseur, à condition que j'écrirais pour lui

tout ce qu'il faudrait écrire en anglais, concernant Parga; comme je ne me souciais point de me mêler d'une affaire qui me révoltait, et que, pour tout au monde, je n'aurais pas contribué, même indirectement à la réussite d'une injustice aussi criante, je lui témoignai mon regret de ne pouvoir le servir comme il le désirait, attendu que je ne savais pas écrire l'anglais; cela parut le contrarier beaucoup: il me demanda combien il faudrait de temps pour l'apprendre? je lui observais que j'étais désormais trop âgé pour oser espérer d'apprendre quelque chose. « Essayez toujours, « me dit le vieux tyran, il est bon de savoir « la langue de ses ennemis et de ses voisins; « en m'étant utile à moi, vous vous ser- « vez vous-même. Apprenez-donc bien vîte, « vous qui avez une si bonne tête; si mon fils « Saléh-Pacha savait l'anglais, je m'estimerais « bien heureux; mais vous êtes aussi mon « fils, je vous porte dans mon cœur. Les « Français sont des fous, mais ils sont plus « sincères et surtout plus courageux que tous

« les autres Européens que je voudrais pou-
« voir faire tous égorger, excepté vos Fran-
« çais; mais ce Kiâfir de *Poukoville* (c'est
« ainsi qu'il appelait monsieur de Pouque-
« ville) n'est pas bon Français; il aime les
« Grecs, je crois qu'il doit descendre d'un
« Russe qui se sera fait Français. Il mourra
« de chagrin le jour où il apprendra la nou-
« velle que je suis maître de Parga; d'après
« tous les efforts qu'il a faits pour m'empêcher
« d'avoir Parga, on eût dit qu'il est né Par-
« ganiote! ils ne l'en ont pas moins trompé,
« ses chers enfans de Parga, il n'a pas tenu à
« eux que les Anglais ne massacrassent les
« Français qui se trouvaient dans la citadelle.
« Ce Poukoville est un fou qui a beaucoup
« d'esprit, souvent il devinait ce que je pen-
« sais; et les Français ont tort de ne pas l'en-
« voyer ambassadeur à Constantinople, il les
« y servirait bien, car il est assez fou pour
« ne rien craindre, et assez obstiné pour y
« obtenir tout ce qu'il voudra; mais je vous
« assure que les Français sont tous fous. » Il

riait lui-même comme un fou en s'exprimant si peu noblement.

Quelques jours après cette conversation, il me dit qu'il était ennuyé et fâché de ce que tant d'Anglais soit employés dans leur Gouvernement, soit particuliers, vinssent dans ses états; car, observait ce meurtrier soupçonneux : « s'il arrivait que quelqu'un « d'eux vint à *crever* (c'est son expression), « l'on ne manquerait pas de m'accuser de l'a- « voir empoisonné, cela retarderait la remise « de Parga, et me coûterait beaucoup d'ar- « gent, attendu que ces kiafirs d'Anglais con- « naissent les moyens de tirer l'argent à eux, « tout aussi bien que les *Osmanlus*. Ils sont « capables de faire tuer ou empoisonner un « des leurs, afin de m'en charger les épaules, « retarder la livraison de cet enfer de Parga « et me rançonner. » Sur ce que je lui obser- vai qu'il n'avait pas besoin d'avoir aucune crainte sur ce point, attendu qu'en Europe de pareilles démarches étaint abhorrées, et que les Anglais étaient aussi loin de commettre

un crime aussi énorme, que le seraient les Français. Il me répondit que de ce côté il ne soupçonnerait rien de la part des Français qui courent au danger comme des *Fâsis* (lévriers); mais que ces infidèles Anglais calculent tout lorsqu'ils ne sont pas ivres. Moukhtar-Pacha était présent à cet entretien, et donna un conseil digne du fils d'Ali; c'était tout simplement de prévenir les Anglais en crime, ce qui se ferait aisément en envoyant à Corfou, sous le prétexte d'une mission relative à Parga, deux des principaux Grecs, soit *grammaticos* (secrétaires), ou *khodgia bachis*, qu'on les y empoisonnerait tous les deux, afin que la chose fût plus saillante, et que l'on ferait beaucoup de bruit et de réclamations à ce sujet; qu'ensuite on se donnerait le mérite de renoncer aux poursuites par générosité, ce qui accélérerait la remise de Parga.

Mais ce conseil exécrable, qui me fit frémir, n'eut fort heureusement pas l'approbation d'Ali-Pacha, non pas à cause de l'énormité du crime, car qu'est la vie de deux hommes,

surtout celle de deux chrétiens, lorsqu'il s'agit de son moindre avantage? il rejeta le conseil infernal de son fils, uniquement parce qu'il prétendait que cela pourrait, au contraire, prolonger une affaire qui le tracassait depuis tant d'années, et qui l'inquiétait à présent plus que jamais. « Non, dit-il, je ne « veux faire aucune démarche qui pourrait « fournir de nouveaux obstacles à ces m.... « (boktchis); s'ils me harcellent, je me dé« fendrai, et Parga n'en sera pas moins à moi, « dussent tous les chrétiens du monde en cre« ver de rage. »

Je sortis de chez le tyran, plus résolu que jamais de m'enfuir de ses états, sans m'arrêter aux difficultés insurmontables qui se présentaient en foule pour m'empêcher d'exécuter mon projet.

Un jour (en 1818) un de ses domestiques, grec de religion et albanais de nation, partit de Janina, sans permission, pour aller dans son village visiter sa famille. Ali-Pacha écrivit aussitôt au beau-frère de ce domestique, de

lui envoyer *la tête* du déserteur, qui logeait chez son frère. Le beau-frère voulut deux victimes au lieu d'une, et, selon le penchant de sa nation, il tressaillit de plaisir à l'idée de commettre une perfidie. Dans cette intention, il invite les deux frères à venir passer quelques jours dans sa maison, auprès de leur sœur dont il était l'époux. Ils y vinrent donc, et dès la première nuit, ayant mêlé de l'opium dans le vin et l'eau-de-vie qu'il leur fit boire, il coupa lui-même la tête à l'aîné des frères, ensuite il garrotta bien le jeune déserteur, et le lendemain se mit en route pour Janina, où il conduisit sa victime, en se faisant escorter par quelques soldats albanais, au chef desquels il avait montré le billet d'Ali-Pacha. Le traître portait lui-même la tête qu'il avait tranchée. Il se présenta devant le tyran avec ce trophée hideux et son prisonnier. Ali-Pacha le combla d'éloges et ordonna qu'il fût habillé à neuf. Le prisonnier fut aussitôt condamné à périr d'un coup de canon, chargé seulement à poudre. Le tyran fit appeler le

commandant de l'artillerie à cheval. C'était un italien de Brescia, nommé M. *Agostino Fappano*, qui s'étant fait *musulman* à Janina, en 1817, rechercha mon amitié et ma protection.

J'étais parvenu, malgré les obstacles des Grecs, à porter Ali-Pacha à créer une compagnie d'artillerie à cheval, et à en confier le commandement à mon protégé, dont le nom turc était *Véli-Aga*. Lorsque ce jeune homme sortit de la chambre du tyran, il vint me trouver dans le bureau du chancelier, où j'étais le plus souvent. Je le vis consterné, et il m'apprit qu'il venait de recevoir l'ordre de faire amener une de ses pièces de canon, avec laquelle il devait faire sept fois le tour du malheureux, attaché par une chaîne, à un pieu planté sur un des longs côtés de la cour du palais; que le tyran exigeait que la mêche allumée fût présentée sous le nez de la victime, à chaque tour; il ne devait faire charger son canon qu'à poudre, avec de l'étoupe goudronnée pour bourre, et la pièce, pla-

cée à six pas du patient, devait être dirigée vers son ventre. Je lui dis que sous prétexte d'arranger lui-même la bourre, il devait y introduire une grosse pierre, afin que ce malheureux mourût du coup, et n'eût pas à souffrir de longues douleurs. Le pacha avait, parmi les femmes de son harem, la sœur du jeune homme qu'on allait tuer. Il la força de venir dans le *sélamlik* (appartement des hommes), et d'assister à une fenêtre, au supplice de son frère. Elle y était voilée et gardée par deux eunuques. Ali-Pacha s'assit dans un fauteuil, à côté de la pièce de canon, et accablait d'injures le malheureux qui le suppliait de lui faire subir une mort moins cruelle. A peine le coup fut-il tiré, que le tyran s'approcha de sa victime, et fut très-étonné de la trouver sans vie. Il enfonça sa canne dans la blessure, et s'étant aperçu que le corps était percé d'outre en outre, il gronda beaucoup Véli-Aga, et prétendit que par mégarde on avait mis un boulet dans le canon. Véli-Aga et les canonniers soutinrent le contraire, mais le

tyran conclut par la menace de leur faire subir le même supplice, si à l'avenir le patient avait le vèntre traversé. Heureusement que l'idée de faire tuer de cette manière ne lui revint plus.

Il avait un tigre, ou, pour mieux dire, un léopard énorme, enfermé dans une cage de fer, faite à jour des quatre côtés, et posée sur une voiture à quatre petites roues. Cette machine, avec l'animal qu'elle renfermait, était posée dans la cour du palais principal, appelé *Castro*, à côté du perron par où l'on montait pour se rendre dans les appartemens du tyran. Il a condamné des hommes nus à être renfermés dans la cage avec ce léopard, qu'on faisait jeûner dès la veille. Le jour de l'exécution, la voiture du léopard était conduite au milieu de la cour du palais, et là on faisait entrer l'homme; ensuite les satellites du pacha excitaient l'animal avec des bâtons, pour l'irriter, et se moquaient du malheureux qui était enfermé avec lui.

Au mois de janvier 1819, le tigre, moins

féroce qu'Ali-Pacha et ses affidés, ne voulut point faire de mal à celui qu'il était chargé de tuer. Les Albanais avaient beau le pousser avec des bâtons, il mordait avec fureur les bâtons, et les brisait comme autant de roseaux; alors ces êtres féroces crièrent à l'homme renfermé dans la cage, *d'embrasser son camarade de chambrée;* ils le piquèrent sur le dos et au cou, avec les pointes de leurs poignards, pour le forcer à attaquer le tigre. Le malheureux condamné était nu, accroupi dans un coin de la cage, occupé à prier Dieu. Il penchait la tête du côté où il se sentait piqué par les poignards, et suppliait les scélérats de ne pas augmenter l'horreur de sa situation, et de le laisser prier tranquillement. Voyant enfin que ses sollicitations étaient inutiles, et que les tourmens augmentaient toujours, il s'écria: « *Vous le voulez donc? Dieu et le Prophète sont témoins, mon sang rejaillira sur vos têtes.* » En même temps il se jeta sur le tigre, qui était paisiblement accroupi vis-à-vis de lui, et mordait les bâtons dont les Albanais

le tourmentaient ainsi que son compagnon; on eût pu croire que l'animal le protégeait contre la méchanceté des hommes. Mais lorsque le tigre se sentit serré à l'improviste, il souffla et lui donna un seul coup, à la manière des chats, sur la tête, dont le sang jaillit en trois endroits comme des fontaines; l'homme fut renversé, mais le tigre, sans lui faire d'autre mal, se promena dans la cage, en tournant comme un chat, foulant l'homme à ses pieds, mais sans enfoncer ses griffes. On rapporta à Ali-Pacha la conduite de son tigre, il ordonna d'attelerdeux chevaux à la voiture, et de le promener dans les principales rues de la ville, le pauvre homme toujours dans la cage avec lui. Mais tout fut inutile, l'animal fut plus généreux que les monstres à figure humaine. Enfin on retourna au palais, et le tyran ordonna de dire à l'homme qu'il lui faisait grâce. Cet infortuné pria de lui ouvrir bien vîte la porte de la cage; il sortit sans être attaqué par le tigre; il allait remercier Dieu de sa protection, ayant été enfermé près de

quatre heures avec le tigre ; mais sa joie fut de courte durée : les satellites du tyran lui annoncèrent qu'ils avaient ordre de lui trancher la tête, ce qui fut aussitôt exécuté. Ali-Pacha, fâché contre le tigre, le jugea indigne d'être au nombre des agens de sa fureur, et le relégua dans une de ses maisons de campagne, appelée *Bonila,* située à une lieue de Janina.

J'ai été témoin oculaire de cet horrible évènement.

Ali-Pacha a fait tuer une énorme quantité des principaux personnages de l'Albanie : il s'emparait de leurs enfans, garçons et filles, dont il peuplait ses sérails, et s'en servait pour assouvir ses infâmes plaisirs, car tous ses harems étaient doubles, l'un rempli de femmes, selon l'usage général de la Turquie, et l'autre rempli de jeunes garçons! Lorsque ces jeunes gens, contaminés et souillés par Ali-Pacha, commençaient à parvenir vers la fin de l'adolescence, ils étaient réformés, et sortaient du harem masculin, et alors leur carrière devenait brillante ou abjecte, selon les capri-

ces du despote; ceux auxquels ils ne s'intéressait pas, recevaient en sortant du harem, l'assignation de deux plats par jour, un le matin et un le soir, une livre quatre onces de pain, et deux petites tasses de café. On leur fournissait aussi le logement, soit chez un bourgeois, par billet de logement, soit dans des maisons ou magasins appartenant au pacha. On en logeait plusieurs ensemble, selon la capacité du local, mais sans leur fournir ni lit, ni meubles.

D'autres, plus favorisés, étaient employés à divers emplois, plus ou moins lucratifs, plus ou moins pénibles, plus ou moins honorables, les uns dans la capitale, d'autres dans les villes, villages, châteaux, sur toute la surface des états d'Ali-Pacha. Dans le militaire, dans le civil, dans les administrations, partout on trouvait de ces ganimèdes réformés, pleins d'insolence et de vanité : fort souvent après être parvenus à de grands emplois, avoir obtenu en mariage, par ordre d'Ali-Pacha, les filles d'hommes opulens, ou

avoir épousé des femmes sortant du harem d'Ali-Pacha, après avoir été tyrans subalternes et avoir amassé des richesses à force de manœuvres infâmes et criminelles, le tyran se plaisait à les précipiter du faîte de la prospérité, dans un abîme de malheurs.

Ali-Pacha avait fait tuer un des principaux beys de l'Albanie, il s'empara de ses trois fils et de sa fille. Celle-ci, après avoir passé plusieurs années dans son harem, fut mariée à un de ses ganimèdes réformés. Les deux frères, beaucoup plus âgés que le plus jeune, étaient également sortis du harem des garçons depuis plusieurs années, et de grade en grade, dans la carrière militaire, ils étaient parvenus: l'aîné, au commandement de la fameuse forteresse de Sulli, et le second au commandement de la place de Margariti, qui n'en est pas très-éloignée; le troisième, âgé de dix-huit ans, en 1819, se croyait sur le point d'être réformé du harem, lorsqu'Ali-Pacha le fit appeler et lui promit de faire sa fortune, à condition qu'il assassinerait lui-même ses

deux frères : le jeune monstre consentit de suite à cette proposition horrible, le vieux tyran lui donna ses instructions.

Il fut mis à la réforme par Ali-Pacha, et profita de cette occasion pour demander la permission d'aller passer le mois de ramazan (jeûne suivi de la fête de Baïrame) auprès de ses frères. Le pacha lui accorda gracieusement sa demande, et lui fit donner une petite somme pour ses menus-plaisirs : le jeune fratricide se rendit d'abord sur la montagne de Sulli, auprès de son frère aîné, qui le fêta et le caressa beaucoup; au bout de quelques jours de séjour, il profita du sommeil de son frère, et l'assassina de deux coups de poignard dans le cœur. Il avait pris d'avance ses mesures pour s'évader afin de pouvoir arriver auprès de son autre frère, avant qu'il fût instruit du fratricide; effectivement il y arriva au lever du soleil, et fut encore reçu d'une manière fraternelle; mais dans la crainte que son frère ne fût instruit sous peu d'heures de la catastrophe dont son aîné venait d'être la

victime, il se dépêcha de le tuer pendant leurs premiers embrassemens. Les gens de la maison arrêtèrent l'assassin qui, dans la persuasion d'avoir exécuté les ordres de son maître, ne fit aucune tentative pour s'opposer à son arrestation; il se laissa conduire joyeusement à Janina, où il était certain d'obtenir la récompense de son double fratricide; mais il fut bien trompé dans son espoir, car Ali-Pacha le fit pendre sur-le-champ, et fit jeter sa sœur dans le lac la nuit suivante.

A tant de crimes, se joignaient les enlèvemens; le monstre et les tigres nés de son sang, avaient des agens *grecs* dans différentes villes d'Italie, chargés de leur procurer des femmes; une de ces victimes fut entraînée, comme autrefois la jeune et infortunée Éliza Tarrakanoff, par l'agent de Catherine II, Alexis Orloff. Comme la jeune Russe, c'est de Livourne où elle était née, qu'un capitaine d'un vaisseau marchand grec, l'attira sur son bord, sous le prétexte de lui donner une fête pour répondre aux marques de bien-

veillance qu'il avait reçues de sa famille. A peine fut-elle à bord, le vaisseau mit à la voile; la jeune Italienne fut conduite à *Volo*, port de Thessalie, province gouvernée par Véli-Pacha, fils d'Ali. Dès que le navire fut dans le port, que le capitaine envoya un exprès à *Ternovo*, près Larrissa, où résidait Véli-Pacha, qui fit aussitôt chercher sa victime; il la garda pendant deux ans et demi, ensuite il la maria, en 1819, à un sculpteur en bois, italien de Bergame. Le fils aîné d'Ali-Pacha, le farouche Mouktar-Pacha, avait depuis plusieurs années une femme de Trieste dans son harem, qu'il avait obtenu de la même manière.

Pésarini, instructeur des vingt-six hommes de cavalerie, fit, en 1818, tout exprès le voyage de Janina à Venise, d'où il ramena sa propre fille, âgée de 16 ans, pour la livrer au vieux Ali-Pacha!

Lorsqu'Ali-Pacha, ou ses fils, apprenaient par leurs furets, qui étaient toujours des Grecs, qu'il existait quelque part une jolie femme

dans les provinces qui gémissaient sous leur joug de fer, ils la faisait enlever ouvertement, qu'elle fût mariée ou non. Il y avait une quantité de Grecs qui s'empressaient d'offrir leurs propres filles ou sœurs, pour assouvir les goûts effrénés de leurs tyrans.

Tout ce que je viens de dire à l'égard des femmes, avait lieu également à l'égard des jeunes garçons. En 1818, trois des pourvoyeurs de l'octogénaire Ali-Pacha, stimulèrent la luxure de ce satyre, en lui décrivant la beauté du fils du consul-général de Russie, à Patras, en Morée : ce jeune homme était âgé de seize ans; les agens partent et parviennent à enlever le jeune homme, qu'ils conduisent à Prévésa, où se trouvait l'infâme satrape; mais le jeune homme déploya toute la fermeté qu'exigeait sa terrible situation. Ce fut *moi* qui représentai au tyran l'éclat que cette affaire ne manquerait pas de faire, et qu'il s'attirerait toutes les vengeances de la Russie et de la Porte sur les bras: j'avoue que ce ne fut pas pour l'intérêt d'Ali-Pacha que je m'étais chargé auprès de

lui de cette commission dangereuse, mais j'étais peiné de voir le déplorable sort du jeune homme, et comme je m'étais mis sur le pied de parler franchement au tyran, j'étais le le seul qui pût hasarder de s'intéresser ouvertement à la victime. Dieu seconda mes efforts, Ali-Pacha eut peur, et pour donner une satisfaction au père du jeune homme, et paraître innocent dans cette affaire, il renvoya le fils à Patras, et fit pendre les trois pourvoyeurs qui étaient des Grecs de Corfou.

Tout navire qui avait le malheur de faire naufrage sur les côtes inhospitalières des états d'Ali-Pacha, devenait, par droit d'aubaine, la propriété de cet exécrable tyran, et ses barbares sujets se faisaient un plaisir de le seconder. Un vaisseau marchand des Bouches de *Cattaro*, en Dalmatie, portant pavillon autrichien, et ayant un assez grand nombre de passagers à son bord, se trouvait battu par la tempête, dans la mer Adriatique, sur sa route de Raguse à Naples, et vint faire naufrage sur les côtes des montagnes de la Chimère (*Ci-*

mara), en Albanie. Ces montagnes étaient alors encore toutes habitées par des Albanais chrétiens, du rite grec schismatique; mais les naufragés étant tous chrétiens catholiques du rite romain, les barbares Cimariotes les livrèrent à Ali-Pacha, qui les envoya aussitôt aux travaux forcés à Argiro-Castro, qu'il faisait fortifier. Le capitaine, l'équipage et les passagers, personne ne fut exempt! Le capitaine, qui voulait faire le récalcitrant, en mettant en avant le droit des gens et sa qualité de sujet autrichien, sous la domination de laquelle se trouve Cattaro, lieu de sa naissance et de celle de son équipage, le capitaine, dis-je, reçut une bastonnade, pour lui faire comprendre ce qu'est le droit des gens en Albanie. Parmi les passagers se trouvait un jeune homme, nommé M. Aschik, d'une bonne famille de la Dalmatie, officier au service de l'Angleterre; mais il n'en fut pas plus exempt pour cela du travail et de l'esclavage, pendant plusieurs années. Ce ne fut qu'en 1818, que ceux qui avaient survécu aux maux qu'on leur

faisait endurer, furent libérés, ainsi qu'un grand nombre d'autres Européens, tombés dans l'esclavage de la même manière et condamnés aux mêmes travaux. Je n'ai jamais pu parvenir à savoir quel heureux esprit avait soufflé sur Ali-Pacha, pour le porter à mettre, tout d'un coup et spontanément, tous ces malheureux en liberté, avec la permission de quitter ses états; mais l'essentiel est qu'il le fit. J'ai vu une soixantaine de ces infortunées victimes de la plus injuste barbarie, à Janina, lors de leur arrivée d'Argiro-Castro, où j'avais refusé nettement à Ali-Pacha de me rendre, pour diriger les travaux des fortifications, en lui déclarant franchement que je ne contribuerais jamais à augmenter la misère de malheureux Européens qui n'avaient commis aucun crime pour s'attirer un aussi cruel traitement. Je suis loin de chercher à me faire un mérite de ma hardiesse envers Ali-Pacha, attendu que je savais ne pas courir de grands risques; car outre qu'il avait besoin de moi, il était bien aise d'avoir quelqu'un qui lui dît

des vérités sur ses affaires militaires et politiques, et c'est ce que je faisais dans toutes les occasions; mais il n'y avait que les derviches et moi, qui osassent prendre cette liberté. Il me traitait d'écervelé, et prétendait que tous les Français le sont, *mais qu'ils ont du courage dans toutes les occasions, sans craindre ni Sultan ni Visir* (ce sont ses propres expressions). Il ne pouvait pas me souffrir, et pourtant maintes fois il parlait avec beaucoup d'estime sur mon compte, avec ses plus affidés courtisans, desquels je l'ai appris. Mais pour en revenir aux malheureux esclaves libérés, je dirai qu'ils étaient dénués de tout, que le tyran leur fit donner à chacun soixante piastres turques (quarante-cinq francs), pour les dédommager d'un dur et cruel esclavage qui s'était prolongé pendant quatre ou cinq ans. J'eus le bonheur d'être utile à M. Aschik, que je trouvais le plus intéressant, par son amabilité et ses talens. Je me chargeai aussi totalement d'un Savoyard, en sa qualité de demi-Français, que je parvins à faire embarquer à Prévésa, pour l'Italie.

J'ai besoin de m'affranchir du récit odieux des crimes dont j'ai été témoin, avant de suivre le fil de l'histoire de la malheureuse Parga.

Un jeune homme de *Zanthe*, officier de marine au service de l'Angleterre sur les bateaux armés dans la mer *Ionienne*, fut arrêté par les soldats d'Ali. On l'accusait d'avoir volé de l'argenterie à un ambassadeur européen (à Janina, où j'étais alors, on disait que c'était celui de France). Le Sultan avait fait donner des ordres dans tout l'empire pour saisir le voleur. Ali-Pacha, pour faire preuve de zèle, et mortifier en même temps le consul-général d'Angleterre qui résidait à Janina, fit donc arrêter ce malheureux jeune homme, et le plongea dans un cachot. Il était tellement résolu de le faire périr, que, le surlendemain de son arrestation, je vis chez un *tellal* (marchand d'habits) les uniformes et le chapeau du malheureux prisonnier exposés en vente. Cet infortuné fut accablé de coups de bâton dans sa prison, et subit plusieurs tortures.

Les satellites du tyran s'étant aperçus qu'il voyait avec horreur les cruelles tortures qu'on faisait éprouver chaque nuit à plusieurs de ses compagnons d'infortune, imaginèrent pour lui un supplice d'un nouveau genre. Ils le forcèrent à tenir une des torches destinées à éclairer leurs affreuses fonctions, et à grands coups de bâton l'empêchèrent de détourner la vue de ce cruel et sanguinaire spectacle. A la fin, le consul-général d'Angleterre obtint de le garder prisonnier dans sa maison, où, par des traitemens dictés par l'humanité, il fut remis en état de se rendre à Corfou.

Il y avait une femme à Janina, appelée *Frosine*, nièce du *despote* de Janina (c'est le titre que les Grecs donnent à leurs archevêques), et mariée à un des plus riches négocians grecs de cette ville. Elle était célèbre par sa beauté et son esprit; c'est ce qui causa son malheur. Elle était déjà mère de deux enfans, lorsque Moukhtar-Pacha, fils aîné d'Ali-Pacha, fut épris de ses charmes. Il lui fit signifier l'ordre de venir satisfaire sa lubricité.

La malheureuse Frosine, consternée, rassembla aussitôt sa famille, pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Tous ces lâches opinèrent pour céder aux ordres du pacha, et *l'archevêque*, oncle de la victime, fut celui qui appuya le plus sur la nécessité de ne pas irriter le pacha. Comme le mari risquait la vie, par la jalousie qu'il pouvait inspirer à son puissant rival, il fut décidé qu'il quitterait Janina le même jour. Effectivement il partit pour Boukarest, capitale de la Valaquie. Frosine se livra au pacha, qui continua à la fréquenter pendant quelque temps, et lui fit plusieurs présens, entre autres une fort belle bague d'une grande valeur. Cette femme voulut vendre cette bague; elle en chargea quelqu'un, qui croyait ne pouvoir mieux la placer qu'en la vendant à l'épouse d'un des pachas. Malheureusement ce fut précisément à celle de Moukhtar qu'il fit proposer ce bijou. Cette dame reconnut aussitôt une bague qui lui appartenait depuis long-temps; elle voulut savoir le fond de cette affaire; on re-

monta à la source, et tout se découvrit. Alors elle porta ses plaintes à Ali-Pacha, son beau-père, qui lui promit une satisfaction éclatante. Dès la nuit suivante, il se rendit lui-même, accompagné de quelques-uns de ses coupe-jarrets, auprès de la belle Frosine; il l'accabla d'injures, et, sourd à ses gémissemens, insensible à ses pleurs, il la fit conduire au lac, dans lequel on la précipita; supplice usité en Turquie pour les femmes de mauvaise vie.

J'étais très-lié avec M. Alexandre de Mussy, frère de cette victime du pouvoir arbitraire. Le fils de cette femme, qui vivait dans la même maison de son oncle maternel, était aussi mon ami : c'est d'eux que je tiens ces détails sur une catastrophe qui fit une sensation extraordinaire à Janina, où pourtant l'on est habitué à de pareilles atrocités. Le fils était un enfant de six ans lors de la mort de sa mère. Il était couché dans la chambre de sa mère, lorsqu'Ali-Pacha y entra. Il se souvient encore confusément de cette scène.

Ali-Pacha et ses fils possédaient chacun plusieurs palais à Janina, ainsi que dans les environs. Le vieux tyran, surtout, en avait plus que ses fils ensemble. Dans chacun de ces palais il y avait un harem, contenant un malheureux troupeau de femmes. Le père, tous les jours, et les fils, parfois, passaient la journée tantôt dans un palais, tantôt dans un autre, et le vieux Ali, principalement, changeait souvent jusqu'à trois fois par jour de palais. Les caprices de ces monstres ne se contentant point des femmes qu'ils trouvaient prêtes dans chaque demeure, en faisaient toujours venir d'autres tirées d'autres palais. Elles faisaient le trajet dans des carrosses, qui, au lieu de glaces, avaient des jalousies; la caisse de la voiture était tout-à-fait couverte d'une toile à voile qui tombait jusque sur les essieux des roues. La voiture était précédée de troupes, escortée par des eunuques noirs à cheval, et armés jusqu'aux dents. Eh bien! le croirait-on? toutes ces précautions ne suffisaient pas à la jalousie

féroce de ces monstres. Il y avait un ordre portant que toute personne du sexe masculin, serait tenue de rebrousser chemin en rencontrant un pareil convoi, de courir de toutes ses forces devant l'escorte, jusqu'à ce qu'il pût se jeter dans une maison, ou dans une rue adjacente; que les marchands, se trouvant dans leurs boutiques, devaient se jeter par terre sur le ventre, le visage collé contre terre, la tête vers le fond de la boutique, et les pieds tournés vers la rue, et de ne se relever que jusqu'à ce que l'arrière-garde de l'escorte eût passé; le tout, *sous peine d'être sur-le-champ massacré* par un des eunuques ou des gens de l'escorte. Il n'y avait que les femmes qui n'étaient pas soumises à cette terrible loi. Au reste, aucun homme n'en était exempt, vieux et jeunes, grands et petits, riches et pauvres, étaient soumis à courir ou à se coucher la face contre terre. Il m'est arrivé, une fois que je me trouvais dans la boutique d'un marchand de draps, d'être obligé de m'étendre de cette manière,

et maintes fois je me vis contraint de tourner bride, et de m'enfuir au grand galop, ou, lorsque je me trouvais à pied, de courir à toutes jambes, pour me soustraire à la mort. Plusieurs personnes ont été victimes de leur lenteur ou de leur ignorance de cet usage barbare. Il est vrai que l'on était averti par les cris des fuyards, qui criaient : *Harem! harem!* Mais un homme, nouvellement arrivé d'une autre province de la Turquie, ne sachant pas le danger qu'il courait, et continuant son chemin, allait infailliblement au-devant de sa perte.

Un jour, Ali-Pacha, se trouvant assis sur les remparts de la forteresse nommée *Castro*, au pied d'une tour qu'on appelle *tour de l'Horloge*, fit appeler un de ses principaux secrétaires grecs, nommé *Anagnoste*, pour lui donner quelques ordres. Il paraît que, pendant leur entretien, il eut le malheur d'inspirer quelque mécontentement au tyran, car celui-ci ordonna tout d'un coup aux domestiques qui l'entouraient de précipiter le

secrétaire du haut du rempart dans le fossé. Cela fut exécuté aussitôt. Le mur du rempart étant fort élevé de ce côté, la victime ne souffrit point, car elle expira sur la place.

Ali me demanda un jour si j'avais vu l'empereur d'Autriche. Sur ma réponse affirmative, il voulut savoir où; et ayant su que c'était au spectacle, il me dit ces paroles, qui prouvent bien son égoïsme : *Si j'avais un théâtre, je n'en permettrais l'entrée qu'à mes enfans ; ces bêtes de chrétiens ne savent point comment il faut se comporter.*

LIVRE NEUVIÈME.

Il y avait beaucoup d'hommes qui, ainsi que moi, ne pouvaient ajouter foi à la cession de Parga. Effectivement, quel motif pouvait engager l'Angleterre à commettre cette injustice? L'Angleterre, dont l'honneur était intéressé à faire observer dans toute son intégrité le traité conclu antérieurement, en 1800, entre la Russie et la Turquie, en vertu duquel le sort de Parga, aussi bien que celui de Prévésa, de Vonitza et de Boutrinto, était fixé; l'Angleterre, qui n'avait d'autre autorité sur la république Ionienne que celle d'une simple protection; l'Angleterre, en faveur de laquelle les Parganiotes venaient de se déshonorer en trahissant les Français, dont les guerriers, ainsi que les agens diplomatiques,

leur avaient donné tant de preuves de bienveillance, de zèle, de protection et de loyauté; l'Angleterre avait donc plus de devoirs à remplir envers Parga, que tous les autres gouvernemens qui ont tour-à-tour protégé cette peuplade; car les Vénitiens, les Russes, et surtout les Français, avaient fait beaucoup de sacrifices pour les Parganiotes, sans que ceux-ci eussent jamais contribué à la moindre utilité pour leurs protecteurs, tandis qu'ils avaient fait beaucoup pour les Anglais, qui, sans la perfidie des Parganiotes, ne se seraient point vus maîtres de ce pays, sans brûler une amorce; l'Angleterre qui, ne pouvant, selon toute justice, disposer de ce qui ne lui appartenait pas, ne pouvait donc se permettre d'aliéner un territoire faisant partie de l'état Ionien, qu'elle devait protéger, et non morceler. Mais, dans la supposition que Parga ne faisait point partie intégrante de l'Heptarchie ionienne, l'Angleterre avait encore un plus grand tort, puisqu'elle n'avait pas même le droit, dans ce cas, de s'ingérer dans les

affaires d'un peuple qui n'était pas soumis à sa puissance. Dans toutes les suppositions possibles, comment pouvait-elle vendre les propriétés d'un peuple libre ? Forcer ce peuple à s'expatrier ou à tomber sous les coups des bourreaux d'Ali-Pacha !

L'Angleterre, à l'époque de la *vente* de Parga, se trouvait dans une situation politique plus favorable qu'elle n'avait jamais été. Chacun en conviendra, en se rappelant que la vente de Parga fut traitée pendant les années 1816, 1817 et 1818 ; ce fut en mai 1819 que cette ville fut livrée, et que le sacrifice des Parganiotes fut consommé.

Qui pouvait donc forcer à une condescendance aussi coupable que honteuse cette Angleterre, en paix avec l'univers, et dont le châtiment, quoique incomplet, infligé depuis peu aux Algériens, faisait encore ressentir des sentimens de terreur dans l'âme d'Ali-Pacha ? Le petit nombre de barques armées de ce tyran pouvait-il tenir contre un des moindres navires des formidables armées navales de la

Grande-Bretagne? Ce monstre méprisable pouvait-il inspirer la moindre crainte à une des plus petites puissances de l'Europe? moins encore à l'Angleterre; et néanmoins il était étonnant de voir les déférences et les respects que les autorités anglaises de Malte et des îles Ioniennes témoignaient au vil et infâme tyran de Janina. J'étais indigné de voir des généraux, décorés d'ordres, investis de la plus grande autorité, des commissaires, des consuls-généraux, accourir avec le plus grand empressement, au nom de l'Angleterre, une des grandes puissances de l'Europe, aux endroits qu'il plaisait aux caprices du despote de leur assigner pour conférer avec lui, qui, de son côté, ne se dérangeait pas, et tirait vanité des courses qu'il faisait faire aux Anglais. On les voyait, au gré de sa volonté, se transporter de Corfou, de Patras, jusque de Malte, à Prévésa, à Boutrinto, et même jusqu'à Janina; ce que le rusé satrape arrangeait exprès, afin de faire voir à ses sujets les effets de sa puissance. Il donnait des repas

somptueux à ceux qui se rendaient avec tant de déférence à ses invitations. Ses volontés semblaient des ordres pour ces grands personnages d'Angleterre, que ne rebutaient ni les distances, ni les désagrémens d'un voyage par mer, ni les dangers qui l'accompagnent, ni les fatigues et les périls des voyages à cheval dans les hautes montagnes de l'Épire, qu'il faut traverser pour arriver à Janina; ni les dangereux séjours, en été et en automne, que la malpropreté fait de Janina, de Boutrinto, et surtout de Prévésa, ni même l'appréhension de la peste à laquelle on est toujours exposé sur les terres ottomanes, dès qu'il s'agissait d'une entrevue avec son altesse le visir Ali-Pacha. C'était au milieu de la joie des festins qu'on fixait le prix des propriétés des Parganiotes, qu'on stipula leur expatriation, dont le jour même fut désigné.

Il est bon de savoir qu'Ali-Pacha s'était engagé à payer le prix des propriétés immobilières des Parganiotes. On avait nommé à cet

effet, de part et d'autre, des commissaires et des experts pour estimer les terres et les maisons. Cette opération fut approuvée en Angleterre, quoique Ali-Pacha eût mis en usage toute son influence et toutes les ruses, afin que le résultat de l'estimation fût le plus favorable pour sa bourse, et par conséquent, au plus grand désavantage des propriétaires lésés. Malgré tout cela, le puissant despote obtint une seconde estimation, par laquelle les immeubles du territoire de Parga furent évalués à un prix beaucoup moindre que la première fois, prix qui se trouvait déjà au-dessous de la valeur réelle. C'est ainsi que les Parganiotes, auxquels les Anglais avaient tant d'obligations, furent forcés de s'expatrier, sans qu'il y ait eu, pour tout ceci, ni combat de livré, ni bataille gagnée ou perdue, ni même aucune compensation, accordée pour des hommes auxquels il ne restait, pour échapper à l'esclavage et à la mort, que le triste moyen d'abandonner la terre qui les avait vus naître, et sur laquelle leurs ancêtres vinrent s'établir plusieurs siè-

cles avant qu'un navire anglais eût navigué dans la mer Ionienne. Qu'avaient-ils démérité vis-à-vis de l'Angleterre, ces malheureux Parganiotes, auxquels elle ne laissait que l'alternative d'être les victimes de la fureur vindicative d'Ali-Pacha, ou de quitter pour toujours le beau pays que leur peuplade possédait depuis tant de siècles, de livrer à leur plus cruel ennemi les maisons qu'ils avaient bâties, les champs qu'ils avaient cultivés, les arbres qu'ils avaient plantés, et, qui plus est, les temples qu'ils avaient édifiés pour y adorer Dieu à leur manière! qui pour être l'une des nombreuses sectes qui composent le christianisme, devait plutôt être favorisée et protégée par ces dévots Anglais qui ne dansent point et s'interdisent la musique pour mieux chomer le dimanche, que par la religion mahométane ennemie déclarée du nom chrétien! les Anglais pouvaient dans cette circonstance prendre les Turcs mêmes pour exemple. Il avait été question plusieurs fois, depuis 1807, époque à laquelle la France rentra dans la

possession de l'Heptarchie Ionienne, de faire remettre le tout sur le pied du traité de 1800, en vertu duquel la Porte Ottomane n'aurait que le droit d'avoir un voïvode à Prévésa, qui aurait des lieutenans à Parga, Vonitza et Boutrinto; le nombre des gens de la suite de ces commandans étant fixé, aucun autre Turc ne pourrait s'établir dans lesdites villes, dont les habitans auraient leurs tribunaux à l'Européenne, et conserveraient de même leurs droits de propriété et de succession; que le *voïvode* ne serait à autre fin que pour lever le tribut que ces villes devront payer à la Porte Ottomane, d'après la somme fixée par le sénat des îles Ioniennes; et enfin qu'aucune mosquée ne pourrait être bâtie dans lesdites villes. Ali-Pacha, dans l'intention de prévenir l'exécution de ce traité, conclu entre la Russie et la Turquie, s'empressa de faire élever une mosquée à Prévésa, en 1807, après qu'il en eut chassé le voïvode envoyé par son souverain, et se fût emparé également alors de Parga, si les Russes n'y eussent envoyé à la

hâte une garnison capable de mettre les Parganiotes à l'abri de la fureur du tyran.

C'est sur l'existence de cette mosquée à Prévésa, quoique contre la foi des traités, que non-seulement Ali-Pacha, mais aussi le divan de Constantinople, s'appuyait pour refuser la remise de Prévésa, selon la teneur du traité de 1800, nonobstant la haute suzeraineté que ce traité accordait à la Porte Ottomane, et la résidence de son voïvode, qui devait y représenter sa souveraine autorité; mais la loi mahométane défend expressément de céder ou d'abandonner un endroit où il existerait une mosquée. Les Anglais étaient loin de suivre l'exemple pieux que les Turcs venaient de leur donner, aussi verra-t-on plus bas que dès qu'Ali-Pacha fut mis en possession de Parga, par les Anglais, les églises furent converties en mosquées, métamorphose dont j'ai été témoin oculaire.

Les Parganiotes, ainsi que tous les philantropes de quelque pays et de quelque religion qu'ils fussent, espéraient toujours de la loyauté

anglaise, que cet attentat contre l'humanité ne se consommerait pas; je pensais, j'osai même le dire à Ali-Pacha, que la promesse de lui livrer Parga, devait couvrir quelque vue politique de l'Angleterre, mais je ne croyais pas que ses trésors, réunis à ceux de tout l'empire Ottoman pussent lui faire obtenir ce qu'il désirait avec tant d'ardeur; que cette complaisance unanime de tous ces agens anglais, dont le rang de quelques-uns était au niveau du sien, me paraissait suspecte: d'autant plus que les Anglais étant naturellement fiers, et ennemis du despotisme, ne s'abaisseraient pas ainsi devant lui, s'ils agissaient sincèrement. Le tyran se moquait de ma manière de voir les choses, et m'assurait qu'il était sûr de son fait; malgré les pièces que j'avais traduites au satrape, malgré ses assertions, je ne pouvais me résoudre à inculper une nation civilisée et éclairée telle que la nation anglaise (car il faut être équitable envers ses ennemis même), une nation forte et au-dessus de toute crainte, surtout de la

part d'un être aussi insignifiant sur le théâtre politique, que l'était Ali-Pacha. J'étais curieux de voir seulement pourquoi le gouvernement de cette grande nation, et ses agens, dans la Méditerranée, jouaient un rôle aussi singulier et qui me semblait si peu convenable pour eux. Pendant les allées et les venues, les festins et les conférences relativement à la vente de Parga, j'ai fait connaissance et même amitié avec plusieurs Anglais occupant des emplois importans, soit à Corfou ou dans les autres îles Ioniennes, soit à Malte ou dans les ports de la Turquie, surtout avec M. *Cartwright*, consul-général d'Angleterre à Patras en Morée, que j'avais connu dans cette ville, et que je revis à Janina, où il vint en mission, aussi pour l'affaire de Parga; j'ai trouvé en eux toutes les qualités estimables qui distinguent si éminemment l'homme instruit de l'Europe civilisée, des barbares et stupides Orientaux. Ainsi sans parler à ces messieurs de ce qui pouvait concerner en rien l'objet de leurs fréquentes apparitions dans les états

d'Ali-Pacha, je me croyais fondé de croire, d'après l'estime qu'ils m'inspiraient inviduellement, qu'ils ne jouaient auprès du tyran qu'une comédie politique, conformément à des instructions de leur gouvernement, mais que la fin de tout cela serait fatale à Ali-Pacha; je m'imaginais même parfois que le Sultan, dans son désir de se rendre maître d'Ali-Pacha, pour le punir de ses crimes énormes, et ne pouvant y réussir, s'était adressé aux Anglais pour lui aider dans cette affaire, et que ceux-ci cherchaient le moyen d'attirer le criminel dans un piège, soit à Corfou, soit dans un endroit situé dans le voisinage de la mer, d'où ils pourraient l'embarquer pour Constantinople, soit peut-être à Parga même. Je blâmais même les Anglais d'employer des moyens aussi serviles, au lieu de faire arrêter le tyran au milieu de sa cour, en exhibant le firman du Sultan qui commande obéissance à ses sujets, et la lettre pour laquelle il sollicite l'assistance des Anglais, en leur qualité de voisins à cause de leur protec-

tion des îles Ioniennes; je pensai même que pour satifaire la délicatesse des Anglais, il se trouvèrait parmi eux un capidgi-bachi, muni du firman impérial, qui remplirait sa mission relativement à l'arrestation d'Ali-Pacha, sous la protection des armes anglaises; je désirais, pour l'honneur du nom Européen, qu'on l'arrêtât franchement sans détour, afin de prouver à sa valetaille le profond mépris que l'on avait pour le desposte et ses suppôts, et de montrer à tous les tyrans présens et à venir, que leurs troupeaux d'esclaves ne suffiront jamais à soutenir leur injuste domination, dès qu'une puissance dont la légitimité est universellement reconnue, voudra les faire disparaître du séjour des hommes; mais de quelque manière que cela se fût effectué de la part des Anglais, je me flattais de l'espoir enchanteur de me voir libre, de retourner dans mon adorable patrie, dont le sort m'avait éloigné depuis 1810. Bonaparte m'avait forcé à m'expatrier, Ali-Pacha m'empêchait de revoir mon pays et ma famille! je jouissais d'a-

vance dans l'attente du jour fortuné qui me rendrait ma liberté, ce bien précieux dont on sent beaucoup plus l'importance lorsqu'on en est privé; je prenais aussi d'avance une part très-sensible à la délivrance de toutes les nombreuses victimes qu'écrasait l'énorme poids de la tyrannie du satrape. J'étais donc, comme on voit, bien loin de m'attendre au surprenant et triste résultat de cette affaire qui traînait déjà depuis plusieurs années.

Les Parganiotes faisaient des prières publiques, s'adressant aux vierges, aux martyrs, aux saints, qu'ils suppliaient de les délivrer également des Anglais, leurs protecteurs, et d'Ali-Pacha, leur persécuteur. *La Panaïa* (vierge Marie), *aya Nicolo* (saint Nicolas), *Panaïa de Vlakéréna* (une autre vierge), et quantité d'autres saints furent implorés pour venir secourir ces infortunés proscrits. A ce que me dirent des personnes qui se trouvèrent à Parga, à cette époque, c'était un spectacle déchirant de voir une population entière, sans distinction d'âge ni de

sexe, éplorée, prosternée aux pieds des autels, adressant aux objets de son culte des vœux pour le salut de la patrie, menacée du plus grand des maux! Mais Dieu, qui apparemment voulait punir les Parganiotes, rendait les cœurs des Anglais insensibles à tout ce qu'une pareille scène aurait dû naturellement leur inspirer.

Enfin le jour fatal approche. *Le* 10 *mai* 1819, le commandant anglais à Parga annonça officiellement aux habitans consternés que leur ville allait être remise aux Turcs. Dès cet instant, les Parganiotes redevinrent hommes, et montrèrent un caractère qui non-seulement doit effacer tout ce que leur conduite antérieure pouvait offrir d'odieux, mais qui doit leur concilier l'estime, l'intérêt, la pitié et l'approbation de tout homme qui sent et qui pense, n'importe sa religion ou le lieu de sa naissance. Les Parganiotes, indignés, apprirent l'approche des troupes d'Ali-Pacha, auxquelles les Anglais allaient les abandonner. Le désespoir leur dicta ce

qu'ils avaient à faire, et ils surent l'exécuter avec toute l'énergie que l'occasion exigeait. Ils coururent aux armes, et jurèrent de mourir sous les ruines de leur malheureux pays, si un seul Turc mettait le pied sur leur territoire, avant qu'ils ne l'eussent évacué entièrement et pour toujours. Ils résolurent unanimement de tuer leurs femmes et leurs enfans, si on ne leur laissait pas le temps de les embarquer avant l'entrée des Turcs. Ils envoyèrent une députation au commandant anglais pour lui signifier leur résolution, en observant, avec toute la fermeté que la circonstance exigeait, que si on voulait aussi les contrarier sur ce point, en laissant entrer les Turcs avant qu'ils eussent le temps d'évacuer leur ville, ils étaient déterminés, après avoir égorgé leurs femmes et leurs enfans, de combattre Anglais et Turcs, et de se faire tuer en combattant jusqu'à ce qu'ils aient tous succombés, mais qu'il en coûterait cher à leurs adversaires. Le commandant anglais de Parga, de concert avec les Parganiotes dont il redou-

tait le désespoir, chargea un Anglais d'aller promptement faire part de cette décision au lord haut-commissaire *Maitland*, que le commandant suppliait d'intervenir auprès d'Ali-Pacha, afin de retarder la marche de ses hordes barbares. Pendant que le porteur de cette résolution se rend à Corfou, les Parganiotes désolés vont en masse au cimetière, y déterrent, en gémissant, les ossemens de leurs aïeux, dressent à la hâte un énorme bûcher sur lequel ils brûlent les cercueils et les corps de ceux qui furent assez heureux pour ne pas survivre à la chute de la patrie. Beaucoup de Parganiotes, avant de faire consumer dans les flammes les restes inanimés de leurs ancêtres, en séparèrent quelques reliques, pour emporter sur la terre étrangère qui devait désormais leur offrir un asile, une partie de ceux qu'ils avaient chéris. Plusieurs emportèrent quelques poignées des cendres de leurs foyers; d'autres un peu de terre des jardins ou des champs qui leur avaient appartenu.

Comme ils devaient tous regretter, pendant ces jours de désolation, ces braves et généreux Français, qui, au lieu de faire couler les larmes de ceux qu'ils protégeaient si noblement, versèrent au contraire leur sang pour les défendre! au lieu de les vendre, empruntaient des sommes pour les secourir, et, quoique bloqués par les Anglais, ne balancèrent pas un instant pour partager avec leurs protégés leurs dernières ressources en vivres et en munitions de guerre! Les souvenirs de l'active et puissante protection du général Donzelot, de la vigilance et du généreux dévouement de M. Pouqueville, et de la noble et brave conduite du colonel Nicole, devaient exciter les plus vifs regrets parmi les Parganiotes; et si le désespoir leur permettait de faire des comparaisons, je ne doute point que le parallèle entre les Français et les Anglais n'eût été à l'avantage des premiers. Effectivement, un général français, bloqué dans des circonstances politiques les plus critiques, réduit aux expédiens; un con-

sul-général français au pouvoir d'un tyran, en comparaison duquel Néron eût paru un philantrope; en un mot, d'Ali-Pacha, qui lui témoignait ouvertement toute sa haine, et avait ordonné son assassinat; d'un colonel français qui n'avait que soixante hommes pour défendre une bicoque, sous les ruines de laquelle il était plus facile de s'ensevelir que d'en écarter des assaillans, dont le nombre était de *huit cent trente-trois contre un.* Ces trois hommes auraient pu vendre Parga beaucoup plus facilement à Ali-Pacha, que les Anglais n'ont fait depuis, attendu qu'ils eussent pu trouver des prétextes pour se disculper aux yeux du genre humain, vu la situation critique du général Donzelot à Corfou, qui ne pouvait recevoir aucun secours de France. La situation isolée du colonel Nicole, jeté dans un coin reculé de l'Europe, avec un peloton de brave, pouvant prétexter aisément l'impossibilité de communiquer avec Corfou; enfin la situation plus critique et évidemment dangereuse de M. Pouqueville, à

Janina même, centre des crimes les plus inouis, scène journalière d'horreurs; ce consul, privé depuis long-temps, par ordre du tyran, de communications avec les habitans, pouvait prétexter l'impossibilité d'être instruit des projets d'Ali-Pacha sur Parga, parce que ce despote avait employé tout son pouvoir pour paralyser ses moyens. Il eût pu même garantir ses jours, et s'enrichir tout-à-la-fois, en contribuant à mettre Ali-Pacha en possession de Parga. Mais Donzelot, Nicole et Pouqueville, noms respectables pour tout Français qui chérit l'honneur national, sont incapables de songer à eux, lorsque la patrie et l'humanité exigent d'eux le sacrifice de leur vie.

Qu'on se figure, après cela, un ministère anglais, parvenu, par un concours nombreux de circonstances imprévues, au plus haut degré de puissance, un M. Maitland, revêtu d'un pouvoir extrêmement étendu, soutenu par toutes les forces de terre et de mer que l'Angleterre entretenait dans la Méditerra-

née, et qui, soit à Malte, soit à Corfou, était à l'abri du fer assassin du satrape de l'Epire, lequel aurait tremblé à la moindre menace faite au nom de l'Angleterre! tous les autres agens anglais se trouvaient également fort tranquilles à leurs postes respectifs, une paix générale laissait respirer enfin les peuples : rien ne pouvait donc porter l'Angleterre à sacrifier les Parganiotes, sans le moindre prétexte.

Le lord haut-commissaire Maitland, sachant que le général Adam, commandant anglais de Corfou, était aimé des Parganiotes, parce qu'il s'était opposé ouvertement à l'injustice qui les sacrifiait, jugea convenable d'envoyer ce militaire, estimable par ses nobles qualités, pour porter des paroles de consolation à ces infortunées victimes de l'abus du pouvoir. Le général Adam débarque à la lueur des flammes qui consumaient les restes des Parganiotes morts avant le désastre de leur pays, tandis que le chagrin consumait ceux qui avaient le malheur de vivre pour être té-

moins et victimes de cette calamité. Le clergé et les arkhontes reçoivent le vertueux Anglais avec respect, car ils savent que bien loin d'avoir part à leur infortune, il s'y était, au contraire, opposé autant qu'il avait pu. Cependant on lui confirme la résolution désespérante que toute la peuplade indignée a été forcée de prendre, en ajoutant qu'on allait la mettre en exécution de suite, s'il ne réussissait à empêcher l'entrée des brigands du satrape de Janina. Le général Adam parvient à leur arracher la promesse d'attendre le résultat des démarches qu'il va faire auprès des Turcs. Il quitte la ville et se transporte auprès des chefs de toutes les hordes farouches qui menacent Parga. Son cœur sensible lui donne l'éloquence nécessaire pour persuader à ces hommes aussi fiers que barbares, de consentir à accorder le temps indispensable pour pour effectuer l'évacuation de Parga, que tous ses habitans quittèrent, en mai 1819, pendant que le bûcher qui venait de consumer leurs aïeux, jetait encore les dernières

clartés de sa flamme funéraire. Lorsque je quittai Janina, à la fin de juillet 1819, je savais que la peuplade de Parga était encore à Corfou, sans asile, réduite à camper sous les oliviers, et que l'argent qu'Ali-Pacha avait été obligé de donner en indemnité des propriétés territoriales des Parganiotes, n'avait été remis à ces infortunés qu'en petites sommes partielles, dont la distribution avait été faite de la manière la plus arbitraire et la plus injuste. L'on m'a assuré, en outre, que les Parganiotes étaient traités fort durement par les Anglais à Corfou. Il est vrai que tout cela m'a été rapporté par des Grecs qui, outre qu'ils soient toujours sujets à caution, étaient trop indignés contre les Anglais qui venaient de léser leurs co-religionnaires, et livrer les églises et couvens de leur culte aux Mahométans, pour que l'on dût ajouter une foi aveugle à leurs rapports : mais il en est toujours quelque chose, ce qui serait déjà de trop envers des malheureux qu'il aurait fallu chercher à dédommager de leurs pertes, de leurs inquié-

tudes, et principalement de la privation de leur patrie.

Mais il est temps de ramener Ali-Pacha sur la scène. Je me trouvais à Prévésa, lorsque les Anglais reçurent de lui les sommes stipulées pour la vente de Parga. Il m'avait fait appeler dans la matinée, et me fit attendre plus d'une heure avant de m'admettre. Je trouvai dans sa chambre *Séïd-Ahmed éfendi*, *Metchobono*, *Cassim-Aga*, *Cheik-Broussalu*, prieur de la *tekké* de Prévésa, et un vieux guerrier albanais qui m'était inconnu. Le tyran était furieux au point de me causer de l'inquiétude pour ma vie. Lorsque j'entrai je le fixai, pour savoir si je devais avancer; il me dit d'une voix éteinte : « Voulez-vous donc me forcer à cra-« cher mes poumons à vos pieds, pour vous « dire d'approcher et de vous asseoir? je crois « qu'une fois devrait suffire! » Cet accueil n'était rien moins que gracieux; cependant il changea de ton, et me donna un chiffon de papier qu'il me dit de lui expliquer. Il fut surpris d'entendre que ce n'était pas de l'anglais,

mais de l'italien, et pas autre qu'un fragment de lettre relativement à la pêche du corail qu'il affermait à des Napolitains. Ses plaintes contre les Anglais recommencèrent ensuite. Il passa avec nous tous dans une autre chambre, parce que, n'ayant point vue sur la mer, il ne voyait point la chaloupe anglaise emportant son argent. Il maudit les Anglais, et souhaita que la chaloupe pût couler bas, ou la frégate naufrager sur ses côtes, témoigna de vifs regrets de ne pas pouvoir faire massacrer les Parganiotes.

Les troupes d'Ali-Pacha firent leur entrée dans Parga; les églises furent converties en mosquées. Ali-Pacha y assista et intervint, d'une manière très-fervente, aux prières qu'on fit pour cela dans une église, et qu'il fit métamorphoser en tekké de derviches *nakchibendis*; il assigna à cet établissement vingt-quatre mille grouches de rentes, en terres de la banlieue de Parga. Sêïd-Ahmed, de Maroc, fut nommé chéikh de cette tekké.

Ali-Pacha se fâcha contre moi de ce que

je lui dis que les fortifications de Parga ne sont pas en état de soutenir pendant trois jours, contre des troupes européennes qui voudraient se donner la peine de l'attaquer sérieusemeut. Je retournai à Janina par son ordre.

LIVRE DIXIÈME.

COMME Ali-Pacha était tenu de payer aux Anglais la somme stipulée pour l'estimation de Parga et de son territoire, il saisit cette occasion pour frapper d'une contribution extraordinaire, non-seulement les contribuables, mais tous les individus qui vivaient dans ses états, même les militaires et jusqu'à ses propres domestiques. Dans la contribution des militaires, je fus obligé de payer deux cents piastres turques (150 francs), quoique je n'eusse pas touché mes appointemens depuis le mois de mars 1817, et nous étions en 1819, lorsqu'il nous imposa la contribution.

Lorsque son palais de Tépéléni fut brûlé par la foudre, en janvier 1819, il se mit sur

une natte de paille, nue-tête, devant la porte du palais incendié, dans la posture d'un mendiant, pour recevoir les dons forcés qu'on était obligé de lui apporter.

La faveur dont je jouissais, allait en déclinant, par les sourdes manœuvres des Grecs; cependant le kyahyah du visir, le respectable Méhémed-Efendi, s'aperçut si peu de la diminution de mon crédit, qu'il me pria de venir habiter dans son palais, où il m'offrit un appartement. Dans tout autre temps je ne l'aurais pas accepté; mais sentant que cela me donnerait un nouveau relief auprès des troupes, et contrarirait les Grecs, mes ennemis, je l'acceptai. Ali-Pacha me proposa en même temps de me marier avec la fille d'un bey albanais, dont il avait fait tuer le père, huit ans auparavant. Je craignis que si j'avais des enfans, cela ne rendît ma fuite impossible; ainsi je lui déclarai que je ne voulais pas me marier; il se fâcha, mais je tins bon, et il n'en fut plus question. Deux mois après il ne renouvela plus l'ordre à la douane pour mes

appointemens, car il fallait cette formalité par écrit, chaque année, dans le courant du mois de mars. Depuis cette époque je n'ai plus touché un sou de mon traitement, et fort long-temps auparavant j'avais renoncé à prendre les vivres, attendu qu'il y avait toujours mille désagrémens et mille chicanes, au point que cela m'en dégoûta. Depuis que je demeurais chez Méhémed-Efendi, j'avais une table excellente chez mon hôte avec lequel je mangeais; mes domestiques étaient nourris avec les siens, et mes chevaux mangeaient au même ratelier que ses chevaux; ne recevant donc rien d'Ali-Pacha, je me crus dégagé de toute obligation de service militaire, et je me rendis chez lui, à Bonila, maison de campagne que le tyran possédait à une lieue de la ville. En me voyant entrer dans la cour, il me cria par la fenêtre : « Qu'y a-t-il de nouveau, Ibrahim-Efendi; que votre arrivée soit pour le bien! » Je lui répondis que c'était pour notre bien à tous deux, et j'arrivais dans la chambre, au moment que Colovo en sortait; ce Grec affec-

tait de me donner toujours le titre d'*eccelenza* (excellence), car nos entretiens se faisaient toujours en italien, il me dit donc : « Que « votre excellence se garde bien d'entrer chez « son altesse (titre qu'il donnait au visir), « car elle est de fort mauvaise humeur et veut « dormir. » Je crus que cela était ainsi, et quoique je susse que ce Colovo était un de mes plus grands ennemis (cachés), il était néanmoins probable que le visir voulait dormir, ce qui arrivait souvent ; je n'entrai donc pas dans le cabinet du pacha, et je m'assis en causant avec ce perfide, prodigue de titres, qui cherchait déjà à savoir quel motif m'amenait dans cet endroit, où je ne venais presque jamais, car Ali n'y restait guère plus de quelques heures, sans jamais y passer la nuit. Tandis que je me divertissais à piquer la curiosité de Colovo, un des pages du visir vint me dire que le pacha me demandait. Dès mon entrée, il commença par crier contre moi, de ce que je m'amusais à causer dehors, au lieu de venir de suite l'informer de ce qui

m'amenait à Bonila; je lui dis alors l'avertissement que j'avais reçu de Colovo; il entra en fureur, et ordonna de l'appeler; il l'accabla d'injures, et me dit de lui donner des soufflets Je lui observai que ce n'était pas mon usage, et que d'ailleurs je ne me permettrais pas de frapper un homme désarmé; mais que je priais le visir de faire donner une paire de pistolets et un sabre à ce Spiro Colovo, et qu'il verrait dans l'instant comme je le traiterais. Ali répondit qu'un porc tel que lui, n'oserait pas lever la main contre un Musulman, le menaça de le faire pendre, et le chassa de la chambre. Je lui demandai ensuite la permission de quitter ses états; il me répondit: « Je vous le permets, mais votre tête doit « rester ici.» Je fus obligé de patienter encore. Une chose que les Grecs ne me pardonnaient point est l'affaire suivante: entre autres troupes, Ali-Pacha avait vingt-six hommes de cavalerie, soi-disant à l'Européenne, l'instructeur en était un nommé Pésarini, de Venise, qui avait été postillon d'un noble vénitien, et

n'avait porté d'autre habit que la livrée. Les Grecs, craignant toujours que les Turcs ne parvinssent à avoir des troupes disciplinées et instruites à l'Européenne, s'étaient procuré cet individu ridicule, pour le mettre en avant auprès du visir, et ils le soutenaient de tout leur crédit. Je parvins à faire comprendre à Ali-Pacha, le ridicule d'un corps de cavalerie composé de vingt-six hommes, ne connaissant aucune manœuvre (ce dont j'étais bien en état de juger, ayant moi-même servi dans la cavalerie en France), tandis qu'il pourrait en tirer un service utile, en les employant comme artillerie à cheval, leur nombre étant suffisant pour servir deux pièces de canon. Je lui proposai et lui fis accepter un Italien, de Brescia, qui avait embrassé le mahométisme à Janina, pour commander ce nouveau corps. Je me donnai des peines infinies pour leur organisation et leur instruction, car l'Italien ne savait pas le turc, et ses soldats étaient tous Macédoniens, où l'on ne parle que cette langue. Pésarini conserva sa paye et obtint la

permission de faire un mariage à Venise, d'où il ramena sa fille, pour la livrer à son digne maître. Les *grammatcos* (secrétaires grecs) qui croyaient que ma faveur n'était plus qu'en apparence, furent terrifiés de ce coup; mais ils se remirent bientôt en mesure, et manœuvrèrent si bien qu'au bout de huit mois on remit la cavalerie à Pésarini, et mon protégé, qui commandait l'artillerie à cheval, resta sans place et naturellement sans paye, et par conséquent à ma charge.

Le moment de ma fuite approchait. Quelques jours avant de l'effectuer, un horrible massacre eut lieu dans le village de *Gribovo*.

Ce village, dont les habitans étaient tous Grecs, sans aucun Musulman, est situé à trois lieues au nord de Janina. Il appartenait à Méhémed-Efendi, kyahyah d'Ali-Pacha. J'habitais, depuis plus de deux ans, la maison de ce premier ministre, lorsque cette catastrophe eut lieu.

Deux Albanais mahométans avaient un débiteur dans le village de Gribovo; ils se ren-

dent chez lui pour se faire payer la somme de 160 piastres turques (120 francs) qu'il leur devait. Le Grec les invite à passer la nuit chez lui, leur prépare le mouton rôti et le lait aigre, ce qui compose un festin dans les campagnes de la Grèce; on passe gaîment la soirée, enfin on se couche. Mais, pendant que les deux étrangers, se fiaient aux lois de l'hospitalité, plus sacrée en Turquie que dans l'Europe civilisée, le perfide Grec les tue, en leur écrasant la tête avec une grosse pierre. La femme du Grec est complice de ce double meurtre, puisqu'elle répond le lendemain à une voisine, curieuse de savoir pourquoi des nates de feuilles de palmier qu'elle lavait, étaient ensanglantées, que c'était le sang du mouton mangé la veille. Enfin le crime se découvre au bout de cinq jours. Le sou-bachi (commandant turc qui se trouve dans chaque village), domestique de mon hôte, Méhémed-Efendi, fait conduire le mari, la femme et leurs deux enfans, à Janina, dans la maison de son maître. Le vieux Méhémed-

Efendi était mort depuis sept mois, et son fils, Véhib-Effendi, lui avait succédé dans sa charge de kyahyah ; mais il n'avait pas la même influence sur l'esprit d'Ali-Pacha. Il se rendit de suite chez le tyran pour lui faire son rapport, et demander ses ordres. Ils furent terribles, et dignes d'Ali-Pacha. Tous les malheureux habitans de Gribovo, sans distinction d'âge ni de sexe, furent aussitôt conduits à Janina, ainsi que leurs bestiaux et leur volaille. Tout est massacré par les Albanais, à la fureur desquels le tyran les livra. Ces barbares firent subir toutes sortes de cruautés à leurs innocentes victimes; il y eut entre autres plusieurs femmes pendues, ce qui est contre l'usage oriental, et n'a jamais eu lieu en Turquie. La plupart furent hachés en morceaux, tués à coups de fusil, de pistolets et de lances; quelques-uns furent attachés à des queues de chevaux. Un Albanais montait dessus, et galoppait en traînant derrière lui un vieillard, une femme enceinte ou un enfant. Trois *papas*, ou curés de village,

furent frottés de poix, empaquetés dans des fagots, et brûlés vifs. C'est ainsi que périrent quatre cent trente-huit personnes, dont deux seules étaient coupables.

Un habitant de Gribovo ne se trouvait pas au village depuis un mois, et à l'époque où le crime fut commis il travaillait à dix lieues de là. Ali le fit chercher; et comme son alibi était constant, il se contenta de le faire pendre.

Les bestiaux et la volaille furent aussi égorgés.

Je proposai à mon protégé disgracié de fuir avec moi; mais il n'osa jamais, craignant d'être pris, et de périr dans les tourmens. Je résolus donc de m'en aller sans lui, me confiant en Dieu seul. J'avais bien des difficultés à surmonter, d'autant plus que, demeurant chez le kyahyah du visir, et mes chevaux se trouvant dans son écurie, on se serait de suite aperçu de ma fuite, en ne les voyant point à leur place après le coucher du soleil. De trois domestiques que j'avais, je ne pouvais

me confier à aucun, car deux étaient Albanais, par conséquent naturellement traîtres et perfides; le troisième était un nègre, qui m'était attaché, il est vrai, mais étant marié, depuis quelques mois seulement, à la fille de l'arab-pacha (chef des nègres libres et esclaves), et sa femme étant enceinte, je devais craindre que l'affection pour sa famille ne l'emportât sur celle qu'il me portait. Je jetai les yeux sur un des nombreux domestiques du kyahyah, chez lequel j'habitais. C'était un jeune Turc de la Macédoine, neveu du cavedgi-bachi (cafetier) du kyahyah. Il s'était attaché à moi, parce qu'il aimait monter à cheval, et que je me faisais suivre par lui, de préférence à mes deux Albanais, qui étaient de vrais bourreaux de chevaux, et dont je ne pouvais souffrir le costume à cheval. D'ailleurs, dans les villages où je logeais pendant mes tournées, mes Albanais ne faisaient que battre les paysans grecs, ce que je ne voulais point; mais il était impossible de les en empêcher; c'était comme un instinct

chez ces barbares, tandis que Moustafa (c'est ainsi que se nommait mon jeune Macédonien) et mon nègre étaient très-paisibles. Moustafa, ainsi que tant d'autres, se trouvait à Janina malgré lui, tandis qu'il désirait faire la guerre contre les Wahabis, et voulait s'engager au service du pacha d'Égypte. Il avait, en outre, le désagrément d'être fort maltraité par son oncle, qui était dans notre maison un des principaux et des plus anciens domestiques. J'excitai l'envie que Moustafa avait de se rendre en Égypte, en lui parlant continuellement du mérite qu'il y aurait à faire la guerre contre des hérétiques, tels que les Wahabis, de la fortune qu'il pourrait faire en Égypte, tandis qu'il était obligé de croupir à Janina, et d'y perdre ses jeunes années; enfin je le portai peu à peu au point qu'il jura, par le Prophète, qu'il s'enfuirait, dût-il périr dans sa tentative. Je lui fis prêter serment, sur le Coran, de ne pas me trahir, et ensuite je lui confiai hardiment mon projet de fuite, sans rien craindre de sa part, car je connaissais

son grand fanatisme pour sa religion, et un serment sur le Coran était inviolable pour un dévot Musulman comme lui. Je lui dis que je le défraierais jusqu'en Égypte. Je ne lui dissimulai point les dangers auxquels nous nous exposions, et l'avantage de nous faire tuer sur la grande route, en nous défendant contre ceux qui tenteraient de nous arrêter, plutôt que de nous laisser reconduire à Janina, où Ali-Pacha assouvirait sa rage sur nous, et nous ferait périr dans les plus cruels tourmens. Il était décidé comme moi; nous convînmes que je laisserais mes équipages et mes chevaux, que je n'emporterais que quelque linge, mes papiers, mon argent et mes armes. Il emportait les siennes. Nous avions chacun une paire de pistolets à la ceinture, et une paire à l'arçon de la selle; une carabine courte, mais faite en espingole, capable de lancer une douzaine de balles d'un seul coup; outre cela, nous étions munis chacun d'un sabre, d'un yatagan (grand coutelas), et d'un handjar (poignard). Nous avions deux cents

cartouches pour nous deux, et j'avais préparé deux douzaines de grappes de raisin, composées chacune de dix balles, pour nos espingoles.

Moustafa alla louer trois chevaux de louage, d'un *kiradji* (conducteur de chevaux), dans un *han* (auberge), et nous partîmes sans passeports, à la garde de Dieu, le 30 juillet 1819.

Comme je ne prétends point entretenir le lecteur de moi, je passe sous silence toutes nos précautions, nos inquiétudes, nos surprises, etc : cela ne pourrait intéresser que mes amis, si j'en avais. Mais je dois dire que Dieu eut la bonté de nous conduire sains et saufs à Salonique, sans que personne en route m'ait demandé de passeport, quoique j'aie rencontré plusieurs personnes de ma connaissance, entr'autres un *tatar* (courrier), que je rencontrai à dix lieues de Janina, et qui dit à son arrivée qu'il m'avait parlé. Nous fîmes une route de soixante lieues, en traversant la chaîne des montagnes du Pinde, en quatre jours, avec les mêmes chevaux. Le quatrième

jour, vers le soir, j'étais déjà hors du territoire d'Ali-Pacha, de l'autre côté de la rivière nommée *Cara-Sou*, en Macédoine, qui séparait le gouvernement d'Ali d'avec celui du pacha de Salonique.

J'appris dans cette ville, par des Juifs de Janina que j'y rencontrai, qu'Ali-Pacha avait été furieux de ma fuite ; qu'il avait expédié des courriers dans toutes les directions, et qu'enfin il avait fait courir le bruit qu'on lui avait apporté ma tête Je remercie Dieu de m'avoir tiré des mains de ce tyran.

Je n'ai pu être témoin de la catastrophe qui termina le drame monstrueux de la vie d'Ali-Pacha. La bonne foi que mon caractère m'a porté à mettre dans cet ouvrage, m'empêche donc de donner, sur la mort du visir, des détails dont je ne puis garantir l'authenticité, et je craindrais de paraître avoir eu besoin de quelque historien pour retracer mes souvenirs, si, dans cette circonstance, je prenais aux ouvrages déjà publiés, le récit de la mort du tyran de l'Épire, Tépéléni-Ali,

pacha de Janina, tombé, en se défendant, sous les coups de ceux qui venaient pour l'étrangler, le 5 février 1821, cinq heures après midi.

FIN DE LA VIE D'ALI-PACHA.

DÉVELOPPEMENS.

FAMILLE D'ALI-PACHA.

Lors de mon départ de Janina, en 1819, voici la note des personnages qui composaient sa famille :

Ali-Pacha, âgé de 78 ans.

Ses fils.	Mouktar, pacha à deux queues, âgé de 51 ans.
	Véli, pacha à trois queues, âgé de 46 ans.
	Salih, pacha à deux queues, âgé de 19 ans.
Fils de Mouktar.	Hussaïn-Pacha, âgé de 23 ans.
	Mahmoud-Bey, âgé de 8 ans.
Fils de Véli.	Mahmed-Pacha, âgé de 22 ans.
	Sélim-Bey, âgé de 18 ans.
	Ismael-Bey, âgé de 12 ans.

De tous ceux nommés ci-dessus, il n'en reste plus que deux : Husséïn-Pacha, le seul que son grand-père n'aimait pas, et que généra-

lement on regardait comme imbécille. Après la mort de son aïeul Ali, il fut le seul qui montra du courage; il se mit à la tête d'un parti d'Albanais musulmans, et se soutint pendant plusieurs années contre les efforts des Turcs. Et Sélim-Bey, dont la mère était fille du bey de Katarine (1), en Macédoine. Ce jeune prince était tellement aimé que l'on parvint à le soustraire à la colère du Sultan. On supposa qu'il était caché auprès de sa mère, et on fit semblant de l'ignorer.

Quant aux autres, ayant pris parti contre leur père, ils furent arrêtés par les Turcs, d'abord exilés, et ensuite on porta leurs têtes au Sultan, comme cela se pratique ordinairement en pareil cas.

Une source des richesses d'Ali était, lorsque quelqu'un de ses sujets mourait, de se déclarer héritier du défunt. Quelquefois il était effectivement nommé par testament,

(1) Katarine est une petite ville située sur le golfe de Salonique.

mais dans le cas contraire, il faisait venir les héritiers et leur disait (je l'ai entendu pluseurs fois) : *J'étais très-ami avec votre père, il m'a dit qu'il me faisait son héritier.* Ou bien, quand il convoitait quelques terres, il leur disait : *Je sais qu'il voulait me donner telle et telle terre, parce qu'il m'aimait beaucoup.* D'autres fois il dépouillait entièrement des familles, et faisait chasser à coups de bâton la veuve et les orphelins de leur maison, qu'on appelle *Mahloul*, c'est-à-dire, acquis au fisc, par défaut de propriétaire, attendu que la loi, en Turquie, accorde au gouvernement la possession de tout meuble ou immeuble dont on ne connaît point le propriétaire; mais Ali-Pacha expropriait les héritiers légitimes pour se mettre à leur place.

Ali-Pacha espérait vivre jusqu'à l'âge de cent cinquante ans. Il était également persuadé qu'il parviendrait à se rendre maître de Corfou (une des principales forteresses de

l'Europe). C'est un derviche persan, nommé *Chéikh-Ali*, qui lui a fait accroire ces absurdités. Il a fait élever un mausolée sur le tombeau de cet imposteur, qui mourut à Janina. Le visir présida lui-même à la construction de cet édifice, en 1817. Je l'ai vu maintes fois rester à cheval, pendant fort long-temps, au milieu des ouvriers, et il ne passait presque pas un seul jour sans s'y rendre, afin de présider aux travaux et de prier sur le tombeau du saint hypocrite. Lorsque tout fut terminé, il fit suspendre une lampe d'argent massif au centre de la coupole, et dota cet établissement de deux bourses et demi (douze cent cinquante piastres turques), tant pour l'entretien du mausolée et l'huile pour la lampe, que pour la solde d'un derviche, chargé du service de ce monument : preuve de la superstition et de l'ignorance de cet orgueilleux tyran, qui était tellement imbu de l'idée qu'il serait un jour maître de Corfou, par le sort des armes, qu'une fois, dans le courant d'un entretien qu'il eut avec moi, re-

lativement à la défense des côtes, il me dit sérieusement ces mots : *Dès que je serai maître de Corfou, non-seulement cette partie de mes côtes de Terre-Ferme sera en parfaite sûreté, mais j'y ferai transporter une partie de l'artillerie de Corfou, pour servir à sa défense.* Je lui demandai s'il croyait vraiment prendre cette place, déjà une des plus fortes du monde, sous les Vénitiens, et pour l'augmentation de laquelle les Français, les Russes et les Anglais, ont successivement épuisé tout ce que l'art des ingénieurs peut suggérer. Le tyran me raconta alors lui-même, avec le plus grand air de persuasion, ce que le derviche lui avait prédit, et que j'avais déjà appris par d'autres bouches; mais je supposais jusqu'à ce jour, qu'Ali-Pacha feignait d'ajouter foi à ces prédictions mensongères par suite de sa politique astucieuse. Cependant lorsque je vis qu'il faisait entrer de bonne foi cette singulière croyance dans le système de défense de ses états, je ne pouvais plus me faire d'illusion sur son caractère superstitieux autant que fier, car il se

croyait un être privilégié de la nature, et destiné aux plus grandes choses. Il était impossible de le désabuser d'une chose qu'il s'était mis en tête de croire, surtout lorsque son amour-propre ou son avarice s'y trouvait pour quelque chose. C'est sur cette connaissance que j'avais de son caractère, que je basai par conséquent mesobjections. Je le priai donc, qu'en attendant qu'il fût tranquille possesseur de Corfou et de ses bouches à feu, il serait prudent d'agir comme s'il n'avait jamais la moindre pensée de ce côté, et de mettre ses côtes en sûreté contre un débarquement de ses voisins les Anglais qui, tôt ou tard, finiraient par se brouiller avec lui; ainsi il faut des batteries, des corps-de garde, des fortins, des canons et des grils pour les boulets rouges, dont un seul est plus dangereux pour un vaisseau, et plus appréhendé par les marins anglais, que cent boulets froids. Le croirait-on? Ali m'objecta que ce serait faire une grande dépense superflue, puisqu'il était certain d'avoir Corfou, peu de temps آزمان (*az seman*) après qu'il

serait en possession de Parga, et qu'il n'aurait à craindre aucune rupture avec l'Angleterre, pendant tout le temps qui s'écoulerait du jour où nous parlions, jusqu'à la remise de Parga. Je me contentai de hausser les épaules, et les côtes restèrent telles qu'elles étaient.

Ali-Pacha s'imaginait que toutes les montagnes de ses états contenaient des mines d'or et d'argent. Il a fait faire de grandes recherches pour cet objet; quantité de charlatans, accourus de l'Italie, ont travaillé pour lui, avec des baguettes divinatoires, des boules sympathiques et d'autres moyens extraordinaires; quelques-uns se faisaient effrontément passer pour de grands minéralogistes. Les grammaticos (secrétaires) grecs appuyaient tous ces imposteurs par toute l'influence qu'ils avaient sur leur ignorant maître en pareilles matières, car ces gens eussent été désolés que les Turcs fussent bien servis, et qu'ils tirassent une utilité réelle des Euro-

péens qu'ils employaient. Aussi tout homme de mérite, dans quelque partie que cela fût, était assuré d'être en butte aux astucieuses persécutions des grammaticos, et de finir par devenir leur victime. Toutes les recherches faites par les ordres du tyran furent infructueuses : on ne trouva point de mines quoiqu'il soit fort probable qu'il en existe dans un pays sujet à de fréquens tremblemens de terre; un pays tout montueux, contenant plusieurs sources chaudes et des eaux thermales; mais Dieu, dans sa miséricorde, n'aura pas permis que le tyran de l'Epire en eût connaissance, car il n'aurait pas manqué de forcer ses sujets à les exploiter pour son profit, ainsi que c'est l'usage en Turquie, et l'on peut aisément se figurer quelle fatale étendue Ali-Pacha aurait su donner à cette faculté de faire travailler aux mines ses malheureux sujets.

Le tyran croyait son existence tellement importante, qu'il prenait les plus grandes pré-

cautions pour sa conservation individuelle. Il n'ouvrait jamais une lettre, de crainte qu'elle ne contînt quelque poudre subtile capable de l'empoisonner en la respirant. Lors de mon arrivée à Janina, on lui apportait encore ses repas, selon l'usage établi en Orient, c'est-à-dire, que les mets se trouvent dans des écuelles et sur des plats, chaque vase ayant son couvercle, le tout en cuivre étamé, posés sur de grands plateaux ronds, que des hommes portent sur leurs têtes, depuis la cuisine jusques devant la porte de la salle à manger. Les plats d'Ali-Pacha, portés ainsi, n'avaient d'autre distinction que celle d'être accompagnés de gardes et de quelques-uns de ses ganimèdes affidés; mais en 1818, le farouche et soupçonneux Ali imagina de faire construire des étuis en fer-blanc, qui contenaient et le plateau et les plats. Ces étuis se fermaient avec deux cadenas, dont deux des principaux ganimèdes portaient chacun une clef; pardessus cet étui se trouvait encore un drap écarlate, qui enveloppait le tout, et se trouvait serré

par des courroies; chaque plateau (car ses repas en avaient plusieurs) avait le même attirail, et l'on n'ouvrait les cadenas qu'à la porte de sa salle à manger, qui était ouverte, et lui-même, assis en face de la porte, pouvait voir ce qui se passait à cette opération.

Dans la crainte d'être empoisonné, nonobstant les gardes, les ganimèdes, les couvercles, les étuis en fer-blanc, les cadenas et le drap rouge, le tyran soldait un Albanais de ses affidés, nommé Moukhtar, qui n'avait d'autres fonctions à remplir que celle de goûter, en présence du visir, une bouchée de chaque plat, au moment où on le posait sur la table; ce qui était une précaution inutile, puisqu'il existe des poisons qui ne font leur effet que longtemps après avoir été avalés.

On ne savait jamais dans quelle chambre le tyran passait la nuit, car il en avait plusieurs dans ses palais destinées à cet usage, quoique dans ses fréquentes et sanguinaires tournées, il ne faisait aucune difficulté de coucher dans les chaumières des paysans: il est vrai qu'il y était bien garde.

Il avait une grande peur du tonnerre, chose fort rare parmi les Orientaux, et cependant il était fermement persuadé qu'il était destiné à vivre jusqu'à l'âge de cent cinquante ans; mais ce qui l'effrayait le plus, c'était la peste; il la craignait plus que les Européens même, et ce n'est pas peu dire, car je suis fâché d'être obligé de dire que la plupart poussent cette crainte jusqu'au ridicule; nonobstant j'en connais quelques-uns qui ne la craignent pas plus que moi. Mais pour en revenir à Ali-Pacha, dès que le moindre soupçon de peste se manifestait à Janina, il se livrait entièrement entre les mains des Grecs et des Italiens, appréhendant l'approche des Musulmans et des Juifs, qui, ne la craignant point, ne prennent pas de précautions. Il s'enfuyait de Janina, et se rendait ordinairement à Prévésa. J'ai été deux fois témoin des effets de sa peur de la peste; une fois au mois d'octobre 1816, et la seconde fois en 1817. La première fois, je jouissais encore de sa grande faveur, car il n'y avait encore que quatre mois que j'étais arrivé;

la première fois, dis-je, que la peste fut déclarée régner à Janina, je l'ignorais, lorsqu'un matin, de très-bonne heure, un de mes domestiques m'informa de cette nouvelle, qui ne m'inquiéta nullement. Tandis que je lui demandais les détails de cette nouvelle, on vint m'appeler de la part du pacha. Je ne logeais pas encore dans la forteresse à cette époque, et lorsque j'arrivai à la porte, je la trouvai fermée. Le *kaouasse* qui m'avait appelé eut toutes les peines du monde à faire ouvrir; les difficultés furent si longues que, m'étant impatienté, j'avais tourné bride et j'avais déjà repassé le pont pour m'en retourner chez moi, lorsque le *kaouasse* accourut pour me dire que l'on ouvrait la porte. Il y avait une foule considérable à la tête du pont, du côté de la ville, et sur les bords du fossé de la forteresse, mais on ne laissa pénetrer personne, excepté M. Tagliapietra, de l'île de Zante, médecin du visir, qui était survenu pendant les pourparlers pour l'ouverture de la porte, et moi: l'on referma la porte dès

que nous fûmes entrés. Arrivé au palais dit *Castro*, je trouvai la cour remplie des grands personnages et de la plupart des Européens un peu marquans : personne n'osait monter dans les appartemens sans être appelé; j'attendis mon tour pendant plus de deux heures, mais je profitai de ce temps pour prendre des informations sur tout ce qui se passait. J'appris que Son Altesse (c'est ainsi que les Grecs et les Européens appelaient Ali-Pacha) partirait après son dîner pour Prévésa; que la plupart des grands de sa cour s'y rendraient aussi, à l'exception de Méhémed-Efendi, son kyahyah, et de quelques autres personnages distingués d'entre les Musulmans; que les Grecs et les Européens se transportaient en foule à Prévésa. Or, cette ville étant d'une étendue fort bornée, l'on y était entassé quelquefois une demi-douzaine de personnes dans la même petite chambre, et les domestiques, ainsi que les familles propriétaires des maisons, bivouaquaient dans les jardins et dans les rues; en un mot, l'on était fort mal

à Prévésa, lorsque le visir y était, principalement en temps de peste, vu la grande quantité de monde qui y refluait. Je pris donc la résolution de ne pas y aller, si je pouvais éviter cette corvée ; d'autant plus que je connaissais parfaitement cette ville et ses environs, y étant allé déjà deux fois : la première, lors de mon arrivée dans les états d'Ali-Pacha, et la seconde fois ce fut lui qui m'y envoya pour en inspecter les fortifications et ordonner ce qu'il y avait à y faire à ce sujet. Ainsi ce voyage ne pouvant qu'être fort désagréable, sans m'offrir rien de nouveau qui pût exciter ma curiosité et mon désir de m'instruire, je parus, à mon tour, devant Ali-Pacha, résolu de rester tranquillement à Janina, sous la garde de Dieu. Je remarquai, en entrant dans sa chambre, qu'on avait enlevé le tapis de pieds dont tous les planchers sont garnis en Turquie. J'avais déjà vu son plancher également nu, lors de ma première entrevue avec lui, le lendemain de mon arrivée à Janina. A cette époque, la peste désolait la ville de

Larta, à douze lieues de Janina. Or, comme les Européens prétendent que la laine communique la peste, Ali faisait enlever ses tapis de pieds, au moindre soupçon de ce fléau, quoiqu'il dût atteindre l'âge de cent cinquante ans.

Dès mon entrée dans la chambre, il me dit, en soupirant : « Vous savez sans doute, » Ibrahim-Efendi, le malheur qui pèse sur » cette ville; je pars pour Prévésa, préparez-» vous à me suivre; partez ce soir, ou demain » au plus tard. » Je lui demandai si je devais aller à Prévésa pour affaires de service, ou seulement à cause de la peste; il me dit que c'était à cause de la peste, et qu'il présumait que nonobstant mon *islamisme*, je ne serais pas fâché de quitter Janina dans cette circonstance. Comme les principaux des Musulmans, tels que Méhémed-Efendi, Kyahyah d'Ali-Pacha, le moufti, le cadi, le divan-efendi, et autres, se trouvaient dans la salle, et entendaient ce qu'il me disait, je crus à propos d'intéresser la religion dans mon refus; je lui

demandai donc s'il pouvait m'indiquer un endroit sur la terre qui fût situé en dehors de la voûte du ciel, que je m'y rendrais sur-le-champ, car la peste ne pourrait m'y atteindre; mais puisque Prévésa était, aussi bien que Janina, situé sous la voûte du ciel, par conséquent sous la puissance de Dieu, je croirais manquer à la confiance que je devais à la divine providence, en cherchant à me soustraire aux desseins qu'elle pouvait avoir sur moi; que la religion d'ailleurs défendait, il est vrai, de ne pas aller dans une ville où la peste fait ses ravages, mais qu'elle ordonne en même temps que si l'on se trouvait dans une ville affligée de ce fléau, de ne pas la quitter, que par conséquent je me résignais à la volonté de Dieu. Tous les Musulmans présens, Ali-Pacha lui-même, donnèrent des éloges à ma piété; il m'observa ensuite qu'il était étonnant qu'étant né Français, je n'avais pas peur de la peste, puisqu'ils la craignent tous : je lui répondis que ce n'était pas faute de courage, mais par le manque de lumières de la sublime

religion musulmane. « Vous avez raison, me » dit le visir, car cette tête de fer de Pouko- » ville (M. Pouqueville), qui ne craignait rien » dans ce monde, pas même ma colère (*Gazeb*), » avait une peur terrible de la peste, plût à » Dieu que j'eusse joui du plaisir de l'en voir » mourir ici, avec tous les Russes et tous » les ennemis de notre sainte religion. » Tous les assistans dirent *amine* (*amen*), ce que les Mahométans ne manquent jamais de faire, lorsque l'un d'eux fait des imprécations contre les chrétiens, ou des souhaits pour la prospérité de l'*islamisme* ou du Sultan. Le résultat de mon audience fut que je restai à Janina, car je n'ai effectivement jamais eu la moindre crainte de la peste, et ma résolution me mit dans le plus haut degré d'estime auprès des Musulmans.

Ali-Pacha, ainsi qu'on verra dans cette note, faisait tourner à satisfaire son esprit de vengeance et son penchant à la cruauté, une loi

rigoureuse qui est en vigueur en Turquie, et qui je crois ne plairait pas à mes compatriotes, surtout au beau sexe en France. En vertu de cette loi, toute fornication est sévèrement punie, avec la distinction des cas néanmoins, si les deux coupables sont célibataires, l'homme ainsi que la femme en sont quittes chacun pour quatre-vingts coups de bâton, appliqués sous la plante des pieds à l'homme, et sur le derrière à la femme. Si l'un des deux est marié, il est condamné à mort, et le genre de son supplice est d'être lapidé par tous les Musulmans du lieu qu'il a souillé par son crime. Si tous les deux sont mariés, ils doivent périr tous deux par le même genre de supplice, mais la femme reçoit auparavant quarante coups de bâton, et l'on met un chat vivant dans son ample pantalon. Une Musulmane qui aurait accordé ses faveurs à un chrétien, fût-elle même demoiselle, doit être infailliblement lapidée; la loi exige cependant que deux témoins, dont la réputation soit intacte, affirment avec serment, d'avoir vu les

coupables en *flagrant délit*, ce qui rendait les punitions extrêmement rares, vu les précautions que l'on prend en pareil cas, surtout en Turquie. Mais le penchant naturel que les Turcs ont pour la cruauté, et le plaisir qu'ils semblent éprouver en trouvant des occasions de verser le sang de ceux qui leur sont subordonnés; le pouvoir arbitraire délégué par le Sultan aux pachas, par ceux-ci aux ayans, aux beys, aux agas, et autres subalternes, commandans des petits endroits, les porte à outrepasser cette loi, déjà si terrible, de la manière la plus inhumaine et la plus vexatoire. Par une singularité remarquable, et dont on ne saurait trouver le motif, la fornication est, aux yeux des Orientaux, et sous cette dénomination, je comprends également les Musulmans, les Juifs de ces contrées, les Grecs, les Arméniens, et en général tous les divers peuples qui composent la masse des sujets de l'empire ottoman; la fornication, dis-je, est à leurs yeux le crime le plus abominable qui puisse se commettre. Un voleur, un meurtrier

dégoûtant du sang de son semblable, un brigand qui pille et tue sur les grands chemins, trouve toujours des gens qui font tous leurs efforts pour le soustraire à la peine que méritent ses crimes. Il trouve un protecteur dans le maître du premier palais où il juge à propos de se retirer, et pourvu qu'il ne soit pas arrêté par la garde, en flagrant délit, et qu'il ait le temps de se réfugier quelque part, il peut presque être assuré de l'impunité, et reparaître en public au bout de quelques semaines. Si le délit a eu trop de publicité, ou qu'il ait été acccompagné de circonstances qui le rendent trop grave, ou bien que le nombre des crimes rendent le coupable trop remarquable, il en est quitte pour se rendre dans une autre province de l'empire ottoman, où il ne cache point le motif de son arrivée, et où il est certain de trouver de l'emploi, soit dans les troupes du pacha, ou parmi les domestiques de sa maison, ou ceux de quelqu'autre personnage distingué de la province. Le crime infâme de sodomie n'attire aucun châtiment en Turquie, quoique

la religion mahométane l'abhorre autant que le judaïsme et le christianisme, mais ce vice est tellement enraciné parmi les Turcs et les Grecs (et fort rare parmi les Juifs et Arméniens), qu'il faudrait exterminer les deux tiers au moins de la population pour l'extirper. Ils ne cachent point ce penchant honteux et dégoûtant, et tous les riches ont des ganimèdes, comme ils ont des concubines; la moyenne et la basse classe du peuple se livrent également sans frein à ce vice exécrable, et personne n'y trouve à redire; le penchant des femmes pour les personnes de leur sexe, est plus commun encore que celui des hommes pour les jeunes gens: on appelle ce goût infâme des dames orientales, du mot turc سوبجی (sé-widgi). Pas la moindre punition n'est infligée, ni la moindre honte n'est attachée à ces outrages contre la nature; mais l'attrait des deux sexes l'un envers l'autre, ne fût-ce même qu'un simple rendez-vous, le plus léger indice, un soupçon fort souvent mal fondé, suffit pour coûter la vie à deux êtres infortunés, dont le

seul crime est de suivre le penchant que le créateur a imprimé aux individus des deux sexes l'un envers l'autre. Chacun, dans ce cas, sert de délateur et d'espion, chacun s'empresse de faire punir des innocens qui suivent l'impulsion de la nature, ou qui fort souvent se trouvent réunis par hasard dans un site solitaire. Le premier venu va dénoncer les malheureux, son accusation est reçue et la punition suit de près l'arrestation ; au lieu de suivre le texte de la loi pour l'audition des témoins, les divers degrés qu'elle distingue de célibat ou d'état de mariage, de religion, etc., l'on tue arbitrairement les délinquans; mais je ne connais que deux seuls exemples de lapidation, l'un arrivé à Janina, où une jeune femme musulmane fut lapidée pour avoir été trouvée dans le logement d'un Napolitain nommé Caretto; et l'autre à St-Jean-d'Acre, en Syrie, où un chrétien du rite *melkite*, fut lapidé, en 1820, pour avoir séduit la sœur de sa femme; tandis qne j'ai vu plus de cinquante fois des hommes pendus, décapités,

et même empalés, et des femmes noyées, pour de pareilles accusations. Je ne citerai qu'un seul fait pour exemple, avant de narrer de quelle manière Ali-Pacha abusait de cet usage terrible, et renchérissait sur tous les autres Turcs revêtus de l'autorité. En 1813, je me trouvais à Scopia, en Bosnie, dans le palais de Soleïman-Pacha, qui a été nommé peu de temps après gouverneur de Belgrade et de la Servie : ce palais se trouve situé dans la campagne, c'est son bien patrimonial. Un soir nous étions assis dans un kiochk (pavillon) de son jardin, un domestique vint lui annoncer d'un air très-empressé, qu'un homme et une femme se trouvaient ensemble cachés dans un champ de blé, qui était à cette époque prêt à être moissonné. Soleïman-Pacha, homme très-doux pour un Turc, charitable et hospitalier au-delà de toute expression, mais extrêmement sévère et très-zélé Musulman, ordonna, sans autre information, de lui apporter sur-le-champ les deux têtes des coupables. Aussitôt quelques domestiques montent à che-

val, courent au grand galop, coupent les têtes et les apportent en présence du pacha: tout cela ne fut pas l'affaire d'une demi-heure, attendu que le champ de blé où se commit le soi-disant crime et où l'exécution eut lieu, n'étais pas fort éloigné du jardin où nous nous trouvions. Le pacha, homme d'une conscience très-délicate, n'en prit pas moins son repas du soir, comme à son ordinaire, tant les Orientaux sont imbus de l'énormité du crime de fornication et du devoir de le punir promptement; mais jamais personne en Turquie n'eût l'idée de se servir de cette loi pour perdre des innocens; ceux qui étaient victimes avaient au moins les apparences qui déposaient contre eux, et il n'était donné qu'à l'infernal génie d'Ali-Pacha d'en abuser de la manière qu'on va lire.

Lorsque ce tyran voulait avoir un prétexte légal pour punir quelqu'un, ou se venger de lui, il ordonnait à un Albanais endurci dans le crime, nommé *Taher-Abbass*, qui était le chef de la police d'Ali-Pacha (cette charge se nomme

en turc *kapu boulouk-bachi* قاپو بولوك باشی), d'envoyer une prostituée dans la maison de la victime désignée. Cette femme, de concert avec la police, allait chez cet homme, soit sous le prétexte de lui demander des secours pécuniaires, ou pour une affaire imaginaire pour laquelle elle lui demandait sa protection; d'autres fois elle se cachait dans un endroit peu fréquenté de la maison, ordinairement derrière le bois destiné pour la cuisine et le chauffage. Mais, de quelque manière que la traîtresse s'introduisait dans une maison, les gardes de la police, en turc *koullouk*, قوالوق, se rendaient, à l'heure convenue avec la femme, dans le domicile du malheureux, qui était bien loin de s'attendre à une pareille visite. Si la femme se trouvait dans sa chambre même, on prenait cela pour un flagrant délit; si, après de feintes recherches, on la trouvait dans l'endroit où l'on lui avait ordonné de se cacher, l'homme n'en restait pas moins convaincu du crime *irrémissible* de fornication, qu'Ali-Pacha n'a jamais laissé impuni,

quoique lui et ses fils se permettaient de faire enlever les femmes des autres. On faisait donc semblant d'arrêter la femme aussi bien que l'homme. Mais la manière d'arrêter, dans ce pays barbare, est plus cruelle que la punition de la conviction d'un délit en Europe; car les féroces soldats albanais, sans entendre aucune justification, tombent à grands coups de bâton, dont ils sont toujours munis, sur leur victime infortunée, qu'ils dépouillent promptement; car ces dépouilles servent de récompense à leur zèle, et le malheureux était traîné, toujours en le frappant, dans un cachot affreux, appelé *Bouldroum*, qui se trouve sous la voûte de la porte de la forteresse nommée *Castro*, à gauche en entrant, lorsqu'on vient de la ville. Là, il attendait, la chaîne au cou et les ceps aux pieds, qu'il plût au tyran de prononcer sur son sort, qui ne manquait jamais d'être tragique. Sa maison était vidée de fond en comble; les hardes, habillemens et armes appartenaient aux soldats qui l'avaient arrêté, mais qui étaient

obligés de donner la moitié de leur butin à leur digne chef, *Taher-Abbass*. Quant aux meubles, papiers, chevaux, et surtout l'argent comptant et les bijoux, ils appartenaient au tyran Ali. La femme était relâchée aussitôt qu'elle était arrivée chez le chef de la police, qui lui payait son salaire, et l'on faisait courir le bruit qu'elle avait été jetée dans le lac, aux bords duquel la ville de Janina est située. Il arrivait parfois cependant que, pour s'assurer de la discrétion de ces malheureuses, on les noyait réellement : cela se pratiquait surtout lorsque l'homme qui était la victime de cette perfidie se trouvait être un grand personnage, expédié de Constantinople en qualité de *moubachir*, مباشر, c'est-à-dire, *redresseur des torts*, dont le pacha est accusé (1), ou bien un *uléma*, c'est-à-dire, prêtre ou homme de loi. Je ne citerai qu'un seul fait de ce genre. Le Sultan avait envoyé à Janina

(1) Un pacha expédie également des *moubachirs* dans les villes et dans les villages soumis à son gouvernement. Ceux vers lesquels il est envoyé, sont obligés de lui payer une certaine somme.

un *moubachir* de haute qualité, zélé Musulman, et de mœurs irréprochables. Le firman qu'il apportait faisait mention de la vertu de ce personnage, qui faisait partie du corps des *ulémas*, afin qu'Ali-Pacha n'eût pas un prétexte de se plaindre de la partialité de celui qu'on lui donnait pour arbitre, j'ignore pour quelle affaire, car les *moubachirs* sont très-nombreux dans toute la Turquie, et l'étaient encore davantage à Janina, puisqu'il y avait naturellement toujours plus de griefs contre Ali-Pacha que contre tout autre. Aussi ai-je négligé de demander le motif qui avait conduit ce pauvre malheureux dans le repaire du tyran astucieux, qui le reçut avec tous les honneurs dus à un homme venant de la part du souverain, et qui joignait à cela un mérite personnel aussi éminent. Pendant quelques semaines, ce ne fut que festins, parties de plaisir, où régnaient la décence et la modestie (ce qui était contraire aux orgies ordinaires auxquelles se livrait crapuleusement le tyran). Un jour la police est avertie qu'il se

trouve une femme dans le logement que le visir avait assigné à ce respectable vieillard; on la trouve cachée dans une armoire qui servait à renfermer des matelas. La femme, quoique suscitée par les ordres d'Ali, fut effectivement noyée, et le malheureux *moubachir* fut jeté dans un cachot, jusqu'à ce qu'on eût examiné tous ses papiers, dont l'on s'était emparé, aussi bien que de tous ses effets. Au bout de quelques jours, on le fit sortir du cachot, pour être mis, n'ayant que sa chemise et son caleçon (puisqu'il avait été complètement dépouillé), sur un âne, ayant le visage tourné vers la queue de l'animal; et, dans cette posture, accompagné de l'horrible musique turque, il fut promené par les soldats de la police dans toute la ville de Janina; après quoi il fut envoyé, nu comme il était, et garotté, à Constantinople (éloigné de cent soixante lieues de Janina), avec une lettre adressée au Sultan, par laquelle le tyran se plaignait de ce qu'on lui avait envoyé un pareil hypocrite, qui était capable de contami-

ner sa cour et sa capitale. A Constantinople, l'innocence du moubachir fut reconnue; il reçut même des dédommagemens de son souverain; mais il n'en mourut pas moins deux mois après son retour dans la capitale de l'empire, par suite des mauvais traitemens et des chagrins que cette affaire lui causa. Le crime d'Ali-Pacha resta impuni encore cette fois.

Je pourrais citer une foule de semblables faits, où toujours le tyran se servait du prétexte de fornication pour perdre ses victimes; mais il me répugne d'autant plus de m'étendre sur ce sujet, que je frémis en pensant combien j'étais exposé à ce terrible malheur, non de la part d'Ali-Pacha, qui avait trop besoin de mon expérience et de ma franchise, pour chercher des prétextes à se défaire de moi, d'autant plus que je lui fournissais moi-même, fort souvent, des motifs d'assouvir la haine qu'il me portait; mais l'intérêt de son service l'emportait, car il savait bien que personne n'osait lui dire la

vérité, excepté moi : je la lui disais rudement pour le chagriner, mais au moins je la disais. Je ne craignais donc pas l'astuce d'Ali sur le chapitre des femmes, mais bien celui des *grammaticos grecs*, mes ennemis secrets, mais d'autant plus dangereux. Ils savaient fort bien qu'Ali-Pacha ne m'eût pas mis à mort ; mais il m'eût traité comme il a fait à l'ingénieur napolitain Caretto, qu'il a fait renfermer pendant plusieurs années dans les cachots d'Argiro-Castro, auquel il a fait endurer la faim, la soif, et donner une quantité innombrable de coups de bâton, pendant le cours de ces années qu'il passa en prison ; et tout cela, parce qu'on avait trouvé une femme chez lui. Le peuple demanda même la mort de cet homme. Ali-Pacha fit courir le bruit qu'il l'avait fait exécuter ; mais il le fit enfermer, ainsi que je viens de le dire. Cela arriva quelque temps avant que je vins à Janina, et il ne fut mis en liberté qu'en 1818, où il me raconta, à Janina, tout ce qu'il a été obligé de souffrir. Ainsi je crai-

gnais et je suis encore surpris de ce que mes ennemis n'aient pas suscité quelqu'une de ces malheureuses femmes à se cacher dans ma maison, ou bien à venir me demander l'aumône ou ma protection pour une affaire chimérique, et la faire surprendre chez moi par la police. Ali-Pacha m'aurait passé tout, excepté ce point : ainsi les grammaticos avaient beau jeu; mais la divine Providence, qui m'a préservé d'une foule de dangers où j'aurais péri sans son assistance, a bien voulu me garantir aussi de ce péril, que je connaissais, mais que je n'aurais pu écarter avec les seuls secours humains.

Ali-Pacha était superstitieux et ignorant, au point qu'il avait un cadran posé horizontalement, sur lequel étaient tracées des figures prétendues magiques, une aiguille d'or, tournant sur un pivot, se trouvait au centre, comme les loteries de pain d'épices sur les boulevards, à Paris. Dans toutes les affaires

tant soit peu importantes, le tyran superstitieux allait consulter son oracle, en faisant tourner l'aiguille; tandis qu'il prononçait certaines paroles prétendues magiques, et selon que l'aiguille s'arrêtait sur tel signe ou tel autre, l'affaire était conclue ou rejetée, le projet entrepris ou remis. Je ne lui ai pas vu pratiquer cette opération ridicule, attendu qu'il voulait toujours être seul pour la faire; mais j'ai vu deux fois cette machine, d'après laquelle se réglait la conduite d'un être auquel était confié le gouvernement arbitraire de tant de centaines de mille âmes. Remercions Dieu, protecteur de la France, de ce que nous vivons sous le règne de notre Charte constitutionnelle, à l'abri de nos lois protectrices, déposées entre les mains de magistrats aussi éclairés qu'intègres.

Une autre idée aussi bizarre que superstitieuse d'Ali-Pacha, était qu'il devait faire continuellement bâtir, soit des *saraïs* (palais), soit des forteresses, magasins, arsenaux, ou autres édifices. Il croyait fermement que son

sort était lié aux murailles qu'il faisait élever, et que sa vie n'était nullement menacée tant qu'il avait des édifices en construction. Aussi faisait-il bâtir de tous côtés dans ses états ; et comme les constructions militaires étaient de ma compétence, elles me causaient des désagrémens au-delà de toute description ; car il faut connaître la Turquie, et surtout l'Albanie, pour pouvoir se faire une idée de tous les dégoûts dont on est abreuvé dans le moindre petit voyage, toutes les fatigues qu'il faut essuyer, et les dangers des mauvais chemins dans des montagnes escarpées et sauvages, qu'il faut surmonter. Que l'on ajoute à cela la mauvaise volonté des *khodja-bachis* grecs (les chefs des communautés des gens de cette religion), pour fournir les vivres, les fourrages et le logement, et tous les subterfuges qu'ils savent employer pour décliner d'eux ces fournitures, malgré l'argent que je leur offrais souvent de ma poche, tout en leur présentant le *bouyourdi* (ordre) du visir, leur terrible maître. Ces gens, rusés et mé-

chans, ne se décidaient ordinairement qu'après avoir éprouvé l'argument irréfutable des bâtons des Albanais de mon escorte, auxquels j'en donnais l'ordre, lorsque je me sentais impatienté, après avoir employé en vain les caresses, la raison, les promesses et les menaces; mais le bâton me procurait promptement le gîte et le souper pour moi, mes gens et mes chevaux. Ces scènes désagréables se renouvelaient tous les soirs pendant mes courses, surtout dans les provinces grecques, c'est-à-dire, dans l'*Acarnanie*, l'*Etolie*, la *Phocide*, la *Livadie*, et partie de la *Thessalie*. Je souffrais beaucoup moins dans les provinces albanaises, où je trouvai les habitans des campagnes moins inhospitaliers que les paysans grecs; mais les plus grands de mes désagrémens provenaient des difficultés et des embarras que me suscitait l'infernal génie des grammaticos (secrétaires) grecs. J'ai déjà fait mention, dans un autre endroit de cet ouvrage, des moyens que ces gens employaient sourdement pour me tra-

casser; ainsi il serait superflu de me répéter ici; mais, d'après les indices que je viens d'indiquer, on peut aisément s'imaginer que j'évitais, autant qu'il m'était possible, de faire des tournées dans les états d'Ali-Pacha. Aussi, en 1817, époque de ma grande faveur auprès du tyran, à cause d'un plan de forteresse de Lépante et de la carte topographique du territoire de cette ville, accompagné de notes détaillées, que j'avais fait par un ordre venu du Sultan à Ali-Pacha, et dont le monarque témoigna ensuite son contentement au visir, en lui ordonnant de me faire revêtir de la pelisse d'honneur, et de me donner dix bourses de gratification (je n'eus que la pelisse), Ali me parla un jour de divers forts qu'il projetait de faire construire, avec tous les magasins et logemens militaires, citernes, etc., dans plusieurs endroits de ses états. De toutes ces constructions, il n'y en avait pas une seule qui eût pu être de quelque utilité, et les sites étaient les plus défavorables : je le lui prouvai. *N'importe*, me ré-

pondit-il, *faites-en toujours commencer au moins deux*. Je lui dis que c'était vouloir dépenser inutilement son argent, et fouler ses sujets pour rien ; car toutes ces constructions étaient un des grands fléaux des malheureux habitans, qui, non-seulement étaient obligés de fournir *gratis* une grande partie des matériaux, mais ils étaient encore tenus de transporter tout ce qu'il fallait sur leurs propres bêtes de somme, et outre cela de fournir un certain nombre d'ouvriers et de manœuvres. Ali me répliqua que c'était pour lui un besoin indispensable de bâtir, et il me raconta bénignement qu'un chéikh syrien, derviche d'une grande sainteté et d'un profond savoir, lui avait conseillé, il y avait plus de vingt ans, de bâtir toujours, attendu que la sûreté de sa vie était liée à la construction non interrompue de divers édifices. Je lui demandai quel rapport il pouvait supposer exister entre la vie d'un homme et une muraille? Au reste, un autre saint homme lui ayant prédit qu'il vivrait jusqu'à l'âge de cent cin-

quante ans, il n'avait aucune précaution à prendre, et devait vivre en sécurité. Ali-Pacha, pressé par mes argumens, me répliqua avec douceur ces mots remarquables : « Les deux chéikhs peuvent avoir et ont « certainement raison, et ce serait un péché « et une obstination à l'européenne, que de « ne pas croire ce que disent des hommes « dont nous ne sommes pas dignes d'être les « serviteurs. Ne puis-je pas être destiné à « vivre cent cinquante ans, et à bâtir pen- « dant tout ce temps? » Que répondre à une aussi mauvaise logique? Je me contentai de me taire; mais il voulut absolument savoir si son beau raisonnement m'avait persuadé, et m'interpella de lui dire la vérité sur ce point. Je lui avouai que jamais je ne pourrais croire de pareilles balivernes. Il me regarda d'un air courroucé, qui n'était pas du tout encourageant, et me demanda si j'oserais nier que Dieu a fait des miracles en faveur de Noé, d'Abraham, de Jacob, de Moïse, de David, de Salomon, de Jé-

sus(1), de Mahomet, et de tant d'autres personnages célèbres? Je ne pouvais m'exempter de répondre, quoique cette conversation me parût dangereuse. Je me bornai donc à lui observer que je supposais qu'il ne voudrait pas m'obliger à le croire dans la cathégorie des prophètes, en faveur desquels je convenais que Dieu avait fait des miracles. « Je ne suis pas prophète, me répond Ali; « car après Mahomet, il ne peut plus y en « avoir, puisqu'il est AKHIR BÉÏKHAMBER, « آخر بيغمبر; mais je suis un homme destiné « à être au-dessus des autres; par conséquent Dieu fait pour moi ce qu'il ne fe- « rait point pour un autre. » Je convins que cela était probable, afin de terminer une conversation dont l'issue pouvait être funeste pour moi, puisque je ne pouvais presque pas m'empêcher de lui dire qu'il était un *sot orgueilleux*; ainsi je me levai pour m'en aller; mais il m'ordonna de me rasseoir, et me dit

(1) Les Musulmans considèrent Jésus comme un simple prophète.

qu'il était flatté de laisser après lui des monumens qui attestent à la postérité la puissance d'Ali-Pacha. Dans ce cas, lui dis-je, faites établir des hôpitaux pour les malades, des hospices pour la vieillesse indigente, des ponts solides sur vos rivières, qui sont si dangereuses à passer, de bonnes auberges, où les voyageurs seraient nourris *gratis*, et logés proprement et d'une manière commode; alors les hommes béniront votre mémoire. La réponse que me fit Ali-Pacha suffit pour dévoiler la vanité et l'égoïsme de son caractère. Il m'observa que chaque particulier riche était en état de faire tout cela; mais qu'un homme comme lui devait faire connaître aux générations futures sa puissance, non comme un particulier, mais comme un grand souverain, et que ce n'était que par des forteresses qu'il pouvait atteindre ce but. D'ailleurs, observa-t-il, tous ces établissemens de bienfaisance et d'utilité publique pourraient faire accroire qu'il cherchait à flatter ses peuples, ce dont il était bien éloigné, et que puisqu'il

ne pouvait pas être aimé, il voulait être craint. Le résultat de notre conversation fut l'ordre de faire construire deux de ces forteresses, qui ne furent jamais achevées, ainsi que tant d'autres.

Encore un trait de superstition d'Ali-Pacha, était la confiance aveugle qu'il mettait en une bague, en forme de cachet, comme tous les Orientaux en ont; la pierre de ce cachet, une cornaline, était rompue en deux, et enchâssée dans de l'argent, et son anneau était également d'argent. L'histoire de cette bague me paraît assez singulière; je vais la narrer telle qu'elle m'a été racontée par des personnes à portée d'être informés de ces particularités.

Dans le temps où Ali était un pauvre adolescent, âgé d'environ quinze ans, un derviche africain (1), du royaume de Maroc, vint demander l'hospitalité dans la maison de sa mère, qui, à cette époque, se trouvait dans une situation voisine de l'indigence. On sait que

(1) Les derviches mènent une vie vagabonde et vivent aux dépens d'autrui.

la pratique de l'hospitalité est une vertu générale en Orient; mais Khamco, la mère d'Ali, vu sa pauvreté, se désolait de n'avoir point de viande pour son hôte, qu'elle ne supposait pas comprendre la langue albanaise dans laquelle elle s'entretenait avec son fils; il n'y avait point d'argent à la maison, Ali prit la résolution de vendre son unique bon vêtement, afin de traiter du mieux qu'il pourrait l'hôte que Dieu avait envoyé dans sa maison. Le derviche y tomba malade, et Ali ne pouvant trouver de l'argent à emprunter, vendit, peu à peu, plusieurs effets, afin de subvenir aux frais qu'exigeaient ces surcroîts de dépense; au bout d'environ un mois, l'étranger étant rétabli, et au moment de son départ, fit connaître à Ali qu'il comprenait l'albanais, et que, par conséquent, il était informé de tous les sacrifices qu'il avait faits si généreusement pour lui. Pour l'en récompenser, il lui donna cette bague cassée, lui recommandant de ne la quitter jamais, qu'elle lui porterait un bonheur extraordinaire, et le conduirait rapidement

au plus haut degré de grandeur, de richesse et de puissance. La foi que le crédule Ali ajoutait aux paroles du derviche, a peut-être été la principale cause de sa grandeur, car plein de confiance dans la vertu de son inappréciable talisman, il marcha effectivement à pas de géant, vers la fortune; ce serait donc effectivement la bague, qui serait la cause de sa grandeur. Dès que le derviche fut parti, Ali, voulut essayer l'efficacité du talisman, et réparer la brèche fait à ses effets, par le séjour de l'étranger chez lui, trouva tout simple de se faire *klefth* (voleur de grand chemin), profession dans laquelle il réussit parfaitement, et qui fut le premier échelon de sa fortune future. J'ai vu cette bague, il la portait suspendu à son cou; il me l'a montrée, lui-même, en 1817.

L'histoire de la bague que je viens de raconter, joint aux principes des Musulmans de la secte des *chiites*, dont font partie la majeure

partie des individus composant la tribu des *toskas*, dont Ali-Pacha était membre, fut cause du profond respect, de la crainte, quelquefois salutaire, et des complaisances étonnantes qu'il avait pour tous les derviches, en général, mais surtout pour les plus effrontés et les plus insolens, qui étaient toujours des pays où l'on parle arabe, c'est-à-dire de l'Arabie, de la Syrie, de l'Égypte, de la Barbarie et du royaume de Maroc; il y avait aussi des Persans, mais ils étaient fort civilisés et doux, beaucoup plus traitables que les Arabes et les Turcs. Janina et toutes les provinces soumises à Ali-Pacha, fourmillaient de derviches, qui s'y permettaient toutes les licences imaginables, troublant même la tranquillité publique; un grand nombre de ces vagabonds étaient de véritables *cyniques*, qui, par leurs scandales et leurs mœurs corrompues, étaient bannis de Constantinople et d'autres villes de l'empire ottoman, venaient jouir auprès d'Ali et de son fils Moukhtar-Pacha, qui était encore plus dévoué aux derviches que son père, de

la faculté de mener la vie la plus licencieuse et la plus crapuleuse dont on puisse se faire une idée. Assurés de l'impunité, ces effrontés coquins se permettaient toutes les insolences et tous les caprices qui leur passaient par la tête, surtout à Janina et à Prévésa, lieux des séjours de la cour d'Ali-Pacha; la sûreté des habitans était compromise, et l'on verra plus bas, par deux scènes qui me sont arrivées, la vérité de mon assertion. Jamais le visir ne faisait punir un derviche; et il fallait un grand délit, pour qu'il pût se résoudre à l'exiler de sa capitale ou de ses états; mais encore usait-il rarement de cette punition, qui n'était infligée qu'à la dernière extrémité, mais était toujours adoucie par une bonne somme d'argent, des vêtemens et un cheval, ainsi qu'un *bouyourdi* (ordre) adressé à toutes les autorités, afin que le banni fût défrayé gratis pendant qu'il traversait ses états. Ordinairement ces exilés, ne trouvant pas ailleurs la facilité de se livrer au vice et à la crapule, comme à Janina, et ne trouvant pas non plus

les mêmes ressources pour exister et satisfaire leurs goûts effrénés, ils retournaient à Janina, au bout de quelques mois, où ils puisaient dans la bourse du tyran, l'argent qu'il extorquait à ses malheureux sujets : j'ai vu moi-même de ces individus revenir de leur exil, sans y avoir été autorisés, et demander insolemment au visir de l'argent pour leur bonne arrivée, ainsi que le *taïn ve konak* (les vivres et le logement), et tout cela leur était accordé sur-le-champ.

Ali-Pacha a fait la fortune de plusieurs de ces derviches; je ne nommerai ici que les principaux, que je connais, et avec lesquels j'ai eu des relations très-intimes : 1° *Cheik Broussalu*, de l'Asie mineure, supérieur de la *Tekke* à Prévésa, qui jouit, par la munificence du visir, de 20,000 francs de revenu annuel, en bien fonds : c'est un homme poli et estimable, qui n'a de derviche que le nom. 2° *Seïd-Ahmed-Efendi*, un mulâtre de Maroc, auquel il a donné, à Salona, près du Mont-Parnasse, la veuve la plus riche de la ville qui

a été forcé de l'épouser, par ordre du tyran, qui gratifia outre cela son favori de terres près de Salona, rapportant environ 12,000 fr. par an, provenant des dépouilles de familles de cette ville, ruinées par le tyran d'après les délations de ce derviche : c'est ce même *Seïd-Ahmed-Efendi*, qui a été deux fois l'agent diplomatique d'Ali-Pacha en Angleterre; la seconde fois c'était pour l'affaire de Parga; aussi son maître le récompensa, dès qu'il fut en possession de cette malheureuse ville, en lui assignant 8,500 fr. de revenu en biens fonds situés sur le territoire de Parga, et en le nommant supérieur de la Tekké, en laquelle fut métamorphosée une grande église située hors de la ville. 3° *Cheïkh-Ahmed* de Latakié, en Syrie, supérieur de la Tekké, à l'entrée de la ville de Janina, lorsqu'on vient de Prévésa ou de l'Arta. Il jouit de 15,000 fr. de rentes fixes, outre les terres qui se trouvent comprises entre sa Tekké et le lac, lesquelles, d'après ce que ce derviche m'a dit lui-même, rapportent, année commune, près de 2,000 fr.

Le visir a fait construire un joli petit pavillon, faisant partie de la Tekké, avec un fort beau bassin; il se rendait très-fréquemment dans cet endroit, pour avoir le plaisir de s'entretenir avec *Chêïkh-Ahmed*, homme aimable, doux, généreux, poli et susceptible d'amitié, ce qui est fort rare en Turquie. 4° *Chêïkh-Hassan*, aussi Syrien (mais je ne sais de quel endroit), supérieur d'une autre Tekké, située au bord du lac, dans la ville de Janina, dans le quartier dit *Bakhtché* (le jardin), à cause d'un jardin et d'un palais qu'y possédait Ali-Pacha: ce derviche avait un revenu, assigné sur des villages grecs, dont le total montait à 12,000 fr. par an. 5° *Chéïkh Abd-el-Rahman*, de Maroc: celui-ci n'avait point de Tekké, et ne remplissait aucune fonction de derviche, mais avait un bel hôtel à Janina, et jouissait d'un revenu annuel, en biens fonds, de 20,000 fr., qu'il avait obtenu de la munificence, ou pour mieux dire, de la crainte qu'inspiraient les derviches au visir; c'était un des principaux seigneurs de la cour d'Ali-Pacha, de même que les in-

dividus désignés sous les numéros premier, deuxième et troisième : ce *Cheïkh Abd-el-Rahman* était un homme tranquille mais extrêmement avare. 6° *Cheïkh Ali-Misirlu* : c'était un rusé Égyptien, qui avait obtenu du tyran un revenu annuel de 8,500 fr. en oliviers à Prévésa, où ce derviche habitait, et où les oliviers sont aussi gros que des noyers, et produisent de l'huile fort estimée ; ces arbres avaient appartenus aux habitans, mais le tyran leur en ôta la propriété, pour la donner à des derviches, et s'en réserva une grande partie : ce Cheïkh-Ali n'exerçait aucune fonction de derviche, et faisait encore chaque année une tournée dans la partie de l'Albanie habitée par la tribu de *toskas*, grands partisans des derviches, afin de rançonner les riches dupes de sa prétendue sainteté ; mais, au moins, il n'insultait ni ne maltraitait personne. 7° *Derviche Hassan*, albanais d'origine et de naissance, de la tribu des *toskas* (la même dont était Ali-Pacha) : c'était un des personnages les plus marquans parmi sa nation, un des

plus grands de la cour du tyran et un des principaux généraux de son armée. Il jouissait d'une grande fortune patrimoniale; mais dans la crainte que le tyran ne l'en dépouillât, et ne lui otât la vie, il mit le bonnet (*kulla*) de derviche, et changea son titre de bey en celui de derviche : ce changement suffit pour le mettre à l'abri de la tyrannie du visir; c'était un vieil avare, hypocrite, sale (comme tous les Albanais), fier avec ses inférieurs, et rampant avec Ali et ses fils, fanatique, perfide et d'une ambition démesurée. Il a été un des premiers à trahir Ali-Pacha, lors de sa révolte, et le Sultan l'a récompensé en lui donnant des terres dans la Morée.

Je crois devoir rapporter quelques exemples qui prouveront jusqu'à quel point Ali-Pacha, l'homme le plus orgueilleux, le despote le plus cruel qui peut-être ait jamais existé, portait son respect et sa peur pour les derviches. Je pourrais citer un très-grand nombre de faits, tous fort singuliers, tant de ceux que j'ai vus, que de ce que l'on m'a ra-

conté; mais je me bornerai à quelques-uns des plus saillans, dont j'ai été témoin oculaire, à ma grande surprise.

En 1816, peu de semaines après mon arrivée à Janina, étant en chemin pour me rendre auprès du tyran, qui m'avait fait appeler pour l'accompagner hors de la ville, sur une colline où il avait projeté de faire construire un fort, je vis un derviche qui s'acheminait dans la même direction que moi; il marchait à côté de mon cheval, et me demanda de l'argent; je lui donnai quelques paras; je m'arrêtai, selon les ordres que j'avais reçus, sous une voûte du palais, devant une porte de derrière, au-dessus de laquelle il y avait une fenêtre très-renommée à Janina, où on la désignait sous le nom de *kafass*, قافز (grille), à cause d'un grillage très-serré qui en fermait l'ouverture. Ali-pacha se tenait fort souvent derrière cette fenêtre, et donnait des audiences ou distribuait des ordres, d'une manière invisible, à des personnes qui se trouvaient au-dessous, dans la rue. C'était par une faveur

spéciale que l'on était admis dans la chambre qu'éclairait cette fenêtre, et je n'y ai pas été cinq ou six fois pendant tout le temps que j'ai passé à Janina. Le plus grand nombre de ses courtisans et des gens à son service, excepté ses ganimèdes, n'ont jamais été dans cette pièce, dont le nom inspirait une espèce de terreur à tous, parce que l'on a remarqué que toutes les fois qu'il se tenait pendant une demi-journée seulement au *kafass*, il sentait augmenter son esprit tyrannique, et il en résultait toujours quelque ordre sanguinaire ou vexatoire.

Il n'y avait que peu de minutes que j'étais arrivé devant cette porte, lorsqu'on l'ouvrit en dedans, et Ali-Pacha en sortit, à cheval, accompagné de quelques-uns de ses *tcharkadgis* (espèce de garde composée d'anciens voleurs de grands chemins : je donnerai une explication particulière sur ces scélérats de *tcharkadgis*, dans un autre endroit de cet ouvrage). La foule des pétitionnaires est aussitôt écartée à grands coups de bâton; mais le

derviche, qui s'était aussi arrêté devant le *kafass*, est respecté. Il s'avance avec le plus grand sang-froid vers le visir, et dit qu'il veut lui parler; celui-ci lui répond qu'il n'a pas le temps dans ce moment, mais qu'il peut revenir ce soir; le derviche insiste pour parler sur-le-champ; Ali, pour s'en débarrasser, met la main dans la poche,et en tire une poignée de *roubiehs* (très-petite monnaie d'or de la valeur de cent dix paras, environ deux francs quatre centimes), dont il était toujours pourvu, afin d'en donner aux derviches; il la présenta donc à celui-ci, en lui disant : Prenez, en attendant, ceci; priez Dieu pour moi, et revenez ce soir; et en disant ces mots, il fit faire un mouvement à son cheval, pour partir; mais l'audacieux derviche osa prendre la bride du cheval, tout près du mors, et l'arrêta en lui ordonnant impérieusement de l'écouter, et ajouta de suite qu'il ne voulait rien accepter d'un *kiafir* كافر (infidèle) tel que lui. Ali, consterné (car il appréhendait beaucoup les refus qu'un derviche faisait de ses présens),

lui représenta que je l'attendais, et que nous étions obligés d'aller quelque part pour affaires importantes, qui ne souffraient point de délai. Le derviche observa que je pouvais attendre ou m'en aller, comme bon me semblerait, mais que, quant à lui, Ali, il fallait absolument qu'il se résignât à l'écouter. Le visir alors se tourna vers moi, et me dit : *Patientons, Ibrahim-Efendi, cela ne sera pas long*. Cela ne sera pas long? interrompit le derviche, qu'en sais-tu, vieux pécheur? گوناحکار (*gunahkiar*) Alors commença le sermon, qui fut effectivement assez long, mais fort bien débité, toujours en tenant la bride du cheval du visir, qui, de temps en temps, lui présentait sa main remplie d'or, et chaque fois le derviche interrompait son discours, pour refuser l'or par ces mots : Je n'en veux pas, il est *haram* حارم (mal acquis); ensuite il reprenait le fil de son sermon, par lequel il reprochait au tyran, à haute et intelligible voix, en présence d'une foule de monde, tous les crimes dont il s'était souillé, son irréligion

et le mépris qu'il inspirait à tous les hommes de bien. Quelques endroits de son discours étaient vraiment fort beaux, tels que celui où il lui dit : Que chaque pierre de ses nombreux palais pourrait être teinte entièrement du sang innocent qu'il a fait verser; que les âmes qu'il a arrachées des corps qu'elles animaient, avant le temps où elles devaient les quitter, voltigeaient autour de lui, en plus grand nombre que les paroles qu'il pouvait avoir adressées à Dieu, pour lui demander sa miséricorde; que l'argent dont il fait des largesses et des aumônes étant acquis par la violence et l'injustice, ne lui serait compté, au lieu d'œuvres méritoires, que comme des péchés de plus, attendu que ceux qui l'acceptaient péchaient, et que c'était lui qui en était la cause. Le visir ne répondait pas un mot; mais comme il avait l'habitude, lorsque quelque chose l'ennuyait, de lever la tête d'un air altier, et de fixer ses regards en l'air, le sermon du derviche lui fit faire ce mouvement; mais celui-ci, qui s'en aperçut et qui supposa

que c'était par fierté, l'apostropha en ces termes : « O Ali! يا علي (*Yâ Ali*) ne regardes « pas toujours en haut, jettes tes regards « en bas, d'où tu es venu et où tu retourne- « ras dès que la volonté de Dieu tout-puis- « sant l'ordonnera. » Là-dessus il lâcha la bride du cheval du pacha, lui tourna le dos et s'en alla. Nous partîmes aussitôt pour la colline. Chemin faisant, pendant que nous traversions la ville, je me tenais, selon l'usage, à plus de cent pas de distance du tyran; mais, dès que nous eûmes dépassé le quartier dit *Bakhtché*, il m'envoya un *tcharkatchi* pour m'ordonner de le joindre, j'y courus au grand galop. Il me dit de l'approcher, et me demanda ce que je pensais de la scène dont je venais d'être témoin. Je lui dis que j'étais fort surpris de ce qu'il permettait de pareilles insolences, en public, et j'avouai que je n'aurais pas été aussi patient que lui. « Mon fils, « me dit Ali, j'ai beaucoup de défauts; je suis « un tyran, il est vrai, mais j'ai une vertu « qui compense tout cela, c'est la patience. »

Parmi tous ceux qui croient en Mahomet (امیدی محمّد *umidi Mohammed*), il n'y en a pas un seul qui ait autant de patience que moi. Je lui demandais pourquoi, étant doué de cette belle vertu, il faisait tuer autant de monde; il m'observa que cela était nécessaire avec les peuples tels que ceux qu'il gouvernait. « Vous ne connaissez pas encore ni les « Albanais, ni les Grecs, dit-il; tandis que « je fais pendre au platanier, le frère d'un « d'entre eux, l'autre frère vole dans la foule « sous le même arbre. Si je faisais brûler quel- « qu'un, son fils en volerait les cendres pour « les vendre. Ils sont destinés à être gouver- « nés par moi, et il n'y a que moi qui sois ca- « pable de les contenir dans la crainte. » Il me dit ensuite qu'il n'avait pas cru convenable de dire au derviche pour quel motif nous sortions de la ville, parce que cela aurait eu l'air, devant la foule du peuple témoin de cette scène, de rendre compte de ses actions, lui qui n'en devait qu'à Dieu et au Sultan; mais que je devais, dès que nous serions de

retour en ville, me transporter, comme de mon propre mouvement, auprès de ce derviche, et lui dire que le visir allait hors de la ville, malgré son grand âge, afin d'examiner un endroit convenable pour la construction d'une forteresse du Sultan پادیشاح قالحسی (*padichah-kalaasi*), c'est pour cela qu'il était si empressé et qu'il avait remis à un autre temps pour l'écouter; que, par conséquent, il ne devait pas en vouloir à ce pauvre vieillard, aussi zélé pour le service du souverain et la sûreté des terres musulmanes; qu'il n'avait qu'à se rendre chez lui vers le soir, et que je pouvais lui garantir d'en recevoir un bon accueil. Je fis toutes les recherches possibles, non pour la tranquillité d'Ali-Pacha, mais j'aurais été flatté de connaître plus particulièrement cet homme courageux, vertueux et désintéressé, vertus si rares parmi les derviches! Toutes mes peines furent infructueuses, et j'eus le plaisir d'annoncer au tyran inquiet, que je n'avais pas pu découvrir cet homme. Cela le désespéra, et me réjouit autant.

Mais il ne faut pas croire, d'après ce fait, que tous les derviches avaient la même conduite vertueuse, bien qu'ils eussent tous la même audace. Ils ne donnaient jamais de titre au visir, mais l'appelaient *Ali*, tout court. Presque tous les jours des derviches se plaisaient à l'accabler d'injures les plus grossières, selon les idées musulmanes, car entre autres épithètes injurieuses ils osaient l'appeler *domouz* (porc), *guyâour et kiâfir*, le premier de ces deux mots est seulement applicable à un chrétien, dont il est le synonime, car il ne l'est pas même aux Juifs, en leur qualité d'adorateurs de l'unité stricte de Dieu, comme les Musulmans. Le mot *kiâfir* signifie à la lettre un athée; une autre injure, encore plus commune en Turquie, est le mot *pésévenk*, qui signifie un homme qui consent volontairement à ce que sa femme lui fasse des infidélités : il y a souvent des rixes et des meurtres occasionnés par ce mot, et pourtant les derviches le prodiguaient à Ali-Pacha, sans qu'il osât seulement ordonner à un de

ses satellites de les faire taire. Toutes ces insolences avaient toujours lieu en public, lorsque le pacha se trouvait assis à une fenêtre, et que la cour de son palais était remplie de monde, c'est alors que les derviches vociféraient contre lui. Ils n'étaient pas plus modérés dans ses salons, ainsi qu'on verra par le fait suivant.

Le jour de la fête du *Baïram*, qui arriva dans le courant de l'été 1817, tandis que tous les hommes marquans de la cour d'Ali-Pacha se trouvaient réunis auprès de lui, dans un vaste salon, pour lui souhaiter la bonne fête, entra un derviche âgé, sale, moitié nu, ayant une peau de tigre sur les épaules, en un mot, dans tout l'attirail d'un vrai derviche turbulent. Il dédaigna de dire un seul mot relativement à la solennité du jour, et s'assit sur le sopha qui, selon l'usage oriental, règne autour de trois côtés du salon. Les domestiques se tiennent debout le long du quatrième côté. Le derviche se tourna vers les domestiques, qui s'apprêtaient à lui apporter la petite tasse

de café que l'on donne à tous ceux qui font une visite, et leur commanda à haute voix de lui apporter une pipe. Or, l'usage établi à la cour d'Ali-Pacha ne permettait à personne de fumer en sa présence, à l'exception de Méhémed-Efendi, son kyahyah, et un nommé *Chéïkh-Masseoud*, vieux débauché de Constantinople, où il était supérieur d'une tekké à Scutari, et qui venait visiter Ali-Pacha une fois par an; c'était son intime camarade d'orgies crapuleuses. Le même privilége était accordé à tous les *moubachirs* (voy. ce mot plus haut), et autres personnages de distinction qui venaient de Constantinople, ainsi qu'aux consuls des puissances étrangères. Il était déjà arrivé d'autres fois qu'un derviche avait exigé la pipe en présence du visir, mais c'était en petit comité, et les domestiques jugeaient que, vu le grand nombre de personnes distinguées par leur rang, leurs emplois, leur fortune ou leur faveur, qui toutes se trouvaient réunies un jour de grand gala, dont aucune n'avait de pipe

(Ali-Pacha seul fumait), il ne serait pas convenable d'en donner une au derviche déguenillé. Mais cet homme effronté cria, de sa place, au visir : *Ali, je veux fumer.* Celui-ci ordonna aussitôt qu'on lui apportât une pipe. Alors le derviche déclara qu'il désirait un *nerguilé* (pipe persane et arabe, où la fumée passe dans l'eau). Ali ordonna qu'on lui apportât ce qu'il demandait. Le capricieux derviche dit qu'il voulait absolument celui dans lequel le visir fumait dans ce moment; Ali, ainsi que quelques autres personnes, eurent beau lui dire qu'on lui en apporterait encore un plus riche, il persista dans son entêtement, et repoussa du pied le magnifique *nerguilé* qu'un domestique posa devant lui (car l'eau est contenue dans une carafe que l'on pose par terre); de sorte que la machine tomba, le dessus se détacha, et l'eau se répandit sur le riche tapis de pied. Le visir, voyant l'obstination de cet homme, ordonna qu'on lui portât son propre *nerguilé,* dans lequel il fumait. Ce fut l'instant précisément où Ali-

Pacha montra tant de condescendance, que ce derviche, aussi bizarre qu'audacieux, osa exiger que le visir lui apportât lui-même ce qu'il demandait, tandis que plus de trente domestiques, et même tous les assistans, se seraient empressés de le lui apporter, pour éviter cette corvée au tyran. Il y eut des pourparlers qui durèrent au moins un quart d'heure, et qui m'amusèrent beaucoup. Ali-Pacha, pour ne point compromettre sa dignité aux yeux de toute sa cour rassemblée, en faisant le service de valet, pria l'insolent de venir s'asseoir à ses côtés, où, par respect, il y avait toujours, à droite et à gauche, un grand espace vide. C'était un honneur qu'il offrait à cet être singulier, mais qui prétendait ne point vouloir se déranger, et mit tant d'obstination dans son bizarre caprice, que le fier, le puissant, le vieux et très-replet Ali-Pacha fut obligé de se lever de sa place, et de porter humblement son *nerguilé* aux pieds du derviche, ce qu'il fit sans dire un mot, et que celui-ci reçut sans

en dire davantage. Ali s'en retourna à sa place, soutenu sous les bras, selon l'usage oriental, par *Omer-Bey Vrioni*, à cette époque généralissime de ses troupes, et par *Hadgi Chéhri-Efendi*, un de ses ministres. Son visage ne paraissait nullement altéré. Le derviche, après avoir fumé pendant quelques minutes, se leva, et s'en alla sans rien dire. Aucun des assistans n'osait, en présence du tyran, se permettre la moindre observation; mais ensuite les commentaires furent faits. J'ai rencontré depuis fort souvent ce derviche dans les rues de Janina ou dans le palais du despote, sans qu'il me parût plus insolent que les autres.

Un jour (en 1818), Ali-Pacha me fit appeler pour me donner quelques ordres. Lorsque je vins chez lui, dans le palais nommé *Castro*, il dînait dans une chambre au rez-de-chaussée, où il n'y avait point d'autre personne que les deux domestiques qui le servaient; mais en dehors, près de la fenêtre, était un derviche qui demandait de l'argent

au visir de la manière la plus brutale, en l'accablant d'injures. Cette scène avait déjà commencé avant mon arrivée, et sa continuation n'empêchait pas Ali de manger tranquillement, et de me parler. J'étais debout, en face du pacha (car lorsqu'il ne voulait que me donner des ordres, il ne me faisait ordinairement pas asseoir), par conséquent je voyais bien les mouvemens du derviche par la fenêtre auprès de laquelle le tyran dînait. Cet homme se démenait comme un forcené, menaçant de la voix et du geste, et tirant de temps en temps son coutelas, dont il menaçait le visir, qui semblait ne pas l'écouter, et ne pouvait pas le voir. On aurait dit que, s'il avait beaucoup de patience avec les derviches, il se plaisait aussi bien à exercer la leur, en les laissant tempêter pendant des heures avant de les satisfaire. Enfin il se mit à compter une cinquantaine de *roubiéhs*, qu'il lui envoya par un domestique; mais alors le derviche devint furieux, parce qu'il trouvait la somme trop faible. Le visir, ne faisant au-

cune attention à ses bruyantes réclamations, cet audacieux emboucha son *youf-bora* (1), et commença une musique horrible, qui couvrait tellement la voix du tyran, qui continuait paisiblement à me parler, que je me vis dans la nécessité de lui crier que s'il ne faisait taire le derviche, il était superflu de me parler, vu que je n'entendais rien. Là-dessus il se tut, mais sans donner aucun ordre relativement au turbulent derviche, et sans paraître faire attention à lui; ce qui le fâcha enfin, au point, que de son youf-bora il donna un grand coup contre la vitre de cristal (qu'Ali-Pacha faisait venir à grands frais d'Allemagne); les fragmens tombèrent sur le sopha, tout autour du tyran, qui se contenta de lui dire avec le plus grand calme : *Mon père, vous êtes bien impatient; tenez, priez Dieu pour moi*; en même temps il lui donna encore une

(1) Corne creuse dans laquelle les derviches de l'ordre des Roufais soufflent dans les bazars de l'Orient, afin d'attirer l'attention des Musulmans et exciter leur charité. Le son de cet instrument est aussi étourdissant que désagréable.

poignée d'or, sans l'avoir compté. Le derviche s'en alla en grognant, sans remercier; et le pacha, sans faire la moindre observation, continua à me donner ses ordres, tout en dînant.

J'ai vu fort souvent des derviches jeter des pierres et des mottes de terre à Ali-Pacha, sans qu'il parût s'en fâcher le moins du monde, et sans que ses terribles satellites fissent le moindre mouvement pour empêcher ces outrages.

Un soir de l'été 1818, le visir se trouvait à une fenêtre au rez-de-chaussée de son palais du Castro; mais, comme il avait fait creuser, dans la cour, un large fossé, qui séparait le bâtiment de la cour, et que, pour arriver auprès de lui, il fallait traverser un pont, fermé par une barrière gardée par les terribles kavasses, qui ne l'ouvraient qu'aux personnes qui avaient leurs entrées, les derviches devinrent furieux. Le premier soir donc que le tyran parut de cette manière en public, un derviche empoigna de ses deux mains

la grille qui régnait le long du fossé, du côté de la cour, et fit tous ses efforts pour l'ébranler; il excita les assistans à lui aider; on peut s'imaginer aisément que personne ne s'avisa de commettre une pareille folie, qui eût coûté la vie à tout autre qu'à un derviche. Ce forcené, voyant que personne ne le secondait, se tourna vers le peuple, et les excita de la manière la plus véhémente à arracher la grille, et se précipiter dans le palais, dont il leur permettait le pillage, se réservant, à ce qu'il promettait, le soin de tuer le tyran et les chrétiens qui l'entouraient. Il tâcha de stimuler la cupidité des Albanais, en leur offrant le tableau des immenses richesses contenues dans le palais; et, pour leur inspirer de l'animosité contre leur maître, il leur criait qu'il était honteux, pour des Musulmans, de se laisser gouverner par un homme entouré de chrétiens grecs et européens qui, le dirigeant, se trouvaient, dans le fait, être ceux qui gouvernaient les fidèles croyans, suivans de Mahomet (*Umidi-Mohammed*).

« On vous trahit, criait-il, on vous trahit;
« Musulmans, vous, vos femmes, vos enfans,
« vos biens et votre pays sont vendus et se-
« ront livrés aux chrétiens. Qu'attendez-vous
« pour vous délivrer du tyran, du traître qui
« brave vos regards à travers ses grilles? Crai-
« gnez-vous les bâtons de ses *kavasses?* Un
« instant de votre volonté, et ils sont rompus
« sur le dos de ceux qui les portent avec tant
« d'insolence. Craignez-vous les armes de
« ceux qui peut-être oseraient défendre le
« chrétien? Vous en avez aussi, et vous êtes
« cent fois plus nombreux qu'eux. Suivez-
« moi, au nom de Dieu et de son prophète. »
Personne n'osa bouger, à l'exception de quelques derviches qui vinrent comme des furieux se ranger auprès d'un chef aussi hardi. Le visir continua à fumer sa pipe; et au commencement de la nuit, temps de la fermeture des portes du palais, la foule s'écoula, les derviches avec elle, et cette affaire n'eut aucun résultat.

Ali-Pacha n'aimait pas qu'on fût bien vêtu, avec ce luxe dont le costume oriental est susceptible. Il n'y avait point de défense relativement au luxe; mais c'était mal faire sa cour au tyran que d'être vêtu somptueusement, tandis que lui, les membres de sa famille, et leurs ganimèdes, portaient le luxe des habillemens au plus haut degré. Il n'y avait que deux personnes à Janina, parmi les Musulmans, et un Grec, qui s'habillaient bien. Les Musulmans étaient *Hadgi Chéhri-Efendi*, scélérat, fanatique intraitable, et l'un des principaux ministres du tyran. C'était un petit vieillard d'une belle figure, à barbe blanche, qui était d'une fierté au-dessus de toute croyance. L'autre Musulman, qui n'était jamais vêtu selon le goût du visir, était le gendre de Méhémed-Efendi, kyahyah d'Ali-Pacha. Le père de ce jeune homme avait été divan-efendi du tyran, et s'était sauvé à Constantinople pour se soustraire à la mort, ayant encouru la disgrâce de son maître. Je ne l'ai jamais vu, parce qu'il avait quitté Janina avant

mon arrivée; mais le fils, qui était un de mes amis, n'a jamais obtenu ni emploi ni faveur du visir, probablement à cause de son luxe. Le Grec qui osait également heurter le tyran par la somptuosité de ses vêtemens, était un intrigant, nommé *Alexis Noutza*, *khodgia-bachi* du district de *Zagora*. C'est une chaîne de montagnes au nord-est de Janina, habitée par une peuplade grecque, de religion et de nation, dont elle est la portion la plus estimable. Sobres, laborieux, industrieux, actifs, probes et paisibles, ces gens faisaient un commerce très-étendu; et des négocians des montagnes de *Zagora* allaient dans toutes les provinces de l'empire ottoman, même jusqu'en Allemagne, en Pologne et en Russie, exercer leur industrie commerciale avec la plus exacte probité. Ils revenaient toujours dans leur patrie, au bout d'un temps plus ou moins long, où ils apportaient le fruit de leurs économies et de leur gain. Ce peuple eût pu s'estimer heureux par ses vertus et sa position politique, sans le malheur d'être enclavé dans

les états d'Ali-Pacha, dont les vexations, sur les habitans de *Zagora* étaient puissamment secondées et redoublées par *Alexis Noutza*. Lorsque l'injuste visir leur imposait une contribution extraordinaire, la cupidité de leur avide *khodgia-bachi* (*Alexis Noutza*), qui était toujours chargé de la perception, le portait à exiger le triple, transigeant ensuite pour un tiers de moins, et partageait avec le tyran la moitié du tiers en sus qu'il avait extorqué de ces malheureux. C'est par ce moyen qu'il se soutenait dans la haute faveur d'Ali-Pacha, au détriment de ses co-religionnaires et de ses compatriotes; car il était lui-même natif de Zagora. Cet être, boursouflé de vanité et souillé de crimes, préférait les usages turcs à ceux des Albanais; il entretenait même des ganimèdes. Il était un des principaux compagnons de débauche du visir, et un des hommes les plus importans de sa cour. Sa fortune était immense, mais sa vie toujours dans un danger, qui augmentait journellement, car le tyran faisait des progrès en férocité, et deve-

nait sensiblement plus soupçonneux et plus chagrin, et *Alexis Noutza* renchérissait de jour en jour sur son vain luxe; et, pendant les derniers mois que j'ai passés à Janina (pendant l'été de 1819), il rivalisait en pompe avec les fils et petits-fils du visir.

Je ne me conformais pas non plus au désir d'Ali-Pacha, concernant les habillemens. J'avais apporté avec moi une belle garde-robe à l'orientale, et je m'en servais à Janina, où l'on m'avertit que cela ne plairait pas au visir. Je n'en tins aucun compte; et même les habits que je me faisais faire à Janina étaient toujours, proportionnément à mes moyens, très-somptueux; car je n'avais que cette unique dépense que je faisais volontiers, parce que je savais que c'était un moyen de vexer le tyran, qui, au reste, ne me fit jamais qu'une observation assez indirecte sur la richesse de mon costume. Ce fut à l'occasion de mes appointemens que je réclamais, en 1817, avec un peu trop d'aigreur, selon l'opinion du visir, qui me dit: « Lorsque l'on

« a d'aussi belles pelisses que vous en avez, « on est assez riche pour ne pas venir me « tourmenter relativement à des appointe- « mens, qui d'ailleurs seront payés un jour. » Je lui observai que je ne devais aucune de mes pelisses à sa générosité, attendu que je les possédais dans des temps plus heureux pour moi, où je ne connaissais pas Janina; que la seule qu'il m'avait donnée, j'en étais redevable aux ordres du Sultan, et encore était-ce la plus mauvaise de toutes mes pelisses (c'était exactement vrai); que cependant elle aurait facilement pu être d'une plus belle qualité, pour la gratification que le Sultan m'avait destinée, et qui était restée dans le trésor du visir, avec mes appointemens. « Vous toucherez tout à-la-fois, me dit Ali, « d'un air sombre; et si, en attendant, vous « avez besoin d'argent, faites vendre une de « vos pelisses par le tellal (crieur public, à « l'encan), et vous aurez de quoi vivre large- « ment pendant six mois. »

Le visir et ses fils étaient les seuls auxquels il était permis d'aller en carrosse. Un Grec, de ses agens, lui avait envoyé une voiture de réforme de l'Italie, qui ressemblait aux fiacres de Paris, tels qu'ils étaient il y a vingt-cinq ans; nonobstant, il eut l'effronterie de faire passer ce vilain carrosse pour la voiture de parade de Murat, pendant qu'il était sur le trône de Naples, et Ali-Pacha l'avait payé en conséquence. Lorsque je vis cette machine, je dis qu'on avait trompé le visir, ou qu'on s'était moqué de lui. Cela lui fut rapporté, de même que tout ce qui se disait sur son compte. Il me fit appeler sur-le-champ, et me questionna au sujet de son magnifique carrosse. Je le mis au fait de la vérité, en faisant la remarque que j'étais fort surpris de ce qu'aucun des Grecs qui avaient résidé en Europe, ni aucun des Européens ne lui eût ouvert les yeux sur une chose aussi ridicule. « Ils n'osent « pas, me répondit Ali; il n'y a que Michel « (le Parisien, dont j'ai fait mention dans un « autre endroit de ces Mémoires) qui a dit

« que ce carrosse ne valait pas la peine d'être « remonté sur des roues neuves, ainsi que je « l'avais ordonné ; mais comme il critique « toujours ce que je lui ordonne de faire, à « cause de sa paresse et de son peu de zèle « pour mon service, j'ai cru qu'il en était « encore de même dans cette occasion. » Alors je lui représentai que Michel, étant Français, avait le courage et la sincérité de ses compatriotes, et que s'il n'avait point de zèle pour le servir, cela me paraissait très-naturel de la part d'un homme retenu malgré lui depuis un si grand nombre d'années, loin de sa patrie, et marié, par force, à une femme qu'il n'avait jamais vue. « D'après ce que vous « dites, m'observa le visir, vous n'avez donc « point de zèle pour mon service, pas plus « que Michel, puisque vous prétendez que je « vous retiens malgré vous, et pourtant je « vous vois très-actif et très-zélé. » Je lui répondis que c'était pour mon honneur que j'en agissais ainsi, attendu que je ne pouvais pas trahir la confiance qu'il m'accordait dans

les choses dont il me chargeait, ou sur lesquelles il me consultait; mais que s'il me laissait libre de m'en aller ou de rester, peut-être resterais-je ou reviendrais-je, et que je le servirais de cœur. « Je ne vous retiens que pour « votre propre bien, puisque je vous porte « dans mon cœur, me dit cet imposteur; vous « n'avez pas l'expérience de la Turquie comme « moi; à Constantinople, il vous arriverait « quelque catastrophe, car les *Osmanlus* sont « envieux et calomniateurs; mais ici vous êtes « sous mon ombre (protection), et je vous « destine à être le second personnage de mes « états, après mes enfans. Allez, mon fils, « et vivez joyeusement; vous pouvez dire à « tous que je vous aime, et que j'aime les « Français. »

Pour faire connaître quelles petitesses et quels moyens frauduleux Ali-Pacha mettait en œuvre pour se mettre en état de ne pas payer ce qu'il était convenu de donner, et

pourtant parvenir à son but, je vais rapporter quelques faits qui le prouveront mieux que tous les discours.

Pendant les premières semaines de mon séjour à Janina, je parcourais beaucoup les environs de la ville, afin d'en connaître tous les détails, ce que je faisais dans tous les pays où j'ai voyagé. Or, un jour que je me promenais au nord de la ville, je vis des amas énormes de tan (écorce de chêne pulvérisée, dont se servent les tanneurs pour l'apprêt des cuirs); je descendis de cheval pour m'assurer ce que c'était; ensuite, tout en continuant ma promenade, je réfléchis sur l'utilité que l'on pourrait tirer de cette matière, dans un pays où les combustibles sont aussi chers qu'à Janina, parce qu'Ali-Pacha avait fait abattre tous les arbres des environs, pour s'en servir dans ses nombreuses constructions, ce qui avait fait renchérir considérablement les prix du bois et du charbon, à cause de la distance d'où l'on apportait ces combustibles; de sorte qu'il n'y avait point de ville dans tout l'empire

ottoman où ils coûtassent aussi cher qu'à Janina. Je me rappelais qu'en France on en faisait des mottes dont la classe pauvre fait usage. Je retournai donc vers cet amas, et j'en fis prendre par mon domestique, dans son mouchoir. Je fis pétrir cette matière par ce même domestique (et je prie de remarquer qu'il possédait toute ma confiance, car l'on verra plus bas comme Ali-Pacha l'a séduit); mais nous ne pûmes venir à bout d'en faire une motte. Je le renvoyai le même soir, avec deux grands sacs, qu'il chargea sur un cheval, et j'eus une bonne provision pour faire mes essais. Pendant la nuit, je ne fis que penser au moyen de pouvoir composer des mottes. Un proverbe bien trivial, mais dont j'ai éprouvé la véracité en mainte circonstance, dit que *la nécessité est la mère de l'industrie.* Je crus devoir me servir d'une forme, et dès le lendemain matin, je défonçai une boîte de fer-blanc, qui me servait pour transporter mon tabac en voyage, j'y fis mettre du tan, que j'ordonnai de bien battre et presser avec une

bûche, et en retirant la forme, la motte se trouva faite, mais voulant la faire transporter d'un corridor où l'opération avait eu lieu, dans la cour, pour l'y faire sécher au soleil, elle se brisa entre les mains de mon domestique. Je pensai alors à faire les mottes sur une planche, et à les porter avec cette planche dans la cour, et le lendemain, j'eus la satisfaction d'une réussite complète. J'avais recommandé le plus grand secret à mon domestique, en lui promettant le quart des trente mille piastres que j'allais exiger pour cela du visir. Je lui ordonnai de mettre une douzaine de mottes dans un panier, couvert d'une belle serviette brodée, selon l'usage turc, et de m'accompagner au Saraï (palais). J'étais enchanté du mérite que j'allais me donner, non-seulement auprès du pacha, mais auprès de tous les habitans de la ville, car à Janina il y a un fort grand nombre de tanneurs; ainsi l'on pouvait faire des mottes pour tout le monde, et d'ailleurs une fois l'usage introduit, cela n'aurait pas manqué

de faire baisser le prix du bois et du charbon. J'annonçai tout cela à Ali-Pacha, en lui observant que ce combustible pouvait entrer dans ses approvisionnemens militaires. Il me combla d'éloges, et ordonna d'en faire l'essai en sa présence. On en alluma aussitôt sur un *mangal* (brasier), et malgré la chaleur de l'atmosphère (c'était vers la fin d'août 1816), il s'en approcha pour voir brûler les mottes, il en remua quelques-unes avec une pincette. Quelques Grecs qui étaient présens, commencèrent aussitôt leur critique, en ma présence, mais ils se servaient de la langue grecque, que je ne comprenais pas encore (je n'ai jamais pu l'apprendre bien, et je ne parlais à Ali-Pacha qu'en turc, que je possède comme un Turc même). Je les sommai de parler turc, afin de pouvoir répondre à leurs objections, mais le visir prit la parole pour eux, et me dit : « Ces coquins (*kiérratta*) craignent pro-
« bablement que je ne les fasse dorénavant
« brûler à petit feu avec cette matière, qui
« me paraît excellente pour faire rôtir un

« grammaticos infidèle. C'est pour cela qu'ils « cherchent à m'en dégoûter, en me disant « qu'ils n'ont rien vu de cela dans le *Fren-* « *kistan* (Europe chrétienne). S'ils ne l'ont « pas vu, c'est donc vous, mon fils, qui en « êtes l'inventeur, et votre mérite n'en est « que plus grand. S'ils l'ont vu, ce sont « des traîtres, ainsi que tous ces chiens d'Eu- « ropéens que je nourris inutilement, puis- « qu'ils ne m'en ont pas parlé. Aussi le pre- « mier usage que je ferai de votre charbon « (c'est ainsi qu'il nommait les mottes de « tan), sera de faire griller dessus un de ces « traîtres. » Comme je le connaissais homme à tenir sa parole, quand il s'agissait de faire du mal, je m'empressai de lui représenter que ses grammaticos n'ayant été qu'en Italie, où l'usage des mottes de tan est inconnu, ce que je pouvais assurer, ayant passé moi-même plusieurs années de ma vie dans ce pays, lors- qu'il était occupé par nos armées triomphan- tes, il était donc naturel qu'ils n'en eussent point connaissance. La même raison devait

excuser les Européens, qui étaient tous Italiens. Quant à Michel, qui est français, je l'assurai que moi-même je n'avais jamais vu de ces mottes de tan à Paris (ce qui est vrai, car il me semble que l'usage des mottes n'a été introduit dans la capitale qu'après l'année 1801, époque à laquelle j'ai quitté Paris, où je ne revins qu'en 1824), et que ce n'était qu'à Strasbourg, lieu de ma naissance, que je voyais en distribuer au corps-de-garde, et en brûler par la classe indigente. Enfin le tyran étant calmé, il m'ordonna de faire construire un atelier, et qu'il me fournirait deux cents ouvriers, pour la fabrication des mottes, me promettant de me décharger de cette besogne, dès que j'aurais formé trois individus en état de diriger les travaux. Je lui dis que j'avais été obligé de faire de grands efforts pour parvenir à trouver le procédé pour la confection des mottes, attendu que je n'en avais jamais vu faire en France, et que je me croyais en droit d'espérer profiter de mon industrie, en stipulant une somme pour mon secret. Le

visir me demanda combien j'exigerais pour cela. Je lui demandai trente mille piastres ottomanes (vingt-deux mille cinq cents francs). Il ne trouva aucune objection, et m'assura qu'il me les ferait payer dans quelques jours. Sur ces entrefaites il séduisit *Ali*, mon domestique, par l'entremise d'*Athanase-Vayo*, qui, au nom du visir lui fit les promesses les plus attrayantes, pour se faire enseigner mon secret. On lui donna deux ganimèdes du visir, pour élèves. Mon domestique me quitta d'une manière insolente, se croyant déjà dans le chemin de la fortune, avant qu'il eût donné la première leçon à ses élèves. Mais comme ils en surent autant que leur maître, au bout de cinq minutes, la manipulation étant une chose fort simple, non-seulement mon ex-domestique ne fut point récompensé, mais il fut exilé de Janina le même jour. Je l'ai retrouvé plusieurs années après au Caire, en Égypte, où il est né. Il en était parti à l'âge de huit ou neuf ans, avec l'armée française, lorsqu'elle évacua l'Égypte. C'est M. Ruty,

alors chef de bataillon au quatrième régiment d'artillerie-à-pied, qui le conduisit en France. Ali entra dans la suite au régiment de son protecteur, et ayant été fait prisonnier en Espagne, il parvint à se sauver de l'île de *Cabréra*, où il subissait sa captivité, avec d'autres militaires français. Il vint à *Messine en Sicile*, où il mendiait lorsque je l'ai accueilli, parce qu'il avait eu l'honneur de porter l'uniforme français. Il m'avait toujours été très-attaché depuis, et il fallait les astucieuses séductions d'Ali-Pacha, pour le porter à me trahir. Je me plaignis fortement au tyran, et je fis une scène très-violente à Athanase-Vayo, qui m'envoya son frère *Luca-Vayo*, médecin du pacha, pour tâcher de faire sa paix avec moi, ce qui fut aussi impossible, qu'à moi de me faire payer la somme que le visir m'avait promis. On faisait une grande quantité de mottes de tan, mais seulement pour les magasins militaires, et il était sévèrement défendu d'en introduire l'usage dans le public. Le tyran infâme, craignant

probablement que son peuple n'en tirât quelqu'utilité, me défendit, sous peine de la vie, d'enseigner mon secret à qui que ce fût, *pas même à ses fils*. Ainsi j'eus le chagrin de voir mon but manqué, sous le rapport du bien public, mes intérêts lésés, et le plaisir qu'éprouvait le tyran de m'avoir indignement trompé.

Un autre trait de la mauvaise foi d'Ali-Pacha, dans les affaires privées est le suivant.

Le fils de *Stavroz*, *khodgia-bachi* (chef) des Grecs de la ville de Janina, était l'agent commercial d'Ali-Pacha, à *Vienne en Autriche*. Il y engagea un architecte, nommé *M. Freywald*, homme très-instruit dans sa partie, âgé d'une cinquantaine d'années, père de famille et employé de son gouvernement en qualité d'architecte civil de la *Moravie*; on passa un acte à Vienne fort avantageux pour M. Freywald, par lequel on lui promettait, au nom du visir, et sous la garantie de *Stavroz*, un traitement de 1,200 piastres turques (900 fr.) par mois, le logement et les vivres pour huit

personnes, à Janina, ses frais de voyages supportés par le pacha, à raison de 200 piastres par mois, et un stucateur qu'il devait amener avec lui, aussi 200 piastres mensuels, et son retour en Allemagne aux dépens du visir. M. Freywald, de son côté, s'obligeait de diriger pour Ali-Pacha toutes les constructions civiles qui étaient spécifiées dans l'acte, et excluait spécialement toute construction militaire, attendu que ce n'était point sa partie; une clause obligeait Ali-Pacha à payer à M. Freywald une année de ses appointemens, dans le cas qu'il le congédiât avant le terme de cinq années. Tout ce manège n'avait été fait par les Grecs, que dans l'espoir d'avoir quelqu'un à m'opposer auprès du visir, car ils se flattaient de le faire charger, avec le temps, de la construction des forteresses; on luiaurait promis encore des conditions infiniment plus avantageuses, car l'on s'embarrassait fort peu de les remplir. Stavroz fils, à Vienne, avait laissé ce pauvre M. Freywald (homme d'une probité et d'une délicatesse ra-

res), le maître de dicter les conditions, dont il s'est gardé d'en changer une seule; le bon architecte croyant avoir fait une excellente affaire, donna sa démission dans sa patrie, et obtint l'agrément de son gouvernement pour entrer au service d'Ali-Pacha, qui avait déclaré ne vouloir plus d'Italiens à son service. Les grammaticos se seraient bien gardé d'engager un Français, puisqu'ils appréhendaient, qu'à titre de compatriote, au lieu d'être mon antagoniste, il ne fût plutôt mon ami. Ils eurent donc soin de faire choisir un Allemand, qui ne savait pas un mot d'aucune autre langue que la sienne, espérant par-là empêcher toute liaison entre nous, outre qu'ils comptaient sur l'éloignement de deux individus de nations qui venaient seulement de terminer une longue guerre, rendue encore plus vive par les opinions politiques qui en furent la cause. Mais ce que la finesse des *grammaticos* ne pouvait éluder, c'était la connaissance que j'ai de la langue allemande, qui m'est aussi familière que la française. Né à Stras-

bourg, je sais, dès mon enfance, l'idiôme alsacien, qui est, pour ainsi dire, un allemand défiguré; outre cela j'ai étudié la langue allemande dans le temps de mon adolescence, et j'ai depuis passé près de quatre années de ma vie en Allemagne. Aussi, lorsque M. Freywald arriva à Janina, je fus aussi content que lui de pouvoir parler une langue que personne n'entendait dans cette ville, et d'avoir la société d'un honnête homme, car parmi les Italiens qui se trouvaient à Janina, il n'y en avait qu'un seul, M. *Nardini*, de Gênes, qui me convînt; mais malheureusement il était plus souvent à Prévésa qu'à Janina, où il ne restait qu'une huitaine de jours, et je ne faisais, de mon côté, que de courts séjours à Prévésa, où je n'allais que rarement. Quant à Michel, il est vrai qu'il avait à mes yeux l'avantage d'être Français, mais le chagrin de se voir retenu, malgré lui, par le tyran, l'avait porté depuis plusieurs années à se livrer à l'ivrognerie.

On m'avait fait un mystère de l'arrivée de

M. Freywald, parce qu'on voulait l'endoctriner avant que nous pussions nous connaître, quoique, selon la supposition des grammaticos, notre conversation n'eût pu être dangereuse pour leurs intérêts, devant avoir lieu par l'intervention de l'interprête qu'ils avaient trouvé pour M. Freywald. C'était un Grec, nommé Kokini, né à Smyrne et établi à Boukarest, d'où ils l'avaient mandé exprès à Janina. Cet homme jargonnait un peu l'allemand, ayant été à Vienne pendant quelques années : il était, en tout, digne d'être la créature des grammaticos.

Je n'appris la présence de M. Freywald à Janina, que le lendemain de son arrivée. Quoiqu'il eût été tenu, selon les convenances, de me faire sa première visite, je ne fis aucune difficulté de me mettre au-dessus d'une vaine étiquette, et j'allai aussitôt chez lui, en cérémonie, selon l'usage oriental, c'est-à-dire, suivi de tous mes domestiques et d'une quantité de canonniers et de bombardiers. Dès notre première entrevue nous fûmes

amis, notre franchise réciproque nous lia pour toujours, et pendant son séjour dans les états d'Ali-Pacha, nous nous rendîmes mutuellement tous les services que nous pouvions. Mon nouvel ami m'avertit que les Grecs avaient tâché de l'indisposer contre moi, et voulaient qu'il assurât le visir qu'il m'avait connu en Pologne (où il n'avait jamais été), sous des rapports peu honorables pour moi, et que loin d'être Français, j'étais Russe. Les grammaticos savaient fort bien que c'était la plus mauvaise recommandation auprès d'Ali-Pacha, qui avait une aversion extraordinaire pour cette nation. Mais M. Freywald refusa de se prêter à un manége aussi vil, ce qui fut cause que les grammaticos ne le soutinrent point comme ils se l'étaient proposé, et firent tomber sur lui, dans la suite, tout le poids de leur ressentiment, dont il fut la victime, et qui lui eût probablement coûté la vie, si, par une faveur spéciale de la providence, le consul anglais à Prévésa et moi ne fussions parvenus à le soustraire à la fureur du tyran,

et à le faire évader de ses états, en l'envoyant à Sainte-Maure, une des îles Ioniennes.

J'ai dit plus haut que M. Freywald avait amené avec lui un stucateur. Ali-Pacha fit avec lui un marché pour la construction d'une vaste salle, toute revêtue en stuc, ornée de colonnes, de niches, de fleurs en bas-relief, etc., Il devait lui payer douze mille piastres pour ce travail, et la moitié de cette somme devait revenir à M. Freywald. Ali-Pacha proposa au stucateur de faire en même temps des élèves choisis parmi les jeunes Grecs de ses ganimèdes réformés; mais l'autre demanda mille piastres pour chaque élève qu'il aurait formé, ce qui fit que le visir renonça à ce projet. Mais que fit-on pour avoir, sans déboursé, ce qu'on désirait? on fit pratiquer des trous dans le plafond de la chambre où le stucateur travaillait, ce qui était fort aisé, attendu qu'en Turquie les plafonds sont toujours boisés, divisés en compartimens, peints et vernissés. Les ganimèdes réformés, destinés à être ouvriers en stuc, se cachèrent, au nombre de

quatorze, dans la chambre au-dessus de celle où travaillait l'allemand, et là, couchés sur le ventre, ils l'observaient avec la plus minutieuse attention. Le soir, lorsqu'il quittait son atelier, il avait soin d'emporter la clef, mais, avec une fausse-clef, les observateurs s'y introduisaient, afin de connaître de près les couleurs qu'il mêlait à son plâtre, et les instrumens dont il se servait. Enfin lorsqu'il eut terminé une niche flanquée de quatre colonnes, accompagnée d'ornemens, on lui déclara qu'on avait à Janina d'aussi bons ouvriers que lui; qu'il était venu dans l'intention d'attraper l'argent du visir, en faisant accroire qu'il ferait une chose dont personne, dans le pays, ne serait capable, et qu'en punition de cette audace, le visir, dans sa clémence, se contentait de le chasser de ses états, avec défense d'y rentrer, sous peine d'être pendu. L'exilé fut tenu de partir dans le même jour : il n'osa pas réclamer ses frais de voyage pour le retour, ainsi qu'on avait stipulé à Vienne. M. Freywald, qui avait fait les avances pour le con-

duire à Janina, fit aussi celles de son départ, comptant qu'Ali-Pacha les lui rembourserait, selon la teneur de leurs conventions écrites; mais on répondit à ses réclamations qu'il était trop heureux de ce que *Son Altesse* ne faisait pas aussi tomber sa colère sur lui, qui avait amené un homme tombé en disgrâce du visir; de sorte que cette affaire, au lieu de rapporter à M. Freywald un lucre de quelques milliers de piastres, lui coûta plus de six cents francs de sa poche, outre les désagrémens dont elle était accompagnée. Le salon en stuc fut ensuite achevé par les nouveaux stucateurs, sur le même dessin du pauvre Allemand, dont on avait l'ouvrage pour modèle. Ils ajoutèrent vingt-une niches, et par conséquent quatre-vingt-quatre colonnes, à celle de leur maître; cependant il était aisé de distinguer la différence du travail entre la première niche et toutes les autres.

M. Freywald fut abreuvé de dégoûts, ainsi que tous ceux qui avaient le malheur d'être au service d'Ali-Pacha. Il demanda son congé,

mais le tyran, selon sa despotique habitude, le lui refusa, nonobstant le contrat passé à Vienne, et ratifié par lui. Après avoir fait commencer, par M. Freywald, divers ouvrages, comme un pont en pierres sur le torrent qui passe à Tépéléni, plusieurs palais dans des endroits isolés, un bain, etc., mais dont aucun ne fut achevé, à cause des intrigues des grammaticos, jointes aux caprices et à l'avarice du Pacha, il lui ordonna un jour d'aller à Prévésa pour y construire une forteresse dans la mer. Le pauvre architecte objecta qu'il n'était pas en état de faire une construction dans ce genre, et que son contrat l'en exemptait; mais Ali-Pacha avait un moyen infaillible de donner du talent: il menaça le bon, l'honnête, le respectable architecte, de le faire *enterrer vif*, s'il ne lui obéissait pas. Dès ce jour, c'était en juin 1817, M. Freywald ne toucha plus un sou d'appointemens, et son épouse, à Vienne, qui, en vertu d'une clause de l'acte, devait recevoir, par les mains de Stavros fils, la moitié des appointemens

de son mari, n'en a touché le montant que pendant les deux premiers mois. M. Freywald m'a montré toutes les lettres qu'il recevait d'elle à ce sujet. Je lui ai servi plusieurs fois d'interprète auprès du visir, pour faire des réclamations, car M. Freywald, qui, au bout de quelques moïs, avait appris à connaître l'astuce des grammaticos et des Grecs en général, ne se fiait plus à son interprète, et me priait souvent de l'accompagner chez le visir; mais toutes nos démarches furent infructueuses. Ainsi il n'a joui de la totalité de ses appointemens que pendant deux mois, et n'en reçut que la moitié pendant sept, tandis qu'il était obligé de travailler pour rien les onze derniers mois qu'il resta entre les mains d'Ali-Pacha.

Je pourrais faire un très-long article, en écrivant tout ce que le bon M. Freywald eut à souffrir d'injustices, et les dangers qu'il courut dans les derniers temps de son triste séjour dans les états du visir, qui avait résolu à la fin de le faire tuer. J'ai risqué ma vie, en

contribuant à son évasion, qui coûta cher à tous ceux qui eussent été en état de l'empêcher, quoiqu'ils l'ignorassent. Il partit de Prévésa avec le consul anglais, qui le conduisit à Sainte-Maure, dans une barque portant pavillon anglais. Je l'avais accompagné depuis Janina jusqu'à la maison du consul anglais, à Prévésa, et je fus, grâces à Dieu, le seul qui n'encourut point de malheurs. Sékéria-Bey, amiral d'Ali-Pacha, commandant le port et la *flotte* à Prévésa, fut obligé de se sauver, ayant été condamné à mort, mais il fut assez heureux pour être averti à temps. Le commandant de la canonnière, de garde à l'entrée du port de Prévésa, fut noyé, et ses matelots reçurent chacun mille coups de bâton, dont trois moururent. Le commandant militaire de Prévésa, nommé *Békir-Aga-Tchiocator*, fut mandé à Janina, et parvint à se justifier, mais cela lui coûta beaucoup d'argent (c'est la meilleure justification en Turquie). Le gouverneur en chef de Prévésa, nommé *Elmas-Bey*, fils du vieux *Metchobono*, le plus ancien

ami, le plus célèbre guerrier et le plus aimé des grands d'Ali-Pacha, ne dut qu'à la considération que le tyran avait pour son père, de ne pas être étranglé; mais il fut destitué. Néanmoins, au bout de deux mois il rentra en faveur, et fut envoyé à Constantinople, comme capu-tchohadar d'Ali-Pacha (ce sont des agens accrédités que chaque pacha entretient à Constantinople).

Ce tyran avait des caprices très-singuliers. La première fois que je lui parlai, il me demanda si je savais le grec, je lui répondis négativement, et depuis ce temps, il ne me parla jamais qu'en turc. Un jour, en 1818, il revenait de Prévésa, et à peine descendu à son palais il me fit appeler. Je trouvai dans la chambre, auprès de lui, son fils aîné, *Moukhtar-Pacha,* qui était debout, car les fils ne s'asseyent jamais devant leur père, parmi la haute classe des Musulmans; il y

avait outre cela, assis sur le sopha, vis-à-vis du pacha, Méhémed-Efendi, son *kyahiah*, chez lequel je demeurais, et Hadgi-Chébri-Efendi, dont j'ai fait mention plus haut. Le tyran commença par me demander si je m'étais bien porté pendant son absence, et si j'avais exécuté les ordres qu'il m'avait envoyés de Prévésa, relativement aux fortifications dont il projetait de faire entourer la ville de Janina, et pour lesquelles il m'avait ordonné de faire les plans, après avoir examiné le terrain. Ensuite, tout d'un coup, il se mit à me parler grec, tandis que depuis plus de deux ans il ne m'avait parlé qu'en turc. Quoique j'eusse eu le temps d'apprendre passablement le *romëica* (grec moderne), depuis mon séjour à Janina, je n'en savais pas suffisamment pour soutenir une conversation sérieuse, dans laquelle il fallait employer des mots techniques. D'ailleurs Ali-Pacha passait pour parler fort mal le grec, qu'il entremêlait de mots albanais et turcs; j'avais remarqué cela moi-même, ayant été maintes fois présent à des

entretiens en langue grecque, où je ne comprenais jamais ses phrases, tandis que je pouvais démêler le sens de ce que disaient les autres. Ainsi, lorsqu'il eut la fantaisie de me parler d'affaires en grec, ce jour-là, je lui observai, en langue turque, qu'il me parlait un langage que je ne comprenais pas, mais il n'en continua pas moins à me parler grec. Je lui demandai alors s'il avait l'intention de se moquer de moi, que je n'étais pas un de ses bouffons (*soïtars*), et que je ferais mieux de m'en aller pour travailler à mes plans, que de perdre mon temps à l'entendre parler grec. Il ne tint aucun compte de mes observations, et comme il continuait à parler grec, je sortis de la chambre, ne voulant pas avoir l'air de me prêter à des plaisanteries, car je croyais effectivement que le visir avait l'intention de s'amuser à mes dépens. Mais, le même soir, j'appris par Méhémed-Efendi, que c'était l'habitude de cet obstiné despote, que lorsqu'il avait commencé à parler à quelqu'un dans une des trois langues (turc, grec et alba-

nais) dans lesquelles il savait s'expliquer, il persistait à continuer dans cet idiôme, sans s'embarrasser le moins du monde si l'autre comprenait, ou non.

Le lendemain, le tyran ne me parut pas indisposé contre moi, de ce que je l'avais quitté aussi brusquement la veille; mais depuis il ne m'adressa jamais la parole en grec.

Je l'ai entendu aussi un jour, en 1819, parler turc à un marchand de bijoux maltais, qui ne comprenait pas un mot de ce qu'il disait, et malgré l'interprète grec, qui expliquait ordinairement au Maltais, en langue italienne, ce que le pacha disait, et que l'interprète lui-même ignorât la langue turque, Ali ne s'en obstina pas moins à parler à ces deux hommes, dans une langue qu'on s'efforçait envain de lui dire qu'ils n'entendaient pas. Le Maltais finit par perdre patience, referma ses écrins et les emporta, tandis que l'entêté visir lui dit, toujours *en turc*, de revenir le lendemain.

Lors de l'incendie du saraï de Tépéléni, bâti en partie sur l'emplacement de la maison patrimoniale d'Ali-Pacha), les eunuques du tyran repoussèrent les malheureuses femmes qui cherchaient à se sauver du danger, même la mère de Saléh-Pacha, le troisième et le plus jeune des fils du visir, qui manqua de périr dans les flammes, par la barbarie des eunuques, exécuteurs des ordres de leur maître. Elles furent enfin réduites à se précipiter par une fenêtre, dont elles étaient parvenues à briser le grillage en bois qui la fermait, et sautèrent dans le jardin, parce que les eunuques occupaient toutes les autres issues, afin de les empêcher de sortir.

On a fait plusieurs versions sur cet incendie; mais comme je demeurais chez Méhémed-Efendi, kyahiah d'Ali-Pacha, et que je possédais toute sa confiance, j'ose dire que personne n'a été à portée d'être mieux informé que moi, tant sur ce fait, que sur plusieurs autres affaires, dont le public n'a jamais

connu la véritable cause. Présent à toutes les enquêtes, interrogeant souvent moi-même (ce qui est admis en Turquie, où les amis d'un homme en place questionnent les prévenus, en sa présence, pour lui en éviter la peine), je puis assurer que l'incendie n'eut d'autre cause que le feu du ciel, tombé par un froid très-rigoureux, dans les premiers jours de l'année 1819, pendant la nuit, sur le palais du tyran, qui se trouvait alors à Janina; mais son fils Saléh-Pacha était alors à *Tépéléni*, en visite auprès de sa mère.

Ali-Pacha fut instruit de cet évènement dès le point du jour, il partit dans la même matinée pour Tépéléni, nonobstant le froid excessif qu'il faisait ce jour. Dès qu'il fut arrivé sur l'endroit où son palais avait insulté à la misère publique, son premier soin fut de visiter lui-même les souterrains qui renfermaient ses trésors : il trouva tout cela intact, tant l'argenterie et les pierres précieuses, que cinquante millions de francs, en or, déposés dans un puits sur lequel il avait fait

bâtir une grosse tour, qui était soigneusement gardée. Après cette inspection, il ordonna de faire passer au tamis toutes les cendres du palais brûlé, afin de retrouver l'or qui se trouvait dans les crépines et franges qui garnissaient les sophas et les brocards des robes des femmes, ainsi que les meubles et vaisselle d'argent que le feu avait fondu. Ensuite il fit proclamer dans toute l'étendue de ses états que la main de Dieu lui ayant ravi sa maison, et que ne possédant plus rien dans le lieu de sa naissance, il invitait tous ceux qui l'aimaient à lui en donner des preuves en cette occasion, en lui apportant eux-mêmes des secours, chacun en proportion de l'amour qu'il se sentait pour lui. Il fixait pour chaque commune, ainsi que pour chaque individu, tant soit peu au-dessus du vulgaire, le jour de la réception, proportionné à leur distance respective de Tépéléni, où ces *témoignages d'affection* devaient avoir lieu, mais le nombre de ces jours se réduisait à cinq. Il était naturel que tout le monde, par une crainte

bien fondée, cherchât à se montrer généreux. Par une ruse dont lui seul était capable, il avait fait donner secrètement des sommes assez fortes (proportionnément à leur état) à des gens pauvres et obscurs, tels qu'à des domestiques, des palfreniers, des ouvriers, des soldats et des paysans, afin qu'en public ils eussent l'air de lui en faire le sacrifice, de sorte que l'homme aisé ou riche, ou revêtu d'un emploi, ne pouvait, sans se rendre coupable, offrir une somme égale à celles que donnaient les dernières classes.

Le plus singulier de tout cela était de voir le riche Ali-Pacha, assis sur une mauvaise *hassr* (natte de feuilles de palmiers), à la porte extérieure de son palais incendié. Il était tête nue, et tenait en sa main un *fez* (calotte rouge dont on se couvre le sommet de la tête en Orient), dans lequel il recevait les offrandes forcées qu'on lui portait. Pendant ce temps-là, il fumait dans une pipe très-mesquine, semblable à celles de la classe du peuple. Lorsqu'une somme ne lui paraissait pas assez

forte, il disait, à haute voix, à la personne qui l'offrait : « Voyez, mon fils, un tel, qui cepen-
« dant est bien plus pauvre que vous, vient
« de me donner telle somme, c'est parce qu'il
« m'aime plus que vous ne faites. Vous croyez
« déjà que le pauvre Ali n'aura plus rien dans
« ce monde; il est vrai qu'aujourd'hui il ne
« lui reste pas un endroit où il puisse re-
« poser sa vieille tête garnie de cette barbe
« blanche; mais si Dieu donne et reprend, il
« rend aussi, et alors je saurai aussi distin-
« guer mes amis de mes ennemis. » De cette manière il parvenait à faire doubler et tripler les sommes que l'on avait destinées primitivement pour assouvir la cupidité de ce tyran insatiable. Il ramassa une très-forte somme en or et en argent, outre les bijoux; car plusieurs personnes ne pouvant se procurer assez d'argent comptant pour contenter Ali, furent obligées de donner les bijoux de leurs femmes, le vieux avare les faisait estimer par un orfèvre de Janina, qu'il avait fait venir exprès à Tépéléni pour ce sujet, et qui,

pendant tout ce temps, se tenait debout derrière le tyran. Cette comédie m'a coûté ma part aussi bien qu'à tous les autres, et il n'y eut qu'une voix unanime, mais secrète, pour maudire le tyran.

Toutes les personnes au service d'Ali-Pacha étaient obligées d'obtenir son agrément pour contracter un mariage. Non content d'exercer son despotisme de cette manière, il lui arrivait, fort souvent, de marier des gens qui n'en avaient aucune envie; de forcer à des liens qui ne convenaient pas aux parties contractantes. Par exemple, il donna la fille de *Moustapha-Pacha* (massacré par ses propres mains), à un de ses *tchâouches* (huissiers à verge), nègre hideux, et cette jeune personne n'avait que quatorze ans. Le tyran l'avait d'abord souillée, et l'avait tenue dans son harem pendant quelque temps. Ce *tchâouche,* nommé Zadig, pour être devenu l'époux de la fille d'un pacha, n'en a pas moins été tenu à con-

tinuer ses fonctions, et je les lui ai vu exercer tous les jours. Un autre exemple est celui du mariage d'une jeune fille grecque de nation et de religion, avec un des principaux personnages de sa cour, nommé *Selfo-Metchobono*. Ce jeune homme était fils du vieux *Méhémed-Metchobono*, le plus ancien et le plus affidé des amis d'Ali-Pacha, le plus valeureux de ses guerriers, son compatriote et très-brave homme, nonobstant sa rusticité albanaise. J'ai eu des preuves de son caractère loyal et obligeant, qualités extrêmement rares parmi les Albanais; mais ce vieillard était le plus zélé Musulman que j'aie connu; il avait élevé ses fils dans les mêmes sentimens, et le tyran, uniquement pour se donner le plaisir de troubler leur bonheur, força le plus jeune à épouser une Grecque. Quoique la religion mahométane approuve les mariages contractés avec des femmes d'une autre religion, ces cas n'ont pas lieu, excepté parmi les Albanais de la tribu des Lapes, qui sont sauvages, car cela met toujours la désunion dans le ménage, parmi

des gens aussi fanatiques que les Turcs et les Grecs; les premiers craignent toujours qu'en épousant une femme chrétienne, elle n'introduise quelqu'image dans leur maison, ou n'inculque aux enfans quelques dogmes contraires à l'islamisme. Aussi Selfo-Metchobono n'épousa qu'à contre-cœur cette chrétienne, d'autant plus que le visir lui défendit de lui faire embrasser le mahométisme, en laissant toutefois au mari le pouvoir de l'empêcher d'aller à l'église, et de ne remplir aucune cérémonie de la religion chrétienne.

Tous les pachas ont à leur service un homme chargé des tentes et effets de campemens (en quoi les Turcs ont la supériorité sur nous). Cet emploi, assez lucratif, ne donne pourtant pas une grande considération à celui qui l'exerce, et auquel on donne le titre de *tchatirdgi-bachi* چاترجی باشی qui a plusieurs ouvriers sous ses ordres. Celui d'Ali-Pacha était un brave homme, du royaume de Maroc, fort habile dans son métier, et très-bien vu du

visir. Il y avait un grand nombre d'années qu'il était au service du tyran lorsque sa femme mourut; comme il ne se croyait pas un assez grand personnage pour avoir besoin de solliciter l'agrément du visir pour se remarier, ni pour attendre qu'il plût à *Son Altesse* de lui en donner une, et comme il craignait même d'en recevoir une qui ne lui aurait pas convenu (il me l'a dit depuis lui-même), il se remaria en silence. Dès le lendemain, Ali-Pacha en fut informé, et ordonna de lui retrancher ses rations de vivres, et supprimer sa paye qui était de quatre-vingt-dix piastres par mois. Ce pauvre homme n'en fut pas moins obligé de continuer ses fonctions avec la même exactitude qu'auparavant. Il chercha des protecteurs de tous côtés, c'est pour cela qu'il me parla de sa disgrâce; nous fîmes tous des démarches en sa faveur, mais ce fut en vain, et lorsque je me sauvai de Janina, il languissait dans la plus profonde misère, ayant vendu ses habits et ses meubles pour vivre, et continuant toujours de faire son service

de tchatirdgi-bachi, sans espoir d'obtenir la permission de quitter les états du tyran.

Ali-Pacha forçait les habitans de Janina et des autres villes qui avaient le malheur de vivre sous sa domination, de prendre une certaine quantité de vieux blé, rempli de charançons, provenant de ces nombreux magasins, et de le lui remplacer, en nature, par du blé nouveau, à la prochaine récolte. Chaque famille était taxée selon le nombre d'individus dont elle était composée. Qu'on eût besoin de blé, ou non, il fallait venir le chercher au magasin; ensuite, riche ou pauvre, il fallait se procurer du blé nouveau pour reporter la même quantité, et l'exécrable tyran prétendait que cette opération n'était ordonnée par lui que pour le soulagement des malheureux sujets. Il m'a soutenu cette thèse pendant plus d'une demi-heure, et employait les raisonnemens les plus extravagans; mais comme il ne

pouvait plus rien répondre à mes objections, fondées sur la justice et le bon sens, il finit par me dire qu'il me croyait un homme d'esprit, mais qu'il voyait bien qu'il s'était trompé, et pourtant cela ne l'empêcha point de me consulter tout de suite sur une affaire de la plus haute importance pour lui, qui projetait alors de s'emparer du *pachalik de Négrépont*, pour le donner à son fils Saléh.

Un des grands moyens d'oppression qu'employait Ali-Pacha, moyen qui entrait dans le système administratif, était ce qu'on appelait *tchiftlick*. Pour mettre le lecteur en état de comprendre cette branche de la tyrannie du visir, qui, en même temps, était une des principales sources de ses richesses, il est nécessaire que je lui fasse connaître la condition des propriétaires fonciers en Albanie. Tout le pays est divisé en deux classes, savoir: en *villages libres* et en *tchiftliks*. Les *villages*

libres ont leurs territoires respectifs divisés comme en France, c'est-à-dire en plus ou moins grandes portions, selon les propriétaires. On doit au Sultan le dixième du produit territorial : cet impôt s'appelle *miri*. Le pacha était percepteur du Sultan, et en cette qualité, moyennant son pouvoir illimité, se faisait payer le double, tandis qu'il n'en envoyait pas le tiers à son souverain. Les malheureux habitans des villages étaient obligés de loger et de nourrir un détachement d'Albanais, commandés par un *beuluk-bachi* (capitaine), chargé de percevoir cet impôt, ainsi que toutes les autres contributions qu'il plaisait à leur terrible maître d'inventer; outre cette charge, les habitans étaient tenus de loger et de nourrir toute personne, civile ou militaire, même de simples voyageurs européens, s'ils étaient munis du formidable *bouyourdi* (ordre de route) du visir. Il était en même temps défendu de vendre la plus petite pièce de terre, sans la permission du tyran, qui s'en rendait ordinairement l'acqué-

reur, en fixant lui-même le prix, qu'il payait ou ne payait point, selon son caprice. Avec toutes ces vexations, les paysans et propriétaires s'estimaient encore trop heureux s'ils pouvaient jouir tranquillement de la portion que la tyrannie voulait bien leur laisser. Mais ce n'était pas l'intention d'Ali-Pacha, qui employait les ruses et les plus grandes vexations pour les priver du titre de propriété, que son insatiable avidité et son extrême envie ne pouvaient souffrir dans un autre que dans sa personne et celles de ses fils. Il ne cherchait qu'à envahir et à s'emparer de la propriété des terres. On va voir quels étaient les moyens qu'il employait ordinairement, lorsqu'il voulait conserver quelque apparence de droiture. Lorsque le tyran avait projeté de se rendre propriétaire d'un village, il commençait par acquérir le terrain de quelque habitant indigent, ce qu'il était d'autant plus à portée de faire, qu'aucune vente ne pouvait avoir lieu sans son agrément; dès qu'il se voyait parmi le nombre des proprié-

taires de ce village, il commençait à chicaner les autres sur les limites de leurs terres, sur les droits chimériques qu'avait sur telles portions l'ancien propriétaire qu'il venait de remplacer, et à force de ruses, de vexations et d'injustices, il finissait par déposséder les autres habitans du village. Mais il arrivait parfois que les propriétaires, dans la crainte d'être les victimes de son avidité, se cotisaient pour secourir l'indigent prêt à vendre son champ au tyran, alors Ali-Pacha ne pouvant faire aucune acquisition, prenait une autre marche qui atteignait son but, en même temps qu'elle servait à assouvir sa vengeance. Il faisait donc passer et repasser sans cesse de forts détachemens de ses troupes albanaises dans le canton où ce village était situé; ils avaient ordre de faire de longs séjours dans le village qu'il avait en vue, et qui était la cause de toutes ces marches et contre-marches. L'on ne peut s'imaginer les terribles excès auxquels se portait une troupe indisciplinée, composée d'hommes cruels et barbares par na-

ture, sauvages, grossiers et avides par mœurs nationales, et qui, par dessus tout cela renchérissaient sur leurs ordres de violences ordinaires, dans l'intention de faire la cour à leur maître. De cette manière, les malheureux habitans étaient bientôt réduits au dernier désespoir, et se trouvaient trop heureux de mettre un terme à leurs souffrances insupportables, en abandonnant *gratis* leurs titres de propriétaires à l'exécrable tyran qui les avait forcés à cette démarche désespérée. Ils n'avaient plus d'autre ressource que celle d'obtenir une très-petite partie du produit de ces mêmes terres, que leur laissait Ali-Pacha, à titre d'indemnité pour les travaux de culture, les frais qu'ils exigent, ainsi que pour les semences, car toutes ces dépenses restaient à leur charge. C'était de cette manière qu'un village libre perdait tous ses droits et devenait ce qu'on appelait *tchiftlick*, et les habitans, de libres et propriétaires qu'ils étaient, se voyaient réduits à l'état de misérables serfs, attachés à la glèbe, sous un joug de fer, étant

obligés de cultiver pour un autre les mêmes terres dont ils avaient été les possesseurs.

L'administration d'un *tchiftlick* était ainsi que je vais la présenter ici. Le tyran percevait préalablement le dixième du produit total, pour le *miri*, c'est-à-dire, pour ce qui était dû au Sultan, comme à l'époque où le village était libre. Ensuite il prenait les deux tiers du reste, et un tiers restait aux infortunés cultivateurs; mais si le visir, à défaut de moyens pécuniaires des habitans, avait été obligé de fournir les instrumens aratoires et les semences, il prenait encore la moitié de la moitié du tiers qui était destiné aux agriculteurs, de sorte qu'il ne restait à ces malheureux que le sixième du produit, après toutefois qu'on avait prélevé le dixième du *miri*, et sur cette modique portion, ils étaient obligés d'en déduire au moins la moitié, pour subvenir aux contributions ordinaires et extraordinaires, amendes, avanies, etc., etc., etc. Les cultivateurs chrétiens étaient, par dessus tout cela, obligés de payer la capitation an-

nuelle, connue sous le titre de *haradge*, حاراج.

Ali-Pacha affermait chaque année une grande partie de ses tchiftlicks à celui qui lui en donnait le plus haut prix; c'était un encan public, où pouvaient intervenir indifféremment des Turcs, des Albanais, des Juifs et des Grecs. Le fermier d'un *tchiftlick* s'appelle *Iltisamdgi*, et le fermage *Iltisam*. Il y avait un registre particulier, tenu en grec, sur lequel étaient inscrits les noms des fermiers et la somme qu'ils étaient obligés de payer. Lorsque le fermier d'un *tchiftlick* allait résider dans le village, ce qui arrivait fort souvent, il obtenait le titre de *sou-bachi*, c'est-à-dire, commandant du village, où il représentait le visir, et lorsque ce *sou-bachi* était un Albanais (ce qui était le plus fréquent), Dieu sait comme il agissait! Lorsqu'un homme avait affermé plusieurs *tchiftlichs*, ou bien qu'il était retenu par sa charge ou par son rang à la cour, ou ailleurs (car tous les grands seigneurs et quantité de personnes occupant des emplois civils ou militaires prenaient des villages à

ferme), il envoyait un de ses domestiques dans chaque village, et ce domestique, ordinairement albanais, avait alors le rang, le titre et les prérogatives de *sou-bachi*.

Dans les *tchiftlicks* qui n'étaient point affermés, le tyran avait fait construire des magasins, dans lesquels ses récoltes étaient conservées sous la responsabilité du *khodgia-bachi* (maire de la communanté grecque). Les blés restaient entassés là, jusqu'à ce que quelque circonstance fît augmenter le prix des grains, alors Ali faisait vendre. Mais lorsque cela n'arrivait pas assez promptement ou assez souvent, au gré de ses désirs, il en fixait arbitrairement le prix, et forçait tous ceux qui avaient le malheur de gémir sous son despotisme, à acheter ses blés au taux qu'il lui avait plu de fixer. Il accordait du temps pour le paiement, mais malheur à celui qui, à l'époque fixée, ne se trouvait pas en état d'acquitter cette dette, contractée forcément. Il n'y avait point de délai, point de miséricorde à espérer. Vieillards, veuves, orphelins, tous

les débiteurs étaient traînés dans les prisons, condamnés aux travaux publics, ayant un anneau de fer autour du cou, par lequel passait une grosse chaîne, qui en attachait ainsi vingt ou trente ensemble par le cou. Les coups de bâton et tous les autres mauvais traitemens ne leur étaient pas épargnés, et l'on pourra aisément en être convaincu, lorsqu'on saura que ces infortunés étaient à la merci de féroces soldats *albanais* commis à leur garde. Tout le mobilier de ces innocens captifs était confisqué au profit d'Ali-Pacha, et porté dans son palais appelé *Litaritche*, où j'ai vu plusieurs vastes chambres remplies d'effets provenant de semblables confiscations injustes. Ces chambres ressemblaient à des magasins de marchands de ferrailles : on y voyait entassés des plats, des marmites, des haches, des couteaux, des cuillers d'étain et même de bois, etc.

Les habitans d'un *tchiftlick* étaient encore soumis à une autre barbarie, qui n'écrasait que rarement ceux des villages libres. C'était

la manie que le tyran avait de les faire transporter de leur lieu natal, dans un autre endroit, situé quelquefois dans une autre province, et même sous un climat très-différent, car dans les montagnes de l'*Albanie*, il fait très-froid, et les productions territoriales sont analogues au climat, tandis que, vers les côtes du *golfe de Larta*, dans tout le district de cette ville, toutes les côtes de la *Tchamourie*, l'*Acarnanie* et l'*Etolie*, le climat est fort chaud et les productions semblables à celles du royaume de la Sicile, tels que les orangers, les citronniers, les grenadiers, les figuiers, les oliviers et les muriers; l'agriculture y est tout-à-fait différente de celle des montagnes du nord de l'Albanie, ainsi que dans celles à l'est des états d'Ali-Pacha. Les cultivateurs, ainsi transportés, outre le chagrin de quitter les lieux qui les avaient vus naître, avaient encore un nouvel apprentissage d'agriculture à faire; mais à peine le tyran leur avait-il laissé le temps de se mettre au fait, pour tirer parti du nouveau sol qu'il

leur avait assigné, que par un nouveau caprice, il les faisait transporter ailleurs, avec leurs familles, et ces malheureux se trouvaient de rechef déroutés dans leurs travaux agricoles. Ces mutations étaient continuelles, quoiqu'à son propre détriment, puisque ses serfs n'avaient jamais le temps d'apprendre à tirer tout le parti possible du territoire où il les avait placés; mais ce monstre, malgré son avarice, préférait encore à son intérêt, la féroce jouissance de vexer ses victimes.

Une preuve de l'égoïsme et de l'orgueil d'Ali-Pacha, est le fait suivant :

Il avait quelques carrosses pour sa personne et ses femmes (mais j'ai dit plus haut, page 184, de quelle manière elles y étaient transportées); ses fils avaient le même privilége, dont ils profitaient rarement; mais il était expressément défendu à toute autre personne de se servir de carrosse. Il avait à son service un Sicilien, nommé *Don Santo Montéléone*,

qui était son principal ingénieur, lorsque j'arrivai à Janina, en 1816 : c'est celui qui avait fait construire la forteresse, ou pour mieux dire la tour d'*Aya*, à l'entrée du territoire de *Parga*, après que les troupes du tyran, au nombre de cinq mille hommes, eurent été battues par les *soixante* Français qui gardaient *Parga*. Ce Sicilien était très-original, mais il n'avait aucune notion des principes de l'art qu'il exerçait auprès du visir (raison pour laquelle il était préeisément protégé par les grammaticos grecs); il était tout fier de la construction de cette tour, qui menaçait déjà ruine lors de mon arrivée, c'est-à-dire, pas tout-à-fait deux années après sa construction. Il m'a pourtant avoué lui-même qu'il n'avait jamais été autre chose qu'ouvrier-mécanicien du génie. Son orgueil le porta à prétendre le privilége d'aller en voiture; il avait des chevaux que le visir lui avait donnés, et voulait faire la dépense de faire venir un carrosse d'Italie. Comme il ne savait pas un mot de turc, ni de grec, ni d'albanais (seules lan-

gues qu'entendait Ali-Pacha), et qu'aucun des interprètes grecs n'osait se hasarder à traduire au tyran cette proposition, le Sicilien, qui était, au fond, un brave homme, et avec lequel j'étais très-lié, d'autant plus que toutes ses originalités m'amusaient beaucoup, me proposa de l'accompagner chez le visir pour lui servir d'interprète. Je fis de vains efforts pour le dissuader de ce caprice, qui pouvait entraîner des suites d'autant plus fâcheuses pour lui, qu'Ali était irrité à cause de la forteresse d'*Aya*, où les soldats ne voulaient plus rester, craignant qu'elle ne s'écroulât. Voyant enfin qu'il était décidé à se servir d'un domestique valaque qu'il avait, et qui savait parler turc et italien, je pris le parti de l'accompagner, attendu qn'il m'était plus aisé de représenter la chose sous un point de vue moins choquant aux yeux du tyran. Effectivement, je lui dis que don Santo, étant un homme âgé, était sujet à une infirmité, très-commune en Europe, qu'on appelle *la goutte*, et que c'était par ce seul motif qu'il deman-

dait la permission d'aller dans une *petite carriole*. Ali-Pacha montra une grande colère d'abord, et me dit : « Ce chien se croit-il mon « égal ou mon parent? » Ensuite il se mit à rire de son gros rire, qui chez lui était un signe de colère, et ajouta : « Dites-lui que je « lui permets de ramper à quatre pattes d'ici « jusqu'à *Aya*, où je le ferai pendre *par les* « *pieds*, à la porte du fort; cela le guérira de « la goutte. » Le Sicilien se fâcha aussi et dit des injures en italien au pacha, qui me demanda la signification des paroles prononcées avec toute la véhémence italienne; je lui dis qu'il le priait de lui accorder cette faveur. « Ce n'est pas de ce ton que l'on sollicite, ob- « serva le tyran, je vois bien qu'il s'emporte, « et je crois que vous ne seriez pas fâché de « profiter de sa voiture; mais tant qu'Ali-Pa- « cha vivra, et il vous survivra à tous, per- « sonne autre que lui et ses plus proches, n'i- « ront en voiture dans cette ville. » Je lui représentai que j'aimais trop à monter à cheval, pour chercher des prétextes pour aller en voi-

ture, ce qui d'ailleurs n'était pas une chose nouvelle pour moi, mon père en avait plusieurs, et dès ma tendre enfance j'y allais; que d'ailleurs dans toute la chrétienté (*Frankistan*) chacun pouvait se procurer ce plaisir, *si c'en est un*, pour la modique somme d'une piastre turque. Il me soutint que c'était impossible, et m'appela tout bonnement menteur (*yalandgi*, يالانجى). Je me fâchai à mon tour, en lui disant que dans mon pays ce mot, adressé à un honnête homme, attirait des conséquences funestes à celui qui osait le proférer, quel que fût son rang et sa fortune. « C'est « que vos compatriotes sont des fous, et qu'ils « n'ont point de visirs pour les mettre à la « raison, me répondit Ali. » Enfin il finit par nous ordonner de sortir de la chambre, et défendit à don Santo de ne jamais reparaître devant lui. Le même soir il me fit appeler, et me dit, de la meilleure grâce du monde, que si je n'étais plus fâché, il me *priait* (*ridgia idérum*, رجا ادرم) de lui expliquer l'affaire des voitures en Europe, et comment il était pos-

sible d'y aller à aussi bon marché, tandis que ses équipages lui coûtaient des *sommes énormes*; qu'il voyait bien que tout le monde le trompait, excepté moi, son fils chéri, qu'il portait dans son cœur. Je lui parlai des fiacres, des cabriolets de place, des diligences, lui observant que dans les villes de province les fiacres étaient moins chers qu'à Paris. Le tyran ne pouvait pas revenir de sa surprise, et me demanda pourquoi Bonaparte, qui était si puissant, permettait que tout le monde pût aller en voiture. « Je conçois bien, remar-
« qua-t-il, que tous ces rois d'ancienne race
« n'ont pas besoin de cette prohibition pour
« se faire craindre et respecter; c'est comme
« notre Sultan; il irait à pied, vêtu d'un *hirka*
« (manteau de derviche), qu'il n'en serait pas
« moins révéré; mais Bonaparte, qui avait été
« l'égal des autres, devait employer d'autres
« moyens, et c'est pour avoir négligé cette pré-
« caution qu'il a mangé de la m.... (*bok yédi*).
« Je ne suis pas aussi sot que lui, et mon
« foyer ne s'éteindra que lorsque le dernier

« de ma race aura été me rejoindre dans le « paradis. »

Quatre jours après la demande faite par don Santo, il fut exilé des états du visir, pour avoir osé demander la permission d'avoir une voiture, étant vieux et goutteux.

Afin de faire rouler ses carrosses d'une manière plus douce, et ne pas sentir de cahots, Ali-Pacha trouva tout simple, en 1817, de faire dépaver toutes les principales rues de Janina, tant de la ville que du Castro, ce qui était cause qu'en été on étouffait de poussière, et en hiver on avait de la peine à se tirer de la boue. Le tyran jouissait lorsqu'il voyait le public bien crotté, et il a proféré un jour ces paroles, en ma présence et celle de plus de vingt personnes qui étaient avec lui : « Quel « plaisir de pouvoir aller en voiture, tandis « que vous autres allez tous être mouillés par « la pluie (il en tombait à torrens), et crottés, « quoique plusieurs d'entre vous aient monté « leurs grands chevaux. Vous vous éclabous- « sez réciproquement, tandis que je fume

« tranquillement ma pipe dans ma voiture, et « que je ris de vos embarras; » et il se mit à rire.

Je terminerai les détails concernant la personne d'Ali-Pacha, par quelques remarques particulières, que je renfermerai toutes dans cet article.

Ali était très-sensible au chant. Une belle voix lui causait la plus vive émotion. Je l'ai vu, plus d'une fois, répandre des larmes pendant qu'un jeune chanteur, né en Arabie, chantait des *illahis* (hymnes), quoique le visir ne comprît pas la langue arabe; mais la mélodie seule attendrissait son cœur farouche.

Il aimait beaucoup la somptuosité dans ses habits et principalement dans ses armes. Ses pistolets et ses poignards étaient couverts de diamans. Il avait aussi des bagues très-précieuses aux doigts, entr'autres un solitaire qu'il avait acheté de l'ex-roi de Suède, lorsqu'il vint à Prévésa, dans l'espoir de pouvoir

se rendre à Jérusalem, mais le Sultan ne jugea pas à propos de le permettre. Les tabatières dont Ali-Pacha faisait usage étaient toutes de la plus grande magnificence, et venaient de France et d'Angleterre. Il n'avait de simplicité que dans sa coiffure : il ne portait de turban que deux fois par an, les deux fêtes de *Baïram* (fêtes mahométanes), et seulement pendant le temps qu'il était à la mosquée, et encore ce turban n'était autre chose que le bord d'un schall, qu'il faisait détacher du fond, et dont il se ceignait le front. Le reste du temps il ne se coiffait jamais que d'une *choubarré*, bonnet de velours bleu ou violet, galonné en or, de la forme dont je l'ai représenté à la tête de ces Mémoires. Je puis assurer qu'il ne s'est jamais avisé de porter d'aigrettes sur la tête (ainsi que quelques personnes l'ont prétendu), et cela par deux motifs : le premier, c'est qu'il n'y a que le Sultan qui jouisse de ce droit, et encore ce n'est que lorsqu'il se rend le vendredi à la mosquée, et les jours de Baïram, pendant qu'il

reçoit les hommages des grands de l'empire, ou lorsqu'il donne audience à un ambassadeur étranger; tout autre individu qui oserait se permettre de porter cet ornement, appelé *sourgoutche*, serait considéré comme rebelle et traité comme tel, car le *sourgoutche*, chez les Turcs, est l'équivalent de la couronne, chez les Européens. Or, Ali-Pacha était trop rusé pour heurter ainsi de front et la prérogative de son souverain et l'opinion des peuples, ce qui l'aurait exposé à une révolte ouverte, même de la part de ceux qui lui étaient le plus attachés. Le second motif est que ce n'est point l'usage en Turquie d'orner le turban; on le porte d'une étoffe plus ou moins précieuse, mais toujours sans aucun ornement. D'ailleurs, je le repète, Ali-Pacha ne portait point de turban. J'en appelle au témoignage de M. Pouqueville, que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement, mais qui a représenté la France si honorablement pendant dix ans, à Janina. Je n'appuie sur ce point, très-insignifiant en lui-même,

que pour faire voir jusqu'à quel point on ose se permettre d'induire le public en erreur, en imprimant des choses contre l'évidence ; car l'on m'a assuré que, je ne sais dans quel ouvrage, on prétend qu'Ali-Pacha avait des aigrettes de diamant sur son turban, et qu'un esclave se tenait *prosterné* devant lui en attendant l'ordre de prendre sa pipe. Ceci est encore une chose inventée à plaisir, et j'en appelle à tous ceux qui ont été en Turquie. Ils pourront attester que les domestiques, libres ou esclaves, se tiennent debout, toujours debout, vis-à-vis de leurs maîtres, les mains croisées sur le ventre, ou appuyées sur les pistolets ou le poignard qu'ils portent à la ceinture. Jamais ils ne se prosternent que devant Dieu, lorsqu'ils prient. Ils mettent un genou en terre, pour poser sous la pipe un petit plat, afin que les cendres ne puissent point salir le tapis de pied ; mais cette génuflexion n'est point par un motif de respect, mais plutôt de décence, car, dans leurs idées de sodomie, il serait indécent de se baisser

jusqu'à terre (ce qu'il faut nécessairement faire pour poser le petit plat), puisque dans cette attitude le postérieur se présente d'une manière évidente; ainsi ils ont imaginé de mettre un genou à terre.

Ali-Pacha était grand mangeur, grand buveur (de vin et de liqueurs); il fumait la pipe ou le nerguilé continuellement, comme tous les Orientaux, et faisait, selon la mode de son pays, un grand usage de café : dans quelque saison que ce fût, il ne buvait jamais d'eau autrement qu'à la glace.

Il avait un rire très-fort, une belle main, une petite stature, un gros ventre et des jambes fort grêles. Ses énormes moustaches étaient toujours barbouillées de tabac à priser.

En hiver, il y avait dans la chambre où il se tenait, au moins quatre grands *mangals* (brasiers), et quelquefois le double, selon la grandeur de la chambre. Ces brasiers contenaient des piles énormes de charbon, et répandaient une chaleur très-incommode; malgré tout cela, il était encore affublé de deux

pelisses, dont celle de dessus était très-ample, et l'enveloppait entièrement, n'étant que simplement jetée sur ses épaules.

Ali-Pacha aimait beaucoup les orgies crapuleuses. Il s'invitait parfois chez un de ses grammaticos; mais le maître de la maison chez lequel il mangeait, n'avait jamais l'honneur d'être admis à sa table; il était debout et servait en qualité de domestique. S'il admettait un chrétien à sa table, encore il fallait que ce fût dans la maison d'un autre chrétien, ce n'était que *Kir Alexis-Noutza*, *kodgiabachi de Zagora*, ou le *despote* (archevêque) de Janina, ou bien quelque Européen. Il arrivait pourtant qu'il admettait des Européens à sa table dans ses palais, mais ces cas étaient rares. Quant aux Musulmans, cela n'avait aucune difficulté, surtout pendant les nuits du *Ramazan* et les voyages. J'ai mangé plus de cinquante fois à sa table, mais jamais aucun de ces fils n'y a été admis, et ne pouvait pas même s'asseoir en sa présence, attendu que l'étiquette orientale ne permet pas cette fa-

miliarité. Aucun chrétien, ni aucun juif de ses sujets, n'avaient non plus les honneurs du sopha, et devaient se tenir debout pendant des heures entières, mais il faisait asseoir les Européens étrangers qui n'étaient pas à son service, à l'exception du capitaine Marcellese, un Corse qui commandait une division de sa marine : ce brave et respectable marin avait, par son mérite distingué, inspiré une telle vénération au fier tyran, qu'il le faisait toujours asseoir, et ne manquait jamais de lui dire quelque chose de flatteur, chaque fois qu'il le voyait. Les Musulmans distingués par leur rang, obtenaient ordinairement la permission de s'asseoir, mais il fallait toujours attendre l'instant où il y avait beaucoup de monde; c'était pour montrer sa grandeur, car, dans le tête-à-tête, ou lorsqu'il n'y avait que trois ou quatre personnes, il nous faisait asseoir tout de suite. Quelquefois il avait le caprice de laisser debout des hommes de la première qualité, pendant une longue conversation. Il n'y avait que son kyahyah Mé-

hémed-Efendi, le divan-efendi et trois ou quatre autres personnages, qui s'asseyaient sans sa permission, de même que tous les derviches.

Malgré qu'Ali-Pacha passât pour un impie, un mécréant et même, auprès de quelques-uns, pour un athée, je pourrais citer plusieurs anecdotes très-curieuses, qui prouvent clairement qu'il croyait à la religion mahométane, et que s'il ne l'observait pas, c'est que son orgueil lui suggérait qu'il était un être privilégié de Dieu, exempt de tout ce qui pouvait le gêner, pourvu qu'il respectât les derviches. Il n'aimait pas les Musulmans, à cause de leur inviolable attachement au Sultan, ce qui le contrariait dans ses opérations et dans ses vues. Il se croyait aimé des Grecs, parce qu'il leur laissait beaucoup de liberté; mais il connaissait leur caractère intrigant, leur penchant à la ruse et à la perfidie, ainsi que leur avidité, et par conséquent il les méprisait : je tiens cela de lui-même. Quant aux Européens, il s'en méfiait, par suite de son caractère soup-

çonneux; il les haïssait par envie et par jalousie, car il sentait fort bien que toutes ses jactances ne pouvaient éblouir des hommes habitués à voir réellement dans leur pays, ce dont il ne pouvait offrir qu'une vaine apparence, tel que ses troupes, ses forteresses, ses palais, ses magasins, ses arsenaux, ses routes, ses carrosses, etc., etc.; et lui qui, se plaisait à être admiré, souffrait infiniment du mépris qu'il savait que les Européens avaient pour lui : ainsi était Ali-Pacha.

Voici des renseignemens positifs que je me procurai sur la vente de Parga, et qui, je crois, sont restés inédits jusqu'à ce jour.

Lorsqu'on fit la première évaluation de Parga et de son territoire, tant pour les propriétés du gouvernement que pour celles des particuliers, l'estimation fut faite entre des commissaires anglais, d'une part, et ceux d'Ali-Pacha, d'autre part, en y faisant intervenir les Parganiotes; l'estimation fut fixée à

dix millions de francs; ce n'était certainement pas une somme trop forte pour un territoire aussi étendu, et dont la fertilité et la variété des productions ne laisse rien à désirer; contenant une ville dont les édifices publics et les maisons sont infiniment supérieurs à tout ce que les autres villes de la Grèce peuvent offrir; outre cela des villages très-opulens et une population très-nombreuse en proportion de l'étendue du territoire. Parmi les productions précieuses il faut compter *quatre-vingt-un mille quatre cent soixante oliviers* de première qualité, ce qui seul donne une somme de *huit cent quatorze mille six cents francs* de revenu par an, en ne comptant que *dix francs* par arbre, et certainement c'est le moins qu'un olivier de ces cantons rapporte. Ajoutons à ce revenu la somme de *cent dix-sept mille huit cent quatre-vingts francs*, provenant du produit des orangers, citronniers, bergamottiers et cédrats, au nombre de *onze mille sept cent quatre-vingt-huit* arbres, et l'on trouvera que ces deux seules produc-

tions territoriales rapportaient un revenu annuel de 932,480 fr.

L'avarice d'Ali-Pacha lui fit trouver la somme de 10 millions beaucoup trop exhorbitante, et il obtint, j'ignore par quels moyens, le rappel du commissaire anglais qui avait été chargé de présider à l'évaluation de Parga, et l'on envoya complaisamment d'autres commissaires pour recommencer toutes les opérations, sans que les Parganiotes osassent y intervenir, de sorte que l'estimation se fit entre les commissaires anglais et ceux du visir. Il en résulta que tout fut vendu pour la modique somme de *deux millions neuf cent quatre-vingt-quatre mille francs*, au lieu de *dix millions* de francs, somme à laquelle s'élevait la première estimation!!!

A la page 60 de ces Mémoires, où il est question du général *Donzelot*, on a omis d'imprimer un passage de mon manuscrit qui avait rapport à lui; comme cette omission ne doit point m'être attribuée, je me fais un devoir de la rétablir dans ces Développemens, en

y insérant le passage oublié, et que j'ai écrit à Janina en 1819. C'est à l'occasion d'*Ibrahim Pacha*, qui aurait trouvé un asile à Corfou.

« ..... La seule ressource qu'il pouvait es-
« pérer était celle de se réfugier à Corfou, où
« le vertueux, le généreux, en un mot le *fran-*
« *çais* général *Donzelot* n'aurait pas manqué
« de lui faire l'accueil que méritent la vertu
« et l'innocence persécutées par le vice et le
« crime. Le général *Donzelot* avait reçu et
« protégé, alimenté et entretenu une grande
« quantité d'individus de toutes classes et de
« toutes religions, que les vexations et la
« tyrannie d'Ali-Pacha avaient forcés de cher-
« cher auprès de la loyauté et de la générosité
« française, ce que leur refusait leur barbare
« pays, et même plusieurs états européens
« qui se prétendent civilisés.

« J'ai entendu, en février 1816, à Na-
« poli-de-Romanie, en Morée, des beys et
« des agas albanais de la *Tchamourie* (district
« méridional de l'Albanie, en face de Corfou),
« qui s'y étaient réfugiés pour se soustraire à

« Ali-Pacha; j'ai entendu, dis-je, sortir des « bouches de ces barbares, les louanges et les « actions de grâces que ces cœurs farouches « rendaient au général Donzelot, pour la ma- « nière généreuse dont il s'était comporté en- « vers eux. Il est cause qne ces hommes sont « tout-à-fait dévoués aux Français; et si jamais « ils peuvent rentrer dans leurs foyers, tout « Français aura l'avantage de pouvoir voya- « ger en parfaite sécurité dans ces cantons, « où il trouvera tous les secours qui dépen- « dront d'eux. Lors de la reddition de Corfou « aux Anglais, le général *Donzelot* porta sa « sollicitude également sur les malheureux « réfugiés Albanais; il les avertit qu'il n'était « pas certain de la conduite que les Anglais « tiendraient à leur égard, et que peut-être « ils les livreraient à Ali-Pacha (ce qu'ils ont « effectivement fait, dans la suite, à plusieurs « personnes qui croyaient trouver asile dans « les îles Ioniennes contre la fureur d'Ali- « Pacha, nommément à *Ali-Arab*, comman- « dant l'infanterie régulière du visir). Le

« général leur laissa donc le choix de rester « ou de partir, leur promettant de les faire « transporter à l'endroit qu'ils indiqueraient. « Ils se décidèrent pour *Napoli-de-Romanie*, « et le général *Donzelot*, s'empressa de leur « fournir des vivres et un navire pour les y « conduire, ce fut là qu'ils m'en firent le récit. « Ils me dirent même que Dieu ouvrirait les « yeux du général *Donzelot*, lorsqu'il serait à « l'article de la mort, afin que, faisant pro- « fession de foi mahométane, il mourût Mu- « sulman, et pût, non-seulement, être sauvé « de l'Enfer destiné aux chrétiens, mais être « admis dans le Paradis, où ils sont fermement « persuadés de le retrouver un jour.

« J'ai également entendu l'un d'eux, nom- « mé Ismaël-Aga, homme déjà âgé, et un des « principaux personnages parmi ces réfugiés, « après avoir adressé au ciel ses prières par- « ticulières, à la suite de l'oraison légale du « soir, en faire une entr'autres pour le géné- « ral *Donzelot*, priant Dieu de le protéger « pendant sa vie et à l'heure de sa mort; de

« lui ouvrir, ainsi qu'à tous les Français, les « portes de sa miséricorde, et d'incliner leurs « cœurs à l'Islamisme. Que j'étais fier en ce « moment d'être Français! Je ne crois pas « que les voyageurs des autres nations aient « jamais été à même d'éprouver une pareille « satisfaction.

« Cette digression est un tribut de recon- « naissance que je dois au général Donzelot, « quoique je ne l'aie jamais vu, mais je lui « dus l'inexprimable plaisir de voir ma nation « révérée par des hommes les moins suscep- « tibles de gratitude et de sensibilité..... »

REVENUS D'ALI-PACHA.

En biens fonds provenant des biens qu'il s'était arbitrairement approprié, on estime qu'Ali avait environ dix à douze millions de francs par an. Il faut ajouter à cela ce que lui rapportaient les fermes impériales dont il était le fermier, et les avanies qui se commettaient

journellement, et dont tout était au profit du fisc. Le produit des douanes, des salines et des pêcheries, de ses nombreux troupeaux, composés de plus de cinq cent mille moutons et plus de six cent mille chèvres, formait aussi un revenu fort considérable, qui pouvait monter à douze ou quinze cent mille francs par an.

Il payait au Sultan deux millions quatre cent mille francs, et deux millions aux *ridjals* (1) de Constantinople, pour s'en faire des protecteurs. La solde des troupes ne revenait pas à deux millions, sa marine à quatre cent mille francs au plus. Les dépenses de son luxe, comme chevaux, bijoux d'Europe, tels que tabatières, montres, pendules, etc., deux cent mille francs au plus. Ses générosités et aumônes, deux cent mille francs. Faux frais en fêtes, caprices, gourmandises, etc., cent mille francs au plus. Sicaires, espions, pourvoyeurs de ses goûts infâmes, cent mille francs. Ce qui formerait un total de sept mil-

(1) Grands de la Cour, occupant les hautes charges de l'État.

lions; encore j'ai supputé toutes ces dépenses au maximum, à l'exception de celles au Sultan et aux *ridjals*.

Les fils et petits-fils d'Ali-Pacha jouissaient entre eux tous d'environ dix millions de francs par an, provenant en grande partie de propriétés foncières acquises *au même prix* que celles de leur père, en nombreux troupeaux, en fermes impériales, en profits des gouvernemens dont ils sont pourvus, et en présens qu'il fallait leur faire. Ils ne dépensaient point la moitié de leurs revenus. Ali-Pacha, ainsi que ses fils, faisaient face aux dépenses ordinaires de leur table, tant pour eux que pour les femmes, les domestiques, le pain de maïs pour les troupes et même le fourrage, avec leurs productions territoriales et des échanges en nature, des laines, blés, riz, bois, etc., contre des denrées coloniales ou des objets d'un luxe de nécessité, comme draps ordinaires pour les sophas, pipes, tasses à café, armes à feu, fourrures, etc.

Ali-Pacha entretenait pour cet objet des

agens grecs à Vienne en Autriche, à Boukarest en Valaquie, à Trieste, à Venise, à Messine, à Malte, à Livourne, à Corfou, et dans différentes échelles du Levant. Les familles de ces agens commerciaux restaient en ôtage entre les mains du satrape, comme caution de la fidélité de ses émissaires, qui ne laissaient pas de le tromper tant qu'ils pouvaient.

ÉTAT MILITAIRE D'ALI-PACHA.

Il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de savoir au juste le nombre des troupes d'Ali-Pacha. Militaire moi-même à son service, avec un grade supérieur, et chef dans mon arme, faisant un service qui me mettait en rapport direct avec les divers autres chefs militaires, et devant, pour le bien du service, être instruit le plus exactement possible du nombre de soldats dont il pouvait disposer, je ne pus jamais parvenir à en avoir une connaissance exacte. Le système militaire est tellement vicieux et embrouillé en Tur-

quie, que je suis certain qu'Ali-Pacha lui-même ignorait à quel nombre d'hommes se montaient ses forces militaires. Il me l'a avoué lui-même, et m'a consulté sur les moyens de remédier à ce désordre, *qui*, me disait-il, *lui faisait dépenser de l'argent mal à propos* (*nafilé*). Je lui prouvai qu'on ne pouvait baser les moyens de défense (dont il m'avait chargé, en 1816 et 1817, de lui dire mon avis), sans connaître les forces dont on pourrait disposer, afin d'établir son plan de défense en conséquence, et d'étendre ou de concentrer le théâtre de ses opérations militaires. Il me conseilla alors de ne pas ébruiter le désir que nous avions d'être instruits exactement du nombre des troupes, attendu que cela indisposerait les bine-bachis et les beuluks-bachis contre moi; « et la colère des Albanais, ajou-
« ta-t-il en riant, ne s'apaise que par la mort
« de celui qui l'a excitée; ils sont accoutumés
« à servir tels qu'ils servent aujourd'hui; toute
« innovation leur paraît honteuse et outra-
« geante, surtout lorsque c'est une chose qui

« contribuerait à établir un bon ordre (*bir eũ*
« *nisam*). Ils en seraient encore d'autant plus
« exaspérés, qu'étant ennemis de tout usage
« européen, même les chrétiens albanais, ils
« seraient capables de faire des folies dont les
« suites seraient dangéreuses. Ce qui, sur toute
« autre considération, causerait l'opposition
« de ces voleurs (*khirsiz*) de bine-bachis et
« de ces fripons de beuluks-bachis (*aldadedgi*),
« c'est qu'ils gagnent sur les teskérés, et n'ont
« pas le tiers, et fort souvent pas la sixième
« partie d'hommes qu'ils devraient avoir, d'a-
« près le nombre de leurs teskérés. » Il ajouta que je ferais bien de faire amitié avec tels et tels, qu'il me désigna par leurs noms et qualités, outre ceux avec lesquels j'étais déjà lié; qu'il allait m'accorder aussi un nombre de teskérés pour des canonniers, afin qu'agissant comme eux, ils ne se cachent point de moi dans leurs opérations, et que, de cette manière, je pourrais leur demander peu à peu, sans gêne, le nombre de leurs troupes, et celui de plusieurs autres chefs répandus dans

ses états. Il eut soin de m'observer que ces teskérés n'étant que pour la forme, je devais dire que mes hommes se trouvaient répartis à Prévésa, Vonitza, Lépante et Cara-Fériah, afin qu'il ne fût pas nécessaire de distribuer tant de rations effectives de pain, s'ils étaient tous censés à Janina, où j'aurais effectivement auprès de moi vingt hommes, pour lesquels je toucherais les rations de vivres en nature, tandis que je serais censé faire toucher celles des autres dans les villes où ils seront supposés se trouver. Quand à la paie, je devais la toucher en entier à Janina; mais qu'après avoir soldé mes vingt hommes, je lui rapporterais secrètement le surplus. Il me fit en effet expédier deux cent cinquante teskérés, comme bine-bachi de tant d'hommes. Mes informations commencèrent aussitôt, et j'en dirai le résultat un peu plus bas. Je fus tellement accablé de demandes de quantité de beuluks-bachis qui s'offraient pour servir sous mes ordres, que je ne savais comment m'en débarrasser, attendu que je ne pouvais tenir

qu'un beuluk-bachi, un bairactar, dont le premier avait cinq teskérés, et le second trois teskérés et douze soldats, ce qui complétait le nombre de vingt teskérés fixé par le satrape, auquel je fis part de mon embarras, en lui déclarant que cette manière de procéder nuisait plus à la réussite de nos vues qu'elle n'était utile. Il me demanda ce que je jugeais le plus à propos. Je lui répondis, ou de m'accorder réellement les deux cent cinquante teskérés, dont deux cent trente étaient simulés, ou bien de me retirer mon grade de bine-bachi à teskérés, attendu que les refus que j'étais journellement forcé de faire m'attiraient des ennemis. Le soupçonneux tyran me dit alors qu'il voyait bien que je trouvais la coutume des teskérés aussi agréable que les autres bine-bachis, mais que je ne devais pas encourager, par mon exemple, ce que j'avais blâmé dans les autres. *Je ne vous supposais pas osmanlu jusqu'à ce point!* Là-dessus je lui observai que c'était lui qui avait suggéré l'idée des teskérés, et que je venais de lui proposer de

me les retirer. Il me répliqua que j'avais raison, et que, pour ne pas me causer tout cet embarras, il me les retirait dès ce moment.

Quoique je fisse encore des recherches pour être informé du nombre des troupes, je parvins à savoir qu'Ali-Pacha avait entre sept et huit mille hommes, tout compris, et que ce nombre pouvait être porté au double, c'est-à-dire, de quinze à seize mille hommes, en cas de grande nécessité.

Voici les noms des divers corps:

Tchohadars. C'était une espèce de troupe d'élite, mais dont le service était quelquefois pour surveiller des fermes ou des troupeaux, faire une commission, être gardes-magasins, ou autres choses semblables, qui n'avaient aucun rapport avec le service militaire.

Tcharkatchis. Gardes-du-corps d'Ali-Pacha. Pour obtenir l'admission dans ce corps, il fallait indispensablement avoir été un *klefth* (brigand et voleur de grand chemin distingué), c'est-à-dire plus féroce que le commun des voleurs. Ils approchaient la personne du

tyran, surtout en voyage. Lorsqu'il traversait la ville à cheval ou en voiture, il y en avait ordinairement plusieurs qui l'escortaient. Ils étaient en même temps chargés de torturer les malheureuses victimes de la cruauté d'Ali-Pacha. C'était encore eux qui étaient chargés des exécutions de ceux qu'il condamnait à mort, excepté la pendaison, fonction dont était chargé un *tchingané*, bourreau en titre. Ces *tcharkatchis* étaient tous d'une bravoure éprouvée, mais d'une férocité au-delà de toute croyance. Ils étaient extrêmement redoutés par les habitans.

Guégués, albanais septentrionaux, non sujets à Ali-Pacha, mais qu'il avait attirés à son service. C'étaient les meilleures de ses troupes; ils servaient presque tous à cheval, ayant pour commandant un de leurs compatriotes, nommé Hussein-Bey. Il y avait aussi un corps de guégués chrétiens, du rit latin, qui étaient commandés par un chef de leur religion et de leur pays, sous les ordres de Hussein-Bey, qui commandait en chef tous les *guégués*, tant à

pied qu'à cheval. Ces *guégués chrétiens-latins*, ou autrement dits catholiques, apostoliques et romains, étaient des gens d'une grande bravoure, pleins de loyauté et très-susceptibles sur le point d'honneur, au reste fort paisibles et d'une conduite au-dessus de tout éloge. Ils étaient habillés comme les autres *guégués*, dont ils n'étaient distingués que par la veste de dessus qu'ils portaient d'une couleur noire, tandis que les Musulmans la portaient rouge, et quelques-uns verte.

Asker, ramassis de goujats albanais, des tribus de *Toska*, *Tchame* et *Lape*, tous à pied, tous brigands indisciplinables et féroces. Ils composaient essentiellement l'infanterie.

Ali-Pacha, cherchant à se faire craindre de son souverain, voulut faire accroire qu'il avait des troupes réglées à l'européenne; voici en quoi elles consistaient:

TROUPES RÉGLÉES.

Infanterie. Sept cent quarante-quatre h.	Les officiers non-compris.
Cavalerie. Vingt-six hommes.	

Artillerie (Toptchis). Deux cent dix-huit h.
Bombardiers (Coumbaradgis). Cent huit hommes.
} Les officiers non compris.

Génie. Moi, et ensuite avec le Napolitain Caretto, lorsqu'il sortit de sa prison d'Argiro-Castro, où il passa plusieurs années, ainsi que je l'ai dit plus haut.

NOTA. Les vingt-six hommes de cavalerie formèrent plus tard de l'artillerie à cheval, et reprirent quelque temps après leur première arme.

Rien de plus ridicule au monde, que cette troupe réglée; lorsque je voulais m'amuser, j'allais assister aux manœuvres, car c'était une véritable caricature. Ali-Pacha avait fait venir des fusils d'Angleterre, avec des baïonnettes, des baudriers, des gibernes et des briquets d'infanterie; mais les Albanais avaient refusé obstinément de se servir de rien de tout cela, et lorsque j'arrivai à Janina, il y avait déjà quelque temps qu'il n'était plus question de l'armement à l'européenne. Ainsi, les soi-disant troupes réglées, de même que les autres soldats albanais, avaient des fusils de fantaisie, les uns longs, d'autres

courts, de différens calibres et de diverses formes. Je donnerai plus loin la description des fusils albanais. Il n'était pas question de baïonnette, en horreur à tous les Orientaux, par la seule raison que c'est une invention européenne; comme si la poudre, les canons, les fusils et les pistolets, dont ils font un si grand usage, n'étaient pas aussi inventés en Europe.

Il n'était pas plus question d'uniformes que de baïonnettes parmi ces troupes. Les soldats portaient le costume des paysans, dont on a vu la description dans la notice sur les Albanais, qui se trouve en tête de ces Mémoires. Aucune marque distinctive ne servait à faire reconnaître les grades; on ne distinguait l'officier du soldat, que par sa chemise, qui était un peu moins sale que celles de ses subalternes, et comme les Albanais portent la chemise par-dessus leurs culottes, il était facile de les voir. Il ne faut pas croire qu'un officier change de linge comme on fait en Europe; il porte une chemise au

moins *quelques mois* avant de la faire laver, tandis qu'un soldat n'en change que lorsqu'elle tombe en lambeaux, et c'est la chemise qui leur sert de mouchoir, de serviette et de torchon. La différence, entre les officiers et les soldats, est que les premiers se servent pour toutes ces opérations de la partie de derrière, que couvrent les capottes de laine, appelés *képés*, tandis que les soldats prennent tout bonnement le devant de leurs chemises pour ces usages. Une opinion qui règne parmi la nation albanaise est, que le bon guerrier se distingue par la saleté de ses vêtemens, principalement de la chemise: qu'on se figure donc le dégoûtant aspect des troupes.

Ce qu'il y avait de plus risible était la manœuvre du canon. Je ne saurais décrire les postures grotesques, les attitudes ridicules et gênantes que prenaient ces gens, en chargeant une pièce de canon. Tout cela avait été introduit par un Égyptien, nommé Ali-Arab, qui avait servi en France dans les *chasseurs d'Orient*, par conséquent dans l'infanterie, et

pourtant c'est lui qui était chargé de l'organisation et de l'instruction de l'artillerie, et pour le récompenser de ses services, le visir lui fit épouser la fille d'un très-riche bey albanais, qu'il avait fait tuer, et dont une partie de la fortune passa à l'Égyptien. Mais pour en revenir aux canonniers, je puis assurer que ces maladroits n'exécutaient jamais un exercice à feu, sans qu'il arrivât des accidens fâcheux à plusieurs d'entre eux. Jamais aucun d'eux n'a atteint la cible, d'une grandeur démesurée, bariolée de toutes les couleurs imaginables, et contre laquelle on ne tirait qu'à une distance de 200 toises, tandis que les Albanais, en général, sont très-habiles à tirer le fusil, mais très-longs à ajuster. Il paraît que ces gens ne sont pas faits pour être artilleurs, car, un fait qui paraît incroyable, et dont j'atteste la véracité sur mon honneur, est que, chaque fois que l'on allait mettre le feu à une pièce de gros calibre, tous les canonniers qui avaient servi la pièce, se sauvaient en courant, excepté celui qui tenait le *boute-feu*,

car il était bien obligé de rester, mais il se plaçait aussi loin qu'il pouvait du canon, et ne mettait jamais le feu dès la première fois; il approchait la mèche de l'amorce, la retirait, et la rapprochait ainsi plusieurs fois de suite, jusqu'à ce qu'enfin il se décidât à toucher, et à l'instant de la détonnation il éprouvait ordinairement la même sensation qu'une femme éprouverait si elle se trouvait à côté d'une pièce de canon, au moment qu'on y met le feu, et pourtant ces Albanais sont très-braves en toute autre occasion.

Le tir de la bombe se faisait contre une tente qui n'a jamais été plus endommagée que la cible; mais on risquait davantage à être spectateur de cet exercice, à cause de la maladresse des bombardiers, dont les assistans sont souvent victimes.

Je citerai seulement deux exemples qui prouveront l'incapacité des officiers de l'artillerie d'Ali-Pacha.

Comme on ne connaît point l'usage des sentinelles en Orient, les bouches à feu res-

tent à la merci de tout le monde, de même que les projectiles qui ne sont pas entassés en piles, et ne se trouvent pas auprès des pièces de leur calibre; or, un jour à l'occasion d'un firman du Sultan, qui était apporté à Janina, on devait tirer les salves d'artillerie d'usage en pareil cas. Je me trouvai sur le rempart, et je vis qu'une grosse pièce de canon ne partait pas, quoique l'amorce eût pris feu plusieurs fois. Le commandant de l'artillerie, nommé Cassim-Aga (grand favori du visir) et tous ses officiers ne pouvaient imaginer la cause qui empêchait cette pièce de partir. Ils commençaient déjà à attribuer cet accident *à la magie, au mauvais œil, à la trahison des Européens*; on se servait du dégorgeoir jusqu'à le faire plier, tout fut inutile. Je ne m'étais mêlé de rien dans leurs absurdes conjectures; mais enfin ne pouvant plus y tenir, je leur dis que probablement quelque enfant avait introduit de la terre ou un caillou dans le fond de la pièce. Ils me soutinrent que c'était impossible, et s'obstinèrent telle-

ment que je pris le parti d'user de mon autorité, et d'ordonner que la pièce fût déchargée; dès que cela fut exécuté, j'ordonnai de lever la culasse, et il en tomba, non pas de la terre ou un caillou, mais un boulet d'un plus petit calibre que celui de la pièce. Ils m'avouèrent qu'une telle idée ne leur serait jamais venue, et afin de m'engager à ne pas instruire le visir de cet accident, ils s'efforcèrent d'exalter mes talens, mon esprit, ma bonté, jusqu'à ce que, ennuyé de leurs plates adulations, je leur promis le secret, à condition que dorénavant ils visiteraient leurs pièces avant de les charger, et qu'ils n'attribueraient plus à la magie ou à la malveillance de gens innocens, ce qui n'était que l'effet de leur négligence.

Le second exemple est plus drôle que le précédent.

J'étais dégoûté depuis long-temps de l'artillerie d'Ali-Pacha, dont je ne me mêlais plus que pour ce qui concernait le service des remparts et des batteries de côtes. Cassim-

opérations recommencent; au bout d'un quart-d'heure il demande une tasse de café, qu'on lui apporte aussitôt (car le cafetier suit toujours un homme d'une certaine importance et fait son café partout où il se trouve); nous prenons le café, assis sur l'affut de la pièce, que les canonniers dirigeaient à droite ou à gauche, selon les ordres de leur général, qui buvait sa tasse de café, tout en pointant. Enfin, au bout de *trente-huit minutes*, on met le feu à la pièce, aussi inutilement qu'à la première. Il en pointa encore deux autres, tout avec aussi peu de succès, et en y employant environ une demi-heure pour chacune. Nous quittâmes à la fin le polygone, Cassim-Aga, persuadé que le *mauvais œil de l'envie* l'a empêché de donner dans le but, et moi plus persuadé encore qu'Ali-Pacha n'aurait jamais d'artillerie bonne à autre chose qu'à faire du bruit.

Ce Cassim-Aga ne savait ni lire, ni écrire, pas même signer son nom. Dans toute l'artillerie, il n'y avait pas un seul individu plus instruit que leur chef, et dans le corps des bom-

bardiers, le commandant seul savait lire son livre de prières en arabe, et un officier, nommé *Pano*, grec de religion, parent d'*Athanase-Vayo*, savait lire et écrire passablement en grec.

Quant aux vingt-six hommes de cavalerie, ils n'étaient pas Albanais : tous étaient Macédoniens, et par conséquent vêtus à la turque, mais pas uniformément. Leurs officiers étaient aussi Macédoniens, et leur instructeur un charlatan italien, nommé *Pesarini*. Cet homme qui n'avait jamais été militaire, mais bien palfrenier chez un noble vénitien, était l'être le plus ridicule de tous ceux que j'ai vu dans ma vie. Il avait une demi-douzaine d'uniformes de fantaisie, tous différens les uns des autres, mais toujours avec deux grosses épaulettes de colonel qui ornaient les épaules de ce faquin. Ses coiffures militaires variaient autant que ses habits. Le casque, le schakos, le colpak, le bonnet de grenadier, le bonnet carré de lancier, le chapeau galonné couvrait tour-à-tour la tête de cet être méprisa-

ble et poltron; mais il portait toujours un hausse-col, ce qu'aucun officier de cavalerie ne porte dans aucun pays de l'Europe. Ce *Pesarini* servait de risée à la populace de Janina : on l'appelait, par dérision, *Cavaleriâ-Mariâ*. C'est avec ce cri que les petits garçons le poursuivaient dans les rues. Peu de mois après mon arrivée à Janina, il fut obligé, pour se cacher (à cause des soldats de cavalerie qui voulaient le tuer), de se mettre dans la rivière de Louro, où il resta plongé jusqu'au cou, depuis dix heures du matin jusqu'à l'entrée de la nuit; il en sortit pour se rendre à Janina, où il fit une maladie assez longue. Il était fortement soutenu par les Grecs, précisément parce qu'il ne pouvait être d'aucune utilité, mais ils ne purent jamais réussir à porter Ali-Pacha à punir les soldats qui maltraitaient *Pesarini*.

L'instruction que *Pesarini* donnait aux vingt-six hommes de cavalerie, consistait à les faire entrer dans la cour du sarâï (palais), par files, lui à la tête, soufflant dans une trom-

pette dont il ne tirait que des sons rauques. Arrivés dans la cour, on faisait, toujours par files, quelques tours au galop, en brandissant les lances, longues seulement de cinq pieds quatre pouces, ensuite les soldats allaient déposer leurs lances, en les appuyant contre le mur, et mettant aussitôt le sabre à la main, ils se mettaient à galoper en sens invers, sans aucun commandement, ni changement de main. Jamais on n'allait au trot; jamais on ne se formait ni par deux, ni par quatre, ni par pelotons. Après avoir fatigué ainsi leurs chevaux inutilement, ils s'en retournaient d'où ils étaient venus, et *Pesarini* allait jouir de sa gloire dans les anti-chambres et dans les bureaux des grammaticos. Souvent *Pesarini* arrivait *tout seul*, à cheval, dans la cour du palais, soufflant dans sa trompette, qu'il abandonnait ensuite pour mettre le sabre à la main, et galopait pendant long-temps au tour de la cour, en sabrant l'air. Je lui fis observer un jour qu'il était indigne de se donner ainsi en spectacle, surtout en portant un

uniforme européen, et que les militaires n'étaient pas des comédiens. Il me dit qu'il faisait cela pour divertir le maître (il padrone), c'est ainsi qu'il appelait Ali-Pacha, à l'imitation de *Spiro-Colavo et consorts*, qui se servaient de la même expression, lorsqu'ils n'employaient pas celui d'altesse (altezza). Une autre fois *Pesarini* fut insolent envers Véli-Aga, ci-dessus mentionné, à cause des vingt-six hommes de cavalerie, que j'étais parvenu à utiliser en les faisant métamorphoser en canonniers à cheval, et dont je fis donner le commandement à Véli-Aga, qui avait effectivement été militaire dans les troupes du royaume d'Italie, et qui n'était nullement endurant; aussi traita-t-il Pesarini comme il le méritait, en le châtiant à coups de cravache, en présence d'un grand nombre d'officiers, et de bourgeois. Pesarini emporta sa correction et fut très-poli à compter de ce jour.

Les Albanais sont de bons soldats pour l'infanterie légère. Piétons aussi lestes qu'infatigables, habiles tireurs, adroits à gravir

les rochers, sachant tirer parti des moindres avantages que puisse offrir un terrain; sobres par habitude et par nécessité dès leur enfance; habitués à dormir sur la terre nue ou sur une planche, même dans la maison paternelle; jamais embarrassés d'aucun équipage, car le soldat albanais ne possède d'autre bagage que ce qui lui sert de vêtement, pas même une chemise de rechange; avides de butin, pillards par nature, connaissant, par instinct, les moyens de garder un poste, en l'entourant de petits postes et *d'espèces de sentinelles;* sachant également, par instinct, les précautions qu'il faut employer pour cacher ou pour assurer la marche d'un détachement, en poussant des éclaireurs, une avant-garde et une arrière-garde, à des distances convenables; c'est encore par instinct qu'ils connaissent les moyens d'établir et de conserver les communications entre les divers postes; peu sujets aux maladies qui affligent nos armées européennes; absolument insensibles aux intempéries de l'air et à la diversité des saisons; se

contentant d'un morceau de pain de maïs pour la nourriture d'une journée, on ne pourra contester qu'ils n'aient toutes les qualités requises pour faire une excellente troupe légère, et ils le sont effectivement. Mais d'un autre côté, ils sont indisciplinables au dernier degré; voleurs, assassins, perfides, et aussi lâches en rase campagne qu'ils sont braves sur un terrain de chicanes ou derrière des murailles. Avec de l'argent on peut toujours être certain de corrompre des Albanais: chefs ou subalternes, aucun ne résiste à l'appas de l'or, qui leur fait abandonner celui pour lequel ils se sont battus, et même tourner leurs armes contre lui. Je pourrais citer un grand nombre d'exemples à l'appui de mon assertion. Parmi les Albanais, il n'y a que les *guégués* qui soient bons pour le service de la cavalerie, quoique cette tribu fournisse également une aussi bonne infanterie que les autres tribus albanaises.

Après avoir donné une idée de l'état militaire d'Ali-Pacha, je pense qu'il ne serait pas

hors de propos de faire connaître au lecteur quel est, non-seulement en Albanie, mais généralement dans toute la Turquie, le mode de recrutement et la manière dont sont traités les militaires, tant les chefs que les soldats: il me semble que ces détails sont inconnus dans l'Europe civilisée.

Dès qu'un homme veut être militaire gradé, qu'il soit connu ou inconnu, il se donne, de sa propre autorité, le titre de *capitaine* (*beuluk-bachi*), ou même celui de *colonel* (*binebachi*); un drapeau, aux couleurs de sa fantaisie, est déployé au-dessus de la porte de sa demeure, et dès-lors ceux de la ville ou des environs qui désirent entrer au service, s'adressent à ce chef. Lorsqu'il jouit d'une réputation de brave militaire, ou d'*ancien voleur de grands chemins* (*haïdouth*), ou bien seulement d'homme riche, il obtient en peu de temps plus de volontaires qu'il ne peut désirer, car tous les engagemens se contractent de gré à gré, et cessent dès qu'il prend envie, soit au chef, soit au soldat, de rompre

l'engagement, ce qui s'appelle *couper les vivres* (*hartche kessmek*). Chaque soldat règle et stipule ses intérêts, directement avec son capitaine, relativement au montant de sa solde, qui est plus ou moins considérable, en proportion de la réputation de l'individu, soit qu'il l'ait acquise comme soldat ou comme *voleur de grands chemins*, pourvu qu'il ait été hors de sa province, ce qu'on appelle *kourbeth guésmek*, ce qui signifie *chercher fortune en souffrant toutes sortes de privations*. Ainsi la paie des soldats d'une même compagnie varie au point qu'il y en a qui reçoivent jusqu'au double de la solde de leurs camarades. Lorsque l'engagement se fait pour le service d'outre-mer, c'est-à-dire, pour passer en Egypte, en Syrie ou dans l'Asie-Mineure (*Natolie*), la paie est double de ce qu'elle serait pour servir dans la Turquie d'Europe (*Roumelie*), où le prix varie aussi toujours un peu, augmentant à mesure que le lieu de service se trouve éloigné de celui où se fait l'engagement.

Les soldats sont reçus sans que l'on fasse la moindre attention ni à leur santé, ni à leur âge, ni à leur taille; ils ne passent par aucune inspection, et ne sont soumis à aucune obligation, excepté celle de suivre le drapeau de leur chef, qui, de son côté, est obligé de faire les frais du voyage, depuis le lieu de l'engagement jusqu'à l'arrivée auprès du *pacha* ou de l'*ayan* au service duquel on entre.

Il y a donc des chefs militaires qui se trouveront à la tête de quelques centaines d'hommes, tandis que d'autres ne réuniront sous leurs drapeaux que *trente*, *vingt* et même *dix* seulement. C'est en proportion du rang de ce chef, de sa réputation et du nombre d'hommes qui lui obéissent, qu'il obtient des conditions plus ou moins avantageuses de la part de celui au service duquel il cherche à entrer; mais soit qu'il obtienne du service, ou qu'il aille en chercher ailleurs, celui auquel il est venu offrir le sien, lui accorde, en attendant son départ, le *tâïn vé konak* (vivres et logement), pour lui et ses gens, et le four-

rage pour leurs chevaux. S'il est admis au service du gouverneur auprès duquel il est venu s'offrir avec sa troupe, il est revêtu, en grande cérémonie, d'une capote de drap écarlatte (*al-capoth*); le *mekter-hané* (la musique militaire du gouverneur) vient jouer devant sa porte; ensuite les musiciens, les *tchâouches*, les *kavasses*, le *cafetier*, et en général tous les domestiques du gouverneur viennent lui demander le *pour-boire* (*bakchiche*), et dès ce jour, en temps de paix, il n'a plus autre chose à faire que de se rendre au palais du gouverneur, tous les matins et l'après-midi, après l'*ikindi* (la troisième prière légale), ou bien seulement une fois par jour, ou même les vendredis seulement, selon l'ordre prescrit à la cour de ce gouverneur. Lorsqu'un chef militaire se rend ainsi au palais, il doit toujours se faire accompagner de la plus grande partie de ses soldats, qui lui servent en même temps de domestiques; il reste environ une heure au palais, où on lui donne une tasse de café, aux dépens du maître, ensuite il se place au

divan-hané ou dans une chambre, ou dans un des magasins qui se trouvent dans le palais, même dans la cour, ou sous la voûte de la porte. Là il passe son temps à causer avec les personnes de sa classe et de son rang, en fumant sa pipe. Point d'exercice, point de manœuvres, point de parade, ni ronde, ni revue, ni inspection, ni théorie, point de garde à monter, en un mot, pas le moindre service ne vient gêner son apathique indolence.

Quant aux soldats, leur manière de vivre diffère bien peu de celle de leurs officiers. Comme ils s'arment, s'équipent et s'habillent à leurs propres frais, chacun selon son goût et ses facultés, personne ne peut y trouver à redire : déguenillés ou vêtus de la manière la plus somptueuse, et selon les couleurs qui conviennent à chacun; bien ou mal armés, tout cela ne regarde pas les officiers. Ceux qui servent dans la cavalerie sont montés sur leurs propres chevaux; il n'est point question parmi eux ni d'uniformes, ni de marques distinctives

des grades, ni même d'armes égales et du même calibre. Ils ignorent ce que c'est que sentinelle, appel, corvée, revue de propreté, diane, retraite, etc. Ce n'est que par instinct naturel qu'ils ont soin de leurs armes, sans que leurs chefs interviennent ou s'inquiètent le moins du monde de ce point essentiel pour une troupe.

L'armement des soldats consiste *ordinairement* en un fusil plus ou moins long, plus ou moins orné en nacre de perle et en argent, mais toujours sans baïonnette; une paire de pistolets, quelquefois dépareillés, fort souvent un seul, mais toujours les plus longs possibles, attendu qu'ils prétendent qu'on ne pourrait pas tuer un homme avec un pistolet court; un *yatagan* ou *khantchar* (espèce de grands coutelas ou poignards), et par fois même un grand sabre, très-courbe pour les fantassins, mais indispensablement long pour la cavalerie. Les soldats de cette dernière arme sont, outre tout cela, munis, les uns de lances, les autres de haches-d'armes ou de casse-têtes.

Infanterie et cavalerie ajoutent à l'attirail de leurs armes une petite giberne (*palaska*), pouvant contenir une vingtaine de cartouches, qui sont les mêmes pour les pistolets comme pour les fusils; plus une petite boîte de fer-blanc renfermant de la graisse pour leurs armes; un *harbi* pour charger les pistolets. C'est une baguette en fer ou bois creusé, ayant un pommeau arrondi à un bout, et contenant une pincette en fer (macha) pour prendre du charbon afin d'allumer la pipe; un tire-bourre, un tourne-vis, et enfin une provision de pierres à fusil arrangées avec du plomb élégamment découpé.

Une partie de l'équipement militaire consiste en une petite giberne brodée ou en argent massif, ornée extérieurement d'une broderie ou d'un relief représentant une mosquée avec son *minaré* et deux cyprès; cette giberne est uniquement destinée à renfermer un exemplaire du koran d'un petit format. Outre cela il faut que le guerrier soit muni d'armes défensives, ou pour mieux dire préservatrices,

consistant en quelques *amulettes* écrites sur des morceaux de parchemin pliés en triangles ou roulés en forme de petits cylindres, renfermés dans des étuis de maroquin rouge, de fer-blanc ou d'argent massif, de même forme que le parchemin que l'on attache, les uns d'une manière ostensible, les autres cachés, sur la tête, les bras, la poitrine ou les hanches, conformément à l'ordonnance du chéikh dont on tient l'amulette; les chefs en portent aussi bien que les soldats, et, pour ma part, j'en avais tant que j'aurais pu m'en couvrir de la tête aux pieds.

Quelques militaires, parmi les *Bochenakes* (Bosniens) et les Albanais, s'affublent de cuirasses en argent ou en vermeil, faites avec des plaques qui jouent sur des charnières, et ayant une aile sur chaque épaule; mais ces cuirasses ne servent que par luxe, attendu que les plaques dont elles sont composées sont plus minces qu'un morceau de fer-blanc, et, par conséquent, ne peuvent être considérées comme armes défensives. Ces mêmes

hommes portent, mais plus rarement encore, des espèces de bottes aussi en argent ou en vermeil, également composées de lames à charnières, qui, ne couvrant que la jambe, laissent le pied nu, lequel est chaussé d'un soulier de maroquin rouge, chaussure générale des soldats et des Musulmans de basse classe.

Les soldats turcs reçoivent une *occa* (deux livres huit onces quatre gros quatre grains poids de marc) de pain pour *deux* jours; une soupe au riz le matin, et un *yahhni* (viande cuite avec des pois secs), et un *pilau* (riz cuit au gras et sans bouillon) le soir. Mais les soldats albanais ne reçoivent qu'une occa de pain par jour, et encore n'est que du pain de maïs appelé *couroumana* par les Albanais; mais il est bon de remarquer qu'ils le préfèrent au pain de froment, étant habitués dans leur pays à ne se nourrir que de maïs. Lorsqu'un soldat vient chez un de ses officiers, il reçoit, dans la chambre des domestiques, la moitié d'une très-petite tasse de café.

Ceux des soldats qui n'habitent point sous le toit d'un de leurs officiers, auxquels ils servent alors de domestiques, reçoivent le logement, soit dans une caserne, soit dans un magasin ou autre édifice public, ou bien dans des maisons abandonnées et tombant en ruines. S'il ne s'offre aucun local pour les abriter, on leur fournit des tentes, et ils campent ou hors de la ville, ou dans la ville même, sur une place publique et le long des murs du palais ou des remparts. Mais jamais, dans aucun cas, ni dans aucune saison, on ne leur fournit le moindre objet convenable au couchage : on se contente de leur assigner leurs places, et c'est à eux ensuite à s'arranger chacun comme il pourra. Il est vrai qu'ils ne sont pas difficiles, surtout les Albanais. Un vieux tapis, une natte de feuilles de palmier (*hassr*), même la terre nue, leur suffisent pour s'asseoir et pour se coucher. Chacun d'eux mange, dort, veille, chante, fume, prie, se promène et rentre selon son bon plaisir.

Les punitions militaires sont infligées d'après les ordres arbitraires des chefs. Les conseils de guerre et de révision, le code pénal militaire, la salle de police, être consigné au quartier, faire des corvées de punition, et en général tout ce qui sert à maintenir la discipline et la subordination parmi les troupes européennes, est inconnu chez les Turcs et les Albanais. Lorsque parmi eux un soldat a volé, tué, violé ou commis quelques autres grands excès, son chef le fait pendre au premier arbre, par ses propres camarades, ou le fait hacher en morceaux, ou bien il lui fait donner une rude bastonnade, sous la plante des pieds dans la cavalerie, et sur le postérieur dans l'infanterie. Il y a des chefs qui exécutent eux-mêmes les sentences de mort qu'ils prononcent contre leurs subordonnés. Si le chef veut faire grâce au criminel, il en est le maître.

On ne passe de revue que lorsqu'il s'agit de recevoir la solde; et comme les *beuluks-bachis* (capitaines) n'ont jamais le nombre de soldats

qu'ils ont déclaré avoir, afin de toucher la paie et les vivres pour des hommes supposés, ils se prêtent mutuellement des soldats au moment de la revue, ou bien ils louent des bourgeois pour figurer, ce qui leur est très-facile, attendu que les troupes sont sans uniformes, et qu'on ne peut distinguer le civil du militaire. C'est ainsi qu'un *bine-bachi* (colonel) reçoit la solde et les rations pour quelques centaines d'hommes qu'il est censé avoir, tandis qu'il n'en tient effectivement que quarante ou cinquante. Il en est de même des *beuluks-bachis* (capitaines); ils reçoivent pour cent ou deux cents hommes, tandis qu'ils n'en auront tout au plus qu'une douzaine. C'est ainsi que ces gens avides et sans honneur se permettent une fraude indigne, tolérée, à la vérité, par les pachas et autres gouverneurs à la solde desquels ils se mettent, qui, de leur côté, ne manquent point de hausser le tarif des monnaies quelques jours avant de payer leurs troupes, ce qui a lieu ordinairement vers la fête mahométane appelée *Bâyram*.

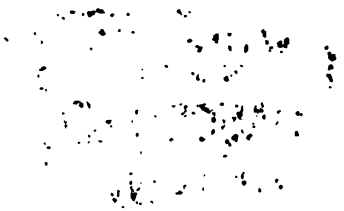
Ali-Pacha, qui renchérissait toujours sur les autres dès qu'il s'agissait de nuire, mettait encore plus de mauvaise foi dans l'opération de la solde de ses troupes. Il les faisait passer par le *bakhtché* (jardin) ou par un salon, où les soldats se pressaient comme un troupeau de moutons, et formaient un demi-cercle en face du tyran. Il demandait à une partie d'entre eux combien de mois de solde leur étaient dus, à quel total cela montait, ensuite il leur opposait autant de chicanes et de mauvais argumens que son génie infernal et astucieux était capable de lui suggérer. Un coran et un évangile étaient à ses côtés, afin de faire prêter serment à ceux qu'il supposait intentionnés de le tromper. Le coran était présenté par lui-même, ou par un des Musulmans présens, aux soldats de religion mahométane, et l'évangile était présenté aux soldats professant la religion grecque, par un grammaticos (secrétaire). Il est bon d'observer qu'Ali était le seul pacha qui eût admis des chrétiens au service militaire. Lorsque toutes les chicanes

étaient épuisées, on délivrait aux soldats les bons sur le payeur, qui ne manquait jamais de payer en mauvais or, faisant passer des pièces étrangères et des médailles à un cours imaginaire, toujours au désavantage de ceux qui les recevaient et qui étaient obligés de prendre aussi des pièces rognées, des fausses et des sequins de Venise salis avec de la cire, afin de leur rendre le poids qu'on avait diminué sur l'or. Cela m'est arrivé aussi chaque mois, pendant la première année de mon séjour à Janina, que je touchais mes appointemens à la douane; c'est pour faire ce gain illicite qu'on payait toujours les troupes en or.

FIN DES DÉVELOPPEMENS.

L 3.

59



3 2044 012 590 584

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

3846-569

SEP 1 '72H

WIDENER
BOOK DUE

CANCELLED
JAN - 5 1991
JAN 04 1991

1 2 3H

WIDENER

SEP [redacted] 1993

BOOK DUE

STAL[redacted]STUDY

CHARGE

CANCELLED